

NAPOLI
RACCONTA



NAPLES
RACONTE



Università degli studi di Napoli
"L'Orientale"

**Premio Universitario di Narrativa in Lingua Francese
per racconti brevi inediti**

Racconti selezionati e Traduzioni
IV Edizione

a cura di

Michele Costagliola d'Abele, Sarah Nora Pinto e Emilia Surmonte



UniorPress
Napoli 2020



Università degli studi di Napoli
"L'Orientale"

NAPOLI NAPLES
RACCONTA RACONTE

**Premio Universitario di Narrativa in Lingua Francese
per racconti brevi inediti**

Racconti selezionati e Traduzioni
IV Edizione

a cura di

Michele Costagliola d'Abele, Sarah Nora Pinto e Emilia Surmonte



UniorPress
Napoli 2020

Comitato scientifico

Jana Altmanova
Maria Centrella
Michele Costagliola d'Abele
Maria Giovanna Petrillo
Sarah Nora Pinto
Emilia Surmonte



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Unior Press 2020
Università degli studi di Napoli "L'Orientale"
ISBN 978-88-6719-211-3

Indice

Introduction	9
<i>Pierre-Alexandre Sicart</i>	
Dissonance	17
Dissonanza	23
Traduzione di <i>Serena Reale</i>	
<i>Christiane Duchesne</i>	
Emmanuel et la tante silencieuse	29
Emmanuel e la zia silenziosa	41
Traduzione di <i>Antonella Savinelli</i>	
<i>Ekaterina Legourska</i>	
L'histoire de ma vie	53
La storia della mia vita	69
Traduzione di <i>Daniela Callisto</i>	
<i>Nadine Laporte</i>	
La longue femme mince	85
La lunga donna sottile	97
Traduzione di <i>Giuseppina D'Esposito</i>	
<i>Danielle Malenfant</i>	
Le départ de Blanche-Page	109
La partenza di Bianca-Pagina	117
Traduzione di <i>Tiziana Di Palo</i>	
<i>Thierry Loisel</i>	
Coup de théâtre	125
Colpo di scena	133
Traduzione di <i>Roberta Iammarino</i>	
<i>Valérie Bonenfant</i>	
Mes amies les étoiles	141
Le mie amiche stelle	145
Traduzione di <i>Antonella Marino</i>	

Kokouvi Dzifa Galley

La pomme de discorde 149

Il pomo della discordia 161

Traduzione di *Alessandro Panariello*

Patrick Moreau

Le gardien des portes 173

Il custode delle porte 179

Traduzione di *Natalina Tolino*

Danielle Dussault

Je cherche celui à qui j'écris 185

Cerco colui a cui scrivo 189

Traduzione di *Mariangela Lombardi*

Abal Capri

La leçon 193

La lezione 199

Traduzione di *Giovanna Spina*

Muriel Roland Darcourt

Et pourquoi pas l'amour à Pompéi 205

E perché no l'amore a Pompei 207

Traduzione di *Francesca Solimene*

Christiane Van Acker

Un homme assis 209

Un uomo seduto 215

Traduzione di *Marica Memoli*

Jean Winiger

Le beau temps menace 221

Il bel tempo minaccia 235

Traduzione di *Raffaele Savati*

Marc Archippe

Peccata Mundi 249

Peccata Mundi 257

Traduzione di *Fernanda Lignano*

Indice

Jean Divassa Nyama

Les clandestins 265

I clandestini 283

Traduzione di *Bianca Maria D'Auria*

Introduction

*La reconnaissance
est la mémoire du cœur*

Le Prix Universitaire de Narration pour brefs récits inédits en langue française « Naples Raconte/Napoli Racconta » a été fondé en 2011 à partir d'une idée de Mme Giovannella Fusco Girard, professeur de Littérature française à l'Université de Naples « L'Orientale ». Cinq éditions de ce prix ont été organisées jusqu'en 2016, et trois anthologies des récits sélectionnés et de leurs traductions en langue italienne ont vu le jour. La disparition de sa Présidente, Giovannella Fusco Girard, a laissé en suspens la sortie des anthologies de la IV^e et de la V^e édition.

C'est avec une grande émotion et une profonde reconnaissance que nous avons repris l'ensemble des travaux réalisés afin de compléter la série des publications prévues et les offrir aujourd'hui, en 2020, à l'attention des lecteurs.

C'est notre manière de remercier Giovannella pour tout ce qu'elle nous a enseigné.

Le Prix Universitaire de Narration en langue française pour brefs récits inédits « Naples Raconte/Napoli Racconta » a atteint avec sa quatrième édition, dont nous présentons ici l'anthologie, une maturité, une expérience et un savoir-faire qui ne font que confirmer la justesse de sa formule originale de Prix réunissant étudiants de Master et Professeurs de langue et de littérature françaises.

Le Comité Scientifique et l'administration de l'Université s'occupaient en amont de la mise en place d'un avis de concours adressé aux écrivains du monde entier, de sa diffusion, de l'enregistrement des candidatures, et finalement, de la sélection de 21 récits au maximum ; puis en aval de l'organisation didactique des activités liées à chaque édition du Prix, de la cérémonie de remise des Prix et enfin de la publication.

Les récits sélectionnés étaient lus, analysés, commentés et évalués par les étudiants lors des cours de littérature française de Master 1

et 2 de l'Université de Naples « L'Orientale ». Parallèlement, un comité de Professeur de Littérature française des Universités de la Région Campanie constituait la deuxième moitié du Jury. Pour la quatrième édition, il était composé par Mme Giovannella Fusco Girard, créatrice et Présidente du Prix, de l'Université « L'Orientale », Mme Carolina Diglio de l'Université de Naples « Parthenope », Mme Giulia Papoff de l'Université du « Sannio » de Bénévent et Mme Gabriella Fabbricino de l'Université de Naples « Federico II ».

Pour cette même édition le Jury des étudiants était formé, en ordre alphabétique, par :

Ambrosio Valentina	Moscardino Annamaria
Callisto Daniela	Notaro Carmen
D'Auria Bianca Maria	Panariello Alessandro
D'Esposito Giuseppina	Reale Serena
Di Girolamo Giuseppina	Salvati Raffaele
Di Palo Tiziana	Savinelli Antonella
Giugliano Francesca	Scialò Carmen
Iammarino Roberta	Scognamiglio Stefania
Izzo Carmela	Scottini Carmen
Lignano Fernanda	Solimene Francesca
Lombardi Maria Angela	Spina Giovanna
Marinelli Serena	Tecchio Carmine
Marino Antonella	Tolino Natalina
Memoli Marica	Trudi Simona
Monaco Federica	Zaccaria Imma

Inscrite dans une démarche didactique approfondie d'analyse textuelle et de réflexion sur la traduction, la lecture de textes inédits permet une rencontre entre la langue française contemporaine et toutes les variétés de ses possibilités créatives. En effet, la deuxième particularité du Prix est son organisation en trois sections :

Section A : « écrivains français »,

Section B : « écrivains francophones »,

Section C : « écrivains ayant choisi le français comme langue d'écriture ».

Chaque année sont parvenus des récits du monde entier, ce qui a permis aux étudiants de se confronter avec une pluralité de thématiques, de réalités culturelles mais aussi de styles et de

variations lexicales et syntaxiques du français. Le travail d'analyse était ensuite complété par la traduction de la part des étudiants des textes sélectionnés.

Travail de longue haleine, dont le point d'arrivé est représenté par l'attribution d'un prix pour chaque section et par la publication finale d'une anthologie, où chacun des vingt-et-un textes en français sélectionnés est accompagné de sa traduction en italien, choisie parmi les meilleures traductions proposées par les étudiants et révisée, avant la publication, par les éditeurs de l'anthologie.

Depuis le lancement de la première édition en 2011, le Prix n'a cessé de semer des idées et de porter des fruits parfois inattendus. L'engouement des étudiants pour la traduction et pour les écritures découvertes pendant leurs travaux de Jury s'est poursuivi par des mémoires sur les auteurs « rencontrés » et par des traductions inédites. D'autres travaux se sont concentrés sur l'analyse des récits de ces quatre éditions du Prix, offrant un beau corpus de textes, idéal pour construire une réflexion ample sur le fonctionnement de la forme brève en littérature dans les différentes cultures, sur le profil des écrivains et les tendances de la littérature franco-francophone-francophile.

Dans le sillage du Prix, en octobre 2013, Mme Giovannella Fusco Girard a conçu et organisé un cycle de rencontres sur la littérature francophone, soutenu par l'Agence Universitaire de la Francophonie, intitulé « Identité Altérité Identification », comme approfondissement des problématiques affrontées lors des activités du Prix. Ce fut aussi l'occasion d'une rencontre : rencontre avec le Tchad, grâce à Nétonon Noël Ndjékéry, lauréat de la première édition du Prix. Trois brillants universitaires de l'Université de N'Djamena nous ont alors fait découvrir la toute jeune littérature francophone du Tchad.

Pour la quatrième édition du Prix, qui s'est déroulée en 2014, le secrétariat a reçu soixante-deux récits. Les pays ayant répondu à l'appel cette année-là sont les suivants : la France bien sûr, avec les fidèles Belgique, Suisse et Canada, mais aussi le Tchad, toujours au rendez-vous, le Congo, le Mali, le Gabon, le Sénégal, Israël, l'Algérie, le Maroc, la Tunisie, l'Égypte et la Bulgarie. Comme pour les éditions précédentes, des écrivains à la plume exercée concourent

avec des écrivains aux premières armes et la section francophone reste la plus fournie (27 récits pour la section A, 32 pour la section B et 3 pour la section C).

Dans cette anthologie, les seize récits sélectionnés sont publiés suivant un ordre qui met en valeur la diversité des tons et des écritures, mais nous tenons ici à indiquer leur section d'appartenance :

Section A :

Patrick Moreau, *Le gardien des portes* ;
Marc Archippe, *Peccata Mundi* ;
Nadine Laporte, *La longue femme mince* ;
Valérie Bonenfant, *Mes amies les étoiles* ;
Muriel Roland Darcourt, *Et pourquoi pas l'amour à Pompéi* ;
Thierry Loisel, *Coup de théâtre*.

Section B :

Jean Winiger, *Le beau temps menace* (Suisse) ;
Christiane Van Acker, *Un homme assis* (Belgique) ;
Jean Divassa Nyama, *Les clandestins* (Gabon) ;
Danielle Dussault, *Je cherche celui à qui j'écris* (Canada) ;
Danielle Malenfant, *Le départ de Blanche-Page* (Canada) ;
Kokouvi Dzifa Galley, *La pomme de discorde* (Togo).

Section C :

Abal Capri, *La leçon* (Tunisie).

Récits auxquels il faut ajouter les trois récits lauréats, qui ouvrent cette anthologie :

Section A : Pierre-Alexandre Sicart, *Dissonance*

Section B : Christiane Duchesne, *Emmanuel et la tante silencieuse* (Canada)

Section C : Ekaterina Legourska, *L'histoire de ma vie* (Bulgarie - France)

Pour ce qui concerne la section A (section des écrivains français) nous relevons la présence d'une forte tendance « exote », c'est-à-dire

une tension vers d'autres cultures. Ces récits nous parlent de l'Afghanistan, du Caucase, des Sarrasins du Moyen-Âge, de l'Inde, de l'Algérie, et de l'Italie bien sûr. Mais ils nous parlent aussi d'autres temps mythiques, à forte connotation allégorique, comme en témoigne emblématiquement *Dissonance* de Pierre-Alexandre Sicart.

La section francophone est celle qui pose le plus de dilemmes pour la sélection, en raison de son extrême variété. Force est de constater la présence massive du Canada dans cette édition : dix récits en provenance du Québec, dont trois sélectionnés, puis viennent la Suisse, l'Italie et enfin les pays africains. Le récit lauréat *Emmanuel et la tante silencieuse* est un récit fortement marqué par ses origines québécoises dont la force réside également dans une écriture capable de créer une forte empathie envers les personnages, en particulier Emmanuel, condamné au silence de son coma.

La rupture thématique Nord/Sud, déjà rencontrée lors des éditions précédentes, se retrouve au sein même de cette section. Les écrivains du « Nord » se concentrent plus généralement sur une recherche formelle, sur des portraits de personnage. On retrouve dans la section B un abandon de la narration « réaliste », au profit d'une tradition plus ancienne allant du conte de fées à la fable, ironique ou allégorique. Les récits africains de la quatrième édition s'éloignent de la description-dénonciation des tragédies politiques, comme ce fut le cas pour la troisième édition, et proposent des récits à tendance mythologiques, comme pour témoigner de la difficulté de dire le « présent ».

La section C reste la section la plus difficile à décrire. Ces écrivains qui écrivent dans une langue « autre » que la langue maternelle, jouent avec un code qu'ils maîtrisent parfois imparfaitement et leurs textes posent aussi d'intéressants problèmes de traduction : comment rendre ce français différent qui, dans ces maladroites mêmes, peut avoir de grandes potentialités expressives ?

Une autre caractéristique de cette quatrième édition est la « récidence » de certains écrivains, que nous apprenons ainsi à mieux connaître. En effet, plusieurs écrivains sélectionnés pour la troisième édition ont tenté leur chance une deuxième fois. Ekaterina Legourska en est un bon exemple, puisqu'elle a participé l'année précédente avec *Le voyage*, publié dans la troisième anthologie, et est

lauréate cette année. Deux récits très différents, mais qui ont en commun d'être des portraits de femmes fortes qui affrontent la vie en toute franchise. Citons également Thierry Loisel, de la section A, présent dans ce volume, avec ses récits imprégnés d'angoisse ou encore Danielle Dussault, du Québec, qui séduit particulièrement les étudiants par une prose parfois métaphysique.

Aujourd'hui, en 2020, en vous offrant cette anthologie, nous tenons à exprimer notre reconnaissance aux figures institutionnelles qui ont soutenu ce Prix pendant sa réalisation. C'est avec émotion, donc, que nous remercions Mme Lida Viganoni, ancienne Présidente de l'Université de Naples « L'Orientale » et M. Salvatore Luongo, ancien Directeur du Département des Études Littéraires, Linguistiques et Comparées qui ont encouragé ce Prix depuis sa fondation. Nous sommes, en outre, profondément reconnaissants à Mme Elda Morlicchio, actuelle Présidente de notre Université, qui a soutenu et encouragé les dernières éditions du Prix en nous aidant continuellement et sans conditions ainsi qu'à M. Augusto Guarino, ancien Directeur du Département des Études Littéraires, Linguistiques et Comparées, pour son soutien amical et généreux.

Nous remercions vivement pour la collaboration accordée en 2014 à cette quatrième édition l'Ambassade d'Italie, la Délégation du Québec à Rome en la personne de Mme Amalia Daniela Renosto, le Consul général d'Italie à Naples M. Thimonier, l'Institut français de Naples avec sa directrice adjointe, Mme Sibylle Atchouel, le Consulat de Suisse à Naples et le Consulat de Bulgarie à Naples.

Nous remercions également la Fondation Jan Michalski de Montricher en Suisse et l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF) dont les aides financières ont été fondamentales pour la réalisation des activités liées au Prix.

Nous remercions enfin M. Benoît Tadié, ancien Attaché de coopération scientifique et universitaire à l'Ambassade de France en Italie pour avoir animé, à l'occasion de la remise des Prix, un entretien sur le sens de l'écriture et de la traduction avec les écrivains lauréats et les étudiants de l'Université de Naples « L'Orientale ».

Sans pour autant oublier, last but not the least, d'être profondément gré à tous les écrivains et les étudiants qui ont rendu possible cette « aventure » littéraire !

Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture.

Michele Costagliola d'Abele
Sarah Nora Pinto
Emilia Surmonte

Pierre-Alexandre Sicart
Dissonance

À לנה,
dont les rires m'étaient musique.

L'ange se dressait seul au milieu des siens, ses vastes ailes repliées sur son silence. Tout autour de lui, l'assemblée céleste avait dressé une prison tissée de murmures, une cage accusatrice. Samaël... Samaël. N'es-tu pas le favori de Dieu ? Celui dont la voix s'élève sans rivale pour chanter Sa gloire ? Samaël. Pourquoi ne dis-tu rien, ô Samaël, toi le plus beau d'entre nous, toujours, malgré tes nouvelles ailes plus noires que la nuit ? Pourquoi nous ignores-tu ?

Qu'aurais-tu pu leur répondre, Samaël, mon amour ? Qu'aurais-tu pu leur dire qu'ils aient pu comprendre, tes frères encore purs ? Que, pour commencer, tu n'étais plus Samaël ? Que, dans le secret de ton être, tu portais désormais un autre nom, que je t'avais donné ? Mais non, les anges n'ont pas de secret. Ton histoire ne les aurait pas touchés. Alors, tu as continué de te taire, sourd aux appels des neuf chœurs réunis, tu as continué de te souvenir.

שָׁפָר

Enfant de la lumière, tu es né au premier jour du monde ; mais pour moi, ton histoire commence au septième. Le Créateur reposait parmi les étoiles, bercé d'une amoureuse musique. Des chérubins drapés d'azur aux séraphins couronnés de feu, tous les anges chantaient les infinies merveilles à la naissance desquelles ils avaient assisté. Seule ta voix, la plus vantée, manquait à l'universelle harmonie.

De tous les chefs-d'œuvre divins, un seul retenait ton attention. Avec quelle intensité, depuis le cinquième jour, suivais-tu son vol noir ! Avec quelle envie, surtout, capturais-tu chaque bribe de son chant ! Car à cet oiseau trop laid, le Créateur avait fait don d'une voix trop belle, et sans le comprendre encore, toi, le plus gracieux des anges, le plus aimé, tu en étais devenu jaloux.

Dieu sommeillait. Tu es descendu vers son enfant joueur, tu t'es glissé dans son sillage. Te faisant l'ombre de son vol enivré de

liberté, tu as tissé les vents sur son passage, patiemment tu l'as poussé jusqu'à la mer. Quand l'épuisement l'a surpris, le rivage avait depuis longtemps disparu. Pris de panique, il a crié sa détresse, mais son chant épuisé n'atteignait que toi. Enfin, tu daignas te révéler : « Que fais-tu là, créature ailée, si loin de ton nid ?

- Je me prépare à mourir, seigneur, si tu te refuses à me secourir.
- Si tel est ton destin, sans doute aurais-je tort de m'en mêler ; mais je regretterai, je dois l'admettre, de me trouver privé de ton chant. Il est si beau ; j'aurais voulu le garder toujours avec moi.
- Il est à toi, seigneur, si tu me sauves. »

Et toi, l'enfant de la lumière, tu as pris l'oiseau noir entre tes bras. Et tu lui as pris son chant, avant de le reconduire vers les rivages boisés et de regagner les nuées célestes. Saoul d'une joie inconnue, Samaël, tu t'es empressé de joindre ta voix nouvelle au chœur angélique qui louait Dieu et tous les miracles du monde.

Ton chant, enrichi de celui de l'oiseau, s'élevait victorieux, en torrents de feu, en torsades serrées d'ombres et de clartés. Un à un, les anges alentour s'étaient tus. Enfin Gabriel, comme toi un archange, osa t'interrompre : « Samaël, ta voix me trouble. Elle est plus belle que jamais, mais elle ne se mêle plus aux nôtres comme avant. Pourquoi cela ? » Et Raphaël de renchérir : « Samaël, qu'est-il arrivé à tes ailes ? » Car parmi tes plumes blanches étaient apparues, ici et là, des plumes noires.

Toi dont la voix était deux fois sans pareille, tu t'es trouvé réduit au silence. Faute, honte, secret, il n'existait pas de mot parmi les anges pour décrire ce que tu venais de découvrir. Tu as reculé. Sous tes pieds, le ciel avait frémi, annonçant un orage. Avec les premières gouttes, tu t'es laissé choir vers la terre lointaine. Tu avais peur, sans connaître la peur. Tu as fui les questions des tiens, les regards des tiens, et l'approche de ce Dieu qui t'aimait tant.

Dans les entrailles telluriques, tu as trouvé refuge. Tu as choisi cette même grotte où la pluie m'avait chassée, et j'étais terrifiée, car le glissement de tes ailes sur le roc m'a fait croire qu'approchait un serpent. La peur me serrait encore quand je t'ai aperçu, mais tu ne t'es pas soucié de moi ; sans accorder un regard à l'ultime création divine, tu t'es laissé couler sur le sol inégal, et là, tu as appris à pleurer.

Ce serait mentir de prétendre que toute peur m'avait quittée, mais comme l'orage ne cessait de rugir et que la pluie formait un mur devant notre cachette commune, j'ai fini par m'approcher. Tu étais si grand, si intensément beau, si terriblement triste. Le bras tendu, je présentais devant moi un fruit que j'avais cueilli avant les premières gouttes. Tu m'as regardée sans saisir. J'ai mordu dans le fruit, te l'ai offert de nouveau. Tu l'as pris, l'as goûté à ton tour. Tu me l'as rendu, nous l'avons partagé. Tu as compris que j'avais froid, tu m'as attirée contre toi, et je me suis endormie serrée sous ton aile.

Le petit matin nous a surpris ainsi enlacés. À regret, je me suis séparée de toi ; m'extirpant d'une douce torpeur, j'ai titubé jusqu'à l'entrée de notre abri. La nature scintillait, froide et humide, glorieuse sous le soleil naissant. Je me suis retournée. Je suis revenue vers toi ; j'ai pris tes mains dans les miennes et je t'ai attiré vers moi. Je t'ai emmené comme cela, sans jamais te lâcher de peur de te perdre dans un brusque bruissement d'ailes.

Tes ailes. Elles comptaient autant de noir que de blanc, désormais. Mais que m'importait ? Ma peau frissonnait encore de leur intime douceur. C'est avec fierté que je t'ai présenté à mes frères et sœurs, à toute ma tribu dans son repaire serrée. Ils t'ont accepté de leurs regards moroses, et toi, à ma grande joie, tu as décidé de rester.

Nuit après nuit, je reposais dans ta chaleur. Les orages s'étaient faits plus fréquents ; chaque jour naissait plus froid que le précédent. Un soir, je t'ai surpris penché au-dessus de notre Ancienne, que les souffles avaient quittée. Tu tremblais et c'est moi qui t'ai pris dans mes bras, comme on berce et protège un enfant qui vient de découvrir la mort.

C'est alors que pour la première fois j'ai entendu ton chant. Oh, nous l'avons tous entendu, moi et ceux de ma tribu, et la forêt autour de nous. Jusqu'aux arbres qui soudain se sont tus, pétrifiés par la plainte qui écorchait tes lèvres pour s'élever jusqu'au ciel et le déchirer. Un roulement de tonnerre osa seul répondre au défi de tes bras levés. Les nues outragées ont vomi une colonne de foudre qui s'est abattue sur toi, dans la coupe de tes mains réunies ; seulement alors as-tu consenti à laisser ton chant expirer.

Chaleur et lumière, tu nous as offert le feu. Tu nous as appris à nous vêtir, pour finir de nous garder du froid. Plus important en-

core, tu n'as pas cessé de chanter pour nous ; tu nous as enseigné ta langue, dont j'use aujourd'hui pour transmettre ton histoire. Tu m'as appelée Lilith, « celle qui vient avec la nuit » ; je t'ai renommé Lucifer, « celui qui apporte la lumière ».

Dès lors, la tribu entière était sous ton aile. Un jour cependant, tu es parti retrouver l'oiseau dont le plumage avait taché le tien. « Je suis venu te rendre ton chant.

- De quel chant est-il question, seigneur ? a croassé la créature. Je n'ai jamais su chanter, non plus que mon père et son père avant lui. Pourquoi te moquer ? »

Car les années avaient passé, et plus d'une génération pour la tribu des corvidés. Alors, tu t'en es retourné. Ce jour-là, la dernière plume blanche de tes ailes a viré au noir.

Tu nous es revenu, mais nous n'étions pas seuls à t'attendre. Auréolé d'or, ton ami Gabriel scintillait au centre de ma tribu pétrifiée par le respect et par la crainte. « Samaël, qu'as-tu fait ? » Mais que pouvais-tu répondre ? « Samaël, je ne suis pas ton juge, mais ton ami, et un messager. Prépare-toi, Samaël, car notre Créateur t'a fait mander. » Et toi, sans une parole, sans plus nous accorder un regard, tu as déployé le noir immense de tes ailes pour rejoindre les nuées.

שָׁמַיִל

L'ange se dressait seul au milieu des siens, sous le regard de Dieu. Il avait gardé le silence, lui le premier accusé, sans baisser les yeux. *Samaël, qu'as-tu fait ?* La question n'avait cessé de résonner, il savait que son récit n'y répondrait pas ; mais il déploya ses ailes, et le silence se fit. Toutes les clartés du firmament étaient concentrées sur lui, arrachant d'infinis reflets arc-en-ciel à ses plumes d'un noir de jais.

Ses lèvres se descellèrent sans un mot. Le chant qui lui échappa n'avait ni parole ni forme, il ne le contrôlait pas. Orgueil, jalousie, désir, cruauté, regret, solitude, partage, liberté. Liberté ! Unissant mille cris, mille passions inconnues des anges, sa voix traçait un vol noir au-dessus de l'assemblée céleste, et du chérubin au séraphin, chacun en était frappé. *Samaël, ta voix me trouble*, avait dit Gabriel. Aujourd'hui, elle le faisait trembler.

Dieu le Verbe avait commencé de repousser le chant de l'ange déchu, mais le mal était fait. Un tiers des enfants de la lumière s'était laissé toucher ; ils avaient pleuré, leurs ailes s'étaient tachées de noir, ils les avaient déployées pour se regrouper autour de Samaël, jadis le favori du Créateur, de ce jour rebaptisé Satan, « l'Adversaire ». Fuyant la colère divine, ils se répandirent à travers le monde, y partageant le chant de Lucifer et se faisant ainsi, à leur tour, porteurs de lumière parmi les tribus des hommes. Ceux-ci apprirent qu'ils étaient libres. Libres d'aimer, libres aussi de haïr ; libres de servir ou de se révolter ; libres de commettre leurs propres erreurs, et d'en subir les conséquences, comme aussi de s'élever jusqu'au ciel — sur les ailes de leur propre chant.

Pierre-Alexandre Sicart
Dissonanza

Traduzione di *Serena Reale*

À לנה,
dal riso per me come musica.

L'angelo si levava solo in mezzo ai suoi, le sue vaste ali ripiegate sul suo silenzio. Intorno a lui, l'assemblea celeste aveva eretto una prigione intessuta di mormorii, una gabbia di accuse. Samaël... Samaël... Non sei tu il favorito di Dio? Colui dalla voce che s'innalza senza rivali per cantare la Sua gloria? Samaël. Perché non dici niente, oh Samaël, tu il più bello tra noi, sempre, nonostante le tue nuove ali più nere della notte? Perché ci ignori?

Cosa avresti potuto rispondere loro, Samaël, amore mio? Cosa avresti potuto dir loro che avrebbero compreso, i tuoi fratelli ancora puri? Che, per cominciare, non eri più Samaël? Che, nel segreto del tuo essere, portavi ormai un altro nome, che io ti avevo dato? Ma no, gli angeli non hanno segreti. Il tuo racconto non li avrebbe toccati. Allora, hai continuato a tacere, sordo agli appelli dei nove cori riuniti, hai continuato a ricordare.

שָׁמַיִם

Figlio della luce, sei nato il primo giorno del mondo; ma per me, la tua storia comincia il settimo. Il Creatore riposava tra le stelle, cullato da una dolce melodia. Dai cherubini drappeggiati d'azzurro ai serafini coronati di fuoco, tutti gli angeli cantavano le infinite meraviglie alla cui nascita avevano assistito. Solo la tua voce, la più vantata, mancava all'armonia universale.

Di tutti i capolavori divini, uno solo richiamava la tua attenzione. Con quale intensità, dal quinto giorno, seguivi il suo volo nero! Con quale invidia, soprattutto, catturavi ogni minimo frammento del suo canto! Poiché a quell'uccello così brutto, il Creatore aveva fatto dono di una voce così bella, e senza comprenderlo ancora, tu, il più grazioso degli angeli, il più amato, tu, ne eri diventato geloso.

Dio sonnacchiava. Ti sei calato verso il suo figlio menestrello, sei scivolato nella sua scia. Facendoti ombra del suo volo inebriato di libertà, hai tessuto i venti sul suo passaggio, pazientemente l'hai spinto fino in riva al mare. Quando la spossatezza l'ha vinto, la riva era già da tempo scomparsa. Preso dalla paura, egli ha gridato il suo sconforto, ma il suo canto esausto non raggiungeva che te. Infine, hai consentito a rivelare la tua presenza: «Cosa fai qui, creatura alata, così lontana dal tuo nido?»

- Mi preparo a morire, signore, se tu rifiuti di soccorrermi.
- Se tale è il tuo destino, forse avrei torto di intrmettermi; ma mi dispiacerebbe trovarmi privo del tuo canto, devo ammetterlo. È talmente bello; avrei voluto conservarlo per sempre con me.
- È tuo, signore, se mi salvi.»

E tu, figlio della luce, hai preso l'uccello nero tra le tue braccia. E gli hai preso il suo canto, prima di ricondurlo verso le rive boschive per poi tornare sulle nubi celesti. Ebbro di una gioia sconosciuta, Samaël, ti sei affrettato a unire la tua nuova voce al coro angelico che lodava Dio e tutti i miracoli del mondo.

Il tuo canto, impreziosito da quello dell'uccello, si levava vittorioso, in scrosci di fuoco, in volute serrate di ombre e luminosità. Uno a uno, gli angeli intorno si erano ammutoliti. Infine Gabriele, un arcangelo come te, osò interromperti: «Samaël, la tua voce mi turba. È più bella che mai, ma non si fonde più alle nostre come prima. Perché mai?» E Raphaël di rimando: «Samaël, cosa è accaduto alle tue ali?» Perché tra le tue piume immacolate erano apparse, qui e lì, alcune piume nere.

Tu, la cui voce era due volte senza eguali, sei stato ridotto al silenzio. Colpa, vergogna, segreto, non esisteva parola tra gli angeli per descrivere quello che avevi appena scoperto. Hai fatto un passo indietro. Sotto i tuoi piedi, il cielo aveva tremato, annunciando un temporale. Alle prime gocce, ti sei lasciato cadere verso la terra lontana. Avevi paura, senza sapere cosa fosse la paura. Hai fuggito le domande dei tuoi, gli sguardi dei tuoi, e il contatto di quel Dio che ti amava tanto.

Nelle viscere della terra, hai trovato rifugio. Hai scelto quella stessa grotta dove la pioggia mi aveva cacciato, ed ero terrorizzata, poiché lo sfregamento delle tue ali sulla roccia mi aveva fatto

credere che si avvicinasse un serpente. La paura mi possedeva ancora quando ti ho scorto, ma tu non hai prestato attenzione a me; senza accordare un solo sguardo all'ultima delle creazioni divine, ti sei abbandonato sul suolo disconnesso, e lì, hai imparato a piangere.

Sarebbe mentire il fingere che ogni paura mi aveva abbandonato, ma poiché il temporale non cessava di ruggire e la pioggia formava come un muro davanti al nostro comune riparo, ho finito per avvicinarmi. Tu eri così grande, così intensamente bello, così terribilmente triste. Col braccio teso in avanti, porgevo un frutto che avevo colto prima che le gocce cominciassero. Mi hai guardato senza prenderlo. Ho morso il frutto, te l'ho offerto nuovamente. L'hai preso, l'hai assaggiato a tua volta. Me l'hai restituito, l'abbiamo condiviso. Ti sei accorto che avevo freddo, mi hai avvicinata a te, e mi sono addormentata stretta contro la tua ala.

L'alba ci ha sorpresi così abbracciati. A malincuore, mi sono separata da te; sottraendomi a un dolce torpore, ho titubato fino all'entrata del nostro rifugio. La natura scintillava, fredda e umida, gloriosa sotto la luce del sole nascente. Mi sono voltata. Sono ritornata verso di te; ho preso le tue mani nelle mie e ti ho stretto a me. Ti ho condotto così, senza mai lasciarti per la paura di perderti in un brusco fruscio d'ali.

Le tue ali. Erano nere e bianche, ormai. Ma cosa m'importava? La mia pelle fremeva ancora della loro soffice intimità. È con orgoglio che ti ho presentato ai miei fratelli e alle mie sorelle, a tutta la mia tribù nel suo covo riunita. Ti hanno accolto con i loro sguardi cupi, e tu, con mia grande gioia, hai deciso di restare.

Notte dopo notte, riposavo nel tuo calore. I temporali si erano fatti sempre più frequenti; ogni giorno sorgeva più freddo del precedente. Una sera, ti ho sorpreso chino sulla nostra Anziana, che il soffio di vita aveva abbandonato. Tremavi e sono stata io a prenderti fra le braccia, come si culla e protegge un bambino che ha appena scoperto la morte.

È allora che per la prima volta ho udito il tuo canto. Oh, l'abbiamo udito tutti, io e quelli della mia tribù, e la foresta attorno a noi. Fino agli alberi, che all'improvviso si sono zittiti, pietrificati dal gemito che straziava le tue labbra per elevarsi fino al cielo e

squarciarlo. Soltanto un rombo di tuono osò rispondere alla sfida delle tue braccia levate. Le nubi oltraggiate hanno riversato una colonna di fulmine che si è abbattuta su di te, nella coppa delle tue mani giunte; solo allora hai acconsentito a che il tuo canto spirasse.

Calore e luce, tu ci hai donato il fuoco. Ci hai insegnato a vestirci, per finire di proteggerci dal freddo. Più importante ancora, non hai cessato di cantare per noi; ci hai insegnato la tua lingua, che io uso oggi per trasmettere la tua storia. Tu mi hai chiamato Lilith, «colei che viene con la notte»; io ti ho chiamato Lucifero «colui che porta la luce».

Da allora, la tribù intera fu sotto la tua ala protettrice. Un giorno, tuttavia, sei partito per ritrovare l'uccello il cui piumaggio aveva macchiato il tuo. «Sono venuto a restituirti il tuo canto.

- Di quale canto si tratta, signore? Ha gracchiato la creatura. Io non ho mai saputo cantare, e nemmeno mio padre e suo padre prima di lui. Perché ti beffi di me?»

Poiché gli anni erano passati, e più di una generazione per la tribù dei corvi. Allora, sei ritornato. Quel giorno, l'ultima piuma bianca delle tue ali ha virato al nero. Sei ritornato da noi, ma non eravamo i soli ad attenderti. Aureolato d'oro, il tuo amico Gabriele risplendeva in mezzo alla mia tribù pietrificata per il rispetto e la paura. «Samaël, cosa hai fatto?» Ma cosa avresti potuto rispondere? «Samaël, non sono il tuo giudice, ma il tuo amico, e un messaggero. Preparati, Samaël, poiché il nostro Creatore ti ha fatto chiamare». E tu, senza proferire parola, senza degnarci d'un solo sguardo, hai dispiegato il nero immenso delle tue ali per raggiungere le nubi.

וְשָׂרָף

L'angelo si levava solo in mezzo ai suoi, sotto lo sguardo di Dio. Aveva mantenuto il silenzio, lui il principale accusato, senza abbassare gli occhi. *Samaël, cosa hai fatto?* La domanda non aveva cessato di risuonare, sapeva che il suo racconto non vi avrebbe dato risposta; ma dispiegò le ali, e il silenzio fu. Tutti gli astri del firmamento erano concentrati su di lui, rubando infiniti riflessi d'arcobaleno alle sue piume nere come il carbone.

Le sue labbra si schiusero senza una parola. Il canto che ne sfuggì non aveva né parola né forma, egli non lo governava. Orgoglio,

gelosia, desiderio, crudeltà, rimpianto, solitudine, eguaglianza, libertà. Libertà! Unendo mille grida, mille passioni sconosciute agli angeli, la sua voce tracciava un volo nero al di sopra dell'assemblea celeste, e dal cherubino al serafino, ognuno ne era scosso. *Samaël, la tua voce mi turba*, aveva detto Gabriele. Oggi, essa lo faceva tremare.

Dio il Verbo aveva cominciato a respingere il canto dell'angelo caduto, ma il male era fatto. Un terzo dei figli della luce se n'era lasciato toccare; avevano pianto, le loro ali si erano macchiate di nero, le avevano dispiegate per raggrupparsi attorno a Samaël, un tempo il beniamino del Creatore, da quel giorno ribattezzato Satana, «l'Avversario». Fuggendo l'ira divina, si sparsero nel mondo, condividendovi il canto di Lucifero e facendosi così, a loro volta, portatori di luce tra le tribù degli uomini. Questi ultimi appresero di essere liberi. Liberi d'amare, liberi anche d'odiare; liberi di servire o di ribellarsi; liberi di commettere i propri errori, e di subirne le conseguenze, come anche di elevarsi fino al cielo — sulle ali del loro proprio canto.

Christiane Duchesne

Emmanuel et la tante silencieuse

Il l'a vu foncer à côté de la voie ferrée, n'a pas eu le temps de modifier sa ligne de course, n'a jamais pu l'éviter, l'autre roulait trop vite. Et le labo de physique à préparer, l'atelier de danse classique à quatre heures ? Il sera en retard, c'est certain. En retard ou carrément absent. Ou ailleurs, comment dire ? Emmanuel voudrait expliquer - mais à qui ? - qu'il vit quelque chose d'étrange, du jamais vu qui tend vers l'inéluctable. Rien ne sert de battre l'air, ni des bras ni des jambes, cet *étrange* ne se décrit pas, du moins pas avec le vocabulaire qu'il possède. Il voudrait pouvoir mettre des mots sur ces images insolites que ses yeux tentent de garder un instant en mémoire, mais les yeux et la mémoire refusent de travailler ensemble. Le seul mot qui décrive l'*étrange* de ce moment, c'est le mot *fin*, f.i.n., avec un point final.

Rien à dire après un point final. C'est ici que tout s'achève, que tout se décompose dans une gymnastique aérienne étonnante, un mouvement que jamais les exercices, même les plus ardues, n'auraient pu, à son âge, lui faire exécuter parfaitement. Emmanuel vole le temps d'un saut de l'ange - serait-ce une arabesque ? - peu importe, il danse à une hauteur vertigineuse, haut comme on en rêve même sans être danseur. Parfaitement conscient de cette fin qui s'étire et que le temps semble vouloir distendre jusqu'au grand final dans un claquement de toiles, de voiles, avec le ciel qui s'approche et le temps qui s'effrite, il n'en finit plus de voler, c'est trop et c'est trop haut, le ciel et la terre se chevauchent, le bleu se confond à chaque virevolte avec le vert encore acide des mélèzes et le gris-mercure des eaux de la baie, il tombe en vrille, mais sûrement sur le flanc, c'est la seule manière d'apercevoir presque simultanément le ciel, les arbres et la mer. Il frappe durement le sol, mais il ne sent qu'une faible vibration au cœur des chairs, un frisson sous la peau, un craquement léger dans ses os ou dans son crâne, difficile à dire, il ne saurait même pas expliquer dans quelle position il se retrouve au sol, il n'a pas le temps, tout s'éteint d'un coup.

Noir vide, noir plat, une petite mort. Ou *la* mort. Il ne sait pas, mais son cerveau fonctionne, la preuve, il pense encore. En basse vitesse.

Le silence est d'une densité dont il n'a jamais encore pris conscience. Densité ou absence de densité ? Se pourrait-il que le silence soit à ce point vide, tout autant que le noir dans lequel il vient de s'abîmer ? À moins que tout cela soit plein, aussi bien le noir que le silence. Densité ou absence de densité, il faudrait en parler au prochain cours de physique. Mais il sera en retard. Ou absent. Ou ailleurs.

De très loin lui parvient un cri, des cris, on dirait des oiseaux. La voix se rapproche, affolée, une voix de femme, « mon Dieu, mon Dieu ! » l'entend-il répéter dans un interminable écho, un « mon Dieu, mon Dieu ! » de plus en plus faible et puis soudain, plus forte, elle signale un accident, la présence d'un jeune homme qu'elle donne comme mort ou presque. S'il respire ? On dirait, attendez... oui, je reste à ses côtés.

Le son de la sirène suit presque dans l'instant, d'autres voix, autoritaires, décidées, et une voix de basse qui exige un hélicoptère en urgence. Emmanuel a à peine le temps de se rendre compte qu'il est ce jeune homme donné pour mort ou presque.

Il ne garde aucun souvenir de l'hélicoptère, et pourtant, des heures plus tard, il perçoit toujours le son du rotor à l'intérieur de son crâne. Il n'est pas mort. Ou bien on meurt et on entend encore. Où est-il ? Question à choix multiples, veuillez ne cocher qu'une seule réponse : nulle part, dans un corridor d'hôpital, à la morgue ou dans une urne funéraire. Quelque chose fonctionne en arrière-plan, mais en surface, rien, tout est cassé.

La voix trop sombre de sa mère, celle de son père - et d'autres qu'il ne connaît pas - prononcent nettement le mot *débranchement* comme s'il n'entendait pas. Il va ouvrir les yeux, il va crier, hurler qu'il est bien là quelque part au fond de lui-même, ils vont bien voir. Attendez avant de me déconnecter, attendez que j'ouvre les yeux. Je vais disparaître et vous ne me demandez même pas si je vous entendez ? Dites à Marie.

*

Ce que Marie déduit de ce qu'on lui explique, c'est qu'Emmanuel roulait en skate sur la route qui longe la baie. Juste à la jonction de la voie ferrée passe un sentier sablonneux qu'empruntent les petits

bolides interdits sur les routes. Il est arrivé à toute allure, le petit bolide, n'a pas vu Emmanuel et l'a percuté violemment. On a retrouvé son corps à des mètres du lieu de l'impact. Transporté à Québec par hélicoptère. Personne ne sait ce qu'il adviendra de ses jambes.

Emmanuel ne peut pas mourir. Emmanuel ne peut pas cesser de danser, ne peut pas vivre toutes les années qui lui restent à vivre en fauteuil roulant. Pas à quinze ans.

Si les lilas étaient en fleurs, elle en ferait un bouquet qu'elle irait porter à l'endroit précis où il a été frappé. Elle se contentera de chatons de saule.

Un seul témoin, celle qui a appelé les secours. Elle cherchait des champignons de printemps dans la sablière, le petit bolide a disparu dans le bois, elle n'a jamais pu donner une description précise du conducteur, un jeune, a-t-elle dit, mais ils sont tous habillés de la même manière. On aura beau le chercher, ça n'arrangera rien, se dit Marie. On aura beau le retrouver, la peine qu'on lui imposera ne sera jamais assez lourde. On dit : condamné à une peine de six mois, de trois ans, de dix ans, condamné à la peine de mort. Une peine. *La* peine. Un mot à double, à triple sens, des peines d'une autre espèce, d'une autre qualité que la sienne et qui n'ont rien à voir avec celle d'aujourd'hui, juste maintenant, en ce moment précis où elle vient de perdre ses ailes, son Manu qui danse, et elle coule, lourde et en chute libre, ses repères s'estompent, elle ne sait plus. Rien. À cause d'un petit bolide non identifié conduit par un jeune anonyme sans autre signe distinctif que la capuche de son chandail rabattue sur la tête. Gris sale, le chandail. C'est tout ce qu'on a pu faire dire à la femme aux champignons.

On ira le voir, a dit son père, mais pour l'instant, ça ne sert à rien. La vie se brise, songe Marie. D'un coup. Et ça ne sert à rien. Elle a déjà dit, et la phrase résonne encore dans sa tête comme le ricanement insolent d'une corneille de mauvais augure : Manu, tu as des jambes qui rient.

*

Emma ne peut s'empêcher de frissonner lorsqu'elle lit par-dessus l'épaule de l'infirmière : Emmanuel Audet, 15 ans. Elle observe celui

qu'elle a toujours appelé son ange turbulent, Emmanuel le filiforme, avec ses mains de pianiste, ses yeux entre le gris et le vert qu'elle voudrait bien voir s'entrouvrir. Coma. Coma depuis trois jours.

- M'entends-tu, Manu ?

Ils ont exactement cinquante ans de différence. Manu, c'est le fils qu'elle n'a pas eu.

*

Un jour, on a deux jambes, un jour, on n'en a plus. Deux jambes insignifiantes qu'on ne peut pas oublier parce qu'elles sont là. Plus de skate. Plus d'atelier de danse cet été à New York.

Un corps à moitié mort qui aura toujours besoin des autres. Je ne veux pas. Vous pensez que je ne sais pas, que je n'entends rien, vous préparez vos phrases pour me l'annoncer quand je sortirai de cette immobilité que je ne supporte pas, mais j'ai entendu. J'ai des jambes mortes. Vous imaginez votre vie avec un fils handicapé, paralysé jusqu'à nouvel ordre si jamais il arrive, cet ordre. À moins qu'on me débranche.

J'ai tout le temps de réfléchir à ce qui serait préférable, la déconnexion radicale ou une demi-vie. Vous me direz qu'il existe d'innombrables exemples de gens qui ont survécu à mille choses, des modèles de courage qui vivent en dépit du malheur qui les a démolis, au dedans ou au dehors, enfants affligés de tares inexplicables, journalistes défaits en miettes par des mines invisibles, soldats écrasés par un char, téméraires coupés en deux par les roues d'un train, grutiers parachutés au sol, il y a de tout et il y a moi. Je regretterai peut-être qu'on n'ait pas osé éteindre tous ces appareils qui me rattachent à vous, je vous le reprocherai sûrement le jour où je constaterai que je n'ai pas, que je n'ai jamais eu, que je n'aurai jamais l'étoffe d'un héros.

Je ne suis pas mort, réjouissez-vous plutôt que de pleurer sur mon sort. Réjouissez-vous à ma place parce que, moi, je n'y arrive pas.

*

Couché sur le dos, le cou dans un carcan, un bras plâtré, des bandages immaculés, cassé, brisé de l'extérieur, défait du dedans. Le

cri monte du fond du cœur, de l'âme ou du siège de la pensée, peu importe d'où la vague provient, le cri monte du plus profond de ce corps immobile, et Emma l'entend. Le cri se brise bien avant d'atteindre la gorge, bloqué derrière le sternum, étouffé, muet. Elle sait que rien ne peut décrire l'angoisse déferlante qui secoue Emmanuel, mais elle la sent, précise, balayant tout sur son passage.

- Ouvre les yeux, Manu...

*

Une image s'acharne dans la tête d'Emmanuel. Il a cinq ans. Du haut du toit où il grimpe chaque matin, un criquet est perché dans la tête d'un thuya, juste au niveau de ses yeux. Sautera, sautera pas ? Le criquet s'avance jusqu'au bout de la branche, saute sur une branche plus basse.

Dans un élan majestueux, il s'élance loin du thuya et, déporté par le vent d'automne, s'abat sur le sol en même temps qu'une poignée de feuilles mortes.

Emmanuel se laisse glisser le long de la gouttière, le cherche et le trouve. Immobile. Blessé, pas blessé ? Le criquet a une patte de travers. Emmanuel lui donne un petit coup dans le derrière, juste pour voir. Ne bouge pas, le criquet. Ne frémit même pas. Mais au moment où Emmanuel se dit dans sa tête de cinq ans : « Pauvre criquet, si tu ne peux plus sauter, je vais t'écraser, ce sera réglé, sinon tu seras infirme toute ta vie », le criquet prend son envol et, toujours porté par le vent, atterrit deux mètres plus loin dans une talle de thym.

*

- M'entends-tu, Manu ? C'est moi, Emma.

Pas le moindre frémissement des paupières. Pourquoi moi, dis tu ? Je t'entends la lancer du fond de ton silence, ta question, l'unique question qui te préoccupe. Je te fabriquerai une réponse, cela me prendra le temps qu'il faudra. Des réponses, même. Parce qu'il n'y a pas que toi et il n'y a pas qu'une réponse.

Pourquoi toi ? Tu n'es pas un cas d'exception, ne te mets pas ça dans la tête, tu n'es pas plus important qu'un autre, Emmanuel Audet, pas plus important, non. Autant, oui. Mais pas plus. Tu ne seras jamais le nombril du monde, personne non plus ne le sera.

Il y a eu trop de gens avant toi pour que tu puisses même penser à les compter. N'essaie pas de remonter jusqu'à la dernière branche de ton arbre généalogique : c'est un piège, il n'y en a pas, de dernière branche, il y en a toujours une autre qui t'amène sur les sentiers d'une nouvelle famille, d'une nouvelle époque, et de famille en famille, tu te promènes dans des mondes dont tu ne peux pas soupçonner l'existence. Il y a de tout, sur les branches. D'infinies familles. Des oncles, des tantes, des cousins, des grands-parents de toutes les espèces et de tous les âges, certains morts à cent sept ans, d'autres à deux jours, des grands-mères mortes en couches à dix-huit ans, des arrières-tout-ce-que-tu-veux, des chics, des pauvres, des nobles, des pourris, des malheureux, des fous, des dangers publics, des doux, des bons, des lunatiques, des illuminés, un génie par-ci par-là, mais c'est rare.

Tranquillement installés dans la mémoire du temps, ils sont assis sur leurs branches respectives, balançant les jambes dans le vide, te souriant de loin, attendant le moment où tu découvriras qui ils sont. Ils sont patients, ils ont l'éternité devant eux, et si jamais ils te demeurent inconnus, ils ne s'en plaindront pas, il y en a tant d'autres, comme toi, à qui quelqu'un raconte leur histoire. Je te parlerai d'eux et tu sauras de qui je tiens ma tête de pioche. Et tu t'obstineras toi aussi, tu t'acharneras. Oui, Manu, je t'en raconterai, des histoires, j'ai tout mon temps.

*

Tout le monde attend un signe, il le sait, un battement de paupière, un mouvement de la main, un sourire. Il essaie depuis tous ces jours qu'il n'arrive même pas à compter, un, deux, trois et tout s'emmêle. Il attend que quelqu'un s'écrie : vous avez vu ? Et qu'on coure chercher l'infirmière, qu'on ameute le médecin. Il faut croire que rien ne bouge puisqu'il n'entend pas le cri de la victoire. Entre les visites de ses parents, des médecins, des infirmières, des ergos, ses physios, les sit-in quotidiens de la tante Emma qui murmure ses histoires, il y a de très longues heures de simili silence. Il pense au silence, il pense qu'il est dans le silence, très loin à l'intérieur du silence. Ou dans ses creux. Il s'y égare comme on se perd dans celui de la mer qui n'est jamais tranquille, qui mène un vacarme énorme

avec le vent, les galets qui roulent, les mouettes agitées, les vagues qui se cassent et celles qui s'enfuient, tout n'est que bruit en bord de mer et en mer aussi, mais au milieu de ce tapage, on se laisse emporter dans un maelstrom de silence, dans un creux du silence, chacun a le sien, et ce silence-là ne se partage pas puisqu'il naît de l'intérieur de celui qui écoute.

Peux-tu imaginer un instant, Emma - et je pose la question à tout le monde du même coup - ce qu'est la colère observée de l'intérieur ? Vous passez me voir, vous m'examinez, vous me regardez dormir, vous venez observer le comateux. On ne fait pas mieux sur les plages de Catania quand on admire candidement les neiges de l'Etna sans penser qu'à l'intérieur tout bouillonne violemment. En moi aussi, il y a un volcan qui prend forme, je ne suis que colère, et vous n'entendez rien. Je sais de quoi je parle, Emma, j'ai présenté en mars un travail sur la physique des éruptions volcaniques, plus précisément sur la vitesse du magma, je préparais une étude comparée entre la propulsion du danseur et l'effet canon des volcans. J'aurais provoqué le sort ? Aucune équation ne peut calculer la force qu'aura à la sortie la colère qui m'habite et qui sera bientôt impossible à contrôler.

*

Dans l'arbre généalogique sans fin, Emma choisit chaque jour un personnage et en raconte l'histoire à Emmanuel, c'est la mission qu'elle s'est donnée et dont elle ne parle à personne. S'ils savaient, ils la croiraient un peu folle d'imaginer qu'elle fera émerger quelqu'un du coma, qu'elle lui rendra le goût de vivre et la force de danser rien qu'en lui parlant de tous ces gens perchés sur des branches d'arbres inexistantes sauf sur papier, en l'abreuvant de mythes familiaux dont la crédibilité, disent certains, a été passablement ébréchée. Peu importe, Emma raconte, discrète, elle murmure à l'oreille de Manu ses trésors de famille, sait se retirer lorsque c'est nécessaire. Les parents savent qu'elle passe chaque jour et qu'elle ne compte pas son temps. Ils peuvent aller reposer leurs inquiétudes, Emma veille au grain.

D'abord, c'est l'histoire des bananes que sa grand-mère était un jour allée voler dans le port avec ses deux aînés, puis le lendemain,

celle de Marie-des-Neiges partie en train à dix-sept ans du fond de sa baie rejoindre son fiancé au Grand Lac des Esclaves à des milliers de kilomètres de chez elle, celle de Bascul le cul-de-jatte qui allait vendre ses bœufs à Joe Bonanno, debout sur ses jambes artificielles en aluminium fabriquées en Angleterre. Suivent les voyages imaginaires de Pacôme Audet dans une île peuplée de cannibales, les Cajuns que son arrière-grand-père Macassime a un jour vu entrer dans la baie, remontés de Louisiane par voie de mer assis sur des billots de bois. Emma n'arrête pas, et lorsqu'elle est à court d'histoire, elle invente. Si Pacôme Audet a inventé sa vie, elle est capable d'en faire autant. Et d'histoire en histoire, de siècle en siècle et jusqu'au Moyen Âge, les personnages s'animent sur les branches de l'arbre de la famille.

Jamais Emmanuel ne pourra démêler le vrai du faux et pour l'instant, Emma s'en moque bien. Ce garçon-là reprendra courage, il sera fier de sa lignée de têtus, ne s'imaginera plus comme le seul être souffrant de toute la Terre.

Ses histoires, vraies ou fausses, elle les tricote finement, elle décrit la bataille de Jérémie Audet contre des pirates basques, l'évasion de Rosette Audet d'une prison irlandaise, l'attaque à main armée par Isaac d'un train ramenant les chercheurs d'or du Yukon, elle peaufine l'histoire de Zénon parti fonder une ville utopique sur les rives de la baie d'Hudson, la mort atroce de Marie-Madeleine, missionnaire dans l'Arctique, dévorée par un ours polaire. Les uns après les autres, les ancêtres défilent. Emma s'avance en terrain découvert et pendant des jours, elle fabrique patiemment des vies de toutes pièces, jette des sorts aussi heureux que malheureux à des Audet des siècles passés qu'elle n'a jamais connus, brode des naufrages de goélettes, décrit la Dame Blanche qui pleure son Irénée disparu en mer par une nuit de tempête. S'ajoutent à ses inventions la description précise de sa propre grand-mère lançant ses enfants par une fenêtre - et son piano - lors de l'incendie de leur maison en plein hiver par un froid mordant, la lecture du journal de bord du capitaine Audet sur la frégate *L'Hirondelle* échouée sur l'île de Sable, elle lit aussi les lettres d'amour de Mathilde Audet à son fiancé déporté en Australie, raconte les miracles accomplis par Évangéline entrée toute jeune au couvent, lui fait ressusciter des morts, rendre

la vue aux aveugles et sauver des enfants du choléra. Prends courage, mon Manu.

J'essaie, Emma, mais tous ces gens, ils avaient des jambes.

- N'oublie pas Bascul le cul-de-jatte, Manu.

*

Je t'écoute, Emma, je t'entends tricoter. Raconte encore. Avant, tu parlais avec tes yeux et avec ta collection de sourires, il y en avait un pour chaque situation, même les plus graves, ce n'est pas pour rien que je t'ai toujours appelée la tante silencieuse. Maintenant, tu ne t'arrêtes plus.

Je t'écoute chaque jour, Emma, les bananes, les cannibales, Marie-des-Neiges et son Fabien, et je t'écoute encore, ça passe le temps, ça dilue la colère, et si je deviens pirate ou capitaine de frégate, tu sauras que c'est à cause de toutes les histoires pendues aux branches de ton arbre. Ne t'en va pas, Emma, raconte, raconte encore. Aujourd'hui, j'en voudrais deux, s'il te plaît, parce que je les ai entendus, juste avant que tu arrives, ils étaient autour de mon lit, deux ont encore parlé de débranchement, un autre s'est obstiné à dire que non, un quatrième a dit que je ne marcherais jamais, ils sont partis consulter mon père et ma mère. Je coule, je manque d'air, je ne sais plus, Emma, j'ai peur, je m'enfoncé, je brûle au fond de mon volcan. J'entends pleurer ma mère, j'entends mon père murmurer qu'il n'est pas prêt.

*

Des jours. Combien ? Il lui aurait fallu les compter, les histoires, tracer pour chacune un trait quelque part dans sa tête puisque Emma distille toujours son héritage au rythme d'une histoire par jour. Des jours de rage, de colère brute, d'acharnement à tenter de bouger ses orteils puisque c'est par là, en toute logique de danseur, qu'il sait qu'il doit commencer. Un orteil, rien qu'un d'abord.

Des jours dont il ne connaît ni la couleur ni la texture, des nuits dont il ne sait pas grand-chose non plus si ce n'est qu'elles sont calmes et leur rythme ralenti. C'est par la qualité du silence qu'on distingue le jour de la nuit. La nuit, pas d'histoires, pas d'Emma, pas de médecins, pas de parents, pas de spécialistes non plus, juste Marie

toute en images assise sur la plage de galets ronds, les cheveux soulevés par le vent, les orteils agrippés à un caillou qu'elle tente de lancer en riant dans la mer. Les orteils, Manu, continue... Je marcherai, Marie, je danserai.

Ils reviennent, ils m'évaluent, ils doutent, ils hésitent, ils doivent prendre une décision. Ne faites pas ça ! Ne touchez à rien ou je vais me mettre à hurler à la mort comme un loup pris au piège et...

*

C'est un gémissement sourd, un cri retenu, une lamentation, un murmure étrange, un grondement venu de très loin qu'elle entend tout à coup. Manu ne connaîtra jamais la fin de l'histoire, car Emma se rue dans le corridor, elle crie aux infirmières de venir, vite ! On croirait que l'hôpital tout entier comprend qu'Emmanuel émerge. On s'agite, on s'affaire à observer une vie ténue qui se révèle enfin, un doigt qui remue, les cils qui frémissent. Et les orteils aussi, vous avez vu ? Des voix heureuses autour de lui, Emmanuel les entend sourire, il flotte dans l'air de la chambre une tension heureuse. Il les entend dire qu'il vient d'ouvrir les yeux, des voix d'observateurs attentifs au moindre de ses mouvements. Il vient d'ouvrir les yeux, ils l'ont bien dit, mais lui ne voit rien encore, tout est toujours opaque. On ne se moque pas ainsi des grands blessés, taisez-vous si vous n'avez rien de mieux à dire, les implorait-il en silence.

Emmanuel ouvre et referme les paupières, lentement d'abord, puis plus rapidement jusqu'à ce qu'une ombre se dessine, qu'une fine couche de lumière estompe la taie noire derrière laquelle il tourne en rond depuis des jours et vienne balayer sa détresse d'une longue vague dorée, un mascaret de lumière, juste pour lui. Il voit. C'est flou, il ne saurait dire s'il s'agit d'hommes ou de femmes (sont-ils perchés sur les branches de l'arbre d'Emma ?), mais ça bouge, ça parle, il voit des bouches en forme de O, des sourires comme des traits de crayons, des masses bleues, des mains aussi. Quelqu'un se rapproche, les voix se brouillent et puis...

- C'est fini.

Voilà ce qu'il parvient à articuler en détachant parfaitement les syllabes d'une voix monocorde, une voix qui n'a pas servi depuis des

jours et qui le fait sourire. Il voit, il parle et il sourit, sort du coma comme on passe une porte que le printemps permet enfin de laisser ouverte, il en émerge comme on sort en plein soleil un matin de novembre après des jours de pluie. C'est fini, il peut parler et ils l'entendent. La fatigue s'abat sur lui d'un coup sec, sans droit de réplique.

*

Assise sur la plage de galets ronds, Marie observe l'île aux Hérons se défaire de ses voiles de brouillard. Il a parlé. Et si Manu a parlé, il chantera. S'il marche, il dansera. S'il court, il volera. Les mots se répètent dans une sorte de comptine en forme de ronde. S'il marche, il dansera, s'il court. Il marchera, il dansera, Marie en est certaine, elle s'acharne à y croire parce que les choses ne peuvent être autrement, il marchera, et s'il marche, il dansera et il fera l'atelier de danse à New York, il y passera l'été, n'importe quel été, le prochain ou un autre, mais cela se fera et elle ira le rejoindre, ils marcheront en se tenant par la taille sur la High Line bien verte ou sur la 5th Avenue, se gaveront de tout, de musées, de boutiques, de cafés, salueront de loin la statue de la Liberté qu'elle a toujours trouvée si laide, nourriront les pigeons, regarderont passer les nuages à en avoir le vertige, on a toujours le vertige quand les nuages passent derrière le sommet des buildings interminablement hauts.

Elle se surprend à parler à la mer. L'impatience et la paix se confondent, Marie ne bouge pas, se force à respirer lentement, et au plus profond d'elle-même, elle se voit courir à toute vitesse jusqu'à la gare et file en esprit et sans ralentir jusque dans la chambre d'Emmanuel.

*

- Dites à Marie...

Ce ne sera pas nécessaire, elle est venue, elle est là toute menue au milieu d'une flaque de lumière. Manu se refera des jambes qui rient, elle le sait.

Emma range sans bruit son tricot, des chaussettes rayées jaune et bleu pour Manu. Se souviendra-t-il de tous ces gens, des vrais comme des faux, des connus comme des inconnus ?

Derrière Marie, Emma remballé ses histoires et s'efface, laissant flotter derrière elle dans un sillon paisible sa collection de sourires, son arbre généalogique et son silence retrouvé. À partir de maintenant, tout est à faire.

Christiane Duchesne
Emmanuel e la zia silenziosa

Traduzione di *Antonella Savinelli*

L'ha visto precipitarsi vicino alla strada ferrata, non ha avuto il tempo di modificare la sua traiettoria, non è riuscito a evitarlo, l'altro guidava troppo velocemente. E il laboratorio di fisica da preparare, il corso di danza classica alle quattro? Sarà in ritardo, è certo. In ritardo o del tutto assente. O altrove, come dire? Emmanuel vorrebbe spiegare - ma a chi? - che vive qualcosa di strano, d'inaudito che tende verso l'ineluttabile. È inutile dimenarsi, né con le braccia né con le gambe, questa *stranezza* non si descrive, almeno non con le parole che possiede. Vorrebbe poter definire quelle immagini insolite che i suoi occhi tentano di imprimere nella memoria per un istante, ma gli occhi e la memoria rifiutano di lavorare insieme. L'unica parola che descrive la *stranezza* di quel momento è la parola *fine*, f.i.n.e., punto.

Nulla da dire dopo un punto. È qui che tutto termina e si decompone in una ginnastica aerea sorprendente, un movimento che gli esercizi, anche quelli più ardui, non avrebbero mai potuto, alla sua età, fargli eseguire perfettamente. Emmanuel vola al tempo di un volo d'angelo - un arabesque, forse? - non importa, danza a un'altezza vertiginosa, in alto come si sogna anche senza essere ballerini. Perfettamente cosciente di quella fine che si estende e che il tempo sembra voler distendere fino al gran finale in un battito di tele, di vele, con il cielo che si avvicina e il tempo che si frantuma, non smette più di volare, è troppo e troppo in alto, il cielo e la terra si sovrappongono, il blu si confonde a ogni giravolta con il verde ancora acido dei larici e il grigio mercurio delle acque della baia, cade in una spirale, ma sicuramente sul fianco, è l'unico modo per scorgere quasi simultaneamente il cielo, gli alberi e il mare.

Piomba duramente al suolo, ma sente solo una debole vibrazione nelle carni, un brivido sotto la pelle, uno scricchiolio leggero nelle ossa o nel cranio, difficile da definire, non saprebbe nemmeno spiegare in che posizione si ritrova al suolo, non ha il tempo, tutto improvvisamente si spegne.

Nero vuoto, nero piatto, una morte apparente. O *la* morte. Non lo sa, ma il suo cervello funziona, la prova, lui pensa ancora. A bassa velocità.

Il silenzio è di una densità di cui non ha ancora preso coscienza. Densità o assenza di densità? Può darsi che in quel punto il silenzio sia vuoto, tanto quanto il nero nel quale si è appena inabissato? A meno che tutto ciò sia pieno, sia il nero che il silenzio. Densità o assenza di densità, bisognerebbe parlarne alla prossima lezione di fisica. Ma sarà in ritardo. O assente. O altrove.

Molto distante da lui giunge un grido, delle grida, sembrano uccelli. La voce si avvicina, sconvolta, una voce di donna, «Dio mio, Dio mio!» la sente ripetere in un'eco infinita, un «Dio mio, Dio mio!» sempre più debole e poi improvvisamente, più forte, segnala un incidente, la presenza di un ragazzo che dà per morto o quasi. Se respira? Sembra, aspettate... sì, resto accanto a lui.

Il suono della sirena segue quasi all'istante, altre voci, autoritarie, decise e una voce da basso che richiede un elicottero d'urgenza. Emmanuel ha appena il tempo di rendersi conto di essere lui quel ragazzo dato per morto o quasi.

Non ricorda nulla dell'elicottero, eppure, alcune ore dopo, percepisce ancora il suono del rotore dentro la sua testa. Non è morto. Oppure quando si muore si continua a sentire. Dov'è? Domanda a scelta multipla, una sola risposta da indicare: da nessuna parte, in un corridoio d'ospedale, in un obitorio o in un'urna funeraria. Dentro qualcosa funziona, ma fuori, niente, è tutto rotto.

La voce a terra di sua madre, quella di suo padre - e di altri che non conosce - pronunciano chiaramente la frase *staccare la spina* come se lui non sentisse. Aprirà gli occhi, griderà, urlerà che sta bene lì da qualche parte dentro di sé, lo vedranno. Aspettate prima di staccarmi la spina, aspettate che apra gli occhi. Sto per morire e non mi chiedete nemmeno se vi sento? Dite a Marie.

*

Da quello che le spiegano, Marie deduce che Emmanuel andava sullo skate nella strada che costeggia la baia. Proprio alla confluenza della strada ferrata passa un sentiero sabbioso che utilizzano i piccoli bolidi proibiti sulle strade. Il piccolo bolide è arrivato a tutta velocità,

non ha visto Emmanuel e l'ha urtato violentemente. Hanno ritrovato il suo corpo a diversi metri dal luogo dell'impatto. Trasportato a Quebec in elicottero. Nessuno sa che cosa ne sarà delle sue gambe.

Emmanuel non può morire. Emmanuel non può smettere di ballare, non può passare il resto della sua vita su una sedia a rotelle. Non a quindici anni.

Se i lillà fossero in fiore, lei farebbe un bouquet che andrebbe a portare nel luogo preciso in cui è stato colpito. Si accontenterà degli amenti di salice.

Un solo testimone, la donna che ha chiamato i soccorsi. Cercava dei funghi primaverili nella cava di sabbia, il piccolo bolide è sparito nel bosco, non è mai riuscita a fornire una descrizione precisa del conducente, un giovane, ha detto, ma sono vestiti tutti allo stesso modo. Per quanto possano cercarlo, non si risolverà niente, pensa Marie e anche se lo ritrovassero la pena che gli assegneranno non sarà mai abbastanza dura. Si dice: condannato a una pena di sei mesi, di tre anni, di dieci anni, condannato alla pena di morte. Una pena. *La* pena. Una parola a doppio, a triplo senso, pene di un'altra specie, di un'altra qualità della sua e che non hanno niente a che vedere con quella di oggi, proprio adesso, nel momento preciso in cui ha appena perso le sue ali, il suo Manu che balla, e lei affonda, pesante e in caduta libera, i suoi punti di riferimento sfumano, non sa più. Niente. A causa di un piccolo bolide non identificato guidato da un giovane anonimo senza altro segno distintivo che il cappuccio della felpa tirato sopra la testa. Grigio sporco, la felpa. È tutto ciò che sono riusciti a far dire alla donna dei funghi.

Andremo a trovarlo, ha detto suo padre, ma per ora, non serve a niente. La vita va in pezzi, pensa Marie. Di colpo. E non serve a niente. L'ha già detto, e la frase rimbomba ancora nella sua testa come il ghigno insolente di una cornacchia di cattivo augurio: Manu, hai delle gambe che ridono.

*

Emma non può fare a meno di rabbrivire quando legge da sopra alla spalla dell'infermiera: Emmanuel Audet, 15 anni. Osserva quello che ha sempre chiamato il suo angelo turbolento, Emmanuel

il filiforme, con le mani da pianista, gli occhi tra il grigio e il verde che vorrebbe vedere aprirsi. Coma. Coma da tre giorni.

- Mi senti, Manu?

Hanno esattamente cinquant'anni di differenza. Manu è il figlio che non ha avuto.

*

Un giorno abbiamo due gambe, un altro giorno non le abbiamo più. Due gambe insignificanti che non si possono dimenticare perché sono lì. Addio skate. Addio corso di danza quest'estate a New York. Un corpo per metà morto che avrà sempre bisogno degli altri. Non voglio. Voi credete che io non sappia, che non senta nulla, state preparando le frasi per annunciarmelo quando uscirò da questa immobilità che non sopporto, ma io ho sentito. Ho delle gambe morte. State immaginando la vostra vita con un figlio handicappato, paralizzato fino a nuovo ordine, se mai arriverà, quest'ordine. A meno che non mi stacchino la spina.

Ho tutto il tempo di riflettere su cosa sarebbe meglio, la disconnessione radicale o una mezza vita. Mi direte che esistono innumerevoli esempi di persone che sono sopravvissute a mille cose, modelli di coraggio che vivono a dispetto della sfortuna che li ha distrutti, dentro o fuori, bambini afflitti da tare inspiegabili, giornalisti ridotti in briciole da mine invisibili, soldati schiacciati da un carro, temerari tagliati in due dalle ruote di un treno, gruisti paracadutati al suolo, c'è di tutto e ci sono io. Forse rimpiangerò che non abbiano osato spegnere tutti questi apparecchi che mi legano a voi, ve lo rimprovererò sicuramente il giorno in cui costaterò che non ho, non ho avuto, né mai avrò la stoffa di un eroe.

Non sono morto, siate felici invece di piangere sulla mia sorte. Siate felici al mio posto perché, io, non ci riesco.

Sdraiato sulla schiena, immobilizzato in un collare, con un braccio ingessato, delle bende immacolate, fuori uso, distrutto all'esterno, stravolto dentro. Il grido si eleva dal profondo del cuore, dall'anima o dalla sede del pensiero, non importa da dove proviene l'onda, il grido si eleva dal luogo più profondo di questo corpo immobile ed Emma lo sente. Il grido s'infrange molto prima di raggiungere la gola, bloccato dietro lo sterno, soffocato, muto. Lei

sa che nulla può descrivere quell'angoscia irrompente che scuote Emmanuel, ma la sente, precisa, mentre spazza via ogni cosa al suo passaggio.

- Apri gli occhi, Manu...

Un'immagine si fissa nella testa di Emmanuel. Ha cinque anni. Dalla cima del tetto su cui si arrampica ogni mattina, una locusta è appollaiata nella chioma di una tuia, proprio all'altezza dei suoi occhi. Salterà, non salterà? La locusta avanza fino alla fine del ramo, salta su un ramo più basso. Con uno slancio maestoso, vola via dalla tuia e, trasportata dal vento d'autunno, precipita al suolo insieme a un pugno di foglie morte.

Emmanuel si lascia scivolare lungo la grondaia, la cerca e la trova. Immobile. Ferita, non ferita? La locusta ha una zampa distorta. Emmanuel le dà un colpetto sul retro, giusto per vedere. Non si muove, la locusta. Non trema nemmeno. Ma proprio quando Emmanuel si dice, con il cervello di un bambino di cinque anni: «Povera locusta, se non puoi più saltare, ti schiaccerò e sarà tutto finito, altrimenti resterai inferma per sempre», la locusta prende il volo e, sempre trasportata dal vento, atterra a due metri di distanza in un tallo di timo.

*

- Mi senti, Manu? Sono io, Emma.

Nessun movimento delle palpebre. Perché io, ti chiedi? Ti sento lanciarla dal fondo del tuo silenzio, la domanda, l'unica domanda che ti preoccupa. T'inventerò una risposta, prenderò il tempo necessario. Anche più risposte. Perché non ci sei solo tu e non c'è una sola risposta.

Perché proprio tu? Non sei un'eccezione, non mettertelo in testa, non sei più importante di un altro, Emmanuel Audet, non più importante, no. Quanto un altro, sì, ma non di più. Non sarai mai l'ombelico del mondo, come non lo sarà nessuno.

Ci sono state troppe persone prima di te perché tu possa minimamente pensare di contarle. Non cercare di risalire fino all'ultimo ramo del tuo albero genealogico: è una trappola, non c'è un ultimo ramo, ce n'è sempre un altro che ti conduce ai sentieri di una nuova famiglia, di una nuova epoca, e di famiglia in famiglia,

cammini per mondi di cui non riesci a immaginare l'esistenza. C'è di tutto sui rami. Infinite famiglie. Zii, zie, cugini, nonni, di tutti i tipi e di tutte le età, alcuni morti a centosette anni, altri a due giorni, nonne morte di parto a diciotto anni, tutti gli antenati che vuoi, eleganti, poveri, nobili, marci, infelici, pazzi, pericoli pubblici, dolci, buoni, lunatici, illuminati, un genio qua e là, ma è raro.

Sistemati tranquillamente nella memoria del tempo, sono seduti sui rispettivi rami, dondolando le gambe nel vuoto, sorridendoti da lontano, aspettando il momento in cui scoprirai chi sono. Sono pazienti, hanno l'eternità davanti a loro e semmai ti restassero sconosciuti, non se ne lamenteranno, ce ne sono tanti altri, come te, a cui qualcuno racconta la loro storia. Ti parlerò di loro e saprai da chi ho preso la testa dura. E ti ostinerai anche tu, ti accanirai. Sì, Manu, te ne racconterò di storie, ho tutto il tempo.

*

Tutti aspettano un segno, lui lo sa, un battito di ciglia, un movimento della mano, un sorriso. Ci sta provando da tutti quei giorni che non riesce a contare, uno, due, tre e tutto s'intrica. Aspetta che qualcuno esclami: avete visto? E che corrano a cercare l'infermiere, che mettano il medico in allarme. A quanto pare non succede nulla poiché lui non sente il grido della vittoria. Tra le visite dei suoi genitori, medici, infermieri, ergoterapeuti, le fisioterapie, i sit-in quotidiani della zia Emma che sussurra le sue storie, ci sono lunghissime ore di falso silenzio. Pensa al silenzio, pensa di trovarsi nel silenzio, molto lontano all'interno del silenzio. Oppure nelle sue pieghe. Vi si smarrisce come ci si perde nel silenzio del mare che non è mai tranquillo, che trasporta un frastuono enorme con il vento, i sassi che rotolano, i gabbiani agitati, le onde che s'infrangono e quelle che fuggono, c'è solo rumore in riva al mare e anche dentro il mare, ma in mezzo a questo trambusto, ci si lascia trascinare in un vortice di silenzio, in una piega del silenzio, ognuno ha il suo, e quel silenzio non si condivide poiché nasce dall'interno di colui che ascolta.

Riesci a immaginare per un istante, Emma - e già che ci sono lo chiedo a tutti - cos'è la rabbia osservata dall'interno? Passate a trovarmi, mi esaminate, mi guardate dormire, venite a osservare il

ragazzo in coma. È come sulle spiagge di Catania quando si ammirano candidamente le nevi dell'Etna senza pensare che all'interno tutto ribolle violentemente. Anche dentro di me c'è un vulcano che prende forma, sono solo rabbia, e voi non sentite niente. So di cosa parlo, Emma, a marzo ho presentato un progetto sulla fisica delle eruzioni vulcaniche, più precisamente sulla velocità del magma, preparavo uno studio comparativo tra la propulsione del ballerino e l'effetto esplosivo dei vulcani. Avrei sfidato la sorte? Nessuna equazione può calcolare quanta forza avrà, una volta uscita, la rabbia che dimora dentro di me e che presto sarà impossibile da controllare.

*

Nell'albero genealogico senza fine, Emma sceglie ogni giorno un personaggio e ne racconta la storia a Emmanuel, è la missione che si è prefissata e di cui non parla a nessuno. Se lo venissero a sapere, la crederebbero un po' folle a immaginare di poter far risvegliare qualcuno dal coma, di potergli restituire la voglia di vivere e la forza di ballare semplicemente parlandogli di tutte quelle persone appollaiate su rami di alberi inesistenti, tranne che sulla carta, dissetandolo di miti familiari la cui credibilità, a detta di alcuni, si è logorata. Non importa, Emma racconta, discreta, sussurra all'orecchio di Manu i suoi tesori di famiglia, sa ritirarsi quando è necessario. I genitori sanno che passa a trovarlo ogni giorno, impiegando tutto il tempo che ha a disposizione. Non hanno motivo di preoccuparsi, Emma vigila con attenzione.

Dapprima, è la storia delle banane che un giorno sua nonna aveva rubato nel porto con i due fratelli maggiori, poi il giorno dopo, quella di Marie-des-Neiges partita in treno a diciassette anni dal fondo della sua baia per raggiungere il fidanzato al Grand Lac des Esclaves a migliaia di chilometri da lei, quella di Bascul senza gambe che stava per vendere i buoi a Joe Bonanno, in piedi sulle gambe artificiali di alluminio fabbricate in Inghilterra. A seguire, i viaggi immaginari di Pacôme Audet in un'isola popolata da cannibali, i Cajuns che un giorno il suo bisnonno Macassime ha visto entrare nella baia, risaliti dalla Louisiana via mare seduti su ceppi di legno. Emma non si ferma, e quando è a corto di storie, inventa. Se Pacôme Audet ha

inventato la sua vita, lei può fare altrettanto. E di storia in storia, di secolo in secolo, fino al Medioevo, i personaggi si animano sui rami dell'albero della famiglia.

Emmanuel non riuscirà mai a distinguere il vero dal falso e per adesso a Emma non interessa. Quel ragazzo riprenderà coraggio, sarà fiero della sua stirpe di testardi, non s'immaginerà più come l'unico a soffrire sulla Terra.

Le sue storie, vere o false, le lavora finemente, descrive la battaglia di Jérémie Audet contro dei pirati baschi, l'evasione di Rosette Audet da una prigione irlandese, l'attacco a mano armata da parte di Isaac contro un treno che trasportava i cercatori d'oro dello Yukon, rifinisce a puntino la storia di Zénon partito per fondare una città utopica sulle rive della baia di Hudson, la morte atroce di Marie-Madeleine, missionaria nell'Artico, divorata da un orso polare. Gli antenati scorrono uno dopo l'altro. Emma procede allo scoperto e per giorni, pazientemente, inventa vite di sana pianta, lancia una buona o una cattiva sorte a degli Audet di secoli passati che non ha mai conosciuto, ricama naufragi di golette, descrive la Dame Blanche che piange il suo Irénée scomparso in mare in una notte di tempesta. Alle invenzioni si aggiungono la descrizione precisa di sua nonna che lancia i figli da una finestra - e il pianoforte - durante l'incendio della loro casa nel freddo pungente di pieno inverno, la lettura del giornale di bordo del capitano Audet sulla fregata *L'Hirondelle* naufragata sull'île de Sable, legge anche le lettere d'amore di Mathilde Audet al suo fidanzato deportato in Australia, racconta i miracoli compiuti da Évangéline entrata in convento molto giovane, le fa resuscitare i morti, rendere la vista ai ciechi e salvare i bambini dal colera. Prendi coraggio, mio piccolo Manu.

Ci provo, Emma, ma tutte queste persone hanno le gambe.

- Non dimenticare Bascul senza gambe, Manu.

*

Ti ascolto, Emma, ti sento lavorare a maglia. Racconta ancora. Prima parlavi con i tuoi occhi e con la tua raccolta di sorrisi, ce n'era uno per ogni situazione, anche le più gravi, non per niente ti ho sempre chiamato la zia silenziosa. Adesso non ti fermi più. Ti ascolto ogni giorno, Emma, le banane, i cannibali, Marie-des-Neiges

e il suo Fabien, e ti ascolto ancora, il tempo passa, la collera si attenua, e se divento pirata o capitano di fregata, saprai che è a causa di tutte le storie appese ai rami del tuo albero. Non andartene, Emma, racconta, racconta ancora. Oggi ne vorrei due, per favore, perché li ho sentiti, proprio prima che tu arrivassi, erano attorno al letto, due di loro hanno di nuovo parlato di staccare la spina, un altro si è ostinato a dire di no, un quarto ha detto che non camminerò mai più, sono andati a consultare mio padre e mia madre. Affondo, mi manca l'aria, non so più niente, Emma, ho paura, sprofondo, brucio in fondo al mio vulcano. Sento mia madre piangere, sento mio padre sussurrare di non sentirsi pronto.

*

Giorni. Quanti? Avrebbe dovuto contarle le storie, spuntarle ad una ad una da qualche parte nella sua testa dato che Emma distilla sempre la sua eredità al ritmo di una storia al giorno. Giorni di furia, di accanimento, per cercare a tutti i costi di muovere le dita del piede poiché è da lì, com'è logico per un ballerino, che sa di dover ricominciare. Un dito del piede, uno solo per cominciare.

Giorni di cui non conosce né il colore né la consistenza, notti di cui nemmeno sa molto tranne che sono calme e il loro ritmo rallentato. È dalla qualità del silenzio che si distingue il giorno dalla notte. Di notte non ci sono storie, né Emma, né medici, né genitori, nemmeno specialisti, c'è solo l'immagine di Marie seduta sulla spiaggia di ciottoli rotondi, i capelli sollevati dal vento, le dita del piede aggrappate ai ciottoli che tenta, ridendo, di lanciare in mare. Le dita del piede, Manu, vai avanti... Io camminerò, Marie, ballerò.

Ritornano, mi valutano, dubitano, esitano, devono prendere una decisione. Non lo fate! Non toccate niente o mi metterò a ululare alla morte come un lupo caduto in trappola e...

*

È un gemito sordo, un grido trattenuto, un lamento, uno strano sussurro, un brontolio venuto da molto lontano che lei sente di colpo. Manu non conoscerà mai la fine della storia perché Emma si precipita nel corridoio, grida agli infermieri di venire, in fretta! Sembra che l'intero ospedale capisca che Emmanuel si sta

risvegliando. Si agitano, si danno da fare per osservare una debole vita che finalmente si rivela, un dito che si muove, le ciglia che tremano. E anche le dita del piede, avete visto? Voci felici attorno a lui, Emmanuel li sente sorridere, una tensione felice aleggia nell'aria della stanza. Li sente dire che ha appena aperto gli occhi, voci di osservatori attenti al suo minimo movimento. Ha appena aperto gli occhi, l'hanno detto chiaramente, ma lui non vede ancora nulla, tutto continua a essere opaco. Non si scherza in questo modo con i feriti gravi, tacete se non avete niente di meglio da dire, li implora in silenzio.

Emmanuel apre e richiude le palpebre, prima lentamente, poi più rapidamente finché non si delinea un'ombra, un leggero strato di luce che fa scomparire la federa nera dietro la quale gira a vuoto da giorni e spazza via la sua disperazione con una lunga onda dorata, un fiotto di luce, solo per lui. Vede. È tutto sfocato. Non saprebbe dire se si tratta di uomini o donne - sono appollaiati sui rami dell'albero di Emma? -, ma si muovono, parlano, vede delle bocche a forma di O, dei sorrisi simili a tratti di matite, delle masse blu e anche delle mani. Qualcuno si avvicina, le voci si confondono e poi...

- È finita.

Questo è ciò che riesce ad articolare distaccando perfettamente le sillabe con voce monocorde, una voce che non è stata usata da giorni e che lo fa sorridere. Vede, parla e sorride, esce dal coma come si attraversa una porta che la primavera consente finalmente di lasciare aperta, ne emerge come si esce in pieno sole un mattino di novembre dopo giorni di pioggia. È finita, può parlare e loro lo sentono. La stanchezza si abbatte su di lui all'improvviso, senza diritto di replica.

*

Seduta sulla spiaggia di ciottoli rotondi, Marie osserva l'île aux Hérons disfarsi delle sue vele di nebbia. Lui ha parlato. E se Manu ha parlato, canterà. Se cammina, ballerà. Se corre, volerà. Le parole si ripetono in una sorta di filastrocca à mo' di girotondo. Se cammina, ballerà. Se corre. Camminerà, ballerà, Marie ne è certa, si ostina a crederci perché le cose non possono essere altrimenti,

camminerà, e se cammina, ballerà e farà il corso di danza a New York, vi passerà l'estate, un'estate qualunque, la prossima o un'altra, ma ciò accadrà e lei lo raggiungerà, cammineranno con le braccia l'uno attorno alla vita dell'altro sulla High Line dal verde intenso o sulla 5th Avenue, si rimpinzeranno di tutto, di musei, di negozi, di bar, saluteranno da lontano la statua della Libertà che lei ha sempre trovato così brutta, daranno da mangiare ai piccioni, guarderanno le nuvole di passaggio fino ad avere le vertigini, si hanno sempre le vertigini quando le nuvole passano dietro la cima dei grattacieli interminabilmente alti.

Si stupisce di parlare al mare. L'impazienza e la pace si confondono, Marie non si muove, si sforza di respirare lentamente, e in fondo al suo cuore, si vede correre a più non posso fino alla stazione per poi precipitarsi senza rallentare fin dentro la stanza di Emmanuel.

*

- Dite a Marie...

Non sarà necessario, è arrivata, è lì piccolissima al centro di una chiazza di luce. Manu si rifarà delle gambe che ridono, lei lo sa.

Emma conserva senza far rumore il suo lavoro a maglia, dei calzini rigati gialli e blu per Manu. Si ricorderà di tutte quelle persone, vere e false, conosciute e sconosciute?

Dietro Marie, Emma mette a posto le sue storie e si fa da parte, lasciando un alone di pace dietro di sé, la collezione di sorrisi, l'albero genealogico e il silenzio ritrovato. D'ora in poi, è tutto da fare

Ekaterina Legourska
L'histoire de ma vie

C'est l'automne. Ici, au bord de l'océan, il fait frais, mais cela n'enlève rien au charme de cette belle journée. Il y a encore un peu de soleil et malgré le vent, je me sens bien. Je ferme les yeux en écoutant le bruit des vagues qui s'échouent sur le rivage, en cherchant la meilleure position pour attraper le plus de rayons de soleil. Ils caressent mon visage avec douceur. Et je veux me souvenir. Je ferme les yeux pour mieux « attraper » mon souvenir.

- Madame, Madame Caroline, il faut rentrer. Vous allez, attraper froid !

J'ouvre les yeux et je tourne à peine la tête. Irina court vers moi, essoufflée.

- Non Irina, pas encore. Laisse-moi encore un peu. Va me préparer un bon bain chaud et tu reviendras me chercher après.

- Mais Madame... vous allez attraper froid, ce n'est pas raisonnable...

- S'il te plaît, laisse-moi encore un peu. Je suis déjà malade.

- Prenez au moins cette couverture.

Elle m'a apporté une couverture avec laquelle elle me couvre pour me réchauffer. Et pendant qu'elle m'enveloppe, je me rends compte que mes mains sont gelées, mais ça m'est égal. Je serre mon crayon et mon petit cahier.

- Une demi-heure, mais pas plus, hein.

Sa voix est presque suppliante.

- Oui d'accord, promis. De toutes les façons, je ne peux pas t'échapper. Comme tu vois, je ne peux pas bouger d'ici.

J'essaie de sourire et de faire de l'humour en montrant le fauteuil roulant, mais cela ne marche pas vraiment. Elle semble inquiète.

Irina s'occupe de moi depuis un mois et elle est là pour m'accompagner jusqu'à la fin. C'est une auxiliaire de vie. Je ne voulais pas aller à l'hôpital décidant de profiter au maximum du temps qui me restait à vivre. Et la fin approche à grands pas. Mon anniversaire approche aussi, mais je ne suis pas sûre d'être là pour mes 45 ans. Le

cancer s'est développé très vite. Je ne m'en étais pas du tout rendu compte alors qu'il s'était installé dans mon corps depuis longtemps... et quand enfin je l'ai su, c'était déjà trop tard. Mais avant de m'éteindre, je veux écrire, j'ai envie d'écrire mon histoire, celle de ma vie. Et quitte à le faire, autant commencer par le début.

Je viens d'une riche famille bourgeoise et nous habitons à Paris, dans le XVI^e. Mon petit frère Alexandre et moi devions toujours être « à la hauteur » de notre rang : se présenter convenablement, avoir un comportement irréprochable. Nous n'avions pas le droit au moindre écart, car c'était donner le mauvais exemple et de plus, nous pouvions terriblement décevoir notre mère... Et nous obéissions facilement. Notre mère était toujours très élégante. Elle était très fière de se montrer avec nous dans la rue et surtout elle aimait entendre : « Oh quels beaux enfants vous avez, Madame ! Oh, mais qu'ils sont mignons !... Et qu'ils sont sages ! De vrais anges !... Oh Madame, vous avez beaucoup de chance, aujourd'hui peu d'enfants sont aussi bien éduqués ». Ma mère se réjouissait d'entendre de telles paroles, elle était triomphante. Et nous jouions le jeu des enfants parfaits jusqu'au bout. Nous sourions, nous répondions modestement. Dans la majorité des cas, nous n'avions même pas besoin de répondre, ma mère le faisait à notre place et à la fin de toute cette théâtralisation, nous répondions en chœur : « Au revoir, Madame Dupont... Madame de Bellefleurs.... ».

Quand Alexandre oubliait un peu la conduite à tenir et se montrait distrait et impatient, je lui donnais discrètement un petit coup de coude pour qu'il se reprenne et il obéissait. Plus tard, en tête à tête, il me demandait plusieurs fois, dubitatif, pourquoi j'acceptais de faire ce cirque. Moi je haussais les épaules : « Je ne sais pas, j'aime bien ». Il ne comprenait pas, mais il suivait.

Notre mère était distante et froide avec nous et c'est pour cela que nous préférons notre nounou qui au moins était toujours là pour nous écouter.

Je ne sais pas en fait si je dois écrire tout cela. Je vais mettre tous mes souvenirs comme ça, en vrac et je ferai le tri après. Alors, où en étais-je ? Ah oui, ma mère.

Il fallait être bons chrétiens, bons catholiques. Et pour cela elle nous avait même inscrits dans une association caritative, afin de

donner aux pauvres de la nourriture, des habits. Cela faisait partie pour elle de la bonne éducation. Malgré la bonne conduite que notre mère nous enseignait et ce monde artificiel dans lequel elle vivait et où il fallait cacher ses vrais sentiments, j'ai toujours cherché des relations vraies, la sincérité. Et c'est dans ce bénévolat que je trouvai ma vocation - devenir médecin, ou plus exactement, pédiatre. Ce n'était pas le choix initial de mes parents, mais finalement ils n'y voyaient pas d'inconvénient. C'était un métier prestigieux et ma mère pouvait garder son orgueil et rester fière de moi. Pour mon frère, en revanche, c'était plus difficile. Il voulait être dessinateur de BD. J'imaginai la tête de ma mère quand il le lui avait annoncé... j'étais désolée de n'avoir pas pu le soutenir suffisamment. J'étais déjà partie faire des études et à cette époque je ne voyais que très peu ma famille. Je préférais rester dans mon studio et les bibliothèques universitaires pour étudier, y compris les fins de semaines, au lieu de me rendre chez mes parents dans le XVI^e. Les années de médecine étaient rudes, cela, tout le monde le savait et personne ne pouvait me reprocher d'étudier autant.

Un jour, Alexandre m'appela et me demanda de venir à la maison. Je me réjouissais de revoir mon petit frère que je voyais si peu déjà. Enfants, nous étions très proches. Il était devenu un grand et beau jeune homme et j'avais presque du mal à le reconnaître. Il avait changé et n'était plus ce petit garçon timide qui se cachait derrière moi. Alors, presque gêné, il me parla de lui et de son désir de se lancer dans le dessin de bandes dessinées. Il y avait une détermination en lui que je ne connaissais pas et je m'en réjouissais. Mon petit frère était devenu un vrai homme. Je savais déjà ce que c'était la passion de faire ce qu'on aimait et je le soutenais dans cette démarche. Ce n'était pas si simple pourtant. Ma mère l'imaginait avocat ou architecte et d'un seul coup de baguette, tous ses projets étaient balayés. Alexandre n'était pas banni de la maison, mais, on voyait qu'aux yeux de notre mère il était presque un « fils indigne ». Notre père ne voulait pas prendre parti dans ce conflit, restant, comme d'habitude, quasi absent, lointain et distant. Nos parents ne nous connaissaient pas vraiment et ne s'intéressaient que partiellement à nous. Alexandre partit loin de la famille et cela lui fit beaucoup de bien. Il était épanoui dans ses études, dans ce qu'il faisait et il était vraiment doué.

J'étais très proche de mon frère mais cette éducation qui incitait à toujours penser avant de répondre, à ne pas être spontané, nous avait quelque peu imprégnés. Nous restions toujours assez pudiques par rapport à certaines émotions, à certaines questions. Je n'avais jamais vu mon frère sortir avec une fille. Il ne m'avait jamais présenté une petite amie et parfois je me demandais pourquoi.

Un jour, il était venu me rendre visite dans mon studio, peu avant la fin de mes études et je m'étais forcée à lui poser la question qui me brûlait les lèvres depuis si longtemps.

- Au fait, Alexandre, tu ne m'as pas dit si tu avais quelqu'un dans ta vie ?

- Non, je n'ai personne, m'avait-il répondu presque surpris par cette question.

- Et pourquoi ? Comment se fait-il qu'un si beau et bon garçon comme toi...

- Ah non, Caroline, tu ne vas commencer non plus.

Il avait l'air vraiment agacé et je me sentais mal à l'aise.

- Non, je ne vais pas commencer.

- Toi non plus d'ailleurs, tu ne m'as jamais présenté personne.

Cette fois-ci, c'était moi qui étais surprise par la même question.

- Oui, c'est vrai... répondis-je pensive.

- Et pourquoi ?

- Avant je n'osais sortir avec personne et je ne voulais pas penser à ça, tu sais, les parents, l'éducation...

Une ancienne blessure s'était soudainement ouverte, une piqûre qui était arrivée droit au cœur. Je me rappelais ce beau garçon aux yeux bleus que j'avais rencontré en primaire : Émile. Ah, Émile ! C'était mon meilleur ami, nous étions tout le temps ensemble, je l'aimais beaucoup. Nous nous étions suivis au collège et les premières années nous étions dans la même classe. J'étais tombée amoureuse de lui... mais lui, il se comportait comme s'il ne me voyait pas. Tout continuait comme si de rien n'était. Un jour, je me décidai à lui en parler, j'avais besoin de lui dire que je l'aimais. Nous avions 13-14 ans... en fait je ne me rappelle pas l'âge exact. Je préparais les mots dans ma tête et j'imaginai le moment le plus opportun pour lui parler. J'avais tout planifié... J'étais sur le point de le faire, pendant la récréation, mais je n'ai pas pu. Il s'était éloigné de moi sans même me

regarder vraiment en me disant : « À plus tard ! ». Alors je vis la façon dont il regardait le nouveau de sa classe... et je sus que ce regard, il ne le poserait jamais sur moi. Ce jour-là, je me sentis anéantie. Au début, je ne voulais pas le croire, mais rapidement je dus affronter ce qui était évident. Émile ne s'intéressait pas à moi, il ne s'intéressait pas aux filles... Après, petit à petit, on s'éloigna l'un de l'autre. J'étais meurtrie et après cet épisode désastreux d'un premier grand amour avorté, je m'enfermai en moi-même. Je verrouillais mes sentiments et je ne voulais voir ni regarder personne pendant longtemps. Personne à mes yeux ne valait ce garçon aux yeux bleus et lui, il m'avait profondément blessée.

Après un petit silence, j'avais repris mes esprits et le cours de ma réponse :

- Après, plus tard, bien sûr, j'ai eu quelques relations, mais finalement ça ne dura jamais très longtemps. Comme tu vois, mes études prennent tout mon temps et je ne peux pas jouer à « chérie-chéri ». Je n'ai pas encore trouvé chaussure à mon pied.

- Moi non plus.

- Mais pourquoi ?

- Comment ça pourquoi ? Ne te rends-tu pas compte ? Je veux quelqu'un comme toi : belle, drôle, distinguée, avec de bonnes manières, mais sans en faire trop non plus et en même temps authentique ! J'ai essayé, mais aucune ne te vaut !

J'étais stupéfaite d'entendre ces mots et je restais à le regarder, bouche bée. C'est vrai qu'Alexandre m'écoutait toujours dans l'enfance et mes avis et opinions étaient encore importants pour lui. Des fois, je me demandais pourquoi il acceptait toujours ce que je disais, mais je mettais cela sur le dos de ma position d'aînée, sur ma conviction à suivre le bon sens, sur notre éducation... mais je n'avais même pas pensé un instant qu'il m'admirait autant... Alors j'ai repris mes esprits pour lui répondre. Il fallait absolument lui montrer à quel point il s'était trompé !

- Mais Alexandre, il ne faut pas me mettre sur un piédestal ! Je ne suis pas parfaite !

- Ah non ?! Moi, je n'ai jamais trouvé aucune faille ! Comment fais-tu ? Regarde-toi ! Tu es belle, tu es sociable, tu réussis tout ce à quoi tu touches et tu es vraie !

- Et je suis seule. Et je ne suis pas toujours aussi heureuse que tu le penses. J'ai eu moi-même mes déceptions. Je ne suis pas si facile à vivre non plus, sinon j'aurais déjà sûrement trouvé mon prince charmant et je serais mariée !

- Et fin de ta belle carrière.

Je me suis arrêtée dans mon élan et j'ai répondu presque à moi-même :

- Oui, ce n'est pas faux...

Après je m'étais vite reprise :

- Mais toi alors.... je ne veux pas que tu penses que tu ne mérites pas d'être heureux parce que tu n'as pas choisi le chemin qu'on avait déjà tracé pour toi sans même te demander ton avis. Au contraire ! Et je peux dire la même chose pour toi ! Tu es doué !

- Qu'est-ce que tu en sais ? me demanda-t-il un peu méfiant.

- J'ai des yeux, tu sais, et ce que tu fais est beau. En plus j'ai lu l'article.

- Tu as lu l'article ! C'est vrai ?

- Oui, j'ai lu l'article sur toi, regarde !

J'ai ouvert le tiroir en sortant une page de magazine spécialisé.

Je lui expliquai que c'était notre mère qui m'avait parlé de la publication de son travail. Alors qu'elle était encore critique à son égard et n'avait pas eu l'air très intéressée quand il lui avait annoncé la nouvelle, au fond elle était quand même fière de son succès. Cela apaisa mon frère.

- Qu'est-ce qu'on va faire, Caroline ?

- Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Nous avons continué à discuter encore, mais cette fois-ci le ton s'était calmé et nous avons retrouvé de nouveau notre complicité d'autrefois.

- Tu pensais que j'étais gay ?, me demanda-t-il.

De mon côté, j'étais devenue rouge écarlate comme une tomate.

- Comme ton copain, le blond ?

- Émile ?! Tu étais au courant ?

J'eus de nouveau un pincement au cœur.

- Bien sûr que j'étais au courant. Tout le monde le savait ! J'avais de la peine pour toi.

- Tu ne m'avais rien dit.

Pour la deuxième fois ce jour j'étais restée bouche ouverte.

- Toi non plus, tu ne m'avais rien dit et je ne pouvais même plus t'approcher. Tu étais devenue irritable et renfermée. Je voulais te le crier, te le dire en face, mais je n'ai pas osé... et après on s'est éloigné l'un de l'autre.

Je n'en revenais pas. J'étais ébahie, abasourdie et je ne savais plus quoi dire. Je pensais que j'étais la seule à porter mon malheur et ce lourd secret, alors que tout le monde était au courant... Et j'avais abandonné mon petit frère sans même m'en rendre compte. Je l'ai pris dans mes bras. C'était tellement bon d'avoir un petit frère dans ses bras, de le sentir proche et de ne pas se sentir seul dans ce monde. Je n'ai aucun souvenir d'avoir embrassé comme ça mes parents. J'avais dû avoir quelques câlins, mais pas comme ça, pas aussi vrais et authentiques. J'étais rassurée et j'avais enfin les réponses à mes questions...

- Madame, Madame, il faut rentrer maintenant, s'il vous plaît. Il se fait tard et il fait froid.

- Oui, Irina, on va rentrer.

Je gardais bien soigneusement mon souvenir que je voulais écrire dès que je serais de nouveau au calme. Je libérais Irina ce soir. Elle hésitait.

- Mais...

- Il n'y a pas de mais ! Tu as le droit d'avoir une vie aussi, il ne faut pas s'enfermer avec la mort. Reste avec ton fils !

Elle ne voulait pas me laisser seule, mais un peu de liberté fait du bien à tout le monde. Et elle pleurait en m'embrassant fort.

Irina est à peine plus âgée que moi. Elle a tout perdu en Roumanie et a quitté son pays pour venir avec son fils en France, fuyant un ex-mari violent. Je suis déjà la troisième personne en soins palliatifs dont elle s'occupe, bientôt sa troisième morte en si peu de temps et le lien qui se tissait entre nous était très fort. Irina est la personne que je vois tout le temps et qui s'occupe de moi en permanence. Moi aussi, je suis la personne qu'elle voit le plus. Mais elle est encore vivante et a le droit de vivre, alors que moi, je suis déjà condamnée. Je ne peux plus marcher et elle me promène dans mon fauteuil roulant. Les douleurs sont terribles, j'ai l'impression que la maladie ronge mes os, mais je

serre les dents. J'ai besoin encore de quelques instants de lucidité afin de pouvoir terminer mon livre. Et aujourd'hui je me sens mieux, j'ai vraiment moins mal et il faut bien en profiter. Je pense que l'air frais et iodé de la mer m'aide beaucoup.

Nous sommes rentrées à la maison. Le bain chaud m'a fait beaucoup de bien et mes muscles se sont décontractés. Après le repas et toutes les procédures habituelles, Irina m'a aidé à aller dans mon lit.

- Bon... alors j'y vais...

Et elle restait debout devant moi sans bouger.

- Mais vous êtes sûre ?

- Oui, je suis sûre. Et ne te sens pas coupable, tu ne m'abandonnes pas. Le chien va me garder... et puis j'ai à faire.

- D'accord alors. Mais je vous rappelle vers 22 heures pour voir comment ça va... Et puis s'il y a quoi que ce soit.

- Oui, oui, je t'appelle, promis. Maintenant vas-y.

Enfin, elle put partir. Seule et confortablement installée, je me livrai de nouveau à mes pensées en reprenant le cours de mes souvenirs.

Quelques années plus tard je suis devenue médecin et je me suis vite spécialisée en pédiatrie. Je pouvais avoir mon propre cabinet à temps plein et gagner beaucoup d'argent, mais j'ai préféré quitter Paris et mes parents. Je voulais exercer à l'hôpital et essayer d'aider tous ceux que je pouvais. Je soignais des enfants et un enfant, qu'il soit riche ou pauvre, reste toujours un enfant. Les soins doivent être accessibles pour tout le monde.

Je venais d'écrire un livre sur la pédiatrie, la petite enfance et les maladies infantiles. On m'avait proposé de le présenter au Salon du Livre à Paris. Lorsqu'on me contacta, je n'en croyais pas mes oreilles. J'acceptai et je partis. C'était un vol court et à la fois suffisamment long pour réfléchir sur ma situation et « faire le point » avec moi-même. Je venais aussi de me séparer de mon compagnon à ma demande. Richard était radiologue. À cette époque, il était un jeune et très ambitieux médecin. Nous nous étions connus lors d'un grand cocktail, organisé par l'hôpital à l'occasion des nouvelles arrivées au début de l'année. J'ai su beaucoup plus tard qu'il s'était rapidement renseigné sur moi et quand il m'aborda, il savait déjà qui

j'étais, à savoir « une riche bourgeoise ». Moi je ne me suis jamais considérée de la sorte, c'étaient mes parents qui l'étaient, pas moi, mais bon, on ne peut pas prendre chaque personne une par une pour lui expliquer les choses. Richard était drôle et spontané et je fus conquise assez vite. Comme nous travaillions beaucoup tous les deux, nous nous voyions peu. Un jour, il me proposa que nous emménagions ensemble et comme il insistait, j'acceptai. Nous avions visité quelques grands appartements dont un qui nous avait vraiment plu. C'était encore une fois Richard qui avait tout planifié et organisé et moi j'avais suivi. Ce premier grand pas ne nous engageait en rien. Il n'était pas question de se voir plus, encore moins de penser à fonder une famille.

- Pourquoi alors ?, lui demandai-je.

- Pour faire comme tout le monde.

Ce n'était pas une réponse suffisante pour moi. Je m'étais éloignée de l'éducation conventionnelle de ma mère. Au final, j'avais pu devenir et faire ce que je voulais ; ce n'était pas pour « faire comme les autres ».

Cette histoire me refroidit et je devins plus distante. Je n'arrivais pas à avaler le morceau et il fallait se décider pour l'appartement. Le lendemain, c'était le week-end et j'étais de garde à l'hôpital. J'étais restée presque jusqu'à minuit à cause d'un cas difficile. Cette nuit-là, un violent orage éclata d'un seul coup. Une fois que j'eus quitté l'hôpital, une énorme averse inondait les rues. J'essayais de me cacher sous les avant-toits d'immeubles, comme je pouvais, en regardant la pluie et les gens qui traversaient les rues comme moi. Le samedi soir, c'était encore animé, même à cette heure-ci. Certains couraient très vite, d'autres, en colère, juraient presque à voix haute. Des couples d'amoureux passaient en riant et en s'embrassant sans se soucier d'être déjà trempés. J'essayais de nous imaginer, Richard et moi. Comment aurait-il réagi face à cette situation ? Cela l'aurait-il agacé ou non ? En fait, je n'en savais rien. La vérité était que j'avais beaucoup de mal à nous imaginer ensemble, à nous voir comme un vrai couple, comme des amoureux. À ce moment précis, c'était comme si tout s'était arrêté autour de moi, j'oubliais la pluie et les gens, j'étais centrée sur moi, ce qui ne m'était pas arrivé depuis très longtemps et je me rendis compte que je ne l'aimais pas... et que je ne pouvais pas vivre avec lui. Lui non plus ne m'aimait pas, c'était

évident. Je n'étais rien d'autre pour lui qu'un objet, un trophée qu'il aimait avoir et exhiber. J'étais une conquête, rien de plus. Il ne s'intéressait pas à moi, il ne me connaissait pas. Non, ce n'était pas ainsi que j'imaginai ma vie.

Je rentrai trempée et passai le lendemain couchée au lit.

Je dus rassembler tout mon courage pour annoncer à Richard ma décision. Il ne pouvait pas en croire ses oreilles.

- Mais comment ? Mais c'est pas vrai ! Tu ne peux pas me faire ça ! On va signer le bail, tu m'entends ?!

Sa tirade continua longtemps. Et ceci et cela... Je l'écoutais sans pouvoir dire quoi que ce soit. Je me sentais presque comme une écolière devant un maître fâché. Je baissais la tête, mais au fond de moi j'étais déterminée.

- Tu m'aimes ?, me risquai-je.

Je lui posai à peine la question, mais il ne m'écoutait pas. Il était vraiment en colère.

- C'est à cause de Marie ?

- Quoi ?

Cette fois-ci c'est moi qui ne comprenais pas, mais je n'avais point besoin de poser des questions, car il enchaîna.

- Mais Marie, c'est rien, tu sais, c'est juste une secrétaire. Elle n'a pas d'importance, c'est rien... C'est comme ça, comme tu n'es pas toujours là, ben voilà, ça s'est passé, mais quoi, c'est humain après tout. Ce n'est rien.

Je ne pouvais pas croire ce que je venais d'entendre. Je ne pouvais pas réagir, j'étais sidérée. Je me ressaisis vite par contre. Je me redressai et fermement je lui dis :

- Écoute Richard, toi et moi, c'est fini !

Sans attendre une seconde de plus, je tournai les talons et sortis. Il continuait, énervé, à me parler, il voulait que je revienne, mais je lui claquai la porte au nez.

Après vinrent les coups de téléphone et les messages incessants auxquels je ne répondais pas. Cela bien sûr le mettait encore plus en colère. La situation commençait à devenir invivable. J'imaginai tout ce qu'il pouvait raconter sur moi afin de déverser sa colère car, à cause de moi, il avait perdu son pari... et ses collègues et amis se moquaient de lui. Je n'en pouvais plus. Je voulais juste qu'il me laisse

en paix et je lui dis que je bénissais sa relation avec Marie. Au bout de trois ou quatre mois, la situation s'était apaisée, mais il m'en voulait encore de l'avoir quitté. Et il ne sut jamais quelle était à la base la véritable raison pour laquelle je l'avais quitté.

Ce n'est qu'après que j'appris aussi sa réputation de Don Juan. Je le voyais bien avec la secrétaire. Il avait besoin d'une fille comme elle qui l'admirait, pouvait l'écouter et sûrement lui obéir facilement.

Ce petit séjour à Paris m'éloignait de tous ces problèmes et me faisait du bien, mais je pensais quand même avoir besoin d'un vrai break. Mais comment faire ? Je pensais à cela lorsque brusquement l'avion rentra dans une zone de turbulences. Je ne pus m'empêcher de me rappeler le film « Au-delà », avec Cécile de France et Matt Damon et leur rencontre dans un Salon du Livre, tombant amoureux l'un de l'autre, telles deux âmes perdues entre le monde réel et le monde invisible des morts et de notre futur. Bien sûr, c'était ridicule de penser à cela. Aucun Matt Damon ne risquait de se présenter et de me demander une dédicace. Je m'attendais à rencontrer quelques mères, curieuses de connaître un peu mieux les maladies bénignes de leurs enfants. Je riais intérieurement de moi-même, de ma naïveté quand soudain une des hôtesses de l'air demanda si un médecin était présent pour secourir un passager qui avait un malaise.

Sans réfléchir davantage, je détachai mécaniquement ma ceinture, m'excusai en passant devant mon voisin et me dirigeai tant bien que mal à cause des mouvements de l'avion, vers la voix qui appelait. Certains gestes sont pour ainsi dire presque innés chez nous, médecins. Sur place, il y avait déjà quelqu'un.

- Madame, qu'est-ce que vous faites là ?! Asseyez-vous ! Allez à votre place ! me disait l'hôtesse de l'air presque hystérique.

- Oui, d'accord.

Je voyais que le médecin s'occupait bien du patient. Je devais quand même expliquer que ma présence n'était pas due à une curiosité soudaine :

- Comme on demandait un médecin...

Je n'avais même pas fini ma phrase, j'étais déjà rouge écarlate, mal à l'aise de la manière dont on venait de me traiter et je partais rapidement regagner ma place.

- Vous êtes médecin ?, me demanda l'homme qui s'occupait du passager évanoui.

- Oui... enfin, pédiatre, me risquai-je à peine à répondre.

- Venez alors, j'ai besoin de vous.

On me fit de la place pour que je puisse m'approcher et m'agenouiller auprès du malade.

- Vous pouvez lui prendre le pouls pendant que...

- Oui, je peux.

Non mais, on me prenait pour qui ? Les gestes de base je les connais bien, mais toute cette colère et ces pensées, je ne les gardais que pour moi.

Le passager reprenait tranquillement ses esprits. En fait, mon confrère n'avait pas vraiment besoin de moi, mais ça me fit plaisir de me sentir de nouveau revalorisée dans mon rôle de professionnelle. Quand, à la fin de l'intervention, il me remercia, l'hôtesse s'excusa et semblait gênée de son attitude envers moi. Je retournai à ma place sans vraiment lui répondre.

Carlos, ainsi s'appelait le médecin, avait autour de 45 ans, c'est-à-dire une dizaine d'années de plus que moi à cette époque. Il avait des cheveux poivre et sel et portait une alliance. Il était marié. Le malade avait repris ses esprits mais par précaution le service aérien s'était chargé d'appeler les secours qui nous attendaient. Carlos leur expliqua l'état du passager. Après nous nous séparâmes cordialement en nous souhaitant un bon séjour à Paris. J'avais la fin de ma journée libre et je profitai de la ville. Je pris le bateau-mouche, je visitai le Louvre. Je me sentis comme une vraie touriste dans ma propre ville et cela me faisait beaucoup de bien. Le lendemain, je me promenai sur les quais des bouquinistes et je vis même mes parents brièvement. Pour la première fois, je me rendais compte qu'ils avaient vieilli.

J'étais contente de revenir à Paris. En arrivant au Salon du Livre, j'ai croisé de nouveau Carlos. Nous avons été surpris tous les deux de nous revoir et échangeâmes quelques phrases conventionnelles et des banalités.

- Caroline ! Ah, vous voilà ! Allez, il faut y aller !... Bonjour Monsieur, excusez-nous.

C'était ma rédactrice de presse qui me disait de l'accompagner et me tirait presque par la manche. On devait y aller. Je dis à peine « Au

revoir » à Carlos et je partis avec Isabelle qui m'expliquait tout. Je savais comment se déroule un Salon du Livre et je ne voyais pas pourquoi elle se pressait autant, il y avait encore un peu de temps. Je n'étais pas un auteur célèbre et je ne pensais pas avoir foule devant mon comptoir.

Au final tout se passa très bien. J'avais quelques lectrices qui avaient l'air émerveillé de mon livre. Cela me rendit le sourire et je me sentis valorisée. Après je vis de nouveau Carlos qui était venu m'écouter aussi. Il me félicita et nous parlâmes encore un moment. Après, de fil en aiguille, nous avons abordé la question de nos vies privées, conditionnées à nos métiers de médecin. Mon confrère ne pouvait pas imaginer que je n'étais pas encore mariée. Comme d'habitude, ce thème m'agaça profondément encore une fois. Je dus m'expliquer et lui dire que je m'étais récemment séparée et que pour l'instant je voulais profiter de cette situation. Lui, il était déjà marié et père de deux enfants. Sa femme ne travaillait qu'à mi-temps et bien sûr c'était principalement elle qui s'occupait des enfants, puisqu'en tant que médecin traitant, il travaillait beaucoup. Et patati et patata... il voulait absolument me présenter un jour à quelqu'un et devant mon expression réticente, il s'empressa de me rassurer, argumentant que ce n'était pas ce que je pensais. Son ami Antoine faisait partie de Médecins Sans Frontières et avait déjà participé à quelques projets et ONG. Il pouvait me renseigner et m'aider pour partir en mission à l'étranger. Cette proposition était la bienvenue, car j'avais vraiment besoin de quelque chose de similaire et de m'éloigner de Richard, de Marie et des autres collègues. Ce projet qui me trottait déjà dans la tête pourrait se réaliser et plus rapidement que je ne l'avais imaginé. Nous avons échangé nos cartes de visites et deux ou trois semaines plus tard, je reçus un appel de Carlos. Il m'invita à dîner chez lui. J'acceptai volontiers et je fis connaissance avec sa femme et ses enfants qui étaient charmants. Peu après moi arriva Antoine. Un homme grand, à peine plus âgé que moi et qui avait une telle prestance. Il n'était pas acteur, mais son bronzage faisait ressortir encore plus ses yeux bleus. Je vais juste dire que je passai une très belle soirée. Ce naturel et cette convivialité dans la maison de Carlos, je ne l'avais pas connu dans ma maison et tout cela me fit beaucoup de bien. J'aurais été presque prête à revenir

toutes les semaines dans cette famille, si on n'avait pas eu autant de travail et si Carlos n'habitait aussi loin.

Je revis Antoine peu après et nous vécûmes une grande et belle aventure. C'était la plus belle période de ma vie. Nous partîmes même ensemble avec une ONG en Afrique où nous passâmes des moments très forts et plein d'émotions. Là, je m'étais sentie vraiment moi-même et très utile. Les gens m'appelaient « la marabout blanche ». C'était un honneur pour moi et je portais ce titre avec fierté. À notre retour, j'avais pu négocier le changement d'affectation et je ne travaillais plus dans le même hôpital.

Antoine se sentait encore jeune pour fonder une famille, alors que moi, je me sentais prête et j'insistais un peu auprès de lui. Il avait alors accepté d'avoir un enfant. Le plus dur pour moi ce fut de me retrouver devant la réalité médicale : nous n'étions pas compatibles. Nous avons pourtant essayé, tous les traitements étaient vains. Petit à petit, nous nous éloignâmes l'un de l'autre. Antoine repartit avec une ONG, moi, je revins dans ma réalité. Nous nous séparâmes.

Aujourd'hui, je ne regrette plus de ne pas avoir eu d'enfant. Quelque temps après la séparation, on découvrit mon cancer. Le pronostic n'était pas encore très sûr, mais le diagnostic était bel et bien là. Qu'est-ce qu'un enfant aurait fait tout seul et si jeune, sans mère et avec un père qui n'aurait pas vraiment voulu de lui et aurait été quasi absent ? Non, c'était mieux ainsi.

J'avais besoin de savoir ce qui se passait. Alors je pris le téléphone et appelai Marie, la secrétaire de Richard pour prendre rendez-vous. Une dizaine d'années s'étaient écoulées depuis notre séparation et même si je ne voulais rien avoir à faire avec lui, j'avais besoin de son avis médical. Il était un très bon spécialiste, le meilleur que je connaissais dans ce domaine.

Il avait sûrement changé de maîtresses à maintes reprises, mais au moins il n'avait pas changé de secrétaire. Marie, que je connaissais à peine, comprit vite qui j'étais. Elle hésita quand elle entendit mon nom et osa me proposer un rendez-vous dans quelques mois, le Docteur étant très occupé. Alors je ris d'un rire sincère et poignant.

- Quatre mois ! Je pense que je ne serai plus là dans 4 mois ! Il me faut un rendez-vous urgent, style demain...

J'expliquai calmement qu'il s'agissait d'un rendez-vous radiologique de toute urgence pour lequel j'avais une ordonnance. Ma réaction suscita une pause, une très longue pause. La secrétaire devait appeler le docteur pour confirmer... mais il y avait un rendez-vous qui s'était libéré dans deux jours.

J'étais devenue beaucoup plus ferme qu'avant et ces derniers temps j'avais vraiment le sentiment de m'imposer davantage. Un jour et demi plus tard, j'avais mon rendez-vous. Richard était aussi surpris que Marie de ma démarche, mais il comprit vite la situation. Il avait l'air fatigué et avait vieilli plus rapidement que ce que je pouvais imaginer, mais je le trouvais moins immature et plus posé. Marie avait eu une bonne influence sur lui, sûrement meilleure que moi en tout cas.

Richard était très gêné de m'annoncer le pronostic. C'était déjà trop tard. Le cancer s'était propagé dans tout le corps.

- Comment ne t'en es-tu pas rendu compte plus tôt ? Tu as dû avoir des signes !

- Je ne sais pas Richard, je ne sais pas. Oui, avec du recul j'avais des signes, mais je ne leur prêtais pas attention. Je mettais tout sur le dos de la fatigue... et voilà. Qu'est-ce que ça aurait changé de toutes les façons ? Une opération et de la chimiothérapie ? Non, tu sais aussi bien que moi que non.

Je quittai rapidement son cabinet. Je contactai toutes les personnes que je connaissais, avec lesquelles j'avais de bonnes relations, juste comme ça, pour les entendre ou les voir une dernière fois. J'appelai aussi Antoine, mais à lui je le lui dis. Il était prêt à m'accompagner dans cette fin de vie, mais je refusai. Je ne voulais pas qu'il me voie comme ça, je voulais que tous me gardent en mémoire comme j'étais jusqu'à présent et non d'avoir le souvenir d'une malade alitée et recroquevillée de douleurs. Le seul auquel je ne pus interdire les visites fut mon frère qui venait de temps à autre. Nous sommes redevenus de nouveau très proches et la dernière fois il est même venu me présenter sa copine.

- Ce n'est pas trop tôt, j'ai failli ne jamais la voir, ai-je plaisanté.

C'est une jeune fille pétillante et j'espère qu'ils seront heureux.

Je suis au bout de mes forces, mais le livre est prêt. Je le confie à Irina qui, épaulée par mon frère, pourra le publier et si jamais il

dégageait des bénéfices, ils seraient pour elle. L'autre jour, elle a lu quelques chapitres et je l'ai vue pleurer.

- Pourquoi tu pleures Irina ?, je ne comprenais pas ce qui se passait.

- Mais Madame, c'est l'histoire de toute une vie !

Oui, c'était l'histoire d'une vie, de ma vie, une vie qui méritait d'être vécue et j'en suis satisfaite. Je suis contente de pouvoir terminer ce livre qui m'a beaucoup aidé à supporter ces dernières longues semaines et les douleurs. Mais c'est bon, c'est fini. Maintenant je vais m'endormir pour l'éternité. Les dernières lignes de mon histoire sont écrites et je peux partir en paix...

Ekaterina Legourska
La storia della mia vita

Traduzione di *Daniela Callisto*

È autunno. Qui, sul bordo dell'oceano, fa freddo, ma non toglie nulla al fascino di questa bella giornata. C'è ancora un po' di sole e malgrado il vento, sto bene. Chiudo gli occhi per ascoltare il rumore delle onde che s'infrangono sulla riva, cercando la posizione migliore per catturare quanti più raggi di sole. Accarezzano il mio viso con dolcezza. E voglio ricordare. Chiudo gli occhi per « afferrare » meglio i ricordi.

- Signora, Signora Caroline, deve rientrare. Prenderà freddo!

Apro gli occhi e ruoto appena la testa. Irina corre verso di me, senza fiato.

- No Irina, non ancora. Lasciami ancora un po'. Vai a prepararmi un buon bagno caldo, tornerai a prendermi dopo.

- Ma Signora... prenderà freddo, non è prudente...

- Per favore, lasciami ancora un po'. Sono già malata.

- Almeno prenda questa coperta.

Mi ha portato una coperta, con cui mi copre per riscaldarmi. E mentre mi avvolge, mi rendo conto che ho le mani gelate, ma fa lo stesso. Stringo la matita e il mio piccolo quaderno.

- Una mezz'ora, non di più, eh.

La sua voce è quasi supplichevole.

- Sì, va bene, promesso. Ad ogni modo, non posso scappare. Come vedi, non posso muovermi da qui.

Cerco di sorridere e di fare dell'ironia, indicando la sedia a rotelle, ma non funziona granché. Sembra preoccupata.

Irina si occupa di me da un mese ed è qui per accompagnarmi fino alla fine. È una badante. Non volevo andare in ospedale decidendo così di approfittare al massimo del tempo che mi restava da vivere. E la fine si avvicina a grandi passi. Anche il mio compleanno si avvicina, ma non sono sicura di esserci per i miei 45 anni. Il cancro si è diffuso molto velocemente. Non me n'ero resa

assolutamente conto, si era insediato nel mio corpo da tempo... e quando infine l'ho saputo, era già troppo tardi. Ma prima di spegnermi, voglio scrivere, ho voglia di scrivere la mia storia, quella della mia vita. Se proprio devo farlo, comincio dall'inizio.

Provegno da una ricca famiglia borghese, abitavamo a Parigi, in un quartiere chic. Io e mio fratello più piccolo, Alexandre, dovevamo sempre essere «all'altezza» del nostro rango: presentarsi adeguatamente, avere un comportamento irreprensibile. Non avevamo diritto al minimo errore, perché significava dare il cattivo esempio e peggio, potevamo deludere terribilmente nostra madre. E noi obbedivamo docilmente. Nostra madre era sempre molto elegante. Era così fiera di mostrarsi con noi per strada e soprattutto le piaceva sentire: «Oh, che bei bambini che ha, Signora! Oh, ma come sono carini!... E come sono buoni! Dei veri angeli! ... Oh Signora, lei è molto fortunata, oggi sono pochi i bambini così beneducati». Mia madre s'inorgoglia nel sentire quelle parole, era trionfante. E noi recitavamo la parte dei figli perfetti fino alla fine. Sorridevamo, rispondevamo con riserbo. Nella maggior parte dei casi, non avevamo nemmeno bisogno di rispondere, mia madre lo faceva al posto nostro e al termine di tutta questo teatro, rispondevamo in coro: «Arrivederci, Signora Dupont. Signora de Bellefleurs...».

Quando Alexandre trascurava un po' il comportamento da adottare e si mostrava distratto o impaziente, gli davo con discrezione una piccola gomitata, affinché si riprendesse e obbediva. Più tardi, a faccia a faccia, mi domandava più volte, dubbioso, perché accettavo di recitare quella farsa. Io scuotevo le spalle: «Non lo so, mi piace molto». Lui non capiva, ma mi seguiva.

Nostra madre era distante e fredda con noi e per questa ragione noi preferivamo la nostra tata, che almeno era sempre lì ad ascoltarci.

In realtà non so se dovrei scrivere tutto ciò. Inserirò tutti i ricordi così, alla rinfusa, e farò una cernita dopo. Allora, dov'ero? Ah sì, mia madre.

Bisognava essere buoni cristiani, buoni cattolici. E per questo ci aveva anche iscritto a un'associazione di beneficenza, affinché

donassimo ai poveri del cibo, degli abiti. Questo per lei faceva parte della buona educazione. Nonostante la buona condotta che nostra madre ci insegnava e il mondo artificiale nel quale viveva e in cui si dovevano nascondere i propri sentimenti, io ho sempre cercato relazioni vere, sincerità. Ed è in questo volontariato che trovai la mia vocazione - diventare medico, o più esattamente, pediatra. Non era la prima scelta dei miei genitori, ma alla fine non ci vedevano nulla di sconveniente. Era un mestiere prestigioso e mia madre poteva conservare il suo orgoglio e rimanere fiera di me. Per mio fratello, invece, era più difficile. Voleva essere disegnatore di fumetti. Immaginai la faccia di mia madre quando glielo aveva detto... ero dispiaciuta di non averlo potuto sostenere a sufficienza. Ero già andata via per seguire gli studi e all'epoca vedevo poco la famiglia. Preferivo rimanere a casa mia e nelle biblioteche universitarie per studiare, compresi i fine settimana, piuttosto che tornare dai miei genitori nel quartiere chic. Gli anni di medicina erano duri, lo sapevano tutti e nessuno poteva rimproverarmi di studiare tanto.

Un giorno Alexandre mi chiamò e mi chiese di venire a casa. Mi rallegravo di rivedere il mio fratellino, che frequentavo già poco. Da bambini, eravamo molto uniti. Era diventato un gran bel giovane e facevo quasi fatica a riconoscerlo. Era cambiato e non era più quel ragazzino timido che si nascondeva dietro di me. Allora, quasi imbarazzato, mi parlò di lui e del suo desiderio di lanciarsi nel disegno di fumetti. C'era una determinazione in lui che non gli conoscevo e me ne rallegravo. Il mio fratellino era diventato un vero uomo. Già sapevo cos'era la passione di fare ciò che si ama e lo sostenevo in questo percorso. Tuttavia non era così semplice. Mia madre lo immaginava avvocato o architetto e, all'improvviso, tutti i suoi progetti erano stati spazzati via. Alexandre non era stato allontanato da casa, ma si vedeva che, agli occhi di nostra madre, era un po' come un «figlio indegno». Nostro padre non voleva essere coinvolto, rimanendo, come sempre, quasi assente, lontano e distante. I nostri genitori non ci conoscevano veramente e s'interessavano poco a noi. Alexandre si allontanò dalla famiglia e questo gli fece davvero bene. Si era realizzato nei suoi studi, in ciò che faceva ed aveva davvero talento.

Ero molto legata a mio fratello ma quell'educazione che spingeva a pensare sempre prima di rispondere, a non essere spontanei, faceva ormai parte di noi. Restavamo sempre piuttosto riservati di fronte a certe emozioni, a certe domande. Non avevo mai visto mio fratello uscire con una ragazza. Non mi aveva mai presentato una fidanzata e a volte mi domandavo perché.

Un giorno, era venuto a farmi visita a casa, poco prima della fine degli studi e mi ero forzata di fargli la domanda che da così tanto tempo volevo fargli.

- In effetti, Alexandre, non mi hai detto se c'è qualcuno nella tua vita?

- No, non ho nessuno, mi aveva risposto quasi sorpreso dalla domanda.

- E perché? Com'è possibile che un ragazzo così bello e bravo...

- Ah no, Caroline, non cominciare anche tu.

Aveva l'aria davvero infastidita e mi sentii a disagio.

- No, non comincerò...

- D'altronde nemmeno tu mi hai mai presentato nessuno.

Questa volta ero io a essere sorpresa dalla stessa domanda.

- Sì, è vero..., risposi pensierosa.

- E perché?

- Prima non osavo uscire con nessuno e non volevo pensarci, sai, i genitori, l'educazione...

Un'antica ferita si era improvvisamente riaperta, una puntura che era arrivata dritta al cuore. Mi ricordavo quel bel bambino dagli occhi blu che avevo incontrato alle elementari: Émile. Ah Émile! Era il mio migliore amico, stavamo tutto il tempo insieme, gli volevo molto bene. Eravamo insieme anche alle medie e i primi anni proprio nella stessa classe. Mi ero innamorata di lui... ma lui si comportava come se non mi vedesse. Tutto continuava come se nulla fosse. Un giorno, mi decisi a parlargliene, avevo bisogno di dirgli che lo amavo. Avevamo 13-14 anni... in verità non mi ricordo l'età precisa. Preparavo il discorso nella testa e immaginavo il momento più opportuno per parlargli. Avevo pianificato tutto. Stavo per farlo, durante la ricreazione, ma non ci riuscii. Si era allontanato da me senza nemmeno rivolgermi davvero lo sguardo, dicendomi: «A più tardi!». Allora vidi il modo in cui guardava il

nuovo arrivato nella sua classe... e seppi che quello sguardo non lo avrebbe posato mai su di me. Quel giorno, mi sentii annientata. All'inizio, non volevo crederci, ma dovetti affrontare rapidamente l'evidenza. Émile non era interessato a me, non era interessato alle ragazze. Poi, poco a poco, ci allontanammo l'uno dall'altra. Ero a pezzi e dopo quell'episodio disastroso di un primo grande amore annichilito, mi richiusi in me stessa. Chiudevo a chiave i miei sentimenti e non volevo vedere né guardare nessuno per molto tempo. Nessuno ai miei occhi valeva quanto quel ragazzo dagli occhi blu e lui, in cambio, mi aveva profondamente ferito...

Dopo un breve silenzio, mi ero ripresa e avevo ritrovato il filo della risposta:

- Dopo, più tardi, certo, ho avuto qualche relazione, ma alla fine non sono durate mai molto tempo. Come vedi, gli studi si prendono tutto il mio tempo e non posso giocare a «tesoro caro». Non ho ancora trovato chi faccia per me.

- Nemmeno io.

- Ma perché?

- Come perché? Non ti rendi conto? Voglio qualcuno come te: bella, divertente, distinta, con delle buone maniere, senza nemmeno esagerare e allo stesso tempo autentica! Ho provato, ma nessuna vale quanto te!

Ero stupita di sentire quelle parole e restai a guardarlo, a bocca aperta. È vero che Alexandre mi ascoltava sempre durante l'infanzia e i miei consigli e le mie opinioni erano ancora importanti per lui. A volte, mi domandavo perché accettasse sempre ciò che dicevo, ma lo attribuivo alla mia posizione di sorella maggiore, alla mia convinzione di avere buon senso, alla nostra educazione... ma non avevo pensato nemmeno un istante che mi ammirasse tanto... allora mi ripresi per rispondergli. Bisognava che gli mostrassi fino a che punto si era sbagliato!

- Ma Alexandre, non è necessario mettermi su un piedistallo! Non sono perfetta!

- Ah no?! Io non ti ho mai trovato nessun difetto! Come fai? Guardati! Sei bella, socievole, riesci in tutto ciò che fai e sei vera!

- E sono sola. E non sono sempre così felice come pensi. Anch'io ho avuto le mie delusioni. Non sono affatto facile, altrimenti

avrei sicuramente trovato il mio principe azzurro e mi sarei sposata!

- E fine della tua bella carriera.

Mi sono trattenuta nel mio slancio e ho risposto quasi a me stessa:

- Sì, non è sbagliato...

Quindi mi ripresi in fretta:

- Ma tu allora... non voglio che pensi di non avere il diritto di essere felice perché non hai scelto il percorso che avevano già tracciato per te senza nemmeno domandare il tuo parere. Al contrario! E posso dire la stessa cosa di te! Hai talento!

- Cosa ne sai?, mi domandò lui un po' diffidente.

- Ho occhio, sai, e quello che fai è bello. In più ho letto l'articolo.

- Hai letto l'articolo! Davvero?

- Sì, ho letto l'articolo su di te, guarda!

Ho aperto il cassetto estraendo una pagina di rivista specializzata.

Gli ho spiegato che era stata nostra madre a parlarmi della pubblicazione del suo lavoro. Anche se era ancora molto critica nei suoi riguardi e non aveva l'aria molto interessata quando lui le aveva annunciato la notizia, in fondo era comunque fiera del suo successo. Questo tranquillizzò mio fratello.

- Cosa faremo, Caroline?

- Non lo so. Non lo so.

Avevamo continuato a parlare ancora, ma stavolta il tono si era calmato e avevamo trovato di nuovo la nostra complicità di un tempo.

- Pensavi che fossi gay?, mi chiese.

Da parte mia, ero diventata rosso peperone.

- Come il tuo amico, il biondo?

- Émile?! Lo sapevi?

Ebbi di nuovo una stretta al cuore.

- Certo che lo sapevo. Lo sapevano tutti! Ero triste per te.

- Non mi avevi detto nulla.

Per la seconda volta quel giorno ero rimasta a bocca aperta.

- Nemmeno tu mi avevi detto nulla e non potevo nemmeno più avvicinarmi a te. Eri diventata irritabile e chiusa. Volevo gridartelo, dirtelo in faccia, ma non ho osato... e poi ci siamo allontanati l'uno dall'altra.

Ero basita. Ero attonita, sbalordita e non sapevo più che dire. Pensavo di essere la sola a portare la mia pena e quel pesante segreto, invece tutti lo sapevano... E avevo abbandonato il mio fratello minore senza nemmeno rendermene conto. L'ho abbracciato. Era così bello avere un fratello minore tra le braccia, sentirlo vicino e non sentirsi soli al mondo. Non ricordo di aver mai abbracciato i miei genitori così. Avrò sicuramente ricevuto qualche momento di affetto, ma mai così, mai così veri e autentici. Ero rassicurata e avevo infine risposte alle mie domande.

- Signora, signora, bisogna rientrare adesso, per favore. Si è fatto tardi e fa freddo.

- Sì, Irina, rientriamo.

Conservavo molto gelosamente il ricordo che volevo trascrivere non appena sarei stata di nuovo tranquilla. Volevo lasciare libera Irina quella sera. Lei esitava.

- Ma...

- Niente ma! Anche tu hai diritto a una vita, non bisogna rinchiudersi con la morte. Resta con tuo figlio!

Non voleva lasciarmi sola, ma un po' di libertà fa bene a tutti. E piangeva, abbracciandomi forte.

Irina è appena più grande di me. Ha perso tutto in Romania, ha lasciato il suo paese ed è venuta con suo figlio in Francia, scappando via da un ex marito violento. Sono già la terza persona in cura palliativa di cui si occupa, presto la sua terza morta, in poco tempo, e il legame che ci univa era sempre più forte. Irina è la persona che vedo giorno e notte e che si occupa costantemente di me. E anche per lei, sono la persona che vede di più. Ma lei è ancora viva e ha il diritto di vivere, mentre io, sono già condannata. Non posso più camminare e lei mi fa passeggiare sulla sedia a rotelle. I dolori sono terribili, ho la sensazione che la malattia mi rosicchi le ossa, ma stringo i denti. Ho bisogno di qualche momento ancora di lucidità per poter terminare il libro. E oggi mi sento meglio, sento davvero meno dolore ed è bene approfittarne. Penso che l'aria fresca e iodata del mare mi aiuti molto.

Siamo rientrate a casa. Il bagno caldo mi ha fatto davvero bene e i muscoli si sono rilassati. Dopo il pasto e tutte le procedure abituali, Irina mi ha aiutato ad andare a letto.

- Bene... allora io vado...

E restava in piedi davanti a me, senza muoversi.

- Ma, è sicura?

- Sì... sono sicura... E non sentirti in colpa, non mi stai abbandonando. Il cane mi farà da guardia... e poi ho da fare.

- D'accordo allora... ma la chiamo verso le 22 per vedere come va... e poi se succede qualcosa...

- Sì, sì, ti chiamo, promesso. Ora vai.

Alla fine, riuscì ad andare via. Sola e in una comoda posizione, mi lasciai andare di nuovo ai miei pensieri, riprendendo il filo dei ricordi.

Qualche anno più tardi sono diventata medico e mi sono specializzata rapidamente in pediatria. Avrei potuto avere il mio studio indipendente e guadagnare molti soldi, ma ho preferito lasciare Parigi e i miei genitori. Volevo esercitare all'ospedale e provare ad aiutare più persone possibili. Curavo i bambini e un bambino, ricco o povero, resta sempre un bambino. Le cure dovevano essere accessibili a tutti.

Avevo appena scritto un libro sulla pediatria, la prima infanzia e le malattie infantili. Mi avevano proposto di presentarlo al Salone del Libro a Parigi. Quando mi contattarono, non credevo alle mie orecchie. Accettai e partii. Era un volo breve e allo stesso tempo abbastanza lungo per riflettere sulla mia situazione e «fare il punto» con me stessa. Mi ero anche appena separata dal mio compagno per mio volere. Richard era radiologo. All'epoca era un giovane medico molto ambizioso. Ci eravamo conosciuti durante un cocktail di benvenuto organizzato dall'ospedale per accogliere i nuovi arrivati all'inizio dell'anno. Seppi molto dopo che si era subito informato su di me e quando mi avvicinò, sapeva già chi ero, cioè «una ricca borghese». Non mi sono mai considerata tale, lo erano i miei genitori, non io, ma insomma, non si possono prendere le persone da parte, una ad una, per spiegare loro le cose. Richard era spiritoso e spontaneo e ne fui conquistata molto presto. Siccome lavoravamo entrambi molto, ci vedevamo poco. Un giorno, mi propose di andare a vivere insieme e visto che insisteva, accettai. Avevamo visitato qualche grande appartamento, e uno ci era veramente piaciuto. Era ancora una volta Richard che aveva pianificato e organizzato tutto ed io l'avevo seguito. Questo primo grande passo

non ci impegnava affatto. Non significava vedersi di più, ancor meno formare una famiglia.

- Allora perché?, gli domandai.

- Perché lo fanno tutti.

Non era una risposta sufficiente per me. Mi ero allontanata dall'educazione convenzionale di mia madre. Alla fine, avevo potuto diventare e fare ciò che volevo; e certo non era per «fare come gli altri».

Questa cosa mi raffreddò e diventai più distante. Non riuscivo ad ingoiare questo boccone amaro e bisognava decidersi per l'appartamento. L'indomani, era un week-end ed ero di guardia all'ospedale. Ero rimasta quasi fino a mezzanotte per un caso difficile. Quella notte, un violento temporale scoppiò all'improvviso. Una volta lasciato l'ospedale, trovai un enorme acquazzone che inondava le strade. Provai a ripararmi sotto i balconi dei palazzi, come potevo, guardando la pioggia e le persone che, come me, erano per strada. Il sabato sera era pieno di gente, anche a quell'ora. Alcuni correvano velocissimi, altri, arrabbiati, bestemmiavano quasi a voce alta. Coppie d'innamorati passavano ridendo e baciandosi, senza preoccuparsi di essere già fradici. Provai a immaginare me e Richard. Come avrebbe reagito in questa situazione? Ne sarebbe stato infastidito, o no? In realtà, non ne sapevo nulla. La verità è che mi era molto difficile immaginarci insieme, vederci come una vera coppia, come degli innamorati. In quel preciso momento, era come se tutto si fosse fermato attorno a me, dimenticavo la pioggia e le persone, ero concentrata su di me, cosa che non mi succedeva da molto tempo e mi resi conto che non lo amavo e che non potevo vivere con lui. Nemmeno lui mi amava, era evidente. Non ero nient'altro che un oggetto per lui, un trofeo che amava avere ed esibire. Ero una conquista, niente di più. Non s'interessava a me, non mi conosceva. No, non era così che immaginavo la mia vita.

Rientrai fradicia e passai il giorno dopo a letto.

Dovetti raccogliere tutto il mio coraggio per annunciare a Richard la mia decisione. Non poteva credere alle sue orecchie.

- Ma come? Ma non è vero!!! Non puoi farmi questo! Dobbiamo firmare il contratto, mi senti?!

Continuò così a lungo. E questo e quello... lo ascoltavo senza poter dire nulla. Mi sentivo quasi come una scolaretta davanti al maestro arrabbiato. Abbassavo la testa, ma dentro di me ero determinata.

- Mi ami?, azzardai.

Buttai là la domanda, ma non mi ascoltava. Era davvero furioso.

- È per Marie?

- Cosa?

Stavolta ero io che non capivo, ma non avevo bisogno di fare domande, perché lui proseguì.

- Ma Marie non è nulla, lo sai, è solo una segretaria. Non ha importanza, non è nulla... è così, siccome non ci sei sempre, è successo, ma cosa vuoi, è umano dopo tutto... non è niente.

Non potevo credere alle mie orecchie. Non potevo reagire, ero rimasta di sasso. Mi ripresi presto però. Mi feci forza e gli dissi fermamente:

- Ascolta. Richard, tra di noi, è finita!

Senza aspettare un secondo di più, girai i tacchi e uscii. Lui continuava, innervosito, a parlarmi, voleva che tornassi, ma io gli chiusi la porta in faccia.

Dopo vennero le telefonate e i messaggi incessanti ai quali non rispondevo. Il che sicuramente lo faceva arrabbiare ancora di più. La situazione cominciava a diventare invivibile. Immaginavo tutto quello che poteva raccontare su di me per scaricare la sua rabbia, poiché, a causa mia, aveva perso la sua scommessa... e i suoi amici e colleghi si prendevano gioco di lui. Non ne potevo più. Volevo solo che mi lasciasse in pace e gli dissi che benedicevo la sua relazione con Marie. Dopo tre o quattro mesi, la situazione si era calmata, ma lui ce l'aveva ancora con me per averlo lasciato. E non seppe mai quale fosse, in fondo, la vera ragione per cui l'avevo lasciato.

Solo dopo venni a sapere anche della sua reputazione di Don Giovanni. Lo vedevo bene con la segretaria. Aveva bisogno di una ragazza come lei che lo ammirasse, che lo potesse ascoltare e che sicuramente gli obbedisse facilmente.

Quel breve soggiorno a Parigi mi allontanava da tutti i problemi e mi faceva bene, ma pensavo comunque di aver bisogno di una vera pausa. Ma come fare? Ci pensavo mentre l'aereo rientrò

bruscamente in una zona di turbolenze. Non potetti fare a meno di ricordare il film «Hereafter», con Cécile de France et Matt Damon e il loro incontro in un Salone del Libro, in cui s'innamoravano l'uno dell'altra, come due anime perdute tra il mondo reale e il mondo invisibile dei morti e del nostro futuro. Certo, era ridicolo pensarlo. Nessun Matt Damon stava per presentarsi a chiedermi una dedica. Aspettavo di incontrare qualche madre, curiosa di conoscere un po' meglio le malattie benigne dei suoi bambini. Ridevo intimamente di me stessa, della mia ingenuità, quando improvvisamente una hostess domandò se fosse presente un medico per soccorrere un passeggero che aveva un malore.

Senza rifletterci, staccai meccanicamente la cintura, mi scusai passando davanti al mio vicino e mi diressi come potevo, a causa dei movimenti dell'aereo, verso la voce che chiamava. Certe azioni sono, per così dire, quasi innate in noi medici. Ma lì, c'era già qualcuno.

- Signora, che ci fa qui? Si sieda! Vada al suo posto! mi diceva l'hostess, quasi isterica.

- Sì, d'accordo.

Vedevo che il medico si stava occupando bene del paziente. Dovevo comunque spiegare che la mia presenza non era dovuta a una curiosità improvvisa:

- Siccome chiedevate di un medico...

Non avevo nemmeno finito la frase, ero già tutta rossa, a disagio per il modo in cui mi avevano trattato e mi avviai rapidamente verso il mio posto.

- È medico?, mi domandò l'uomo che si occupava del passeggero svenuto.

- Sì... pediatra per la precisione, osai appena rispondere.

- Venga allora, ho bisogno di lei...

Mi fecero spazio perché potessi avvicinarmi e inginocchiarmi accanto al malato.

- Può prendergli il polso mentre...

- Sì, posso.

Ma insomma, per chi mi avevano preso? Conoscevo bene le procedure di base, ma tutta questa rabbia e questi pensieri li tenevo per me.

Il passeggero si riprendeva a poco a poco. In effetti, il mio collega non aveva affatto bisogno di me, ma mi fece piacere sentirmi di nuovo rivalorizzata nel mio ruolo di professionista. Quando, alla fine dell'intervento, mi ringraziò, l'hostess si scusò e sembrava a disagio per il suo comportamento verso di me. Tornai al mio posto senza nemmeno risponderle.

Carlos, si chiamava così il medico, aveva circa 45 anni, cioè una decina d'anni più di me all'epoca. Aveva i capelli brizzolati e portava una fede. Era sposato. Il malato aveva ripreso i sensi, ma per precauzione il servizio aereo si era incaricato di chiamare un'ambulanza, che ci aspettava. Carlos spiegò loro lo stato del passeggero. Ci separammo cordialmente, augurandoci un buon soggiorno a Parigi. Ero libera per il resto della giornata e approfittai della città. Presi il bateau-mouche, visitai il Louvre. Mi sentii come una vera turista nella mia città e questo mi faceva davvero bene. L'indomani, passeggiavo lungo la Senna e vidi anche per poco tempo i miei genitori. Per la prima volta, mi resi conto che erano invecchiati.

Ero contenta di tornare a Parigi. Arrivando al Salone del Libro, incrociai nuovamente Carlos. Siamo stati entrambi sorpresi nel rivederci e ci scambiammo qualche frase convenzionale e qualche banalità.

- Caroline! Ah, eccola! È ora di andare!... Buongiorno Signore, ci scusi.

Era l'addetta dell'Ufficio Stampa che mi diceva di accompagnarla e quasi mi tirava per la manica. Dovevamo andarcene. Dissi appena «Arrivederla» a Carlos e andai con Isabelle che mi spiegava tutto. Sapevo come si svolge un Salone del Libro e non capivo perché lei si affrettasse tanto, c'era ancora un po' di tempo. Non ero un'autrice famosa e non pensavo di avere folla davanti al mio banchetto.

Alla fine tutto andò molto bene. C'erano alcune lettrici che sembravano affascinate dal mio libro. Ciò mi fece sorridere e mi sentii valorizzata. Dopo vidi di nuovo Carlos che era anche venuto ad ascoltarmi. Si congratulò e parlammo ancora un momento. Poi, tra una cosa e l'altra, eravamo arrivati a parlare del problema delle nostre vite private, condizionate dal nostro mestiere di medici. Il mio collega non poteva immaginare che non fossi ancora sposata. Come sempre l'argomento m'irritò profondamente, ancora una

volta. Dovetti spiegarmi e dirgli che mi ero recentemente separata e che per il momento volevo approfittare della situazione. Lui era già sposato e padre di due bambini. Sua moglie lavorava part-time e ovviamente era principalmente lei che si occupava dei bambini, poiché lui, in qualità di medico curante, lavorava molto. Eccetera, eccetera... voleva assolutamente presentarmi un giorno a qualcuno e davanti alla mia espressione reticente, si premurò di rassicurarmi, argomentando che non era quello che pensavo. Il suo amico Antoine faceva parte di Medici Senza Frontiere e aveva già partecipato a qualche progetto e ONG. Poteva darmi informazioni e aiutarmi a partire in missione all'estero. Questa proposta era la benvenuta, perché avevo veramente bisogno di qualcosa di simile e di allontanarmi da Richard, da Marie e dagli altri colleghi. Il progetto, che mi frullava già nella testa, avrebbe potuto realizzarsi e più velocemente di quanto avessi immaginato. Ci eravamo scambiati i biglietti da visita e due o tre settimane più tardi, ricevetti una chiamata da Carlos. M'invitò a cenare da lui. Accettai volentieri e feci la conoscenza di sua moglie e dei suoi figli che erano deliziosi. Poco dopo di me, arrivò Antoine. Un uomo alto, un po' più in là con gli anni di me e che aveva una tale prestantza... non era attore, ma la sua abbronzatura faceva risaltare ancora di più i suoi occhi blu. Voglio solo dire che passai una bellissima serata. Quella naturalezza e la convivialità a casa di Carlos, non l'avevo mai conosciuta a casa mia e tutto ciò mi fece molto bene. Sarei stata quasi pronta a tornare tutte le settimane in quella famiglia, se non avessimo avuto così tanto lavoro e se Carlos non avesse abitato così lontano.

Rividi Antoine poco dopo e vivemmo una grande e bella avventura. Era il periodo più bello della mia vita. Partimmo anche insieme con una ONG in Africa, dove passammo dei momenti molto intensi e pieni di emozione. Lì, mi ero sentita davvero me stessa e molto utile. Le persone mi chiamavano «la marabù bianca». Era un onore per me e portavo quel titolo con fierezza. Al ritorno, avevo potuto ottenere un trasferimento e non lavoravo più nello stesso ospedale. Antoine si sentiva ancora giovane per formare una famiglia, mentre io mi sentivo pronta e lo pressavo un po'. Allora aveva accettato di avere un figlio... la cosa più difficile per me fu di ritrovarmi davanti alla realtà medica: non eravamo compatibili.

Tuttavia abbiamo provato, tutti i trattamenti erano inutili. Poco a poco, ci siamo allontanati l'uno dall'altra. Antoine ripartì con una ONG, io tornai alla mia realtà. Ci separammo.

Oggi, non rimpiango più di non aver potuto avere figli. Qualche tempo dopo la separazione, scoprirono il mio cancro. La prognosi non era ancora così sicura, ma la diagnosi era proprio lì. Cosa avrebbe fatto un bambino da solo e così piccolo, senza madre e con un padre che non l'avrebbe davvero voluto e sarebbe stato quasi assente? No, era meglio così.

Avevo bisogno di sapere cosa succedeva. Allora presi il telefono e chiamai Marie, la segretaria di Richard, per prendere un appuntamento. Una decina d'anni erano passati dalla nostra separazione e anche se non volevo avere nulla a che fare con lui, avevo bisogno del suo consulto medico. Era uno specialista molto capace, il migliore che conoscevo in quel campo.

Aveva sicuramente cambiato amante numerose volte, ma almeno non aveva cambiato segretaria. Marie, che conoscevo appena, capì presto chi fossi. Esitò quando sentì il mio nome e osò propormi un appuntamento dopo qualche mese, poiché il Dottore era molto occupato. Allora risi, di un riso schietto e pungente.

- Quattro mesi! Non penso di esserci più tra quattro mesi! Mi serve un appuntamento urgente, tipo domani...

Spiegai con calma che si trattava di un appuntamento radiologico di tutta urgenza per il quale avevo una ricetta. Alla mia reazione seguì una pausa, una lunghissima pausa. La segretaria doveva chiamare il dottore per confermare... ma lui aveva uno spazio che si era liberato, due giorni dopo.

Ero diventata molto più ostinata di prima e negli ultimi tempi avevo veramente il desiderio di impormi ancora di più. Un giorno e mezzo più tardi, avevo il mio appuntamento. Richard era sorpreso quanto Marie per la mia richiesta, ma comprese presto la situazione. Aveva l'aria stanca ed era invecchiato più velocemente di quanto potessi immaginare, ma lo trovai meno immaturo e più posato. Marie aveva avuto una buona influenza su di lui, sicuramente migliore della mia, in ogni caso.

Richard era davvero in difficoltà nell'annunciarmi la prognosi. Era già troppo tardi. Il cancro si era propagato in tutto il corpo.

- Come mai non te ne sei resa conto prima? Avrai avuto dei segni!
- Non lo so Richard, non lo so. Sì, col senno di poi ho avuto dei segni, ma non ci facevo caso. Attribuivo tutto alla stanchezza... ed eccoci. Che cosa avrebbe cambiato ad ogni modo? Un'operazione e chemioterapia? No, sai come me di no.

Lasciai rapidamente il suo studio. Contattai tutte le persone che conoscevo, con le quali avevo dei buoni rapporti, così, solo per sentirle o vederle un'ultima volta. Chiamai anche Antoine, ma a lui lo dissi. Era pronto ad accompagnarmi fino all'ultimo, ma rifiutai. Non volevo che mi vedesse così, volevo che tutti mi ricordassero com'ero fino ad allora e non avessero il ricordo di una malata allettata e contratta per i dolori. Il solo a cui non potevo impedire le visite fu mio fratello, che veniva di tanto in tanto. Siamo tornati di nuovo molto uniti e l'ultima volta è anche venuto a presentarmi la sua compagna.

- Meglio tardi che mai, avrei potuto non vederla mai, ho scherzato.

È una ragazza frizzante e spero che saranno felici.

Sono allo stremo delle mie forze, ma il libro è pronto. Lo affido a Irina che, sostenuta da mio fratello, potrà pubblicarlo e semmai procurasse degli utili, sarebbero per lei. L'altro giorno, ha letto qualche capitolo e l'ho vista piangere.

- Perché piangi, Irina?, non capivo cosa accadeva.

- Ma Signora, è la storia di tutta una vita!

Sì, era la storia di una vita, la mia vita, una vita che meritava di essere vissuta e ne ero soddisfatta. Sono contenta di poter finire questo libro che mi ha aiutato molto a sopportare le ultime lunghe settimane e i dolori. Ma insomma, è finito. Ora mi addormenterò per l'eternità. Le ultime righe della mia storia sono scritte e posso andare in pace...

Nadine Laporte
La longue femme mince

Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse
Une femme passa...
(Charles Baudelaire, « À une passante »)

Le 19 mars 1962 fut un très long jour. À partir de cette date, elle cessa de s'alimenter normalement. Elle ne s'était pas couchée la veille, elle voulait recevoir cette aube bien droite, comme il aurait aimé qu'elle fasse. À moins, se disait-elle, s'il avait vécu, à moins que leur vie à tous deux, pendant ces dernières semaines de guerre où elle l'aurait caché, ait fait pousser tant de roses grimpantes et de petits orangers en pots sur leur balcon, que les limites du monde se seraient évanouies, et qu'ils n'auraient plus jamais eu besoin, ni elle, ni lui, de quitter le grand lit conjugal tout neuf, celui où le sommeil les prenait ensemble, les bras lourds encore du poids de l'autre, les lèvres closes sur le plaisir goûté mâché savouré avalé, enlacés étendus sur les draps les cheveux éparpillés autour de leur tête en une auréole ; elle était blonde, il était brun.

Mais depuis le jour de janvier 1962 où il s'était embarqué pour Alger, la vie avait couché les fleurs dans les caniveaux. Puis elle s'était chargée d'éteindre les couleurs. Enfin elle avait arraché le bleu du ciel au-dessus de la jeune femme mince. Peu à peu les jours s'étaient faits si longs que la jeune femme n'avait pas été étonnée en recevant la lettre officielle bordée de noir. Elle savait que tout se passerait ainsi. Elle avait attentivement regardé le noir de cette bordure. Elle en avait longuement ausculté les nuances ; elle avait vu comment le noir exigeait d'engloutir le monde entier. Par ce noir les mots furent dévorés d'abord, ceux de la lettre qui annonçait le décès du jeune homme *au champ d'honneur*, les mots signifiants mais inexpressifs. Puis tout de suite le noir de la bordure obéit comme un petit soldat à cette force centripète qui est celle du deuil, celle qui tire dans son néant toutes les couleurs et toutes les odeurs du monde, non pour les effacer, mais pour les approfondir, les allonger, les étirer, leur faire prendre les dimensions du présent, du futur, et

du passé infini. Les traces sur un papier peuvent vivre une vie plus puissante que la vie des hommes. Il suffit de les regarder. Elle les regarda, elle dit oui.

Ce jour-là donc, le 19 mars 1962, elle cessa de manger, elle perdit son prénom, elle ne voulut plus jamais que qui ce soit l'appelle par ce prénom qu'il avait crié, elle l'entendait encore chaque matin, elle l'entendait chaque midi, chaque soir, elle avait le son de sa voix quelque part en elle. Il avait crié son nom depuis la passerelle du paquebot quand il était parti. Il n'était pas seul ce jour-là, ils étaient tous là, agglutinés à la rambarde, tous pareils avec leur calot et leurs cheveux rasés, mais lui, elle n'avait vu et entendu que lui, et de ces hommes qui perdaient peu à peu leurs traits distinctifs, elle n'avait rien pensé du tout, ce jour de janvier 1962, elle avait eu seulement l'impression étrange que tous ces jeunes gens se mettaient à lui ressembler, à lui. Ils lui empruntaient ses épaules, la largeur de son torse serré dans l'uniforme, ses bras et ses mains qu'elle connaissait si bien, et que ce jour-là elle connaissait mieux encore qu'elle ne l'avait fait jusque là, parce que depuis des mois, depuis qu'étaient plus forts les bruits de bombes de l'autre côté de la mer, et plus visibles les geysers de sang en face de la plage où elle l'entraînait les jours où il était bougon, depuis ce premier jour d'incertitude elle avait engrangé dans sa mémoire chaque centimètre de sa peau à lui, chaque efflorescence de saveur, chaque tressaillement d'odeur qui venait de lui, chaque effleurement de ses doigts, de ses paumes, de sa bouche, et de cet intérieur des cuisses si sensible. Sans rien dire, chaque jour, chaque nuit de ces derniers mois, elle avait savouré, accumulé, classé tout ce qui venait de son corps à lui, leurs pas de promenade, les plats et les vins et l'eau qu'il aimait, le bruit de sa gorge pendant qu'il les avalait, les tressaillements de ses cils, le dessin des sourcils dans toutes les expressions du jour et de la nuit, la forme exacte de ses lèvres pour chaque mot qu'il prononçait, le toucher éphémère de sa peau rasée de près, qui quelques heures plus tard n'était déjà plus la même, sa respiration quand il dormait, ses doigts qui s'ouvraient dans le sommeil, la manière qu'il avait de la serrer dans l'amour, si fort que ses côtes à elle craquaient, il lui coupait le souffle, elle riait, elle disait « tu m'allonges jusqu'aux nuages », il répondait « je te donne ta forme pour toujours ».

Il lui avait donné cette forme, et ainsi elle fut longue, pour toujours, il l'avait prédit, et toute sa vie, même après ce 19 mars, elle eut la nuque droite et les épaules baissées, bien dans l'axe, le haut de la tête tendu vers ces nuages qui continuaient à passer, qui passeraient encore pour elle les quarante années qui suivraient, alors que lui, lui qui lui avait donné ce désir quotidien, obstiné, de se tenir droite, de rejoindre la voûte du ciel, lui, ses mains, ses bras, ses lèvres, ses mots avaient disparu. Elle ne sut longtemps pas exactement où, dans le sable d'un désert comme il semblait y en avoir de l'autre côté de la mer, en face de Marseille et de son port à matelots et à soldats, ou bien était-ce dans l'explosion d'un village incendié, ou bien dans le regard d'un enfant qu'on va tuer d'une balle dans la tête pour qu'il ne parle pas, peut-être au contraire parce qu'il a parlé, ou bien, si elle le sut un jour elle l'oublia : dans la terreur des égorgements, l'effroi des attentats qui arrachaient les bras et les jambes d'un coup, dans un de ces cafés d'Alger où les femmes font tourbillonner leur robe d'été, rien, et puis sans savoir pourquoi s'effondrent en hurlant quand les éclats de grenade pénètrent leur ventre et déchirent leurs seins.

Tout cela, elle ne le sut pas pendant longtemps. Personne autour d'elle ne voulait le savoir, n'imaginait même que l'on pût savoir quelque chose. Elle avait revu l'un de leurs camarades, très longtemps après, celui-là avait été dans l'aviation. Il avait eu plus de chance, peut-être parce qu'il avait de l'ambition, ou bien parce qu'il croyait à la guerre en général. Elle ne voulut pas se poser la dure question absurde, pourquoi lui plutôt qu'un autre : elle ne voulait pas devenir folle, par respect pour lui. Celui-là, celui qui était dans l'aviation, lui avait certifié qu'ils n'avaient rien fait de mal, là-bas. Il dit que par exemple, quand un avion lâchait ses bombes, c'était seulement pour faire peur, sur des ânes ou des chameaux, ou des villages vides. Bien sûr. Il ne put pas expliquer comment ils savaient que ces villages étaient vides. « On savait », affirma-t-il, et cela semblait lui suffire. Il mentait, il ne regardait pas ses mots en face ; elle, si. Les bombes n'étaient pas tombées que sur des ânes. La preuve : lui, il n'était pas revenu. Resté sous une bombe, à côté de l'âne, ou bien émasculé, puis décapité, en représailles après une bombe lâchée par son camarade, et qui avait raté l'âne pour tomber

sur un village rempli d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, dont on n'avait retrouvé que du hachis.

Ils étaient mariés six mois avant ce jour de 1962 où il était monté sur le paquebot à Marseille, avec tous les autres qui s'étaient mis à lui ressembler. Quand il ne revint pas, elle effaça des papiers officiels ce prénom de femme qu'il avait été le dernier à dire, et devint Mme veuve P.

Et les jours furent longs, et elle ne garda sur sa table de cuisine que le strict nécessaire pour ne pas mourir : la carafe d'eau, le morceau de pain très dur en fin de semaine, car elle ne le rangeait pas dans le panier après l'avoir acheté, et elle en rongait la croûte comme elle aurait fait d'un caillou, parfois une tomate, de l'huile, et puis quand la voisine passait, un yaourt ou un fruit. Pendant de longues années, elle entendit dans l'appartement au-dessus de sa tête les pas d'une famille avec des enfants, et la femme, deux ou trois fois, lui apporta une part de gâteau - c'est l'anniversaire de la petite - ou un bol de soupe - nous l'aimons beaucoup, c'est une recette de ma belle-mère, je voudrais vous la faire goûter. Elle remerciait. Elle n'était pas étonnée. Elle aimait ces bruits qui déployaient tant d'énergie au-dessus d'elle. C'était un hommage à ce que le monde contenait d'indispensable, et d'inaccessible pour elle désormais : la vie. Les galopades enfantines, les jeux tranquilles de l'après-midi, les pleurs au moment du bain du soir, ou bien, après une chute, - elle entendait la chute -, les hurlements des petits. Dans ces appartements aux cloisons si fines - on aurait dit que le plancher de l'appartement du dessus lui servait directement de plafond, à elle - elle devinait avant de les entendre les petits riens quotidiens, la solennité des anniversaires, la courbe d'une joue, la sérénité grave des soirs dans le grand lit, plus tard les claquements de porte des adolescents, et leur musique qui voulait être rebelle. L'ennui, aussi. Elle entendit l'ennui. L'ennui était aussi précieux que le reste. C'était cela, qu'elle vivait au quotidien sans rien dire. Étant toujours seule, elle ne parlait presque jamais, mais elle faisait pousser dans chaque recoin de son petit logement des buissons de mots qui demandaient un soin attentif, inouï, un amour de tous les instants pour que se mettent en mouvement, au fil des années, les bras et les jambes des feuillages, des dentelles d'ombre, des longues et douces tiges d'ennui

domestique, des corolles de lettres mystérieuses qu'elle avait fait éclore comme des enfants.

Mangeant si peu, et s'occupant exclusivement de ses mystérieux travaux de jardinage, faisant croître des mots que personne n'avait jamais entendus, elle perdit ses rondeurs de jeune mariée, celle d'un fruit promis à l'intense maturation des saisons, et elle devint si mince que bientôt dans l'immeuble et dans la rue on ne parla plus d'elle que comme « la jeune femme si mince », plus tard on dit « la longue femme mince », plus tard encore on aurait pu dire « la vieille dame mince », si rien n'était arrivé. Elle fut bientôt la seule dans l'immeuble à se souvenir qu'autrefois cet escalier avait été flambant neuf, et que la distribution des pièces dans les appartements avait été imaginée selon les vœux supposés de jeunes couples tout juste mariés, comme celui qu'elle avait formé, ce jour lointain, à l'époque où le bleu du ciel n'était pas encore délavé par cette étrange impossibilité d'oublier.

Sa minceur l'accompagna, tout comme ses vêtements de deuil. Elle resta tout le long de sa vie la même, presque évanescence et pourtant d'une présence de lame qu'on était parfois bien aise d'avoir croisé sans que rien n'arrive, on ne savait pourquoi. Elle tranchait l'air qu'elle traversait comme aurait fait le geste d'un meurtrier, ou celui, étonnamment précis, d'un calligraphe.

Elle pleura. Cela dura plus de trente ans. Plus que tous les délais de deuil imposés par toutes les civilisations. Quand toutes ses larmes furent biologiquement épuisées - cela peut arriver -, elle pleura en dedans d'elle-même, elle sentait cette eau qui coulait en elle, qui la fissurait de l'intérieur, la mettait en ruines doucement, au ralenti, inéluctablement. Mais elle s'habitua aussi, elle aima ce cœur en miettes parce que les miettes c'était encore un peu de lui, de cette explosion douce qu'avait été sa présence, puis de la violence, infinie dans le temps, qu'était sa disparition. Peut-être, se disait-elle, un jour, à force de miettes, il ne restera plus rien de tout cela, même plus l'énergie d'être droite au milieu de buissons et de corolles de mots, et puis ce sera fini. Mais rien ne finissait, et d'ailleurs elle n'avait pas envie que cela finisse jamais. Il y eut un temps où elle vit partout dans la rue le ventre des autres femmes s'arrondir, c'était parfois comme une hallucination, elle avait

l'impression que toutes les femmes étaient perpétuellement enceintes, et qu'elles se donnaient toutes rendez-vous sur son itinéraire. Elle se força à aimer son ventre plat et ses seins qui ne grossiraient jamais, mais resteraient fermes et droits, exactement identiques aux seins qu'il avait aimés et caressés. Et elle se disait heureuse que la dernière bouche à s'être posée sur ces seins était la sienne, qu'il n'y en aurait jamais d'autre.

Elle continua à cultiver ses plantes, au bout de trente ans elle s'intéressa aux plantes d'Algérie. Elle en chercha au cours de longues marches sur les quais de Paris, entre les bouquinistes, les grainetiers, et les marchands d'animaux, passant des livres aux fleurs, des fleurs aux crapauds en cage, puis à nouveau des crapauds aux boutures et aux tranches de vieux livres cornés, de graines mystérieuses à des dédicaces touchantes sur des pages très jaunes. La recherche dura des années, mais sa collection n'était pas très riche, si on comparait le nombre de ses plants aux heures passées à les chercher. Enfin, un jour elle entra chez un « herboriste-pépiniériste de Méditerranée », c'était ce qu'annonçait la pancarte au dehors. Elle demanda à l'homme qui se trouvait là s'il vendait des « plantes d'Algérie, pas du Maroc, ni de Tunisie, ni de nulle part ailleurs ». L'homme la regarda comme si ce qu'elle disait était parfaitement évident. C'était un homme presque encore jeune ; il avait peut-être une dizaine d'années de moins qu'elle. Il était grand, il avait des yeux sombres et liquides, exactement comme devenaient les éclats de nuit sur sa robe noire lorsqu'elle déambulait trop tard sous les arbres parisiens. Il lui dit qu'il comprenait, et il l'emmena dans une petite pièce « spécialisée », dit-il. Et il y avait là tout ce qu'elle ne connaissait pas encore, elle sembla enchantée. Patiemment, l'homme lui expliqua chaque plante, donna pour chacune deux noms, le nom français et le nom arabe, et la découverte semblait devoir être infinie. Le muflier, ou gueule-de-loup : *Ain el begra*, ou *Foum ed deb*. L'égilope à trois arêtes : *Sboulet elfar*. La grande brize ou langue de femme : *djouber* ou *halquane eraian*. L'épine blanche : *Bou mekberi*. La nigelle de Damas : *Nouar el mequittfa*, et puis des noms amusants ou dissonants : la salade algérienne, *ouidnet Taktout*. La queue de lièvre : *Dil elferouche*. La langue de chien : *Saboun el arais*. Le navet du diable : *Fachira*.

Ce premier jour elle acheta de la menthe à feuilles rondes, menthe baume Mersit, précisa le jeune homme en lui donnant le plant aux feuilles bleues. Elle voulait commencer par les parfums, dit-elle, et il approuva, parce que les parfums sont les plus difficiles à comprendre : à la fois fidèles et volatiles, ajouta-t-il. Deux jours plus tard elle revint dans la boutique, elle acheta cette fois-là un jasmin au tronc tourmenté. Pour la faire sourire, parce que ce tronc était un peu triste, lui dit-il, et puis aussi parce qu'elle était trop mince et qu'elle devait ajouter des herbes parfumées dans sa nourriture pour prendre des forces, il lui offrit une scille de mer : *feraoun*, et une paronyque argentée (il lui dit que cette dernière était tout simplement du thé arabe : *atai al arab*). Il écrivit les noms arabes sur de petites fiches, il avait une belle écriture, elle sourit, elle remercia. Elle ne voulut pas voir qu'il la regardait s'éloigner de la boutique ; elle n'y retourna pas pendant plusieurs semaines.

Dans son immeuble, on disait depuis toujours aux petits enfants qu'elle était en grand deuil, c'était parler comme dans les contes, ou comme les très vieilles dames, celles qui vivent aussi dans les pays méditerranéens, qu'elle imaginait écrasés d'un trop-plein de paroles, de lumière et de misère, l'Algérie - oui, en Algérie elle était certaine que les vieilles femmes, peut-être même les moins vieilles, les jeunes fiancées aussi, comme elle, celles qui perdaient leur amour dans les guerres, dans les attentats, les règlements de compte, celles-ci aussi étaient en grand deuil.

Elle s'occupa des plantes que lui avait données le vendeur, en même temps elle aima davantage encore le noir de son deuil. Elle aima cette plénitude sombre qui engloutissait les regards du monde pour les renvoyer vers les choses, les choses envoûtantes et muettes, plus profondes et plus douces que la vie des êtres. Les plantes qui respiraient la nuit autour d'elle lui apprenaient qu'il valait la peine de vivre cette harmonie faite d'éclats de silence et de douceur tranquille. Depuis que son appartement abritait des plantes d'Algérie, elle sut qu'il était mort pendant la nuit. Il avait murmuré son nom à elle quand il avait compris que tout s'accomplissait pour lui en s'anéantissant, et il n'avait pas été triste, de cela elle était certaine, il disait souvent que ceux qui meurent ne disparaissent pas, mais

laissent leur essence au reste du monde ; quand il avait murmuré son nom à elle en mourant, donc, il lui avait donné tout cela : sa jeunesse, sa confiance, son ajustement à l'amour, son corps tendre qui ne vieillirait jamais, et les parfums de la nuit noire de là-bas, que chaque matin il lui demandait d'enrouler autour d'elle, lorsqu'elle revêtait ses vêtements de deuil au milieu des jasmins, des menthes, des agaves et des asphodèles, comme sans doute il s'était enroulé de nocturne aveuglant, cette nuit-là.

Au moment où elle inventait pour lui cette mort moins dure, certaines images commencèrent à défiler à la télévision. C'était l'une des choses étranges depuis qu'il était mort, surtout depuis le 19 mars 1962, depuis qu'il n'y avait plus de guerre officielle. La télévision avait pris la place de la guerre. Ses couleurs, ses images de meurtre, de sang, de déchiquètement des êtres humains, son vocabulaire de victoire ou de défaite, ses mensonges, ses colonnes d'exilés, ses célébrations, ses terreurs. Et quand on n'avait plus eu d'images réelles, la télévision avait inventé de magnifiques tragédies-jeux où de jeunes hommes s'amusaient à concourir avec des jeunes femmes apparemment saines d'esprit, dans le but d'aller le plus loin possible vers l'approche de la mort. - Quelquefois le jeu ratait, les limites devenaient floues et les concurrents qui *voulaient faire comme si* ils mouraient vraiment, ça faisait scandale. - À l'époque où elle remplaça ses petits buissons de mots par les plantes algériennes, les images venues d'Alger montrèrent aussi des femmes-formes, voilées, se déplaçant avec de lourds mouvements de navires, et ce n'était pas par jeu. Elle se dit que ces femmes-là aussi étaient en « grand deuil », mais que c'était bien plus grave que les jeux qui rataient. Peut-être, comme elle, elles portaient le deuil de toute vie, de toute liberté, de tous les corps de femme que possède une femme dans sa vie, d'elles-mêmes tout entières, et puis aussi de toutes ces générations d'hommes qui s'étaient entretués pour la vérité, vérité qui n'existait qu'au moment de la mort, disait-on. Elle pensait que c'était évident, cet ajustement de l'être à soi-même, au moment de la mort. C'était comme dans l'amour. Ce n'était pas la peine de chercher, de jouer, ou de se précipiter. Cela venait à son heure. Aussi elle attendait sans hâte que cette jouissance-là revienne. La jouissance de l'ajustement. Sans hâte, sans haine et sans tristesse,

sans regrets non plus. Les hommes qui s'entretenaient savaient aussi que c'était d'ajustement qu'il s'agissait. Ce savoir expliquait leur farouche envie de mourir et de tuer celui d'en face. Tout ça c'était pour recevoir dans la figure la vérité madame soi-même, l'idée juste sur ce que l'on était vraiment, dans une silhouette définitive, et que l'on n'y revienne plus. Que personne ne puisse y revenir. Ils savent cela, les combattants, les terroristes, mais ils ne peuvent rien dire avant le moment de mourir. Et quand la mort vient : parce qu'ils la veulent explosive, ils n'ont plus le temps de prononcer le mot juste, le seul qui leur convienne, et qu'ils sont en train de trouver au moment où ils explosent. Alors, se disait-elle, il reste à recueillir *en grand deuil* cette vérité que les hommes en explosant n'ont pas le temps - du coup pas le courage non plus - de dire. Il reste à inventer la rondeur de ce mot qui aurait dû si bien s'ajuster à eux, si seulement ils avaient pris le temps d'aimer la lenteur des naissances et des essayages. Les plantes, elles, savent grandir en silence, et la femme longue cherchait en les soignant le mot juste, comme on guette un fruit qui mûrit lentement, le mot-fruit, pensait-elle, qui viendrait ouvrir les portes des tueries, exactement comme l'enfant qui naît à terme ouvre les cuisses de sa mère, et s'invente tout seul dans le premier cri.

Longtemps elle rêva de ce mot. N'était-ce pas aux hommes d'inventer le langage ? Elle lut Freud, Jung, et Lacan. Voltaire, Flaubert, Balzac, Claudel, Hugo, Céline, Proust, Breton, Malraux et tous les autres. Elle déchiffrait avec effarement ces certitudes rythmées, appuyées de concaténations rigides comme des chaînes de bague, et elle vit qu'aucun de ceux qui écrivaient là ne pensait à la chair des mots. Quel homme pourrait donc se pencher avec sollicitude sur cet instant fascinant comme le trou noir d'un puits, comme la courbe de la voûte nocturne, pour enfin s'extirper de la loi du monde et se rapprocher, le temps seulement d'un mot, se rapprocher de l'énergie ronde du moment où la vie naît de soi et s'échappe, si violemment, si magnifiquement ? Elle ne trouva pas cet homme-là, même pas cet écrivain-là.

Alors, elle retourna voir le botaniste algérien. L'homme lui conseilla de nouvelles espèces. Dans l'appartement de la longue femme mince, les buissons de vieux mots disparurent peu à peu,

l'homme lui fit découvrir que les plantes les plus intéressantes étaient les lianes, celles qui grimpaient sur les murs et s'agrippaient au plafond, celles qui pouvaient obstruer les fenêtres si l'on n'y prenait garde. Elle prit garde aux fenêtres, taillant précisément les tiges comme il le lui enseignait, mais elle accepta que les feuilles et les branches grêles envahissent le plafond. Ainsi elle n'entendit plus les courses et les cris d'enfants résonner dans l'appartement du dessus. Elle se trouva comme dans un cocon, loin des bruits de la vie, et elle en fut étrangement rassurée. Dans le même temps, elle accepta aussi chez elle les espèces qui avaient besoin de beaucoup d'air et de place, et qui ne pouvaient supporter que de vieux pots emplis de petits buissons de fleurs grosses de paroles à venir occuper l'espace à leurs côtés.

L'homme lui apprit que certaines lianes avaient plusieurs vies, parce qu'elles s'inventaient plusieurs lieux de naissance successifs. Une sorte de métempsychose végétale, en quelque sorte. Le pied se desséchait sur son premier lieu d'enracinement, et la liane s'enracinait ailleurs, un peu plus loin, avançant ainsi, mourant puis renaissant, conquérant l'espace dans une étrange dialectique de mort et de vie. La femme longue rêva longtemps sur ces lianes presque éternelles. L'homme lui dit qu'il était heureux qu'elle aime ces lianes, non seulement parce que lui-même les aimait, mais aussi, ajouta-t-il avec beaucoup de sérénité, parce qu'il existait un lien secret entre les plantes et les hommes. Les lianes lui ressemblaient un peu, à elle, lui dit-il. Comme elle, elles étaient longues et minces. Il dit cela en la regardant franchement, et elle n'y vit rien d'indécent. Il lui dit que lui-même était une sorte de liane. Il était né ailleurs, il était mort, et il revivait ici. Il lui montra une vieille photo d'enfant aux yeux sombres et liquides au milieu d'une très grande famille algérienne : c'est moi, dit l'homme. Puis une autre photo, le même enfant, au même endroit, et des décombres à la place de la famille : c'est moi, une semaine après la première photo, dit l'homme. Elle ne dit rien, elle regarda les dates derrière les photos. Les dates coïncidaient avec celles qu'elle croyait les siennes depuis ce mois de janvier 1962. Alors brusquement elle lui posa la question. Elle lui demanda si cette manière de revivre, après leur mort, chez les lianes, ne pouvait pas être utilisée pour un homme qu'on a aimé. Il lui dit que oui. D'ailleurs, dit-il, c'est ce que vous

faites, cet homme qui s'enlace autour de vous depuis tant d'années... « Mais », dit-elle, (et il lui sembla en parlant qu'elle parlait d'un problème très technique) « ne faut-il pas un... une racine première, un cadavre ? Je n'en ai pas. On m'a dit qu'il ne restait rien. Pas de corps. Rien n'est revenu de là-bas, pas un cercueil, pas un nom de lieu où pourrait se trouver une tombe. Pourtant on m'a dit qu'il était mort de manière certaine, pas seulement « disparu ». Non, mort ». Elle crut qu'il fallait encore expliquer quelque chose.

« Je sais », l'arrêta l'homme. « Moi aussi je m'enroule autour d'eux, (il montra la photo du petit garçon et de la famille) et je n'ai rien. Qu'ils soient d'un bord ou d'un autre, on demandait à ceux qu'on allait exécuter qu'ils creusent d'abord leur tombe, et j'ai eu beau chercher, c'était dans des endroits fous, inaccessibles. Des tombes communes, qui devenaient, après les exécutions, des charniers que l'on ne retrouvera jamais. Quelquefois les enfants d'aujourd'hui découvrent en jouant dans la poussière des fragments de choses indescriptibles qui leur servent d'osselets : c'est là. Mais combien sont là ? Est-ce votre mari ? Ou ma mère ? Et mes frères ? Mes oncles et tantes ? Ou tous ensemble mélangés ? Impossible de le savoir. Pourtant... Pourtant j'ai remarqué qu'une seule plante poussait à ces endroits. Une liane minuscule. Je l'ai cultivée, j'ai réussi pour quelques-unes à en faire des arbres plus solides que vous ! » Il rit, et disparut dans la pièce « spécialisée » de son magasin. La plante avec laquelle il revint était immense, en effet. Il riait, il était fier comme un tout petit enfant ayant trouvé son premier mot. Voilà, dit-il. Je vous la donne. Aucun botaniste ne vous croira si vous lui dites qu'il s'agit d'une *dame d'onze heures*, habituellement cette liane ne dépasse pas trente centimètres ! Je la gardais pour vous, parce que vous êtes toujours venue me voir à cette heure-là ». Elle était éblouie par la force des lianes. Il lui dit qu'on appelait parfois cette plante *lait d'oiseau* parce que de petites fleurs blanches et rares apparaissaient au milieu des feuilles presque noires. Il lui montra quelques-unes de ces étoiles timides, aux pétales bien séparés, qui s'ouvraient à l'abri de la haute forêt de lianes. Elle ne savait comment remercier. Il lui promit de lui livrer la plante, le pot était trop lourd pour elle. Il avait les yeux remplis de larmes, maintenant. Il lui affirma qu'elle allait très vite trouver comment le remercier.

En effet : quand il vint chez elle placer le fouillis de lianes solides tout contre son épaisse étagère à livres, elle avait trouvé. Elle lui dit que ce nom *lait d'oiseau* la faisait penser à des choses étranges, auxquelles elle ne devait jamais penser : l'ombre des forêts où les oiseaux naissent, et puis le lait de l'enfantement. Il répondit que l'on trouvait en effet ces petites fleurs blanches aux abords des forêts, en Algérie, dans des endroits improbables, ces endroits que les hommes choisissent le plus souvent pour accomplir des actes de guerres inavouables. Lorsque la liane est très longue, dit-il, elle donne parfois un fruit, mince, léger, fidèle et volatile comme les parfums que vous cherchiez chez moi, autrefois.

« C'est bien ce que je voulais dire », répondit-elle. Il sortit de son appartement, et se retourna en souriant pour lui dire encore : « Je pense comme vous : nous avons au moins le droit d'avoir des rêves de plante ». Il lui fit remarquer la date : 18 mars 2002. Je sais, répondit-elle, et ils rirent tous les deux.

Lorsqu'on trouva la longue femme mince, une semaine plus tard, elle était déjà verte, d'un beau vert lumineux. Elle pendait comme un fruit, longue, mince, légère, la nuque droite et les épaules baissées, bien dans l'axe, le haut de la tête tendu vers les nuages qui passaient depuis quarante ans. Elle avait réussi à mêler solidement ses cheveux aux plus hautes lianes de la *dame d'onze heures*, qui continuait vaillamment à lancer des lianes en s'appuyant sur le plafond de l'appartement. On ne réussit pas à la détacher. On l'enterra enlacée à la liane, que l'on coupa sans la tuer, mais qui repoussa grêle. Le même jour, on découvrit dans une boutique algérienne un herboriste pendu de la même manière à la même sorte de liane. Les deux affaires semblent liées, mais les enquêteurs ne parviennent pas à savoir pour quelle raison. D'autant que les botanistes ne savent pas donner le nom exact de ces gigantesques lianes, si ce n'est celui, enfantin, de *lait d'oiseau*, minuscule plante fragile de la forêt algérienne. Il leur manque le mot juste. Ils songent à l'inventer, mais ils veulent prendre leur temps, car un mot n'est jamais anodin.

Nadine Laporte
La donna lunga e sottile

Traduzione di *Giuseppina D'Esposito*

Lunga, sottile, in profondo lutto, dolore immenso

Una donna passò...

(Charles Baudelaire, «A una passante»)

Il 19 marzo 1962 fu un giorno molto lungo. A partire da quella data, lei smise di mangiare regolarmente. Non si era coricata la sera prima, voleva accogliere in piedi l'alba, come lui avrebbe voluto che facesse. A meno che non fosse vissuto, pensava, a meno che la loro vita in quelle ultime settimane di guerra in cui l'avrebbe nascosto non avesse fatto crescere nei vasi dei loro balconi così tante rose rampicanti e piccoli aranci da far svanire i limiti del mondo, al punto che né lei né lui avrebbero avuto più bisogno di lasciare il vasto letto coniugale nuovo di zecca, dove il sonno li prendeva insieme, le braccia ancora piene del peso dell'altro, le labbra ancora chiuse sul piacere gustato, masticato, assaporato, ingoiato, abbracciati, stesi sulle lenzuola con i capelli sparpagliati, aureola intorno alle teste; lei era bionda, lui era bruno.

Ma dopo quel giorno di gennaio 1962, quando si era imbarcato per Algeri, la vita aveva coricato quei fiori nei canaletti di scolo. Poi aveva avuto cura di spegnere i colori. Alla fine aveva strappato il blu del cielo al di sopra della giovane donna sottile. Poco a poco i giorni erano diventati così lunghi che la giovane non si era turbata nel ricevere la lettera ufficiale bordata di nero. Sapeva che sarebbe andato tutto così. Aveva guardato con attenzione il nero di quel bordo. Ne aveva a lungo auscultate le sfumature; aveva visto come quel nero imponeva di inghiottire il mondo intero. Da quel nero le parole furono dapprima divorate, le parole che annunciavano la morte del giovane *sul campo di battaglia*, le parole cariche di significato, ma inespressive. Poi subito il nero del bordo, come un soldatino, obbedì a quella forza centripeta che è quella del lutto, una forza che attira nel suo nulla tutti i colori e gli odori del mondo, non per

annientarli, ma per renderli più profondi, più ampi, più estesi, per dar loro la dimensione del presente, del futuro e del passato infinito. Le tracce su un foglio possono vivere una vita più potente della vita degli uomini. Basta guardarle. Lei le guardò, annuì.

In quel preciso giorno dunque, il 19 marzo 1962, smise di mangiare, perse il suo nome, volle che nessuno più la chiamasse con quel nome, che lui aveva gridato, lo sentiva ancora ogni mattina, lo sentiva ogni pomeriggio, ogni sera, aveva il suono della sua voce da qualche parte dentro di lei. Lui aveva gridato il suo nome dalla passerella del piroscafo quando era partito. Non era solo quel giorno, erano tutti lì, incollati al parapetto, tutti uguali con i loro berretti e i capelli rasati, ma lui, lei non aveva visto e sentito che lui, e di quegli uomini che a poco a poco perdevano i loro tratti distintivi, non aveva pensato nulla; quel giorno di gennaio 1962, aveva avuto solo la strana impressione che tutti quei giovani cominciassero ad assomigliare a lui, a lui. Gli avevano preso in prestito le spalle, l'ampiezza del busto stretto nell'uniforme, le braccia e le mani che conosceva tanto bene e che, quel giorno, conosceva meglio ancora di quanto avesse fatto fino ad allora, perché da mesi, da quando si erano fatti più forti i rumori di bombe dall'altro lato del mare, e più visibili i fiotti di sangue di fronte alla spiaggia dove lei lo trascinava i giorni in cui lui era di cattivo umore, da quel primo giorno d'incertezza, lei aveva immagazzinato nella memoria ogni centimetro della pelle di lui, ogni fioritura di sapore, ogni fremito di odore che veniva da lui, ogni sfioramento delle sue dita, dei suoi palmi, della sua bocca, e di quell'interno delle cosce così sensibile. Senza dir nulla, ogni giorno, ogni notte di quegli ultimi mesi, aveva assaporato, accumulato, classificato tutto ciò che proveniva dal corpo di lui, i loro passi lenti, i piatti e i vini e l'acqua che preferiva, il rumore della sua gola quando ingoiava, lo sbattere delle sue ciglia, il disegno delle sopracciglia in tutte le espressioni di giorno e di notte, la forma esatta delle sue labbra a ogni parola che pronunciava, il tocco effimero della sua pelle appena rasata che qualche ora più tardi non era già più la stessa, il suo respiro mentre dormiva, le sue dita che si muovevano durante il sonno, il modo con cui la stringeva durante l'amore, così forte che le sue costole scricchiolavano, le toglieva il respiro, lei rideva, diceva «mi allunghi fino alle nuvole», lui rispondeva «ti do la tua forma per sempre».

Le aveva dato quella forma, e così lei fu lunga, per sempre, lui l'aveva predetto, e per tutta la sua vita, anche dopo quel 19 marzo, lei ebbe la nuca dritta e le spalle abbassate, ben in asse; la parte alta della testa protesa verso quelle nuvole che continuavano a passare e che sarebbero passate ancora per lei, nei quarant'anni a venire, quando lui, lui che le aveva fatto desiderare quotidianamente, ostinatamente, di stare dritta tanto da poter raggiungere la volta del cielo, lui, le sue mani, le sue braccia, le sue labbra, le sue parole erano scomparse. Per molto tempo lei non seppe precisamente dove, nella sabbia di un deserto come pareva ce ne fossero dall'altro lato del mare, di fronte a Marsiglia e al suo porto di marinai e soldati, o forse nell'esplosione di un villaggio incendiato, o forse nello sguardo di un bambino sul punto di essere ucciso da una pallottola in testa perché non parli, o forse al contrario perché ha parlato, o se lo seppe un giorno lo dimenticò: nel terrore degli sgozzati, nella paura degli attentati che strappavano braccia e gambe insieme, in uno dei caffè di Algeri dove le donne fanno vorticare i loro abiti estivi, ridono e poi, senza sapere perché si accacciano urlando quando le schegge delle granate penetrano nel loro ventre e dilanano i loro seni.

Tutto ciò non lo seppe per molto tempo. Nessuno intorno a lei voleva saperlo e nemmeno immaginare che si potesse sapere qualcosa. Aveva rivisto uno dei loro compagni molto tempo dopo, questi era stato nell'aviazione. Era stato più fortunato forse perché era ambizioso o forse perché credeva nella guerra in generale. Lei non volle porsi la dura domanda assurda: perché lui piuttosto che un altro; non voleva diventare folle, per rispetto a lui. Quello, quello che era nell'aviazione, le aveva assicurato che loro non avevano fatto niente di male laggiù. Disse, ad esempio, che quando un aereo lasciava cadere le bombe, era solo per fare paura, su asini e cammelli, oppure su villaggi vuoti. Certamente. Non poté spiegare come sapessero che quei villaggi erano vuoti. «Si sapeva», disse, e ciò sembrava bastargli. Mentiva, non guardava le sue parole negli occhi; lei, sì. Le bombe non erano cadute soltanto sugli asini, la prova: lui non era tornato. Rimasto sotto una bomba, accanto all'asino, oppure evirato, decapitato, per rappresaglia dopo una bomba sganciata dal suo compagno e che aveva mancato l'asino per colpire

un villaggio di uomini, donne, vecchi e bambini di cui non avevano ritrovato che brandelli.

Si erano sposati sei mesi prima di quel giorno del 1962 quando lui era salito sul piroscafo a Marsiglia, insieme agli altri che si erano messi ad assomigliargli. Quando lui non tornò, lei cancellò dalle carte ufficiali quel nome di donna che lui era stato l'ultimo a dire, e divenne la vedova P.

E i giorni furono lunghi, e lei non conservò sulla tavola della cucina che lo stretto necessario per non morire: la caraffa d'acqua, il pezzo di pane durissimo alla fine della settimana perché non lo conservava nel cestino dopo averlo comprato e ne rosicchiava la crosta come fosse un ciottolo, a volte un pomodoro, dell'olio e, quando passava la vicina, uno yogurt o un frutto. Per lunghi anni, sentì i passi di una famiglia con dei bambini nell'appartamento di sopra e la donna, due o tre volte, le portò un pezzo di dolce - è il compleanno della piccola - oppure una scodella di zuppa - a noi piace molto, è una ricetta di mia suocera, vorrei fargliela provare. Lei ringraziava. Non era stupita. Amava quei rumori che manifestavano così tanta energia sopra di lei. Era un omaggio a ciò che il mondo conteneva d'indispensabile e ormai inaccessibile a lei: la vita. Le corse dei bambini, i giochi tranquilli del pomeriggio, i pianti all'ora del bagno la sera oppure dopo una caduta, - sentiva la caduta -, le urla dei piccoli. In quegli appartamenti dai divisori così sottili - si sarebbe detto che il pavimento del piano di sopra le fungesse direttamente da tetto - indovinava prima di sentirli i nonnulla quotidiani, la solennità dei compleanni, la curva di una guancia, la serenità intensa delle sere nel lettone, più tardi lo sbattere delle porte degli adolescenti e la loro musica che pretendeva di essere ribelle. La noia, anche. Avvertì la noia. La noia era preziosa quanto il resto. Era questo che lei viveva ogni giorno senza dire nulla. Essendo sempre da sola, non parlava quasi mai, ma faceva crescere in ogni angolo del suo piccolo appartamento dei cespugli di parole che richiedevano una cura attenta, inaudita, un amore di tutti i momenti perché si mettessero in movimento, nel corso degli anni, le braccia e le gambe del fogliame, dei merletti d'ombra, dei lunghi e delicati steli di noia domestica, delle corolle di lettere misteriose che aveva fatto schiudere come bambini.

Mangiando così poco e occupandosi esclusivamente dei suoi misteriosi lavori di giardinaggio, facendo crescere parole mai sentite, perse le sue rotondità di giovane sposa, frutto promesso alla piena maturazione delle stagioni, e divenne così sottile che presto nel palazzo e per strada si parlava di lei soltanto come «la giovane donna tanto sottile», più tardi come «la donna lunga e sottile», più tardi ancora si sarebbe detto «la vecchia signora sottile», se non fosse accaduto nulla. Divenne ben presto la sola a ricordarsi nel palazzo che un tempo quella scala era stata nuova di zecca e che la distribuzione delle stanze negli appartamenti avveniva seguendo i desideri delle giovani coppie appena sposate, come quella che aveva formato, quel giorno lontano, quando il blu del cielo ancora non si era sbiadito per quella strana impossibilità di dimenticare.

La sua esilità la accompagnò, così come i suoi abiti da lutto. Rimase la stessa per tutta la vita, quasi evanescente, e tuttavia di una presenza tagliente che, pur senza una ragione precisa, si era talvolta ben contenti di aver incrociato senza conseguenze. Tagliava l'aria che attraversava come il gesto di un assassino o quello sorprendentemente preciso di un calligrafo.

Pianse. Per più di trent'anni, più del tempo di lutto previsto da qualsiasi cultura. Quando tutte le lacrime furono fisicamente esaurite, - può accadere -, pianse dentro di sé, sentiva quell'acqua che colava dentro di lei, che la minava dall'interno, la sgretolava dolcemente, lentamente, ineluttabilmente. Ma vi si abituò, amò il suo cuore in frantumi, perché i frantumi erano ancora parte di lui, di quella dolce esplosione che era stata la sua presenza, poi della violenza, infinita nel tempo, che era la sua scomparsa. Può darsi, diceva a se stessa, che un giorno, a furia di frantumarsi, non rimarrà più nulla di tutto ciò, neppure l'energia di restare dritta tra i cespugli e le corolle di parole, e poi finirà tutto. Ma non stava per finire nulla e, d'altra parte, non aveva nessuna voglia che finisse per sempre. Ci fu un tempo in cui vedeva ovunque per strada il ventre delle altre donne arrotondarsi, a volte era quasi un'allucinazione, aveva come l'impressione che tutte le donne fossero perennemente incinte e che si dessero tutte appuntamento lungo il suo percorso. Si sforzò di amare il suo ventre piatto e i suoi seni che non sarebbero mai diventati gonfi ma sarebbero rimasti sodi e alti, esattamente identici a quei seni che lui aveva amato e

accarezzato. E lei si diceva felice che l'ultima bocca a posarsi sui suoi seni fosse stata la sua, che non ve ne sarebbe stata altra.

Continuò a coltivare le sue piante, dopo trent'anni si appassionò alle piante dell'Algeria. Le cercò in ampie camminate sui lungofiume di Parigi, tra le bancarelle di libri, i venditori di semi e i venditori di animali, passando dai libri ai fiori, dai fiori ai rospi in gabbia, poi nuovamente dai rospi alle talee e a parti monche di vecchi libri usati, da semi misteriosi delle piante alle dediche toccanti sulle pagine ingiallite dei libri. La ricerca durò anni, tuttavia la sua collezione non era molto ricca se si metteva a confronto il numero delle piante con le ore passate a cercarle. Finalmente un giorno entrò da un «erborista e vivaista di piante del Mediterraneo», così com'era scritto fuori sull'insegna. Chiese a quell'uomo se vendesse «piante dell'Algeria, non del Marocco, della Tunisia o di qualsiasi altra parte». L'uomo la guardò come se ciò che diceva fosse perfettamente evidente. Era un uomo ancora giovane; forse aveva una decina di anni meno di lei. Era alto, aveva gli occhi scuri e liquidi, esattamente come diventava il bagliore della notte sul suo vestito nero quando si attardava passeggiando sotto gli alberi parigini. Lui le disse che capiva e la condusse in una piccola stanza «specializzata», disse. Lì c'era tutto quello che la donna non conosceva ancora, sembrò incantata. Pazientemente l'uomo le spiegò ogni pianta, diede a ciascuna due nomi, quello francese e quello arabo, e la scoperta sembrava dover essere infinita. Antirrino o bocca di leone: *Ain el begra* oppure *Foum ed deb*. La cerere allungata: *Sboulet elfar*. La briza maggiore o lingua di suocera: *djouber* oppure *halquane eraian*. Il biancospino comune: *Bou mekberi*. L'anigella di Damasco: *Nouar el mequittfa*. E poi dei nomi divertenti o dissonanti: l'insalata algerina, che sarebbe la valeriana di Algeri: *ouidnet Taktout*. La coda di lepre: *Dil elferouche*. La lingua di cane: *Saboun el arais*. La rapa del diavolo: *Fachira*.

Quel giorno la donna comprò della menta a foglie rotonde, menta balsamica del *Mersit*, precisò il giovane dandole la pianta a foglie blu. Voleva iniziare dai profumi, disse lei, e lui approvò perché i profumi sono i più difficili da comprendere, allo stesso tempo fedeli e volatili, aggiunse. Due giorni più tardi, la donna tornò al negozio e, questa volta, comprò un gelsomino dal fusto tormentato. Per farla sorridere, perché quel fusto era un po' triste, le disse, e poi

perché lei era troppo sottile, e doveva aggiungere delle erbe profumate nel cibo per riprendere le forze, le offrì una drimia o cipolla marittima: *feraoun*, e una *paronichia argentea* (le disse che quest'ultima era semplicemente del tè arabo: *atai al arab*). Scrisse i nomi arabi su dei foglietti, aveva una bella scrittura, lei sorrise, ringraziò. Non volle sapere se la guardava mentre si allontanava dal negozio; non vi tornò per diverse settimane.

Nel suo stabile si diceva da sempre ai bambini che era in lutto stretto, era raccontata come nelle fiabe, o come le vecchie signore, quelle che vivono nei paesi mediterranei, che lei immaginava schiacciate da troppe parole, luce e miseria, l'Algeria - sì, in Algeria, era sicura che le donne anziane, forse anche le meno anziane, le giovani fidanzate anche, come lei, quelle che perdevano il loro amore nelle guerre, negli attentati, nei regolamenti di conti, anche loro erano in lutto stretto.

Si occupò delle piante che il venditore le aveva dato, ma allo stesso tempo amò sempre più il nero del suo lutto. Amò quella pienezza scura che inghiottiva gli sguardi del mondo per rinviarli verso le cose, le cose ammalianti e mute, più profonde e più dolci della vita degli esseri. Le piante che respiravano la notte intorno a lei, le insegnavano che valeva la pena vivere quell'armonia fatta da frammenti di silenzio e tranquilla dolcezza. Da quando il suo appartamento iniziò a ospitare le piante algerine, seppe che lui era morto durante la notte. Lui aveva mormorato il nome di lei quando aveva capito che tutto si stava compiendo per lui annientandolo e non era stato triste, lei ne era certa, lui diceva spesso che coloro che muoiono non spariscono, ma lasciano la loro essenza al resto del mondo; quando aveva sussurrato il suo nome morendo, le aveva donato dunque tutto ciò: la sua giovinezza, la sua fiducia, il suo accondiscendere all'amore, il suo corpo tenero che non sarebbe mai invecchiato, i profumi della notte nera di laggiù, che ogni mattina le chiedeva di avvolgere intorno a lei quando indossava gli abiti del lutto tra i gelsomini, la menta, le agavi, gli asfodeli, come lui si era avvolto di oscurità accecante, proprio quella notte.

Quando inventò per lui quella morte meno dura, alcune immagini iniziarono a sfilare alla televisione. Era una di quelle cose

strane dopo la sua morte, soprattutto dopo il 19 marzo 1962, dopo la fine della guerra ufficiale. La televisione aveva preso il posto della guerra. I suoi colori, le sue immagini di morte, di sangue, di brandelli di esseri umani, il suo vocabolario di vittoria o di sconfitta, le sue menzogne, le colonne di esiliati, le sue celebrazioni, i suoi terrori. E quando non c'erano più immagini reali, la televisione aveva inventato magnifiche tragedie-gioco in cui giovani maschi si divertivano a gareggiare, insieme a fanciulle apparentemente sane di mente, ad andare quanto più vicino possibile alla morte. - Qualche volta il gioco falliva, i limiti diventavano poco nitidi e i concorrenti *che volevano fare come se* morivano veramente, questo faceva scalpore. - Quando la donna rimpiazzò i suoi cespugli di parole con le piante algerine, le immagini di Algeri mostravano delle forme-donna, velate, che si spostavano con gravi movimenti, come sagome di navi, e non era per gioco. Si disse che anche quelle donne erano in «lutto stretto», che era molto più grave dei giochi falliti. Forse, come lei, loro portavano il lutto di tutta la vita, di tutta la libertà, di tutti i corpi di donna che una donna possiede nella sua vita, di esse stesse per intero, e poi anche di tutte quelle generazioni di uomini che si erano uccisi a vicenda per la verità, verità che non esiste se non al momento della morte, si diceva. Pensava che fosse evidente, questo accondiscendere dell'essere a se stesso nel momento della morte. Era come in amore. Non valeva la pena cercare, giocare, o precipitarsi, ogni cosa arrivava a tempo debito. Così attendeva senza fretta che quella gioia tornasse. La gioia dell'accondiscendere. Senza fretta, senza odio e senza tristezza, senza rimpianti nemmeno. Gli uomini che si uccidevano tra loro sapevano anche che di accondiscendenza si trattava. Sapere questo spiegava la loro feroce voglia di morire e di uccidere quello di fronte. Tutto ciò per ricevere in faccia la signora verità in persona, l'idea esatta su ciò che si era veramente, in una forma definitiva, e senza nessuna possibilità di ritorno. Per nessuno. Lo sanno i combattenti, i terroristi, ma non possono dire nulla prima di morire. E quando la morte viene, poiché la vogliono esplosiva, essi non hanno più il tempo di pronunciare la parola giusta, la sola che convenga loro e che stanno trovando nel momento in cui esplodono. Dunque lei diceva a se stessa che resta da raccogliere *in lutto stretto* questa verità che gli uomini esplodendo

non hanno il tempo – ma neppure il coraggio - di dire. Resta da inventare la rotondità di quella parola che avrebbe dovuto adattarsi a loro, se soltanto avessero avuto il tempo di apprezzare la lentezza delle nascite e dei tentativi. Le piante, loro, sanno crescere in silenzio, e quella donna lunga cercava, curandole, la parola giusta, come si spia un frutto che matura lentamente, la parola-frutto, pensava, che avrebbe aperto le porte dei massacri, proprio come il bambino che nasce naturalmente apre le cosce della madre e s'inventa da solo nel primo grido.

A lungo sognò questa parola. Non spettava agli uomini inventare il linguaggio? Lesse Freud, Jung e Lacan. Voltaire, Flaubert, Balzac, Claudel, Hugo, Céline, Proust, Breton, Malraux e tanti altri. Decifrava turbata quelle certezze ritmate, fondate su concatenazioni rigide come catene carcerarie, e vide che nessuno di loro scriveva pensando alla sostanza delle parole. Quale uomo avrebbe dunque potuto sporgersi premurosamente su quell'attimo affascinante come il buco nero di un pozzo, come la curva della volta notturna, per strapparsi finalmente dalla legge del mondo e avvicinarsi, il tempo soltanto di una parola, avvicinarsi all'energia piena del momento in cui la vita nasce da sé e sfugge così violentemente, così splendidamente? Non trovò quell'uomo, neppure quello scrittore.

Allora ritornò dal botanico algerino. L'uomo le consigliò nuove specie. Nell'appartamento della donna lunga e sottile, i cespugli di vecchie parole scomparvero a poco a poco, l'uomo le fece scoprire che le piante più interessanti erano le liane, quelle che si arrampicano sui muri e si aggrappano al tetto, quelle che possono ostruire le finestre se non si fa attenzione. La donna fece attenzione alle finestre tagliando gli steli esattamente come lui le insegnava, ma lei accettò che le foglie e i rami gracili invadessero il tetto. Così non sentì più le corse e i gridi dei bambini risuonare nell'appartamento di sopra. Si ritrovò come in un bozzolo, lontano dai rumori della vita, e ne fu stranamente rassicurata. Allo stesso tempo, accettò anche nel suo appartamento le specie che avevano bisogno di molta aria e molto spazio, e che non potevano sopportare che dei vecchi vasi, pieni di piccoli cespugli di fiori gonfi di parole da dire, occupassero lo spazio intorno a loro.

L'uomo le spiegò che alcune liane avevano più vite perché s'inventavano più luoghi di nascita successivi. Una sorta di

metempsicosi vegetale, in qualche modo. Il piede nel primo radicamento s'inaridiva e la liana si radicava altrove, un po' più lontano, avanzando così, morendo, poi rinascendo, conquistando lo spazio in una strana dialettica di morte e di vita. La donna lunga fantasticò per molto tempo su quelle liane quasi eterne. L'uomo le disse che era felice che le piacesse, non solo perché anche lui le amava, ma anche, aggiunse con molta serenità, perché esisteva un legame segreto tra le piante e gli uomini. Le liane un po' le somigliavano, sì, era così, le disse. Come lei, erano lunghe e sottili. Lo disse guardandola con franchezza, e la donna non ci vide nulla d'indecente. Le disse che lui stesso era una specie di liana. Era nato altrove, era morto e riviveva lì. Le mostrò una vecchia foto di bambino dagli occhi scuri e umidi in mezzo a una numerosa famiglia algerina: sono io, disse l'uomo. Poi un'altra foto, lo stesso bambino, nello stesso ambiente, e delle macerie al posto della famiglia: sono io, una settimana dopo la prima foto, disse l'uomo. Lei non parlò, guardò le date dietro le foto. Le date coincidevano con quelle che lei credeva le sue dopo quel mese di gennaio 1962. Allora bruscamente lei gli fece la domanda. Gli chiese se quella maniera di rivivere, dopo la loro morte, nelle liane, non potesse essere applicata a un uomo che si è amato. Le disse di sì. D'altronde, disse, è ciò che lei fa, quell'uomo che le si avvolge intorno da tanti anni... «Ma», disse lei (e gli sembrò, nel parlare, che lei parlasse di un problema molto tecnico) «non c'è bisogno di un... una radice primigenia, un cadavere? Io non ne ho. Mi hanno detto che non ne è rimasto nulla. Nessun corpo. Niente è tornato da laggiù, nessuna bara, nessun nome di un luogo in cui potrebbe trovarsi una tomba. Mi hanno detto che era sicuramente morto, non 'disperso' soltanto, no, morto». Lei credette di dover aggiungere altro.

«Lo so», la fermò l'uomo. «Anch'io mi avvolgo intorno a loro (le mostrò la foto del ragazzino e della famiglia) e non ho nulla. Di qualunque parte fossero, si chiedeva a coloro che stavano per essere giustiziati, di scavare prima la loro fossa, e per quanto ho cercato, era in luoghi pazzeschi e inaccessibili. Tombe comuni che diventavano, dopo le esecuzioni, dei carnai che non si sarebbero più ritrovati. A volte, i bambini oggi scoprono giocando nella polvere frammenti di cose indescrivibili che usano per giocare: è lì. Ma

quanti ve ne sono? C'è suo marito? Mia madre? E i miei fratelli? I miei zii e le mie zie? O sono mischiati tutti insieme? Impossibile saperlo. Tuttavia... tuttavia ho notato che solo una pianta cresceva in quei luoghi. Una liana minuscola. L'ho coltivata, sono riuscito per qualcuna di esse a farne degli alberi più solidi di lei». Lui rise e scomparve nella stanza «specializzata» del suo negozio. La pianta con cui ritornò era immensa, infatti. Rideva, era fiero come un bambino che ha appena detto la sua prima parola. Ecco, disse, gliela regalo. Nessun botanico le crederà mai se gli dice che si tratta della *Dama delle undici*, che abitualmente non supera i trenta centimetri! La conservavo per lei perché lei è sempre venuta a trovarmi a quell'ora. Lei era affascinata dalla forza delle liane. L'uomo le disse che a volte si chiama questa pianta con il nome di «latte d'uccello» perché i fiorellini bianchi e rari crescono tra foglie quasi nere. Le mostrò alcune delle sue timide stelle, dai petali separati, che si aprono al riparo delle alte foreste di liane. Lei non sapeva come ringraziare. Le promise di consegnarle la pianta, il vaso era troppo pesante per lei. Lui aveva gli occhi pieni di lacrime, ora. Le disse che ben presto avrebbe trovato come ringraziarlo.

Infatti, quando andò da lei per sistemare il groviglio di liane solide contro il massiccio scaffale di libri, aveva trovato come. Gli disse che quel nome «latte di uccello» le faceva pensare a delle cose strane, alle quali non avrebbe dovuto mai pensare: l'ombra delle foreste dove nascono gli uccelli, e poi il latte della nascita. Lui rispose che, infatti, questi piccoli fiori bianchi si trovavano ai limiti delle foreste, in Algeria, in luoghi improbabili, luoghi che gli uomini scelgono spesso per compiere dei crimini di guerra inconfessabili. «Quando la liana è molto lunga», disse, «a volte offre un frutto, sottile, leggero, fedele, evanescente come i profumi che lei aveva un tempo cercato nel mio negozio».

«È proprio quello che volevo dire», rispose lei. Lui uscì dall'appartamento e si voltò verso la donna sorridendo per dirle: «La penso come lei: abbiamo almeno il diritto di avere sogni di pianta». Le fece notare la data: 18 marzo 2002. Lo so, rispose lei, e risero tutti e due.

Quando trovarono la donna lunga e sottile una settimana dopo, era già verde, di un bel verde luminoso. Pendeva come un frutto,

lunga, sottile, leggera, la nuca dritta e le spalle abbassate, ben in asse, la parte alta della testa tesa verso le nuvole che passavano ormai da quarant'anni. Era riuscita a intrecciare saldamente i suoi capelli alle liane più alte della *Dama delle undici* che continuava a lanciare coraggiosamente altre liane appoggiandosi al soffitto dell'appartamento. Non riuscirono a staccarla. La seppellirono avvinta alla liana che fu tagliata senza ucciderla, ma che rispuntò gracile. Lo stesso giorno, scoprirono in un negozio algerino, un erborista impiccato allo stesso modo allo stesso tipo di liana. Le due storie sembrano legate, ma gli investigatori non ne hanno capito il motivo. Inoltre i botanici non hanno saputo dare un nome esatto a quella gigantesca liana, se non quello infantile di *latte d'uccello*, minuscola pianta fragile della foresta algerina. Manca loro il termine esatto. Pensano di poterlo inventare, ma non hanno fretta, perché una parola non è mai innocua.

Danielle Malenfant
Le départ de Blanche-Page

-J'en ai assez de la vie de château ! s'écria un jour Blanche-Page. Les grasses matinées, les serviteurs dévoués, l'absence de responsabilité, tout cela me lasse. J'envie les filles du peuple et leur besogne : cuire le pain, laver les planchers, servir son prochain... la vraie vie, en somme !

Depuis sa tendre enfance, Blanche-Page se voyait confinée à une existence monotone de princesse gâtée. Ses parents, Rouge-Vive et Vert-Mignon, lui interdisaient le moindre effort. Dès son réveil, une femme de chambre lui apportait des vêtements frais lavés et repassés. Telle une poupée, on la coiffait, l'habillait, la dorlotait. Le cuisinier coupait sa nourriture en petites bouchées avant de la lui présenter sur un plateau d'argent. Aussitôt que Blanche-Page levait le petit doigt, quatre serviteurs se jetaient à ses pieds, prêts à satisfaire ses moindres caprices. Jamais la princesse ne s'éloignait de sa chambre sans la présence de plusieurs gardes du corps chargés de veiller sur sa sécurité. Leur mission : empêcher Blanche-Page de trébucher dans les nombreux escaliers du palais.

Forcée à l'inactivité, la princesse s'ennuyait à mourir. Depuis plusieurs années, elle observait les employées du château. Les servantes vaquaient à leurs occupations quotidiennes le sourire aux lèvres et sans jamais faire la grève. L'enfant gâtée aurait volontiers changé de rôle avec n'importe laquelle de ces heureuses travailleuses. Le lendemain de son vingt-huitième anniversaire marqua le début d'une profonde réflexion :

- Chers parents... sans doute refusent-ils de me voir grandir. Ils ne sont pas méchants, seulement ignorants, incompetents et inconscients. Peut-être pourrais-je faire quelque chose de mes dix doigts si on m'en laissait le loisir ? C'est décidé. Je déménage. C'est le seul moyen de devenir autonome.
(Que de sagesse chez cette princesse élevée dans la paresse !)

Blanche-Page convoqua le roi et la reine au salon le plus long pour leur faire part de sa courageuse décision. Le couple royal se présenta aussitôt après avoir reçu l'invitation. À les voir assis sur le bout de leur trône, à condition de les observer assez longtemps, on les devinait anxieux, soucieux, inquiets, perplexes, curieux et préoccupés. Quelle surprise la princesse leur réservait-elle ?

Attendrait-elle un enfant roi ? Le vieux père ne pouvait le concevoir, au propre comme au figuré, puisqu'il avait subi une vasectomie. Un bébé aurait-il été engendré sans que le roi croise son futur gendre ? Décidément, l'étendue de ce château comportait quelques inconvénients. À l'autre extrémité du long salon, Blanche-Page appréhendait la réaction de ses parents. Sa décision était irrévocable, mais son courage diminuait de façon notable. Elle en prit note. Mieux valait s'éloigner au plus vite.

Blanche-Page recula son fauteuil. La distance entre elle et ses parents augmenta à vue d'œil. La communication risquait d'être difficile.

- Père, mère, commença dignement la princesse (elle parlait fort, car le roi n'entendait que d'une oreille) il est temps que je vous libère de vos obligations...

- De conseillère ? s'attrista la mère.

- Financières ? se réjouit le père.

- Surtout pas ! répliqua la future héritière. Je connais votre générosité légendaire.

Le roi l'interrompit :

- Tout cela ne rime à rien ! Venez-en au fait, mon enfant. Quelle est donc cette importante nouvelle pour laquelle vous nous avez réunis ?

Un peu pressé et pas très patient, le roi préférait tout de même savoir de quoi il retournait avant de s'en retourner.

- Voici. J'ai décidé de quitter le nid, murmura Blanche-Page, intimidée.

- Quitter votre lit ? questionna le monarque, surpris. Il est vrai qu'à trois heures de l'après-midi...

Vert-Mignon n'avait rien compris. La reine, si ! Elle lâcha un grand cri qui rebondit sur le mur derrière Blanche-Page et revint s'éteindre au fond de la gorge maternelle.

- Ahhhh... ma fille s'en va... ahhhhh !

La reine s'effondra. Le roi, en la ramassant, feignit de ressentir la même tristesse que sa maîtresse. Il venait de décoder le message. Réprimant à grand-peine sa joie soudaine, il songea :

- Enfin ! L'heure de la liberté a sonné.

Un garde du corps, croyant que quelque chose clochait, s'approcha de la tête du roi et entendit très clairement : ding !, ding !, ding ! De charmantes petites cloches tintaient joyeusement dans la tête majestueuse et lui donnaient le goût de danser. Cela aurait été mal vu dans les circonstances. Le roi se contenta de reprendre le fil de ses pensées. C'était un joli fil blanc, symbole de joie pour les superstitieux. Le souverain s'imaginait que lui et sa douce jouiraient bientôt d'un peu d'intimité et, avec un peu de chance, jouiraient tout court ! La reine refusait trop souvent de se livrer au royal devoir conjugal. Pudique, elle ressortait continuellement le même argument :

- Les murs de ce château ont des oreilles et ma fille, également. J'ai peur que vos gémissements ne l'indisposent. Elle est si jeune.

Le temps passait, Blanche-Page vieillissait, et le roi languissait. Le monarque aimait bien sa petite princesse, mais diable qu'elle prenait de la place dans un château ! La jeune femme monopolisait quotidiennement douze salles de bain, n'en laissant que huit à l'usage de ses parents. C'était insupportable ! Blanche-Page semait des vêtements sur son passage, comme d'autres laissent tomber des miettes de pain, sans doute pour ne pas s'égarer dans l'immense bâtiment. Des souliers de verre et des robes de bal poussaient un peu partout dans les corridors, si bien que cette étrange végétation occupait deux jardiniers à plein temps ainsi que plusieurs jardinières de terre cuite. La reine Dufoyer ne s'en formalisait pas. Complètement aveuglée par l'amour qu'elle vouait à sa fille, elle ne voyait rien. La souveraine s'enorgueillissait même de cette collection

de plantes incomparables qui créaient, selon elle, un décor rare et précieux.

Poursuivant sa réflexion, le roi calcula sur ses doigts le nombre d'heures que Blanche-Page consacrait chaque jour à l'entretien de sa beauté. N'ayant à sa portée que ses deux mains pleines de pouces, le souverain dut arrêter le compte à dix. C'était déjà beaucoup. De plus, Blanche-Page dérangeait sans cesse le miroir magique pour vérifier les résultats de ses efforts. Celui-ci s'en plaignait :

- J'en ai assez de voir le même visage à longueur de journée ! Blanche-Page me traite comme un objet. J'exige qu'on me transporte dans une autre salle ! Si ça continue, je décroche.

S'il fallait que la glace se brise ! Le royaume subirait sept années de malheur. Sa Majesté craignait le décrochage. Dans tout le pays, différentes politiques visaient à contrer ce fléau et à empêcher l'exode des jeunes gens réfléchis vers d'autres patries. D'un autre côté, ce miroir était un grand parleur et un petit faiseur. Le roi décida de le reléguer aux oubliettes afin de lui apprendre à réfléchir. Dire qu'un seul petit compliment du roi aurait évité tout ce bouleversement. Blanche-Page cherchait l'approbation de son papa, tout simplement.

Mais, revenons au départ... de la princesse. La reine avait retrouvé ses esprits. Ceux-ci restèrent muets pendant que la reine demanda :

- Ma pauvre enfant, où habiterez-vous ? Qui veillera sur vos besoins ? Qui vous fournira les biens nécessaires et les objets superflus ?

- Mère, les choses ont changé. De nos jours, plusieurs princesses adhèrent au mouvement de la simplicité volontaire. Je n'ai nul besoin de tout ce luxe qui vous entoure. Quelques petites choses suffisent à mon bonheur. En voici l'inventaire.

La liste qui se déroula sous les yeux de la reine n'avait rien à envier à celle du Père Noël. Rassurée, la reine murmura au creux de la bonne oreille du roi :

- Abondance de biens ne nuit pas.

- Peut-être, répondit le roi, mais qui transportera tout ça ?

Blanche-Page reprit :

- J'ai parcouru le journal royal et j'ai déniché quelques logements à louer. Pour le reste, ne craignez rien. Je me débrouillerai avec l'aide de quelques serviteurs et d'une modeste pension alimentaire.

Rien ni personne ne changerait les projets de Blanche-Page. La reine se résigna à faire quelques recommandations d'usage :

- Surtout, regardez bien avant de traverser les rues. À notre époque, les carrosses roulent à une vitesse folle sans respecter les passages pour piétons. À l'Halloween, jetez les pommes et les oranges. Certaines sorcières s'amuse à les empoisonner ou à y insérer des objets pointus. N'ouvrez pas la porte aux inconnus. Ne vous laissez pas embrasser par le premier prince venu ni le dernier parvenu, et faites-nous parvenir de vos nouvelles.

- C'est promis. J'enverrai une dépêche. Pour l'heure, il faut que je me dépêche. J'aimerais partir aujourd'hui et votre discours m'en empêche. Coupons court pour l'amour !

La reine s'installa devant une fenêtre pour pleurer à l'avance le grand vide qui habiterait désormais tout le palais. Cela lui permettrait de gagner du temps sur son horaire très chargé. Quant au roi, franc-tireur, il tirait des plans pour convaincre la reine de sécher ses larmes, de rendre les armes et de succomber à ses charmes.

Blanche-Page rassembla l'essentiel de ses effets : 425 robes de bal, 250 paires de souliers, 46 coffrets de bijoux, 103 bouteilles de parfums et quelques accessoires dont il serait inutile de parler.

Le trousseau entier tenait facilement dans 62 malles.

Avant de partir, la princesse reçut la bénédiction de son père, Vert-Mignon, et les larmes de sa mère, Rouge-Vive. Elle prit également la bourse bien garnie que le roi lui remit. La reine geignit :

- Sans la présence de ma fille adorée, ce château devient incolore.
- Si on changeait le décor ? proposa le roi, en toute bonne foi.

La reine ignore cette dernière réplique pour se réfugier dans son chagrin domestique. Blanche-Page partit sans se retourner, sauf

pour s'assurer que les serviteurs transportant les malles tenaient le coup. La procession descendit lentement la rue Principale en quête d'un palais à louer. En les voyant passer, la Princesse Tristesse, ainsi nommée parce qu'elle ne riait jamais, fut prise d'un incroyable fou rire : le jupon de Blanche-Page dépassait de sa robe. C'était hilarant !

La crise du logement sévissant dans le royaume, Blanche-Page fut contrainte de limiter ses critères de sélection. Elle fit le tour de plusieurs tours des alentours. Quelques-unes s'élevaient très haut dans le ciel. Les serviteurs gravissaient les marches en s'efforçant de ne rien échapper : ni les malles ni un juron. La plupart des chambres à louer se révélaient beaucoup trop petites pour contenir les trésors de la princesse. Aussi, tout ce qui avait été monté dans les tours devait redescendre dans la cour. À la tombée du jour, pour le plus grand soulagement des déménageurs exténués, Blanche-Page choisit d'aller visiter une maison à louer. Plus de marches à monter, seulement une forêt à traverser. La petite annonce mentionnait : *Cherche colocataire pour maison privée. Endroit tranquille, au cœur de la forêt enchantée. Nombreux espaces de rangement. Possibilité d'échanger loyer contre menus travaux domestiques. Contactez les sept nains pour plus d'informations.*

Durant ce temps, au château, la mère, Rouge-Vive, faisait des vagues.

- Mon enfant... pleurnichait-elle, les yeux aussi rouges que son prénom.
- Consolerez-vous, mon amie, implorait le roi. Rappelez-vous les crises du jeudi de notre petite chérie. Mes oreilles en gardent de douloureux souvenirs.

À l'adolescence, les cris de la princesse dépassaient largement le nombre de décibels qu'une oreille humaine peut endurer, ce qui avait transformé le roi en malentendant et avait causé de nombreux malentendus. Par miracle, les oreilles de la reine avaient été épargnées.

- Ces crises n'éclataient que quelques fois par mois, précisa la reine. Et uniquement lorsque vous refusiez de lui accorder une meilleure allocation.

- Je vous l'accorde... quatre crises par mois seulement. Que faites-vous des retards à la table royale ? J'en avais soupé de manger mes repas chauds froids. Vous savez bien que l'exactitude est la politesse des rois ! L'appétit vient en mangeant et il repart si on attend trop longtemps.

- Une diète riche en crudités vous aurait été profitable, mon ami ! répondit la reine, en jetant un regard circulaire sur le ventre arrondi de son mari. Au lieu de quoi, c'est votre tour de taille qui a profité. Piqué, le souverain rentra le ventre et gonfla le torse avant d'ajouter :

- ...

Incapable de parler et de retenir son souffle en même temps, le roi expira. Reprenant vie, il souffla :

- Enfin, ma reine, savez-vous combien de carrosses cabossés garnissent les fossés depuis que notre enfant essaie de conduire ?

- Je n'ai rien à faire de vos carrosses. Nos jardins sont remplis de citrouilles qu'une fée peut facilement transformer (la reine connaissait intimement la marraine de Cendrillon). Qui me rendra mon enfant ? Votre cœur a la dureté de la pierre et sur cette pierre je ne peux rien bâtir.

Vert-Mignon devint vert-de-gris. Les cloches cessèrent de chanter dans sa tête. Le malheureux se retira pour la nuit en compagnie de quelques femmes de chambre attentionnées. Lorsque ces charmantes soubrettes eurent raconté quelques histoires au roi, celui-ci s'endormit sur ses deux oreilles (ce qui demande une certaine souplesse, vous en conviendrez).

Une semaine plus tard, le roi Vert-Mignon, frais et dispos, retrouva sa bien-aimée assise au même endroit que lorsqu'il l'avait quittée. Un journal à la main, elle fixait l'horizon sans bouger. Le monarque, tout feu tout flamme et plus silencieux qu'un papillon, s'approcha lentement de sa dulcinée pour l'inviter à déjeuner. Rouge-Vive lui lança aussitôt un regard enflammé qui eut tôt fait de le refroidir. Puis, affichant un port de reine, la souveraine tendit à son mari transi le journal royal d'un geste théâtral.

- Les mauvaises nouvelles voyagent beaucoup plus vite que vos carrosses dans ce royaume. Voyez comment quelques malheureuses nuits hors du foyer familial peuvent briser à jamais la réputation d'une honnête jeune fille.

- Voyons, ma mie, susurra le roi, qui rêvait de mordre dans une généreuse tranche de pain, qui vous dit que les nuits de notre petite chérie ont été malheureuses ? Vous ne l'avez pas suivie. Laissez-moi voir ce canard.

Avant même d'aller voir la page des sports, le roi, qui n'avait toujours pas déjeuné, dévora l'article qui concernait sa fille. Le papier lui coupa l'appétit. Vert-Mignon réprima un sourire jaune (les traitements de blanchiment n'étaient pas courants dans ce royaume).

- Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit, ma belle.

- Vous avez vu comment cette journaliste me décrit ?

- Je poursuivrai cette journaliste si cela peut vous satisfaire.

- Laissez, mon ami, je vous en prie ! Vous n'allez pas vous mettre à courir les jupons, maintenant ! Dites-moi plutôt ce qu'il adviendra de ma fille.

- Elle se mariera, aura beaucoup d'enfants et elle viendra nous visiter de temps en temps. C'est dans l'ordre des choses, mon amie. N'est-il pas temps de reprendre votre vie de femme à présent ? Songez au plaisir qui nous unissait autrefois.

La reine Rouge-Vive, qui portait bien son nom, rougit à cette évocation. On ne pouvait pas encore qualifier cette rougeur de lumière au bout du tunnel, mais le roi reprit espoir. Maintes fois, au cours de son existence, il avait conquis des royaumes aussi grands que le cœur de sa bien-aimée.

- Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage, se dit-il, faisant appel à son intelligence royale et émotionnelle. Si Rouge-Vive me donne le feu vert, je ferai à nouveau sa conquête.

Danielle Malenfant
La partenza di Bianca-Pagina

Traduzione di *Tiziana Di Palo*

- Ne ho abbastanza della vita del castello! esclamò un giorno Bianca-Pagina. Le mattinate di festa, i servitori devoti, l'assenza di responsabilità, tutto questo mi stanca. Invidio le ragazze del popolo e le loro faccende quotidiane: cuocere il pane, lavare il pavimento, servire il proprio vicino... la vita reale, insomma!

Fin dalla sua tenera infanzia Bianca-Pagina si vedeva confinata in un'esistenza monotona di principessa viziata. I suoi genitori, Rosso-Viva e Verde-Grazioso, le vietavano ogni minimo sforzo. Fin dal suo risveglio, una cameriera le portava abiti freschi, lavati e stirati. Come una bambola, la pettinavano, la vestivano, la coccolavano. Il cuoco tagliava il suo cibo a piccoli bocconi prima di presentarglielo su un piatto d'argento. Non appena Bianca-Pagina alzava il dito, quattro servitori si gettavano ai suoi piedi, pronti a soddisfare ogni suo minimo capriccio. La principessa non si allontanava mai dalla sua camera senza la presenza di molte guardie del corpo incaricate di occuparsi della sua sicurezza. La loro missione: impedire a Bianca-Pagina di inciampare sulle innumerevoli scalinate del palazzo.

Costretta all'ozio, la principessa si annoiava da morire. Da molti anni, osservava i dipendenti del castello. Le serve badavano ai loro lavori quotidiani con il sorriso sulle labbra e senza mai scioperare. La ragazzina viziata avrebbe volentieri fatto a cambio con qualunque di queste lavoratrici felici. Il giorno successivo al suo ventottesimo compleanno segnò l'inizio di una profonda riflessione:

- Cari genitori... probabilmente rifiutano di vedermi crescere. Non sono cattivi, soltanto ignoranti, incompetenti e incoscienti. Forse potrei fare qualcosa con le mie proprie mani, se me ne lasciassero la possibilità? È deciso. Mi trasferisco. È l'unico modo per

diventare autonoma. (Quanta saggezza in questa principessa cresciuta nella svogliatezza!).

Bianca-Pagina convocò il re e la regina nella sala più grande per renderli partecipi della sua coraggiosa decisione. La coppia reale si presentò subito dopo aver ricevuto l'invito. Nel vederli seduti sul bordo del loro trono, se li si osserva a lungo, si capiva che erano ansiosi, preoccupati, inquieti, perplessi, curiosi e in ansia. Quale sorpresa aveva riservato loro la principessa? Aspettava un erede al trono? Il vecchio padre non poteva concepirlo, in senso proprio come in quello figurato, poiché aveva subito una vasectomia. Sarebbe stato generato un bebè senza che il re incontrasse il suo futuro genero? Senza dubbio, la grandezza del castello comportava qualche inconveniente. All'altra estremità della lunga sala, Bianca-Pagina percepiva la reazione dei suoi genitori. La sua decisione era irrevocabile, ma il suo coraggio diminuiva in maniera notevole. Ne prese nota. Meglio allontanarsi al più presto. Bianca-Pagina spostò indietro la sua poltrona. La distanza tra lei e i genitori aumentò a vista d'occhio. La comunicazione rischiava di diventare difficile.

- Padre, madre, cominciò la principessa in maniera dignitosa (parlava ad alta voce, perché il re sentiva solo da un orecchio) è ora che vi liberi dai vostri obblighi...
- Di consigliera? si rattristò la madre.
- Finanziari? si rallegrò il padre.
- Neanche per sogno! replicò la futura ereditiera. Conosco la vostra generosità straordinaria.

Il re l'interruppe:

- Tutto questo non ha senso! Arrivate al dunque, figlia mia. Allora qual è questa importante notizia per cui ci avete riuniti?

Un po' frettoloso e non molto paziente, il re preferiva sapere immediatamente di cosa si trattasse prima che si ritirasse.

- Ecco. Ho deciso di lasciare il nido, mormorò Bianca-Pagina, intimidita.
- Lasciare il vostro letto? domandò il monarca, sorpreso. È vero che alle tre del pomeriggio...

Verde-Grazioso non aveva capito nulla. La regina, sì! Lanciò un forte urlo che rimbalzò sul muro dietro a Bianca-Pagina e ritornò per spegnersi in fondo alla gola materna.

- Ahhhh... mia figlia se ne va... ahhhhh!

La regina svenne. Il re, tirandola su, fece finta di provare lo stesso dolore del suo amore. Aveva appena decifrato il messaggio. Reprimendo con fatica la sua gioia improvvisa, pensò:

- Insomma! È arrivata l'ora della libertà.

Una guardia del corpo, credendo che qualcosa non andasse, si avvicinò alla testa del re e sentì molto chiaramente: ding! ding! ding! Adorabili campanellini tintinnavano felicemente nella sua testa maestosa e gli trasmettevano il piacere di danzare. Data la circostanza questa cosa sarebbe stata mal vista. Il re si accontentò di riprendere il filo dei suoi pensieri. Era un bel filo bianco, per i superstiziosi simbolo della gioia. Il sovrano s'immaginava che lui e la sua amata avrebbero goduto di un po' di intimità e che, con un po' di fortuna, avrebbero semplicemente goduto! La regina rifiutava troppo spesso di abbandonarsi al regale dovere coniugale. Pudica, tirava fuori continuamente lo stesso discorso:

- Le mura di questo castello hanno delle orecchie e mia figlia, lo stesso. Ho paura che i vostri gemiti la indispongano. È così giovane.

Il tempo trascorreva, Bianca-Pagina cresceva, e il re si struggeva. Il monarca voleva bene alla sua principessina, ma che diavolo, occupava troppo spazio in un castello! La giovane monopolizzava quotidianamente dodici bagni, lasciandone solo otto ai suoi genitori. Era insopportabile! Bianca-Pagina quando passava sparpagliava vestiti dovunque, come altri lasciano cadere briciole di pane, probabilmente per non perdersi nell'immenso edificio. Nei corridoi scarpe di vetro e vestiti da ballo spuntavano un po' dappertutto, allo stesso modo questa strana vegetazione occupava due giardinieri a tempo pieno così come parecchie giardiniere in terracotta. Alla regina Focolare non importava. Completamente accecata dall'amore che portava a sua figlia, non vedeva nulla. La sovrana s'inorgoglia

anche di questa collezione di incomparabili piante che creavano, secondo lei, un ambiente raro e prezioso.

Continuando nella sua riflessione, il re calcolò sulle dita della mano il numero di ore che Bianca-Pagina dedicava ogni giorno alla cura della sua bellezza. Avendo a disposizione solo due mani, il sovrano dovette chiudere il conto a dieci. Era già molto. In più, Bianca-Pagina infastidiva continuamente lo specchio magico per accertarsi dei risultati dei suoi sforzi. Questi si lamentava:

- Ne ho abbastanza di vedere lo stesso viso tutto il santo giorno! Bianca-Pagina mi tratta come un oggetto. Esigo che mi portino in un'altra stanza! Se questa cosa continua, mi stacco dal muro.

E se si fosse rotto lo specchio! Il regno avrebbe subito sette anni di sfortuna. Sua Maestà aveva paura dello specchio staccato. In tutto il paese, diverse politiche miravano a contrastare questa catastrofe e ad impedire l'esodo di giovani dabbene verso altre patrie. D'altra parte, questo specchio era un gran parolaio e uno sbruffoncello. Il re decise di gettarlo nelle segrete per insegnargli a riflettere. E dire che un solo piccolo complimento del re avrebbe evitato tutto questo scompiglio. Bianca-Pagina cercava l'approvazione del suo papà, tutto qua.

Ma, ritorniamo alla partenza... della principessa. La regina aveva ripreso i sensi. I due rimasero muti mentre la regina chiedeva:

- Povera bambina mia, dove andrete ad abitare? Chi si occuperà dei vostri bisogni? Chi vi procurerà i beni necessari e gli oggetti superflui?

- Madre, le cose sono cambiate. Ai nostri giorni, parecchie principesse aderiscono al movimento della semplicità volontaria. Non ho alcun bisogno di tutto questo lusso che vi circonda. Qualche cosuccia basterà per la mia felicità. Ecco l'inventario.

La lista che si srotolò sotto gli occhi della regina non aveva nulla da invidiare a quella di Babbo Natale. Rassicurata, la regina mormorò nell'orecchio buono del re:

- Abbondanza di beni non nuoce.

- Forse, rispose il re, ma chi trasporterà tutto questo?

Bianca-Pagina riprese:

- Ho dato un'occhiata al giornale reale e ho scovato qualche appartamento in affitto. Per il resto, non abbiate paura di nulla. Me la caverò con l'aiuto di qualche servitore e di una modesta pensione alimentare.

Niente e nessuno avrebbe cambiato i progetti di Bianca-Pagina. La regina si rassegnò a fare qualche raccomandazione di rito:

- Soprattutto, guardate bene prima di attraversare le strade. All'epoca nostra, le carrozze vanno a una velocità pazzesca senza rispettare le strisce pedonali. Ad Halloween, buttate le mele e le arance. Certe streghe si divertono ad avvelenarle o a metterci dentro degli oggetti appuntiti. Non aprite la porta agli sconosciuti. Non lasciatevi baciare né dal primo principe capitato né dall'ultimo arrivato, e fateci arrivare vostre notizie.

- Promesso. Manderò un messo. Adesso, bisogna che vada lesta. Vorrei partire oggi e il vostro discorso mi arresta. Tagliamo corto per favore!

La regina si piazzò davanti alla finestra per piangere in anticipo il grande vuoto che ormai avrebbe regnato in tutto il palazzo. Questa cosa le avrebbe permesso di guadagnare tempo sul suo orario denso di impegni. Quanto al re, franco tiratore, faceva dei piani per convincere la regina a tergersi le lacrime, arrendersi a lui, e perdersi nella sua bellezza.

Bianca-Pagina raccolse gli effetti essenziali: 425 vestiti da ballo, 250 paia di scarpe, 46 portagioielli, 103 bottiglie di profumo e qualche accessorio di cui sarebbe inutile parlare. Tutto il corredo entrava senza problemi in 62 bauli.

Prima di partire, la principessa ricevette la benedizione di suo padre. Verde-Grazioso, e le lacrime di sua madre, Rosso-Viva. Prese anche la borsa bella piena che il re le consegnò. La regina piagnucolò:

- Senza la presenza della mia adorata bambina, questo castello è privo di colore.

- Se cambiassimo l'arredo? propose il re, in buona fede.

La regina ignorò quest'ultima replica per rifugiarsi nel suo dispiacere domestico. Bianca-Pagina se ne andò senza voltarsi, se non per assicurarsi che i servitori che trasportavano i bauli ce la facessero. La processione scese lentamente la via Principale alla ricerca di un palazzo in affitto. Vedendoli passare, la Principessa Tristezza, così chiamata perché non rideva mai, fu presa da un'incredibile risata isterica: la sottoveste di Bianca-Pagina spuntava dal suo abito. Fu esilarante!

Poiché la crisi delle abitazioni era diffusa nel regno, Bianca-Pagina fu costretta a limitare i suoi criteri di selezione. Fece il tour di parecchie torri nei dintorni. Alcune erano troppo alte, su nel cielo. I servitori salivano le scale sforzandosi di non lasciar sfuggire nulla: né i bauli né un'imprecazione. La maggior parte delle camere da affittare si rivelavano davvero troppo piccole per contenere i tesori della principessa. Così, tutto quello che era stato portato su nelle torri doveva tornare giù nelle corti. Al tramonto, con gran sollievo dei trasportatori esausti, Bianca-Pagina scelse di andare a visitare una casa in affitto. Niente scale da salire, soltanto una foresta da attraversare. L'annuncio recitava: *Cercasi coinquilina per casa privata. Ambiente tranquillo, nel cuore della foresta incantata. Numerosi armadi. Possibilità di scambiare l'affitto con piccole faccende domestiche. Per maggiori informazioni contattate i sette nani.*

Nel frattempo, al castello, la madre, Rosso-Viva, si crucciava.

- Bambina mia... piagnucolava, gli occhi rossi come il suo nome.
- Consolatevi, mia cara, implorava il re. Ricordatevi delle crisi del giovedì della nostra piccola adorata. Le mie orecchie ne conservano dolorosi ricordi.

Nel periodo dell'adolescenza, le crisi della principessa superavano di gran lunga il numero di decibel che un orecchio umano può sopportare, cosa che aveva trasformato il re in mal udente e aveva causato molti malintesi. Per fortuna, le orecchie della regina erano state risparmiatae.

- Queste crisi scoppiavano solo qualche volta al mese, precisò la regina. E soltanto quando vi rifiutavate di accordarle un sussidio migliore.

- Ve lo concedo... soltanto quattro crisi al mese. E che ne dite dei ritardi alla tavola reale? Ero stufo di mangiare freddi i miei pasti caldi. Sapete bene che la puntualità è la buona educazione dei re! L'appetito vien mangiando e se ne va se si aspetta troppo a lungo.

- Una dieta ricca di verdure crude vi sarebbe stata proficua, amico mio! rispose la regina, gettano uno sguardo circolare sulla pancia rotonda di suo marito. A quanto pare, è il vostro giro vita ad averne approfittato.

Infastidito, il sovrano rientrò la pancia e gonfiò il petto prima di aggiungere:

- ...

Incapace di parlare e di trattenere il fiato allo stesso tempo, il re espirò. Riprendendo fiato, sbuffò:

- Insomma, mia regina, sapete quante carrozze azzoppate ornano i fossati da quando nostra figlia prova a guidare?

- Non m'importa nulla delle vostre carrozze. I nostri giardini sono pieni di zucche che una fata può trasformare senza problemi (la regina conosceva particolarmente bene la madrina di Cenerentola). Chi mi riporterà la mia bambina? Il vostro cuore è duro come una pietra e su questa pietra non posso costruire nulla.

Verde-Grazioso divenne verderame. Le campane smisero di suonare nella sua testa. Il poverino si ritirò per la notte in compagnia di qualche cameriera premurosa. Quando queste belle servette ebbero raccontato qualche storia al re, questi si addormentò beato tra due guanciali (ciò richiede una certa abilità, ne converrete).

Una settimana dopo, il re Verde-Grazioso, fresco e riposato, ritrovò la sua beneamata seduta allo stesso posto di quando l'aveva lasciata. Con il giornale in mano, fissava l'orizzonte senza muoversi. Il monarca, tutto fuoco e fiamme e più silenzioso di una farfalla, si avvicinò lentamente alla sua amata per invitarla a pranzo. Rosso-

Viva gli lanciò subito uno sguardo infuocato che lo raffreddò rapidamente. Poi, ostentando un portamento da regina, la sovrana, con un gesto teatrale, tese al marito raggelato il giornale reale.

- In questo regno le cattive notizie viaggiano molto più velocemente delle vostre carrozze. Vedete come qualche notte infelice fuori dal focolare familiare può distruggere per sempre la reputazione di una ragazza onesta.

- Vediamo, mia amata, sussurrò il re, che sognava di mordere un bel pezzo di pane, chi vi dice che le notti della nostra piccola adorata siano state infelici? Mica l'avete seguita. Fatemi vedere questo giornale da quattro soldi.

Ancor prima di andare a vedere la pagina dello sport, il re, che non aveva ancora pranzato, divorò l'articolo che riguardava sua figlia. Il giornale gli guastò l'appetito. Verde-Grazioso trattenne un sorriso ingiallito (i trattamenti di sbiancamento non erano frequenti in questo regno).

- Non bisogna credere a tutto quello che si legge, mia cara.

- Avete visto come questa giornalista mi descrive?

- Farò perseguire questa giornalista se questo vi può far piacere.

- Lasciate perdere, amico mio, ve ne prego! Non vi metterete a correre dietro alle donne, adesso! Ditemi piuttosto cosa ne sarà di mia figlia.

- Si sposerà, vivrà felice e contenta e ogni tanto verrà a trovarci. È nell'ordine delle cose, amica mia. Non è arrivato adesso il tempo di riprendere la vostra vita da donna? Pensate al piacere che ci univa una volta.

La regina Rosso-Viva, che portava bene il suo nome, arrossì a questo richiamo. Non si poteva ancora definire questo rossore come una luce in fondo al tunnel, ma il re riprese speranza. Parecchie volte, nel corso della sua esistenza, aveva conquistato dei regni grandi quanto il cuore della sua beneamata.

- La pazienza e il tempo fanno più della forza e della rabbia, si disse, facendo appello alla sua intelligenza reale ed emotiva. Se Rosso-Viva mi dà semaforo verde, la conquisterò di nuovo.

Thierry Loisel
Coup de théâtre

L'atmosphère était particulièrement allègre ce soir-là. Était-ce un moment de fête authentique, était-ce plutôt l'une de ces occasions où les réjouissances collectives, programmées, se muent rapidement en contraintes ? Nous nous étions regroupés à quelques amis, nous avions erré dans les rues, nous nous étions retrouvés dans une petite auberge tous ensemble et nous avions bu, nous avions ri, sans savoir précisément pourquoi. Parce que nous ne nous étions guère rassemblés, ainsi, depuis bien longtemps - tous très liés, mais chacun ayant suivi au fil des années des voies quelque peu divergentes, nous vivions une sorte de complicité un peu lâche et devenue abstraite...

La fête - une tradition dans la ville - avait été l'opportunité, d'autant plus heureuse qu'elle était imprévue, de nous réunir pour chanter, pour boire, pour plaisanter.

Nous étions cinq, je crois. Je n'en suis plus très sûr désormais, je me souviens simplement qu'il s'agissait d'un chiffre impair ; il y avait Juliette, Alberto, Rosina, Nicolai et moi. Les autres complices éventuels du groupe se sont depuis évanouis dans mon souvenir, demeurés *à la traîne* dans le sillage de la mémoire comme une rumeur évanescence et sourde.

Nous avons tous bu, sans doute plus que raisonnablement, les plaisanteries et les discussions s'enchaînaient les unes aux autres dans la touffeur douillette d'un bien-être retrouvé pour quelques heures. Jusqu'à la prochaine rencontre. Nos liens étaient inviolables, d'une pudeur discrète, et tout de même d'une solidité à toute épreuve.

Brusquement, au milieu d'une ruelle du centre de la ville, sombre et déserte à cette heure déjà tardive, Alberto s'arrêta - songeur, brusquement taciturne, l'œil brillant, une esquisse de sourire au coin des lèvres : « Mes chers amis ! », dit-il en fixant droit devant lui sans nous regarder. Il y eut un silence, puis les yeux subitement teintés de malice, il reprit : « Je vous emmène au théâtre ! Qu'en dites-vous ? » Nous ne prîmes pas la peine de nous arrêter, ni même de nous concerter. La fête continuait. L'idée était certes un brin extravagante,

mais le sentiment général n'appelait guère à la contradiction. Alberto devait à l'évidence avoir quelque facétie en tête.

Alors nous partîmes, bras dessus bras dessous. Railleurs, braillards. Nous gagnâmes rapidement les quartiers plus animés. Les gens étaient-ils *vraiment* en fête ? Aucun de nous n'en avait la moindre idée. Il y avait de la lumière, il y avait de l'animation, une certaine agitation, même. Je crois par ailleurs me souvenir qu'il pleuvait, que les roues des autos sur l'asphalte produisaient une sorte de bruit élastique et collant. Il ne faisait pas froid, et les lumières, je me plais à l'imaginer, se réfléchissaient sur les trottoirs et sur la chaussée en faisant plaisamment scintiller une multitude de petites gouttelettes tombées en masse comme autant de larmes souriantes vers le sol.

Qu'allions-nous voir, Alberto ? Personne n'eut la présence d'esprit de te poser la question, de t'interroger au préalable. Notre confiance était aveugle et notre enthousiasme peu curieux, frondeur, peu enclin à l'objection. Notre petit bonheur d'un soir ne voulait que se laisser mener par le bout du nez. Nous irions au théâtre, inconscients, à peine spectateurs, mais ensemble et rieurs.

Devant l'entrée de l'édifice, il n'y avait personne. Le spectacle était déjà commencé. Nous entrâmes. Dans le vaste hall, la lumière était éblouissante. Seule au guichet une vieille femme s'était assoupie. À l'entrée du petit escalier, il y avait ce soir-là un vieil employé chargé de contrôler les billets d'entrée et de conduire, très discrètement, les retardataires jusqu'à leur place. Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Ou plutôt, je conserve le souvenir d'un homme-statue, anonyme et problématique, impuissant, statique, effacé...

Nous nous engouffrâmes dans l'escalier étroit, passablement excités sans véritable raison, bravant toute retenue en dépit du lieu où nous nous trouvions. Je me souviens seulement que Nicolai et moi avons été les plus rapides. Nous avons enjambé les marches quatre à quatre, nous courions. Nous traversâmes finalement un long couloir de plus en plus sombre et de plus en plus étroit. Aucun bruit ne nous parvenait. Plus guère de la rue, à l'extérieur, et pas encore de la salle de théâtre, à l'intérieur, vers laquelle, pourtant, nous nous dirigeons - l'impression, simplement, que ce couloir était comme une ligne obscure, une sorte de frontière étrange séparant

obscurément l'extérieur de l'intérieur. À une distance raisonnable, l'écho des cris et des pas de nos compagnons nous suivait.

Tout alla ensuite très vite. C'était dans le groupe un véritable branle-bas, dont nous étions en quelque sorte, Nicolai et moi, les éclaireurs. Essoufflés par la course, provoquant par nos gestes désordonnés un vacarme de tous les diables, nous étions parvenus alors au fond du couloir et ouvrîmes une petite porte, sans même penser à ce que nous faisons, sous l'emprise d'une mystérieuse frénésie. Nous débouchâmes alors sur la mezzanine. En dépit de notre fièvre, nous perçûmes en contrebas quelques échos lointains sur la scène : la voix des acteurs. La mezzanine semblait déserte. Enfin, je n'en suis pas certain. Bien qu'il me soit difficile de me rappeler la situation et d'interroger ma mémoire, j'ai en effet le sentiment que les quelques dizaines de sièges de velours grenat de cette loge aux dimensions modestes, située sur la partie supérieure gauche du théâtre, étaient *vides*. Que tout au plus, deux ou trois d'entre eux pouvaient être occupés par des spectateurs aux contours pâlis, pour ainsi dire absents.

Qu'étions-nous venus voir, Alberto ? Au sein de notre petit groupe, personne ne connaissait le titre de la pièce, personne ne savait quels pouvaient en être les acteurs, s'ils étaient célèbres ou inconnus, et, plus cocasse, aucun de nous ne savait ce soir-là s'il s'agissait d'une simple répétition, ou bien d'une représentation publique. Y avait-il au-dessous de nous, *au parterre*, des spectateurs nombreux ? N'y avait-il au contraire qu'une seule présence, celle du metteur en scène, en soi *déjà* fort hypothétique ? Qu'étions-nous venus voir, Alberto ?

Nous avions tous un certain pressentiment : qu'Alberto avait prévu de nous faire assister à quelque farce de son cru... Peut-être connaissait-il l'un des acteurs ou l'une des actrices ? Peut-être avait-il quelque lien mystérieux avec cette pièce qu'il voulait, pour une raison ou pour une autre, perturber.

Perturber gentiment ? Perturber méchamment ?

Mais tout cela ne constituait à vrai dire qu'une série d'hypothèses vagues égrenées au fil de notre soirée plutôt alerte.

Une fois parvenus, Nicolai et moi, à hauteur de la loge, nous fîmes encore quelques pas, toujours plaisantant à voix haute. Puis Nicolai se mit soudain à courir précipitamment vers un fauteuil qui

devait être situé au deuxième ou troisième rang. Je m'étais avancé quant à moi plus près de la balustrade en surplomb sur la scène, et j'entendis mon compagnon - un bon garçon plutôt rondelet, peut-être le plus farceur et le plus facétieux de notre groupe -, alors qu'il s'enfonçait pesamment dans son fauteuil, s'écrier avec une sorte de nervosité un peu crispée mais quasi victorieuse : « Oui, je vais enfin pouvoir m'*infiltrer* en l'une d'elle ! ». Et je l'imaginai, derrière mon dos, en train de se frotter les mains.

Je commençai à prendre peur. Quelque chose m'échappait. Les mots eux-mêmes m'échappaient. La phrase n'était pas particulièrement énigmatique, du moins en ce qui concernait sa signification la plus immédiate. Sous les effets de l'alcool sans doute, Nicolaï avait laissé s'exprimer une pensée peu délicate, quelque peu grivoise. Ce qui réellement m'intrigua, ce fut la nature du lieu choisi pour laisser s'exprimer une fantaisie aussi légère. Sans parler du choix des mots - du verbe en particulier. Autre extravagance : à qui donc avait-il songé ? Avait-il sérieusement une intention libertine concernant l'une des actrices supposées présentes sur la scène ? C'était impossible. Nous ne connaissions personne. Concernant nos deux compagnes ? C'était peu probable, pour je ne sais du reste quelle vague raison de bon goût. Notre complicité était si ancienne et si profonde qu'elle ne nous aurait jamais autorisés ni les uns ni les autres à formuler notre désir sur un mode aussi direct - notre attirance envers Juliette ou Rosina, si elle avait dû se manifester, aurait trouvé une formulation ou une expression plus simple et plus saine. La déclaration de Nicolaï laissait deviner - semble-t-il à dessein - une certaine volonté de provocation qui restait toutefois parfaitement abstraite. Avait-il voulu *faire un mot sur le sexe* ?

Toute cette scène n'avait pas duré plus de quelques secondes. Nous entendîmes ensuite derrière la porte de la mezzanine la rumeur du reste du groupe qui nous rejoignait. Ou du moins - il vaut mieux le dire ainsi - nous perçûmes quelques échos de pas et d'exclamations feutrées, étouffés par la cloison, et puis brusquement - mais cette fois sans bruit parce que ses pas furent assourdis par le tapis de velours dès qu'il entra -, Alberto, particulièrement excité, qui accourait auprès de moi.

Alberto était jeune, svelte, il avait le regard vif ; vêtu ce soir-là d'une ample chemise de soie blanche, il me regarda soudain d'un air entendu. Son regard malicieux semblait me dire : « Laisse-moi donc faire... », puis, d'un geste passablement fébrile, il me laissa deviner quelque chose comme : « Tu vas voir. »

Ai-je alors voulu te freiner dans ton enthousiasme, Alberto ? Ai-je suffisamment senti la *pointe* de la mauvaise blague dont tu souhaitais me rendre à tout prix témoin ? Je ne me souviens plus si j'ai eu le temps de faire un geste pour retenir ton ardeur. Nous ne nous étions rien dit. Il y eut pourtant au cours de ces quelques secondes-là une lueur de compréhension mutuelle évidente. Tu voulus, en te rapprochant peu à peu avec moi de la balustrade, dominer les acteurs afin de leur jouer quelque mauvais tour. Gentiment ? Méchamment ? Cela, je l'ignorais. Tu voulais manifestement perturber la représentation, ou déranger la répétition. Tout suspendre. Tout interrompre. Troubler le metteur en scène, désarçonner les acteurs qui travaillaient, détourner l'attention du public hypothétique. Mais ces gens de la scène, Alberto, les connaissais-tu ?

Les connaissait-il ? Alberto, sans qu'il eût été nécessaire à cet instant qu'il m'expliquât quoi que ce fût, m'avait fait comprendre qu'il voulait provoquer un coup de théâtre, amical ou désobligeant, sur un mode *rocambolesque*. Il s'était mis tout en riant à enjamber la balustrade. J'étais à côté de lui, et avec lui observais ce qui se passait sur la scène que, d'une manière inhabituelle, la mezzanine surplombait maintenant *à la verticale*. Nous pûmes, l'éclair d'une seconde, apercevoir une, ou plutôt deux actrices qui, vêtues de longues robes blanches, étaient en train de déclamer sur un ton pathétique à l'excès.

Je savais tout. Tout ce qui allait se passer. Alberto s'était mis en tête d'intervenir dans leur jeu en sautant du haut de la balustrade, dans l'idée d'atterrir, avec la souplesse d'un chat, au milieu de la scène, devant la plus jeune des deux actrices. Comme une sorte de diabolotin parachuté de lui-même et retombant sur ses deux pieds avec un art épataant sur les planches - une sorte de loup plutôt qu'un chat, un loup dans la bergerie comédienne. Il riait, je crois, Alberto.

Il riait, même si je n'en suis pas certain. Et moi je voulais assister à cette scène avec toute l'acuité de mon regard, je voulais observer dans les moindres détails la manière dont allait se produire ce singulier coup de théâtre.

Ai-je tout de même cherché, même sans conviction, à le retenir ? Je ne sais pas, non, je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que sans y être pour rien, mon cerveau *anticipa* clairement le déroulement de la facétie ; mes yeux virent par avance Alberto tombant, lentement, puis retombant adroitement sur ses deux pieds. Un chat, ou un diable, ou un loup.

En vérité, quelque chose de différent s'est pourtant produit. Comment nommer ce phénomène ? Quelque chose de l'ordre d'un renversement : un renversement brusque, un renversement de la réalité, passant par une trahison violente du sens devenu dans le même temps extralucide. Un cri déchirant de la vérité - la conscience d'être brusquement devenu l'objet d'une tromperie effroyable, surgie on ne sait absolument pas d'où.

Au moment très précis où Alberto lâcha prise, où ses deux mains se décollèrent de la balustrade et où le vide se présenta au-dessous de lui, à cet instant où son corps bascula, puis s'abandonna, où la césure fut irrémédiable, où le mouvement fut amorcé, définitif, la chute enfin inévitable, alors je compris tout. Pour la seconde fois. Mais ce que je compris cette fois, ce fut *l'envers* de la scène. Avec une brusque terreur. Avec effroi. J'avais été odieusement trompé. Par la réalité elle-même. Ou bien, délibérément, par Alberto. Je venais de comprendre que le coup de théâtre ne pouvait plus surgir de la scène, mais, tragiquement, de notre propre coulisse. Il s'agissait d'un drame, certes, et il s'agissait bien d'une chute. À l'instant précis où Alberto avait lâché la balustrade, avant même qu'il eût commencé à plonger vers la scène, je compris cette fois, par une nécessité troublante, qu'il allait rejoindre la mort.

Je ne veux plus voir. Je suis envahi par l'horreur et par l'angoisse, prisonnier de cet insoutenable sentiment de l'appréhension : être témoin du son épouvantable d'un corps vivant qui s'écrase. Alors je me suis écarté précipitamment de la balustrade, je me suis rejeté vers l'arrière, vers le fond de la mezzanine. À peine ai-je eu le temps d'accomplir ces quelques gestes réflexes, sans même être en mesure

de me boucher les oreilles, j'entendis le terrible bruit sourd de ce corps que je sus définitivement fracassé.

Y a-t-il eu rumeur dans le public ? Je n'ai rien entendu, ignorant toujours si ce public existait. Alberto est mort. Il a souhaité sortir de la vie. Avec préméditation, ou victime, qui sait, d'un coup de théâtre dont il n'était pas maître. Diablotin sans ressort, loup sans bergerie, chat inapte à retomber sur ses pattes, et son corps s'est brisé.

Il y eut dans la salle un silence indéfinissable. Une simple idée du néant dans le cours de la pièce qui se jouait.

Je n'ai rien voulu voir. Je n'ai rien vu. Mais tout ce que je viens de raconter, je le sais.

Thierry Loisel
Colpo di scena

Traduzione di *Roberta Iammarino*

L'atmosfera era particolarmente allegra quella sera. Era un momento di festa autentico, era piuttosto una di quelle occasioni in cui i festeggiamenti collettivi, programmati, si trasformano in fretta in obblighi? Ci eravamo radunati insieme ad alcuni amici, avevamo vagato per le strade, ci eravamo ritrovati in una piccola locanda tutti insieme e avevamo bevuto, avevamo riso, senza sapere esattamente perché. Perché noi non ci eravamo quasi mai riuniti, così, da veramente tanto tempo - tutti molto uniti, ma avendo, ognuno, seguito strade tutto sommato divergenti nel corso degli anni; vivevamo una sorta di complicità allentata e divenuta astratta. La festa - una tradizione in città - era stata l'occasione, tanto più felice quanto impreveduta, di riunirci per cantare, per bere, per scherzare.

Eravamo in cinque, credo. Ormai non ne sono più tanto sicuro, mi ricordo semplicemente che si trattava di un numero dispari; eravamo io, Juliette, Alberto, Rosina e Nicolai. Gli altri eventuali complici del gruppo sono poi svaniti nel mio ricordo, rimasti *in coda* nella scia della memoria come una voce evanescente e sorda.

Avevamo bevuto tutti, probabilmente più che in maniera ragionevole, le battute e le discussioni s'intrecciavano le une alle altre nella calura avvolgente di un benessere ritrovato per qualche ora. Fino all'incontro successivo. I nostri legami erano inviolabili, di un pudore discreto, e comunque di una solidità a tutta prova.

Improvvisamente, in mezzo a una stradina del centro, buia e deserta a quell'ora già tarda, Alberto si fermò - pensieroso, improvvisamente taciturno, gli occhi eccitati, l'accento di un sorriso all'angolo delle labbra: «Miei cari amici...!», disse fissando dritto davanti a sé senza guardarci. Ci fu silenzio, poi con gli occhi ora pieni di malizia, riprese: «Vi porto a teatro! Che ne dite?». Non avemmo bisogno di fermarci, e neanche di metterci d'accordo. La festa continuava. Certo, l'idea era un tantino stravagante, ma

l'atmosfera che si era creata non invitava a contraddirlo. Alberto doveva indubbiamente avere qualche facezia in testa.

Allora partimmo, a braccetto. Beffardi, chiassosi. Raggiungemmo rapidamente i quartieri più animati. La gente era *veramente* in festa? Nessuno di noi ne aveva la minima idea. C'era luce, c'era animazione, una certa agitazione, anche. Credo d'altronde di ricordarmi che piovesse, che le ruote delle auto sull'asfalto producessero una sorta di rumore elastico e appiccicoso. Non faceva freddo, e le luci, mi piace immaginarlo, si riflettevano sui marciapiedi e sulla carreggiata facendo piacevolmente scintillare una moltitudine di goccioline cadute in massa come altrettante lacrime sorridenti verso il suolo.

Cosa stavamo per vedere, Alberto? Nessuno ebbe la presenza di spirito di farti la domanda, di interrogarti prima di tutto. La nostra fiducia era cieca e il nostro entusiasmo poco curioso, ribelle, poco incline all'obiezione. La nostra piccola felicità di una sera voleva solo essere ingannata. Saremmo andati a teatro, incoscienti, a malapena spettatori, ma insieme e allegri.

Davanti all'entrata dell'edificio, non c'era nessuno. Lo spettacolo era già cominciato. Entrammo. Nel vasto atrio, la luce era abbagliante. Sola alla biglietteria, una signora anziana si era assopita. All'inizio della piccola scalinata, c'era quella sera un vecchio impiegato incaricato di controllare i biglietti d'ingresso e di condurre i ritardatari, molto discretamente, fino al loro posto. Forse. Non ne sono sicuro. O piuttosto, conservo il ricordo di un uomo-statua, anonimo e problematico, impotente, statico, discreto...

Ci riversammo sulla scala stretta, discretamente eccitati senza una vera ragione, sfidando ogni ritegno a dispetto del luogo in cui ci trovavamo. Mi ricordo soltanto che io e Nicolai eravamo stati i più rapidi. Avevamo scavalcato i gradini quattro alla volta, correvamo. Attraversammo finalmente un lungo corridoio sempre più buio e sempre più stretto. Non ci giungeva alcun rumore. Né dalla strada, all'esterno, e neanche dalla sala del teatro, all'interno, verso la quale, tuttavia, ci dirigevamo - con l'impressione, semplicemente, che quel corridoio fosse come una linea oscura, una sorta di strana frontiera che separava oscuramente l'esterno

dall'interno. A poca distanza, l'eco delle grida e dei passi dei nostri amici che ci seguiva.

Dopo tutto accadde molto in fretta. C'era nel gruppo una vera agitazione, di cui eravamo in qualche modo, io e Nicolai, gli esploratori. Senza fiato per la corsa, provocando con i nostri gesti disordinati un fracasso infernale, eravamo giunti allora in fondo al corridoio e apriamo una porticina, senza neanche pensare a ciò che facevamo, presi da una misteriosa frenesia. Sbrucammo allora sul mezzanino. A dispetto della nostra eccitazione, avvertimmo a un livello più basso delle eco lontane sulla scena: la voce degli attori. Il mezzanino sembrava deserto. Insomma, non ne sono certo. Benché mi risulti difficile ricordare la situazione e interrogare la memoria, ho, in effetti, la sensazione che le poche decine di sedili di velluto granata di quel palco dalle modeste dimensioni, situato nella parte superiore sinistra del teatro, fossero *vuote*. Che tutt'al più, due o tre di esse potessero essere occupate da spettatori dai contorni sbiaditi, per così dire assenti.

Cosa eravamo venuti a vedere, Alberto? In seno al nostro gruppetto, nessuno conosceva il titolo dell'opera, nessuno sapeva chi potessero essere gli attori, se celebri o sconosciuti, e, cosa ancor più assurda, nessuno di noi quella sera sapeva se si trattasse di una semplice prova, oppure di una rappresentazione pubblica. C'erano sotto di noi, *in platea*, spettatori numerosi? C'era al contrario una sola presenza, quella del regista, cosa *pure* improbabile? Cosa eravamo venuti a vedere, Alberto?

Avevamo tutti un certo presentimento: che Alberto avesse previsto di farci assistere a qualche scherzo di sua invenzione... Conosceva forse uno degli attori o una delle attrici? Forse aveva qualche legame misterioso con quest'opera che voleva, per una ragione o per un'altra, interrompere.

Interrompere gentilmente? Interrompere con cattiveria?

Ma tutto ciò, a dire il vero, non era altro che una serie di ipotesi vaghe avanzate nel corso della nostra serata piuttosto vivace.

Una volta giunti, io e Nicolai, all'altezza del palco, facemmo ancora qualche passo, sempre scherzando ad alta voce. Poi a un tratto Nicolai si mise a correre precipitosamente verso una poltrona che doveva essere situata in seconda o terza fila. Quanto a me, mi

avvicinai di più al parapetto a strapiombo sulla scena, e sentii il mio amico - un bravo ragazzo piuttosto grassottello, forse il più burlone e il più faceto del nostro gruppo -, mentre sprofondava pesantemente nella sua poltrona, gridare con una sorta di nervosismo un po' irritato ma quasi vittorioso: «Sì, finalmente potrò *insinuarmi* in una di esse!». E io lo immaginavo, alle mie spalle, in procinto di fregarsi le mani.

Cominciai a spaventarmi. Qualcosa mi sfuggiva. Le parole stesse mi sfuggivano. La frase non era particolarmente enigmatica, almeno relativamente al suo significato più immediato. Probabilmente sotto gli effetti dell'alcol, Nicolai aveva lasciato che un pensiero poco delicato, un tantino salace si formulasse. Ciò che realmente m'intrigò, fu la natura del luogo scelto per lasciar esprimere una fantasia così leggera. Per non parlare della scelta delle parole - del verbo in particolare. Altra stravaganza: a chi aveva pensato dunque? Aveva seriamente un'intenzione libertina nei confronti di una delle attrici presumibilmente presenti sulla scena? Era impossibile. Non conoscevamo nessuno. Nei confronti delle nostre due compagne? Era poco probabile, del resto, per non so quale vaga ragione di buon gusto. La nostra complicità era di così vecchia data e così profonda che non ci avrebbe mai autorizzato, né gli uni né gli altri, a formulare il nostro desiderio in un modo tanto diretto - la nostra attrazione verso Juliette o Rosina, se avesse dovuto manifestarsi, avrebbe trovato una formulazione o un'espressione più semplice e più sana. La dichiarazione di Nicolai lasciava intuire - di proposito, sembra - una certa volontà di provocazione che restava tuttavia perfettamente astratta. Aveva voluto *alludere al sesso*?

Tutta questa scena non era durata più di qualche secondo. Sentimmo poi, dietro la porta del mezzanino, il rumore del resto del gruppo che ci raggiungeva. O almeno - a dirla meglio - avvertimmo qualche eco di passi e di esclamazioni attutite, soffocate dal tramezzo, e poi improvvisamente - ma questa volta senza rumore perché i suoi passi furono smorzati dal tappeto di velluto non appena entrò -, ecco Alberto, particolarmente eccitato, che mi correva incontro.

Alberto era giovane, slanciato, aveva uno sguardo vivo; vestito quella sera con un'ampia camicia di seta bianca, mi lanciò improvvisamente un'occhiata d'intesa. Il suo sguardo malizioso sembrava dirmi: «Lasciami fare dunque...», poi, con un gesto piuttosto agitato mi lasciò intuire qualcosa come: «Vedrai...».

Ho voluto allora frenarti nel tuo entusiasmo, Alberto? Ho sufficientemente avvertito la *stoccata* di cattivo gusto di cui speravi rendermi ad ogni costo testimone? Non mi ricordo più se ho avuto il tempo di fare un gesto per trattenere il tuo ardore. Non ci eravamo detti niente. Ci fu tuttavia in quei pochi secondi un barlume di comprensione reciproca evidente. Avvicinandoti con me al parapetto poco a poco, volesti dominare gli attori per giocare loro qualche brutto tiro. Gentilmente? Con cattiveria? Questo, lo ignoravo. Volevi chiaramente rovinare la rappresentazione, o disturbare la prova. Sospendere tutto. Interrompere tutto. Turbare il regista, confondere gli attori che lavoravano, distogliere l'attenzione dell'ipotetico pubblico. Ma queste persone sulla scena, Alberto, le conoscevi?

Le conosceva? Alberto, senza che in quel momento ci fosse bisogno di spiegarmi nulla, mi aveva fatto comprendere che voleva provocare un colpo di scena, amichevole o scortese, in modo *rocambolesco*. Si era messo, ridendo, a scavalcare il parapetto. Io ero accanto a lui, e con lui osservavo ciò che succedeva sulla scena che, in maniera insolita, il mezzanino sovrastava ora *in verticale*. Potemmo, in un baleno, scorgere una, o forse due attrici che, vestite con lunghi abiti bianchi, stavano declamando con un tono eccessivamente patetico.

Sapevo tutto. Tutto quello che stava per succedere. Alberto si era messo in testa di intervenire nella loro rappresentazione saltando dall'alto del mezzanino, con l'idea di atterrare, con l'agilità di un gatto, in mezzo al centro della scena, davanti alla più giovane delle due attrici. Come una sorta di diavoletto paracadutatosi da sé e riatterrato sulle scene ai suoi piedi con un'arte straordinaria - una sorta di lupo piuttosto che un gatto, un lupo nell'ovile teatrale. Rideva, credo, Alberto. Rideva, anche se non ne sono certo. E io volevo assistere a questa scena con tutta l'acutezza del mio sguardo,

volevo osservare nei minimi dettagli il modo in cui stava per prodursi quel singolare colpo di scena.

Ho ugualmente cercato, anche senza convinzione, di fermarlo? Non lo so, no, non lo so. Quello che so, è che senza averne consapevolezza, il mio cervello *anticipò* chiaramente lo svolgimento della facezia; i miei occhi videro in anticipo Alberto che cadeva, lentamente, poi che ricadeva abilmente in piedi. Un gatto, o un diavolo, o un lupo.

In verità, qualcosa di diverso si è tuttavia prodotto. Come chiamare questo fenomeno? Qualcosa di simile a un rovesciamento: un rovesciamento brusco, un rovesciamento della realtà, che passa per un tradimento violento del senso divenuto allo stesso tempo chiaroveggente. Un grido straziante della verità - la coscienza di essere bruscamente diventato l'oggetto di un inganno spaventoso, sorto non si sa assolutamente da dove.

Nel momento esatto in cui Alberto abbandonò la presa, in cui le sue due mani si staccarono dal parapetto e in cui il vuoto si presentò sotto di lui, in quell'istante in cui il suo corpo perse l'equilibrio, poi si abbandonò, in cui la cesura fu irrimediabile, in cui il movimento fu avviato, definitivo, la caduta infine inevitabile, allora capii tutto. Per la seconda volta. Ma ciò che capii questa volta, fu *il rovescio* della scena. Con un improvviso terrore. Con spavento. Ero stato odiosamente ingannato. Dalla realtà stessa. Oppure, deliberatamente, da Alberto. Avevo appena capito che il colpo di scena non poteva più sorgere dalla scena, ma, tragicamente, dalla nostra stessa quinta. Si trattava di un dramma, certo, e si trattava anche di una caduta. Nell'istante preciso in cui Alberto aveva abbandonato il parapetto, prima ancora che avesse cominciato a piombare sulla scena, capii questa volta, con una necessità inquietante, che stava per raggiungere la morte.

Non voglio più vedere. Sono invaso dall'orrore e dall'angoscia, prigioniero di questo insostenibile sentimento di apprensione: essere testimone del suono spaventoso di un corpo vivo che si schianta. Allora mi sono allontanato precipitosamente dal parapetto, mi sono buttato all'indietro, verso il fondo del mezzanino. Appena ebbi il tempo di compiere quei pochi gesti riflessi, senza neanche essere in grado di tapparmi le orecchie, sentii il terribile rumore sordo di quel corpo che seppi definitivamente fracassato.

C'è stato trambusto tra il pubblico? Non ho sentito niente, sempre ignorando se quel pubblico esistesse. Alberto è morto. Ha voluto lasciare la vita. Con premeditazione, o vittima, chi lo sa, di un colpo di scena di cui non era padrone. Diavoletto senza forza, lupo senza ovile, gatto incapace di ricadere sulle zampe, e il suo corpo si è spezzato.

Ci fu nella sala un silenzio indefinibile. Una semplice idea del nulla nel corso della rappresentazione che si recitava.

Non ho voluto vedere niente. Non ho visto niente. Ma tutto quello che ho appena raccontato, lo so.

Valérie Bonenfant
Mes amies les étoiles

Je vis dehors, dans la ville, depuis des années. La journée, je suis assis sur le trottoir, à attendre. Je vois les gens passer, ils sont nombreux, ils courent, ils filent sans s'arrêter. Je ne les connais pas et pourtant, ils sont pour moi une compagnie. J'ai beau ne pas être remarqué, je ne me sens pas seul, avec tout ce passage.

Le soir venu, c'est plus difficile. La rue se vide, les passants se font rares, et la solitude commence à tomber. Je reste sur mon trottoir, parfois un peu plus loin, parfois un peu avant. Je me suis installé un carton pour dormir. Ma foi, c'est mieux qu'un contact direct avec le sol, dur, froid...

Je m'emmitoufle dans ma peau, c'est qu'il ne fait pas chaud ce soir, je sens même du vent qui souffle... Et toujours cette solitude...

« Mais cela chante, tu as de la compagnie, écoute le vent... »

Oui, cela siffle, cela me transperce de tous côtés. Certes, je sens un souffle, mais de là à parler de compagnie...

« Et nous sommes là, nous aussi... »

Hein ? Mais qui parle ? Je ne vois personne alentour, la rue est vide. Entendrais-je des voix qui n'existent pas ? Hum, la solitude me fait peur, jouerait-elle des tours à mon esprit ?

« Mais non, tu n'es pas fou, c'est juste nous qui te parlons. Lève la tête et tu nous verras te sourire... »

Je regarde en l'air : pas même un oiseau, ni un moucheron... Seul dans l'immensité noire...

« Non, pas noire, tu peux voir de la lumière aussi... »

De quoi parle la voix ? De ce lampadaire qui diffuse un pâle halot, à l'angle de la rue ? Pauvret, il est perdu dans le noir, aussi seul que moi dans ma rue...

« Nous parlons des étoiles qui brillent dans le ciel. Nous sommes nombreuses, et nous sommes heureuses d'être avec toi... »

Les étoiles ? Oui, je les vois, elles se détachent dans le ciel. Le vent a nettoyé tous les nuages, elles brillent d'un éclat radieux. Je ne peux m'empêcher de sourire. Était-ce une impression ou je les vois étinceler davantage ?

« Contentes de faire ta connaissance Harold et ravies de bavarder avec toi... Nous sommes là toute la nuit, et nous te tiendrons compagnie autant que tu le souhaites... »

Je me sens soudain enveloppé d'une douce chaleur, comme si les rayons des étoiles me réchauffaient, c'était bon ! Je fais plus ample connaissance avec elles. Je leur demande leurs noms, là où elles seront positionnées la nuit suivante, je leur donne rendez-vous pour le lendemain...

La conversation est plaisante, finie la sensation de solitude. Plus tard dans la nuit, je m'allonge sur mon carton, et je continue à converser avec elles. Ainsi installé, le dos à terre, les yeux au ciel, c'est encore plus pratique pour leur parler...

Je m'endors sans le vouloir pendant notre échange. Lorsque je me réveille le lendemain matin, et que je vois qu'elles ont disparu, je suis confus de ma maladresse. Pourvu que je ne les ai pas froissées, à être parti dans le sommeil alors que nous étions en train de parler ! Nous avons rendez-vous le soir même, alors j'attends avec impatience que la journée passe.

Si je pouvais accélérer le temps, la course de ces passants, pour arriver plus tôt au soleil couchant, sans nul doute, je le ferais ! Je sors mon vieux et unique livre, un ouvrage minuscule qui raconte plusieurs histoires. Je les connais toutes par cœur, mais je les parcours quand même, juste pour faire défiler les heures.

Un passant s'arrête, une fois n'est pas coutume, j'échange quelques mots machinalement avec lui, sans y penser, tant mon esprit est occupé ailleurs, parmi les étoiles, mes amies. Enfin, le lampadaire s'éclaire. Comme je suis heureux !

Sa faible lumière me fait l'effet, ce soir, d'un signal lumineux extraordinaire. Il ouvre la voie, tel un phare en pleine mer éclairant la nuit de sa lumière salvatrice... Les étoiles apparaissent les unes après les autres, fidèles au rendez-vous. Mon cœur bat la chamade.

« Bonsoir ! » les salué-je avec émotion.

Toutes me répondent en chœur d'un éclat en forme de clin d'œil. Je respire, tel un homme heureux de rentrer chez lui et de retrouver ceux qui lui sont chers. Ma famille : les étoiles. Ma rue : ma maison. Le lampadaire, mon ami...

« Harold, hou-hou, êtes-vous là ? »

« Mais bien sûr que je suis là, vous le savez, vous m'avez déjà vu... » répons-je à mes chères étoiles.

« C'est moi, Léonard, qui suis venu vous voir cet après-midi... Quand vous lisiez... J'ai un toit à vous offrir... »

Un toit ? Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas pour moi. Il me tend la main. Oh non, je ne sais pas. Pas là, pas maintenant. Je regarde mes étoiles. Elles sont radieuses, comme toujours. Le vent souffle, je frissonne...

« Venez, vous serez au chaud... Emmenez vos affaires, oui, votre livre... »

Je me lève, je ne sais pas bien ce que je dois faire. Elles sont muettes, mes amies... L'homme m'aide, il est gentil, je ne suis pas seul... Il m'accompagne devant une maison. Nous y entrons, j'hésite, c'est que je n'ai plus l'habitude...

Un courant d'air me pousse à l'intérieur. Une lumière y brille, elle ressemble à celle de mes étoiles, douce...

« Bienvenue chez vous, Harold... »

Chez moi ? Je vois plein de livres, partout, sur tous les murs. Cela ressemble à une bibliothèque, c'est beau !

« Ils vous attendent... »

Je les découvre, je souris, une larme dans les yeux... Il s'en va, il me laisse tranquille, il n'est pas loin. Je peux venir le chercher si je me sens seul... Seul ? Oh non, je ne me suis jamais senti en aussi bonne compagnie : les livres tout autour de moi, les étoiles qui s'agglutinent derrière ma fenêtre, formant un immense soleil, et cet homme, discret et bon...

Un grand bonheur pour le rat que je suis...

Valérie Bonenfant
Le mie amiche stelle

Traduzione di *Antonella Marino*

Io vivo fuori, in città, da anni. Di giorno, mi siedo sul marciapiede, e aspetto. Vedo la gente che passa, numerosa, corre, scappa senza fermarsi. Non la conosco eppure per me è una compagnia. Anche se non mi notano, non mi sento solo, con tutto questo via vai.

Giunta la sera, è più difficile. La strada si svuota, i passanti diminuiscono, e la solitudine inizia a calare. Resto sul mio marciapiede, talvolta un po' più lontano, talvolta più vicino. Ho sistemato un cartone, per dormire. Beh, è meglio di un contatto diretto col suolo, duro, freddo...

M'imbacucco nella mia pelle, non fa proprio caldo questa sera, sento anche il vento che soffia... E sempre questa solitudine.

«Ma canta, ti fa compagnia, ascolta il vento...»

Sì, bisbiglia, mi trafigge da ogni parte. Certo, sento un soffio, ma da lì a parlare di compagnia...

«E noi siamo lì, anche noi...»

Eh? Ma chi parla? Non vedo nessuno qui intorno, la strada è vuota. Ascolto forse delle voci che non esistono? Aspetta, la solitudine mi fa paura, fa degli scherzi alla mia mente?

«Ma no, non sei folle, siamo proprio noi a parlarti. Alza la testa e ci vedrai sorriderti...»

Guardo in aria: non un uccello, né un moscerino... Solo nell'immensità buia...

«No, non buia, puoi vedere anche la luce...»

Di che parla la voce? Di quel lampione che diffonde un pallido alone, all'angolo della strada? Poveretto, è perso nel buio, solo come me nella mia strada...

«Noi parliamo delle stelle che brillano in cielo. Siamo in tante, e siamo felici d'esser con te.»

Le stelle? Sì, le vedo, si stagliano nel cielo. Il vento ha spazzato via tutte le nuvole, brillano in una luminosità radiosa. Non posso

fare a meno di sorridere. Era solo un'impressione o le vedevo brillare di più?

«Felici di conoscerti Harold e di chiacchierare con te... Siamo lì tutta la notte, e ti terremo compagnia fin quando lo desideri.»

Mi sento subito accolto da un dolce calore, come se i raggi delle stelle mi riscaldassero, splendido! Approfondisco la loro conoscenza. Chiedo i loro nomi, dove saranno posizionate la notte successiva, do loro appuntamento per l'indomani.

La conversazione è piacevole, la sensazione di solitudine finita. Più tardi durante la notte, mi stendo sul mio cartone, e continuo a conversare con loro. Così sistemato, la schiena a terra, gli occhi al cielo, è ancor più comodo parlare loro.

Mi addormento senza volerlo durante il nostro dialogo. Quando mi sveglio l'indomani mattina, e vedo che sono scomparse, mi sento confuso per la mia goffaggine. Spero di non averle irritate per essermi addormentato mentre parlavamo! Abbiamo un appuntamento questa sera, allora aspetto con impazienza che la giornata trascorra.

Se potessi accelerare il tempo, la corsa dei passanti, per arrivare prima al tramonto, senza alcun dubbio, lo farei! Tiro fuori il mio vecchio e unico libro, un'opera minuscola che racconta diverse storie. Le conosco tutte a memoria, ma le sfoglio comunque, giusto per far trascorrere le ore.

Un passante si ferma, una sola volta non è un'abitudine, scambio macchinalmente qualche parola con lui, senza pensarci, tanto il mio spirito è occupato altrove, tra le stelle, le mie amiche. Finalmente il lampione si accende. Come son felice!

La sua luce fioca mi fa l'effetto, questa sera, di uno straordinario segnale luminoso. Mi indica la strada, come un faro in mezzo al mare che illumina la notte con la sua luce salvatrice. Le stelle compaiono l'una dopo l'altra, fedeli all'appuntamento. Il mio cuore batte all'impazzata.

«Buonasera!» le saluto emozionato.

Tutte mi rispondono in coro con un luccichio che sembra un occholino. Respiro, come un uomo felice di tornare a casa e di ritrovare coloro che gli sono cari. La mia famiglia: le stelle. La mia strada: la mia casa.

Il lampione, il mio amico...

«Harold, ehilà, è lì?»

«Ma certo che sono qui, lo sapete, mi avete già visto...», rispondo alle mie care stelle.

«Sono io, Léonard, sono venuto a trovarla questo pomeriggio. Mentre lei leggeva... Ho un tetto da offrirle...»

Un tetto? No, non è possibile, non è per me. Lui mi tende la mano. Oh no, non so... Non lì, non ora... Guardo le mie stelle. Sono così radiose, come sempre. Il vento soffia, io tremo...

«Venga, starà al caldo... Prenda le sue cose, sì, il suo libro...»

Mi alzo, non so bene cosa fare. Sono mute, le mie amiche... L'uomo mi aiuta, è gentile, non sono solo... Mi accompagna davanti a una casa. Entriamo, esito, è che non sono più abituato...

Uno spiffero mi spinge all'interno. Una luce vi brilla, somiglia a quella delle mie stelle, dolce...

«Benvenuto a casa sua, Harold»

Casa mia? Vedo tantissimi libri, dappertutto, su tutti i muri... Sembra una biblioteca, è bello!

«La aspettano...»

Io li scopro, sorrido, una lacrima negli occhi... Lui se ne va, mi lascia tranquillo, non è lontano... Posso andare a cercarlo se mi sento solo... Solo? Oh no, non mi sono mai sentito in così buona compagnia: i libri attorno a me, le stelle che si raggruppano dietro la mia finestra, formando un immenso sole, e quell'uomo, discreto e buono...

Una felicità immensa per me, topo di strada...

Kokouvi Dzifa Galley
La pomme de discorde

I

Taté n'oublie pas ce jour pourtant enfoui dans les limbes du temps. Aujourd'hui encore, les mots d'Agblayi, mère d'A. Mensah ne le quittent pas. Malgré l'âge et ses pas plus proches que jamais de la fin, la souffrance de cette femme l'émeut plus encore que la cause de cette déchirure. Mais en cet instant une autre question le confond. Qu'arrivera-t-il à *Woukpo* après leur génération ? Cette paix et l'hospitalité qui prévalent aujourd'hui seront-elles maintenues ?

Taté baisse la tête. Des rides grossissent leurs sillons sur le front du vieil homme, muent en les gorges du fleuve Egbi asséché. Ses yeux ont la profondeur d'une étoile qui s'éteint. Ses oreilles quelque peu décollées ne sont plus alertes. Ses mains par moments tremblotent dans un spasme sous les yeux d'Etsè inquiet. Ses cheveux immaculés donnent un certain éclat à son âge. Sur son habit de corps, il porte un pagne Ashanti-Keinté qui conserve ses couleurs bleues, jaune-or, blanches malgré les décennies écoulées. À ses pieds, le *Tsokota*¹. À son poignet, le bracelet de la couronne. À son doigt, l'anneau orné du sceau du trône. Il ne porte que rarement sa couronne devenue trop pesante pour son âge. Assis sur un trône en or massif, il demande son sceptre, le prend et se dirige vers ses appartements. Etsè devient son ombre. Que d'inquiétudes !

II

L'intérieur des cases est aussi frais qu'une eau de cascade. Ces habitations en latérite sont le produit d'une mixture d'argile rouge, de terre, de paille séchée et du Kéti². Elles épousent une forme rectangulaire ou circulaire. Leurs toitures faites d'un assemblage d'iroko et de rônier forment un cône auquel on rajoute des lattes. L'ensemble est couvert de pailles séchées. La porte et la fenêtre sont taillées dans du teck. Ces cases, sans clôture, sont des voisines

¹ Sandale. Symbole traditionnel du pouvoir royal chez les peuples Ewé.

² *Cyperus articulatus*.

proches. Les cours se communient et la cohabitation est le maître-mot. Quelques clôtures en claie, en natte ou en roseau font écran à cette vue sur l'alentour.

De-ci de-là, des greniers coiffés de pailles, remparts contre les éléments. Ce sont des pilotis surmontés d'un tablier fait d'un échafaudage de rondin où sont alignés en cercle les épis de maïs superposés, enserrés les uns contre les autres. L'ensemble monte d'une hauteur de deux mètres ou plus selon le rendement des ménages. Ici, le gîte à l'étranger est une fibre transmise au fil des générations.

Dans le ciel, des éperviers décrivent des figures géométriques. Ils guettent un lézard évasif, ou un poussin têtu aux gloussements de sa mère intimant l'ordre à ses petits de venir se mettre à l'abri. Les ailes de l'oiseau de basse-cour ouvertes comme deux mains qui gardent un feu sacré, attendent ses petits. Ces rapaces, quand une opportunité se présente, piquent de la tête et foncent sur une proie, avec les griffes décochées, et parfois, des cris, des pierres lancées contre eux seuls perturbent leurs prédatations.

Quelques tisserands, certains sous un grand fromager, d'autres sous un appatam tissent les fils de coton en bande large de trois ou quatre pouces sur le métier. Non loin d'eux des corbeilles, des nattes, des sacs, de la vannerie fraîchement créés attendent des acheteurs.

Ces jours de marché, Emefa fait un chiffre d'affaire entre deux et cinq *Hoka*³. Elle porte un pagne de couleur bleue. À ses pieds des chaussures en peau de biche ; autour de ses chevilles, trois anneaux d'ivoire ; sept perles autour du poignet, du kaolin sur son cou. Son portrait attire des clients qui s'offrent ses services. À côté de son commerce d'*Akatsa*, des tubercules d'ignames que M. Damadè son mari tire de sa grande plantation, sont exposés. À côté d'elle, on trouve des boissons : du *Liba*⁴, du *Déba*⁵ et du *Sodabé*⁶.

³ Monnaie. Hoka est une unité de 40 Cauris. 2 Hoka = 80 Cauris. 5 Hoka = 200 Cauris = Kato (en français c'est l'équivalent de la galine).

⁴ Boisson encore consommée aujourd'hui dans la région, est produite à base de caramel.

⁵ Vin de palme.

⁶ Alcool de palme tiré du vin de palme.

La principale monnaie est le Cauris mais aussi la pièce de 6 Pence anglaise, de 2 Shillings, la pièce de 6 pf appelé « Copper » et aussi le Mark, des monnaies européennes. On accepte aussi le dollar américain. Le moyen d'échange le plus courant demeure le troc.

Toukè-Agovenou est ce petit village, blotti au cœur d'une verdure enrichie d'irokos centenaires comme Emefa porte dans son cœur son jeune lion rugissant d'amour pour elle. La tête de la jeune Emefa est un temple où le charme de son jeune homme résonne, grandit, s'étend à la faire tomber d'un vertige.

III

Sur le lit, les draps mouillés, froissés, couverts par la pénombre, parlent de ce que fut la nuit, riche en échange, en rencontre, en mêlés jusqu'aux souffles qui piaffent puis qui s'accélèrent saisis par l'aphasie. Cette émanation de corps en quête de connaissance, jusqu'à l'étincelle comme deux galets qui se frottent, fait sentir cette poudre des passions orageuses. Bientôt, elle dissipera peut-être dans les regards complices des tourtereaux la saveur de l'autre, la satisfaction pour soi. La mémoire des lieux témoin de ce brassage sans cesse renouvelé reste muette tel un sourire esquissé sans bruit qui refuse de lever le voile sur l'objet de son épanouissement. La nuit encore plus grasse qu'opaque leur offre le temps en partage, avant que la rosée, dehors, ne peigne la végétation de l'accomplissement de l'indéfectible lien couvé depuis par le clair-obscur de la chambre. Cette rosée naît, irrigue de toute sa vigueur le buisson ardent de désir, corps encore gonflé d'appétit, loin de tout. Ils s'ennuient de bientôt se séparer, tendent parfois l'oreille, guettant comme du lait sur le feu l'instant qui précède le premier chant du coq. Mensah sait que bientôt, il devrait partir, sans se retourner, drapé dans ce qui reste de l'opaque nuit qui se décolore et tend vers l'éclairci.

La veille, Emefa lui passe le mot. Le visage de son interlocuteur illuminé par une vibrante joie se trahit. Chacun continue son chemin. Mensah, houe accrochée à l'épaule, lame au fourreau, fusil à l'épaule, marche avec l'assurance dans le pas, sur une piste qui mène à son champ. Le jeune homme regarde avec admiration les roulures de cette Fleur de maïs emmaillottée dans un tissu mouillé

par le vacillement de sa calebasse. Et quel équilibre ! D'un déhanché parfois trop large, elle fait des vagues comme l'eau qu'elle porte. Emefa continue sa route. Elle se dirige vers la jarre que M. Damadè son mari lui a plantée près d'un pan de mur de leur concession.

La belle lune de Toukè-Agovenou et son viril soleil se retrouvent dans le tumulte discret de cette nuit. Les lèvres d'Emefa enlacent Mensah avec fermeté. Ses bras, résultante de toute une gamme de soierie, l'emballent comme un bien précieux caché dans un *Akpakou*, calebasse où les femmes qui ont une fertile main cachent leurs pagnes, bijoux et autres biens les plus prisés. Ils s'enroulent dans les draps avec une fugace fougue. Les reins fermes de Mensah dévastent Emefa, arrachent à cette dernière une respiration contenue à décliner loin de leur huis clos les indiscretions des voisins. Le jeune homme ferme les yeux comme ses bras sur sa prise et se voit emporter, voyage spatial qui le mène aux abords du fleuve Egbi où la douce Emefa vient souvent se baigner.

Depuis un moment déjà, elle vient se baigner là. Ce jour, elle sent un regard qui de caresses aiguillonne sa peau devenue une proie. Malgré la fraîcheur de l'eau, Emefa ressent dans sa chair cette sorte de brûlure d'une loupe qui réfléchit les rayons du soleil à éveiller son toucher. La jeune femme remarque un mouvement sous les herbes, y discerne une forme, se dévoile pour appâter ce qu'elle devine déjà. Elle s'immerge un long moment. Quand elle ressort la tête de l'eau, elle finit par se rendre compte de la présence du harponneur, caché dans les fourrées. Elle faillit hurler mais pourquoi l'aurait-elle fait ? *Un pays aperçu à la dérobée, on ne peut se vanter de l'avoir exploré, de l'avoir une fois même habité !* Elle n'allait pas crier pour ameuter les autres femmes et ainsi jeter un discrédit sur sa personne. Ce jeu finit par l'amuser. Un admirateur secret dévoué uniquement à elle ! Qu'il est beau, fort, grand, adroit et déjà couvert de trophées. Emefa se sent le nombril du monde.

Le remake de cette joute faite de séduction se multiplie. Elle crée le décor des scènes avec une ruse qui échappe à la vigilance des autres femmes plus occupées à leurs toilettes qu'à autre chose. Elle s'éloigne lentement de ses consœurs, nage du côté de la berge du fleuve où Mensah caché l'attend. Elle ne cesse de se trémousser dans l'eau. Elle a les seins tendus, une guitare sèche. Ses cambrures de

reins mieux qu'une caisse de résonance sont des corbeilles de roses dont Mensah n'a cessé de se délecter. Elle s'ouvre à l'eau, s'offre à sa fraîcheur. Elle chante des chansons qui disent à Mensah de se rapprocher, de prendre son courage à deux mains, d'être un homme, car un homme, un vrai ne meurt qu'une seule fois, en se tapant la cuisse. L'amas de chair remue lentement, propage à la surface de l'eau d'aguicheuses ondes qui ravagent le jeune homme. Elle s'éloigne de son complice, rejoint les autres femmes qui la chamaillent un peu. L'heure du départ se rapproche.

Elle se fait belle ce soir. Ses cheveux connaissent une coupe *Ati*⁷ incurvée dans un même sens, champ de maïs couché par une rafale de vent. Sa bouche garde la senteur de ce maïs torréfié, salé qu'elle croque avant de curer ses dents couleur ivoire. Quelques poignées de kaolin qu'elle répand autour de son cou jusqu'à sa poitrine blanchissent cette portion de son corps rafraîchi. Elle a les cuisses dévoilées, ouvertes. Une moule ouverte par un coutelât intime. Une petite flexion de son genou camoufle son désir. Cette flamme d'excitation se consume toujours entre eux comme le canon d'un fusil encore brûlant de la décharge de laquelle il vient de faire frémir la forêt et laisser au sol un gibier. Deux corps sans cache s'admirent à nouveau, reprennent le temps de se contempler, se parcourent du regard. Ils sont à la recherche d'une marque, d'un grain de beauté, d'une cicatrice, d'une scarification. Que de trouvailles ! Des chatolements s'illuminent d'un rire étouffé au creux de la nuit, complices qui s'étendent et qui prennent une pose, présent offert infiniment ! Que d'histoires confiées, offertes comme un don de soi, un sacrifice de quelques principes qui ne résistent pas à l'appel de l'instinct camouflé depuis l'enfance.

Avant la rumba des corps, celle des oreillers. Des sourires esquissés, des regards où déferle un torrent d'émotion. Ces oreillers gonflés aux fibres de kapokiers participent à l'idyllique guerre des roses que se font les enjoués, servent de projectile. Ils la soutiennent, portent ensuite à la hauteur juste, les reins d'Emefa devenus une toupie, une roue de foire foraine, une bague au viril doigt de Mensah. L'anneau d'Emefa enserre, avec une douce chaleur le long et viril

⁷ Coiffure faite de multitudes de petites nattes que les femmes se font tresser.

doigt de Mensah. Des propos vides de sens, des griffures involontaires, des cris étouffés, des pets et des larmes troublent leurs sens. Des secousses en Emefa, comme des vagues jettent sur sa peau la suave écume de ses frissons. Elle voudrait comme lui garder ces quelques joies éphémères pour eux, tout un bout d'éternité ! Qu'importe le prix. Sur les draps mouillés, deux corps flottants arrivent à l'incendie, transpirent de la cendre. Leurs bras ballants se font face, leurs doigts se rapprochent, leurs index semblent se toucher, dévoilent la dernière restauration de *La Création d'Adam*.

M. Damadè hésite longtemps entre continuer sa quête ou revenir chercher sa précieuse arme. D'ailleurs qu'a-t-il à perdre lui qui tire plusieurs fois à côté de sa cible, laissant s'échapper antilope, gazelle, biche et même un agouti ? C'est de la faute à son coutelât oublié chez lui, s'énerve-t-il en tapant de la plante du pied le sol. Il vient de manquer une perdrix. Sa casquette en vannerie manque de tomber après la bourde. Sa grosse et large ceinture de munitions est à présent vide. À son cou, une amulette faite de trois dents de lion seule reste en place. La lourde crosse de son Winchester décorée de trois cauris et de divers menus fétiches peinent à le doter d'un butin de chasse. Aux pieds de M. Damadè une paire de *metrihan'mi*⁸, chaussures taillées dans du pneu. Que le chasseur fait le bonheur des animaux, en ce jour !

Revenu pour reprendre son porte-bonheur, il ouvre la porte de la case qu'il partage avec Emefa. Son regard ne s'attarde pas sur le coutelât. Il n'a pas le temps d'exprimer l'outrage. Il tique, ne sait plus garder patience, sans émettre un cri. Ce qu'exprime Dzitowoko, son chien par un aboiement qui éveille Toukè-Agovenou. L'homme meurtri serre très fort son fusil qu'il retourne contre son neveu. Trop tard ! Les jambes de Mensah sont plus rapides que ses mains. On n'entend plus que des pas effrénés qui s'éloignent et le bruit de l'émiettement de la dignité de M. Damadè, irrécupérable. La distance qui les sépare est infranchissable. Dans la tête de Damadè, une bourrasque, un cyclone qui décoiffe la chaume d'une vie.

⁸ Sandales réalisés à partir de pneus.

IV

Chaque pas de Mensah accentue sa faute, justifie de sa ruse pour venir à bout de la belle Emefa. Cet élan creuse un fossé entre le jeune homme et sa dignité, jetant derrière lui toutes ses prouesses de chasse ainsi que sa place méritée dans le cercle des anciens au coin du feu durant les veillées funéraires. Il ne pense à rien, ne sent plus les entailles qu'il se fait. Le fugitif n'a d'autres richesses que la petite culotte qui cache son forfait mais qui dit long sur la cause de son marathon. Chaque trace de pas qu'il laisse est une plaie ouverte un peu plus, dans cette verdure porteuse de gibiers. La réputation de son arme, en ces lieux, avait écrit des pages d'histoire de l'ordre des *Adelan*, chasseurs promis au panthéon de la caste. Ce dernier est le plus âpre prétendant au trône après l'exercice de son oncle. Il est déjà un bon chasseur. Juste quelques années d'expériences auraient fait de lui un homme en qui la confiance du village reposerait quand il s'agirait d'abattre un fauve venu dans le petit village pour faucher quelques vies.

M. Damadè amène plusieurs fois Mensah à la chasse. Il le prépare à ce jour. L'oncle teste le courage de son neveu face à des fauves, lui transmet des techniques imparables pour venir à bout de sa proie. Comment se positionner par rapport au vent ? Les différents types de pièges. Comment les installer et où les installer ? Les précautions à prendre. Initié, il l'est. Ne lui manque qu'un secret : la parole à prononcer pour devenir invisible et venir à bout d'une bête ou lui échapper quand cette dernière lui tient la dragée haute. « Dans notre famille, les chasseurs ne périssent jamais en brousse. Même grièvement blessés, ils reviennent toujours à la maison, quitte pour y mourir », disait l'oncle à son disciple. Mensah n'a pas le temps de penser à tout ça. Le voilà en gibier, pauvre bête traquée, ennemie au bout du canon du Winchester de son oncle. C'est une lutte entre de fiers chasseurs. Mensah sait qu'il est désormais ce chasseur blessé, perdu, qui jamais ne reviendra mourir auprès des siens.

La patience du vieux chasseur et ses multiples expériences de chasse le confortent dans son exploration. Cette végétation touffue comme des cheveux entremêlés, il se doit de la défaire et d'y extirper Mensah avant de se présenter en face des habitants de Toukè-Ago-venou. Question de dignité. Le vieil homme est meurtri par sa

mémoire esquissant l'instant où son neveu défait sa femme de ses habits et accélère sa cadence. Il le poursuit, cherche les traces de ses pas. Le neveu, une bête traquée, entamée par un prédateur furieux. Les yeux de Damadè sont rouges, son souffle excité, ses lèvres articulent des mots, sans parole. Il veut crier mais se retient encore, seulement en lui la haine dégaine des lames recouvertes de ses ressentiments.

Le jeune fougueux entraîne son tuteur vers l'opaque brousse mais ni les fourrées de cactus hérissés de piquants, ni la danse des abeilles fonçant sur le vieil homme ne le persuadent à mettre un terme à son projet. Les pas hargneux de l'oncle arpentent cette terre rouge, se refusent de lâcher prise avant qu'il ne traîne jusqu'à l'entrée de sa case, le profanateur. Mensah et sa belle *Cunégonde* danseront sur la place du village la danse de la honte, aux rythmes des *Adodo*, tam-tam du déshonneur joués avant le bannissement. Des huées de femmes retentiront. Des fouets d'hommes qui voudraient marquer leurs indignations claqueront sur ces détritiques vivants. Des crachats, des silences de femmes consternées s'abattront sur eux.

Damadè ne pense pas à Agblayi sa sœur qui lui confie ce garçon de trois ans que Damadè élève comme son propre fils, lui transmet jusqu'à son nom. Le lien filial entre Agblayi et M. Damadè empêchent ce dernier de faire usage de son redoutable pouvoir pour se confondre au vent, se tenir en face de ce fils banni, puis de se faire voir à lui et ensuite régler dans le sang, à l'aide de son *Hekpui*⁹, cette affaire. Il sait qu'utiliser ce pouvoir contre un homme qui porte son sang, lui serait tôt ou tard fatal, ce que lui avait dit son père en le lui transmettant. Trop facile pour lui de l'avoir au bout de son canon. Un seul geste de son index et l'histoire retiendra qu'il a éliminé son neveu adultère. Il ferait reculer de torpeur les éventuels candidats aux franchissements de cette frontière, interdit collé au front de chaque membre du clan Assanhoun. Son doigt toujours faible devant cette gâchette qui n'attend qu'un déclic. Pas ses pas. Pas ses forces qui croissent étonnamment malgré l'âge et la durée de la poursuite. Il sait qu'il s'arrêterait de vivre s'il le laisse filer. Il sait

⁹ Coutelas.

qu'il ne s'en retournerait chez lui qu'avec son déshonneur ligoté comme une chèvre.

Mensah pense un moment s'arrêter, s'agenouiller aux pieds de son oncle avec en bouche des suppliques mais ne fait pas confiance à ce redoutable Winchester qui a fait porter à ce franc-tireur par le passé les têtes de tigres, de lions, de guépards, de panthères, de rhinocéros et d'autres fauves encore. Il ne se retourne pas, sait qu'il n'est pas digne de voir le visage qui le poursuit.

Où aller ? Où trouver un refuge ? Courir jusqu'à quand ?

Il sait que son oncle l'aurait déjà abattu, plusieurs fois témoin de son adresse. Pourquoi ne tire-t-il pas ? s'inquiète Mensah sans s'arrêter, maintenant perdu sans savoir où aller. Qu'est-ce qui l'avait pris, pour se jeter dans les bras de cette Emefa ?

Peut-être voudrait-il l'attraper vivant pour le vendre comme esclave aux marchands qui attendent sur la Côte. En arriverait-il jusque-là ? Mensah sait que sa faute est lourde, impardonnable, sans remède.

Le désespoir étend son sombre drap dans les pensées de Mensah, convulse en ses muscles sièges de fréquentes contractions qui lui font perdre à petit coup son avance. Il n'a plus le choix. Il se doit de chercher refuge dans un village. *Kodzé* est trop loin. Comme *Ghotsokopé*, *Kpétoè*, *Adzakpa*, *Kévé*, *Ho*. Il sait que c'en est fini de lui.

Une petite lumière redonne vie à cet écran de désespoir ! Il se souvient d'un ami de la famille : Taté. « *Woukpo* ! » se dit-il comme un savant s'écria : « Euréka ! Euréka ! » Déjà, le jeune homme freine frénétiquement, pivote, décrit un angle plat, fait route vers le petit village du clan Atchi.

M. Damadè qui est sur le point de poser sa main sur lui, n'y voit que du feu, est projeté vers l'avant par son élan, faillit une fois de plus perdre son équilibre. Il ne s'interroge pas sur le motif de ce revirement. Il le suit plus inquiet que jamais, accélère sa course. M. Damadè voit l'ombre de son neveu franchir la teckeraie qu'il reconnaît à son plus grand malheur. Il reconnaît le banc de sable, retrouve le kapokier à la cime coupée encore planté à l'entrée du village, se refuse d'accepter que ce lieu deviendrait bientôt un refuge pour son neveu. Des années qu'il n'a plus revu Taté, depuis que ce dernier a rangé fusils, gibecières et autres arsenaux de chasse.

V

Sous le lit de Taté, il est terré, une blatte grelottant de peur, piaffant comme un cheval fourbu. Sa culotte en guenille laisse libre cours à ses gonades qui pendent, perdant le nord. Son corps est un caillot de sang. La seule chance pour Mensah de survivre là est que le lit est plus haut que d'habitude. Le jeune Mensah pour être sûr de rester là, s'agrippe de toutes ses forces aux pieds du lit, petit enfant aux pagnes de sa mère.

Avant, les plaintes d'A. Mensah se rapprochent de la concession de Taté. Quand le jeune fugitif aperçoit le vieil homme assis sur sa chaise longue, il se sait déjà sauvé, ne respecte pas les convenances, hurle tout son soul puis rentre dans la chambre de l'homme. Sa course est le croquis d'un corps qui bientôt va s'affaler sous le poids de ses peines. Ses yeux, éteints par l'effort.

Un indélicat penserait que Mensah était poursuivi par les Allemands qui lui réclameraient *Aghalévi*, un impôt que seuls les hommes payaient. L'intrusion du jeune homme dans le village ameuté foule. Mais ces mots échangés par Mensah et Taté disent autre chose à la foule.

- Taté, pitié ! Sauve-moi ! Ne laisse pas oncle M. Damadè m'abattre comme un animal.

- Que se passe-t-il, mon fils ? s'inquiéta le vieil homme qui le laissa rentrer.

- Il me poursuit avec son fusil, continua-t-il de pleurnicher.

Son apparence intrigue les habitants que la situation n'amuse guère.

Le vieux M. Damadè une fois au niveau des teckeraies arrête sa course, continue sa progression au pas, décrypte avec une notoire aisance les marques laissées par son neveu, suivi de son fidèle chien Dzitowoko. Ils marchent, se dirigent vers l'abri de son neveu.

- Taté ! Laisse-moi passer ou donne-moi ce... Que je l'abatte tout de suite. Je sais qu'il se terre chez toi.

- D'abord de qui parles-tu ?

- Tu ne vas pas jouer à ce jeu-là avec moi. Je te connais pour être un homme droit, juste. Laisse-moi en finir avec lui, pleura le vieux M. Damadè.

- Nous sommes de vieux amis. Alors pourquoi tu rentres dans ma maison avec un fusil. Tu refuses laalebasse d'eau que je t'offre, tu pointes ton arme sur moi, avec la menace dans la voix.
- J'ai le cœur en feu, mon ami. Il me doit réparation.

Le vieux débite tel un robinet aux pas foirés qui coule, irrigue les oreilles des habitants de *Woukpo* du forfait de son neveu. Des voix indignées s'élèvent :

- Malheur ! Haro sur toi Mensah A.
- Tu n'as aucune raison de te comporter ainsi ! Sacrilège !
- Un fils doit-il coucher avec la femme de son père ? Dans quel monde sommes-nous ?
- Sortez-le qu'on l'abatte comme un lapin !
- A. Mensah, tu as foutu ta vie en l'air !
- Tu as raison, dit Taté à Damadè et à A. Mensah hurlant de détresse de sa cachette.

M. Damadè reconnaît la voix de son neveu, charge son arme, fait un pas vers l'entrée de la porte. Taté de toute sa hauteur s'interpose. Deux fauves se font face.

- Damadè ! Tu as raison mais comprends-moi. Je ne veux pas perdre en un seul jour, deux amis. La loi des Allemands est implacable. Que tu aies raison ou pas, si tu prends la vie de ton neveu, ils te pendront haut et court à ton tour. Évitions de verser du sang.
- ...
- Qui s'occupera de ta femme si tu jettes ainsi par la fenêtre ta vie ?
- Non, hurle M. Damadè qui arme son arme, semant la panique générale.

Le meurtri tourne le bout de son fusil vers le ciel et le décharge de sa dernière balle dans un feu tonitruant, fait hurler de peur Mensah qui crut sonner le glas de sa dernière heure. M. Damadè avance vers Taté, lui remet son précieux fusil.

- Prends, mon ami ! Si mon indigne de neveu recommence sa trahison dans ta maison puisque je te connais, tu vas le garder, et

pour sûr il te trahira, abats-moi ce chien, tu me rendrais ainsi un grand service.

VI

- Taté ? Ne laisse jamais mon fils retourner à Toukè-Agovenou. Je connais mon frère, il a la rancune ardente. Ce dernier tôt ou tard l'abattra. Taté, tu m'écoutes ?

L'écho des propos de la mère d'A. Mensah venue tant de fois implorer Taté emplît les pensées de ce dernier.

- Tu diras à Agblayi que moi, Taté, je tiendrai parole... mais n'oublie pas, Etsè, de préserver l'harmonie du village qu'importe le prix. Tu m'écoutes ? Si...

Taté sur son dernier lit veut insister sur ce détail de l'histoire à Etsè, son fils, le dauphin mais *se lève, retourne aux ancêtres*¹⁰, après sa conjonction sans émettre l'hypothèse, laissant à Etsè cette dernière phrase inachevée que ce dernier peine à lire dans ses yeux jusqu'à ce que l'Étoile ne s'éteigne.

¹⁰ Euphémisme de la mort chez les Ewés, peuple habitant principalement le sud du Ghana, du Bénin et du Togo. Ils sont issus des migrations provenant du royaume yoruba de Tado, lui-même issu des cités-États yoruba d'Oyo et de Ketou (Nigéria).

Kokouvi Dzifa Galley
Il pomo della discordia

Traduzione di *Alessandro Panariello*

I

Taté non dimentica quel giorno tuttavia sotterrato nel limbo del tempo. Ancora oggi, le parole di Agblayi, madre di A. Mensah non lo abbandonano. Malgrado l'età e i suoi passi vicini più che mai alla morte, la sofferenza di quella donna lo commuove ancora di più della causa di questa lacerazione. Ma in questo momento un'altra domanda lo confonde. Che succederà a *Woukpo* dopo la loro generazione? Questa pace e l'ospitalità che prevalgono oggi saranno conservate?

Taté abbassa la testa. Le rughe aumentano i loro solchi sulla fronte del vecchio, mutano nelle gole del fiume Egbi prosciugato. I suoi occhi hanno la profondità di una stella che si spegne. Le sue orecchie appena un po' a sventola non sono più attente. Le sue mani a momenti tremano in uno spasmo sotto gli occhi di Etsè inquieto. I suoi capelli immacolati conferiscono una certa luce alla sua età. Sul suo abito, indossa un *pagne* Ashanti-Keinté che conserva i suoi colori blu, giallo oro, bianchi nonostante i decenni trascorsi. Ai piedi, i *Tsokota*¹. Al polso, il braccialetto della corona. Al dito, l'anello ornato dal sigillo. Porta solo raramente la sua corona diventata troppo pesante per la sua età. Seduto sul trono in oro massiccio, chiede lo scettro, lo prende e si dirige verso i suoi appartamenti. Etsè diventa la sua ombra. Quante preoccupazioni!

II

L'interno delle capanne è fresco come l'acqua di una cascata. Queste abitazioni in laterite sono il prodotto di una mescolanza di argilla rossa, terra, paglia secca e Kéti². Esse prendono una forma rettangolare o circolare. I loro tetti fatti con un assemblaggio d'iroko

¹ Sandali, simbolo tradizionale del potere regale presso gli Ewé.

² *Cyperus articulatus*.

e di borasso formano un cono al quale si aggiungono listelli. L'insieme è coperto da paglie secche. La porta e la finestra sono ricavate dal teack. Queste capanne, senza chiusura, sono tra loro vicinissime. I cortili sono comunicanti e la coabitazione è la parola madre. Qualche chiusura, in graticcio, in stuoia o in canna fa da schermo a questa veduta sui dintorni.

Qua e là, delle soffitte ricoperte di paglia, bastioni contro le intemperie. Sono palafitte sormontate da una piattaforma fatta da un'impalcatura di tondelli dove sono allineate in cerchio le spighe di mais sovrapposte, strette le une contro le altre. L'insieme raggiunge un'altezza di due metri o più in funzione della produzione familiare. Qui, l'accoglienza dello straniero è una tradizione trasmessa di generazione in generazione.

Nel cielo, gli sparvieri descrivono figure geometriche. Spiano una lucertola pensosa, o un pulcino testardo al chiocciare della madre che intima l'ordine ai suoi piccoli di ripararsi. Le ali dell'uccello da pollaio aperte come due mani che proteggono un fuoco sacro, aspettano i suoi piccoli. Questi rapaci, quando si presenta un'opportunità, si tuffano e si scagliano sulla preda, con gli artigli pronti, e a volte, soltanto le grida e le pietre lanciate contro di loro turbano la loro caccia.

Qualche tessitore, alcuni sotto un grande *fromager*, altri sotto un *appatam* tessono sul telaio i fili di cotone in bande larghe tre o quattro pollici. Poco distanti da loro i cesti, le stuoie, i sacchi, gli articoli di vimini recentemente creati aspettano gli acquirenti.

Nei giorni di mercato, Emefa fa un giro per affari tra due e cinque *Hoka*³. Indossa un *pagne* di colore blu. Ai piedi, scarpe di pelle di cerva; intorno alle caviglie, tre anelli d'avorio, sette perle intorno al polso, il caolino al collo. Il suo aspetto attira clienti che si concedono quanto lei offre. Accanto al suo commercio d'*Akatsa*, sono esposti i tuberi d'igname che M. Damadè suo marito estrae dalla sua grande

³ Moneta. Hoka è un'unità di 40 Cauris. 2 Hoka = 80 Cauris. 5 Hoka = 200 Cauris = Kato (in francese è l'equivalente della *galine*).

piantagione. Accanto a lei, si trovano delle bevande: *Libd*⁴, *Déba*⁵ e *Sodabi*⁶.

La moneta ufficiale è il Cauris ma anche il taglio da 6 Penny inglesi, da 2 Scellini, il taglio da 6 pf, chiamato «Copper» e anche il Marco, tutte monete europee. Si accetta anche il dollaro americano. Il mezzo di scambio più frequente è il baratto.

Toukè-Agovenou è questo piccolo villaggio, rannicchiato nel cuore di una vegetazione arricchita da irokos centenari così come Emefa porta nel cuore il suo giovane leone ruggente d'amore per lei. La testa della giovane Emefa è un tempio in cui il fascino del suo uomo risuona, cresce, si estende al punto da darle una vertigine e farla cadere.

III

Sul letto, le lenzuola inumidite, sgualcite, coperte dalla penombra, parlano di ciò che fu la notte, ricca di scambio, di incontro, di commistioni fino ai respiri che fremono e che poi si accelerano colti dall'afasia. Questa emanazione di corpi alla ricerca di conoscenza, fino alla scintilla come due ciottoli che si sfregano, fa sentire questa polvere di passioni tempestose. Presto, si disperderà forse negli sguardi complici dei piccioncini il sapore dell'altro, il proprio appagamento. La memoria dei luoghi testimone di questo mescolamento senza fine rinnovato resta muta come un sorriso abbozzato senza rumore che rifiuta di sollevare il velo sull'oggetto della sua fioritura. La notte così lunga e opaca offre loro il tempo insieme, prima che la rugiada, fuori, colori la vegetazione del compimento dell'indefettibile legame riscaldato fino ad allora nel chiaroscuro della stanza. Questa rugiada nasce, irriga con tutto il suo vigore il rovetto ardente del desiderio, corpi ancora affamati, lontani da tutto. Non vogliono separarsi presto, tendono a volte l'orecchio spiando, come il latte sul fuoco, il momento che precede il primo canto del gallo. Mensah sa che presto dovrà andarsene, senza

⁴ Bevanda ancora in uso oggi nella regione, prodotta a partire da una base di caramello.

⁵ Vino di palma.

⁶ Distillato di palma ricavato dal vino di palma.

voltarsi, drappeggiato in ciò che resta della notte opaca che si scolora e tende al chiaro.

La vigilia, Emefa gli dà il via libera. Il viso del suo interlocutore illuminato da una gioia vibrante si tradisce. Ognuno continua il suo cammino. Mensah, zappa appesa alla spalla, lama nel fodero, fucile in spalla, cammina a passo sicuro, su una strada che porta al suo campo. Il giovane guarda con ammirazione le forme di questo Fiore di mais fasciato in un tessuto inumidito dall'oscillazione del suo recipiente. E che equilibrio! Con un movimento dei fianchi, a volte ampio, lei ondeggia come l'acqua che porta. Emefa continua per la sua strada. Si dirige verso l'orcio che M. Damadè suo marito le ha piantato vicino ad un muro del loro terreno.

La bella luna di Toukè-Agovenou e il suo sole virile si ritrovano nel discreto tumulto di questa notte. Le labbra di Emefa avvolgono Mensah con forza. Le sue braccia, abbigliate di ricche sete, lo avvolgono come un bene prezioso nascosto in un *Akpakou*, recipiente in cui le donne ingegnose nascondono i loro parei, gioielli e altri beni più preziosi. Essi si attorcigliano nelle lenzuola con una foga frettolosa. Le reni forti di Mensah devastano Emefa, le strappano una respirazione trattenuta per tenere lontane dal lorouscio chiuso le indiscrezioni dei vicini. Il giovane chiude gli occhi e le braccia sulla sua preda e si vede portato via, viaggia nel tempo che lo conduce sulle rive del fiume Egbi dove la dolce Emefa viene spesso a bagnarsi.

Già da un po', viene a bagnarsi là. Quel giorno, sente uno sguardo che sprona di carezze la sua pelle diventata una preda. Malgrado la freschezza dell'acqua, Emefa prova nella sua carne una sorta di bruciore come di una lente che riflette i raggi del sole risvegliando il tatto. La giovane scorge un movimento sotto le erbe, intuisce una forma, si spoglia per attirare ciò che indovina già. S'immerge per un lungo momento. Quando fuoriesce la testa dall'acqua, finisce per rendersi conto della presenza del ramponiere, nascosto nella boscaglia. Non urla a stento ma perché avrebbe dovuto farlo? *Un paese scorto furtivamente, non ci si può vantare di averlo esplorato, neanche di averlo abitato una volta!* Lei non griderà per mettere in subbuglio le altre donne e così gettare un discredito sulla sua persona. Quel gioco finisce per divertirla. Un ammiratore segreto

devoto unicamente a lei! Quanto è bello, forte, grande, abile e già coperto di trionfi. Emefa si sente l'ombelico del mondo.

La ripetizione di questa giostra fatta di seduzione si moltiplica. Crea lo sfondo delle scene con un'astuzia che sfugge alla vigilanza delle altre donne più occupate delle loro toilette che di altro. Lei si allontana lentamente dalle sue consorelle, nuota dal lato della sponda del fiume in cui Mensah nascosto l'attende. Non smette di fremere nell'acqua. Ha i seni tesi, come una chitarra acustica. Le curve della schiena meglio di una cassa armonica sono ceste di rose di cui Mensah senza sosta si delizia. Lei si apre all'acqua, si offre alla sua freschezza. Canta canzoni che dicono a Mensah di avvicinarsi, di prendere coraggio a due mani, di essere un uomo, in quanto un uomo, uno vero muore solo una volta, quando gioisce. L'ammasso di carne si agita lentamente, diffonde sulla superficie onde adescatrici che sconvolgono il giovane. Lei si allontana dal suo complice, raggiunge le altre donne che la sgridano un po'. L'ora della partenza si avvicina.

Lei si fa bella questa sera. I capelli sono piegati in un'acconciatura *Ati*⁷ incurvata in un unico senso, campo di mais coricato da una raffica di vento. La bocca protegge il profumo di questo mais tostato, salato che lei sgranocchia prima di pulire i denti color avorio. Una manciata di caolino che porta intorno al collo fino al petto, sbianca questa porzione di corpo rinfrescato.

Lei ha le cosce nude, aperte. Una cozza aperta da una coltellata intima. Una piccola flessione del ginocchio camuffa il suo desiderio. Questa fiamma d'eccitazione si consuma sempre tra loro come la canna di un fucile ancora ardente dalla scarica che ha appena fatto tremare la foresta e lasciato cadere al suolo la selvaggina. Due corpi senza nascondersi si ammirano di nuovo, riprendono il tempo di contemplarsi, si percorrono con lo sguardo. Sono alla ricerca di un segno, di un neo, di una cicatrice, di una ferita. Quanti giochi! I bagliori s'illuminano di una risata soffocata nel vuoto della notte, complici che si distendono e che prendono una posizione, dono per sempre! Quante storie confidate, offerte come un dono di sé, un

⁷ Pettinatura composta da una miriade di trecchine che le donne si fanno confezionare.

sacrificio di alcuni principi che non resistono al richiamo dell'istinto camuffato dall'infanzia.

Prima della rumba dei corpi, quella dei cuscini. Sorrisi abbozzati, sguardi in cui si riversa un torrente d'emozione. Questi cuscini gonfi di fibre di albero del kapok partecipano all'idilliaca guerra amorosa che si fanno i gioiosi, servendosi come proiettili. Essi la sostengono, portando in seguito all'altezza giusta, la schiena d'Emefa, diventata una trottola, una ruota panoramica, un anello al dito virile di Mensah. L'anello di Emefa stringe con un calore dolce il lungo e virile dito di Mensah. Intenzioni senza senso, graffi involontari, grida soffocate, peti e lacrime offuscano i loro sensi. Degli scossoni in Emefa, come onde gettano sulla sua pelle la soave schiuma dei suoi fremiti. Lei vorrebbe come lui custodire queste gioie effimere per loro, per l'eternità! Che importa il prezzo. Sulle lenzuola umide, due corpi fluttuanti arrivano all'incendio, sudano cenere. Le braccia lungo i fianchi l'una di fronte all'altra, le loro dita si avvicinano, i loro indici sembrano toccarsi, svelano l'ultima rivisitazione della *Creazione di Adamo*.

M. Damadè esita a lungo tra il continuare la sua ricerca o ritornare a cercare la sua arma preziosa. D'altronde cosa ha da perdere lui che tira più volte accanto al suo bersaglio, lasciandosi scappare antilopi, gazzelle, cerbiatti, e anche aguti? È colpa del coltellaccio dimenticato a casa sua, s'innervosisce battendo la pianta del piede a terra. Ha appena mancato una pernice. Il cappello di vimini rischia di cadere dopo l'errore. La sua grossa e larga cintura di munizioni è al momento vuota. Al collo, solo un amuleto fatto di tre denti di leone riesce a rimanere al suo posto. Il calcio pesante del suo Winchester decorato da tre cauri e da diversi amuleti sottili fa fatica a fornirgli un bottino di caccia. Ai piedi di M. Damadè un paio di *metriban'mi*⁸, scarpe ricavate da uno pneumatico. Che il cacciatore faccia la felicità degli animali, quel giorno!

Ritornato per riprendere il suo porta fortuna, apre la porta della capanna che divide con Emefa. Il suo sguardo non si dilunga sul coltellaccio. Non ha il tempo di esprimere l'oltraggio. Fa una smorfia, non riesce a essere paziente, senza emettere un grido. Che

⁸ Sandali realizzati con pneumatici.

esprime Dzitowoko, il suo cane con un abbaio che risveglia Toukè-Agovenou. L'uomo ferito stringe molto forte il suo fucile che rivolge verso suo nipote. Troppo tardi! Le gambe di Mensah sono più rapide delle sue mani.

Si sentono solo passi frenetici che si allontanano e il rumore dello sbriciolamento della dignità di M. Damadè, irrecuperabile. La distanza che li separa è insormontabile. Nella testa di Damadè, una burrasca, un ciclone che scompiglia il nido di una vita.

IV

Ogni passo di Mensah accentua la sua colpa, prova la sua astuzia per conquistare la bella Emefa. Questo scava un fossato tra il giovane e la sua dignità, gettando dietro di lui tutte le sue prodezze di caccia così come il suo posto meritato nella cerchia degli anziani vicino al fuoco durante le veglie funebri. Non pensa a nulla, non sente più le ferite che si fa. Il fuggitivo non ha altre ricchezze che i calzoncini in cui si nasconde il suo misfatto ma che la dice lunga sulla causa della sua maratona. Ogni traccia che lascia è una ferita aperta un po' di più, in questa vegetazione ricca di selvaggina. La fama della sua arma aveva inciso in questi luoghi pagine storiche del gruppo degli *Adelan*, cacciatori promessi al pantheon della casta. Questi è il più forte pretendente al trono dopo suo zio. È già un buon cacciatore. Alcuni anni d'esperienza in più avrebbero fatto di lui un uomo in cui si sarebbe riposta la fiducia del villaggio al momento di abbattere una belva venuta nel piccolo villaggio per stroncare delle vite.

M. Damadè porta diverse volte Mensah a caccia. Lo prepara per quel giorno. Lo zio testa il coraggio di suo nipote davanti alle belve, gli trasmette tecniche infallibili per venire a capo della sua preda. Come disporsi rispetto al vento? I diversi tipi di trappole. Come installarle e dove? Le precauzioni da prendere. È di fatto iniziato. Gli manca un solo segreto: la parola da pronunciare per diventare invisibile e vincere una bestia o sfuggirle quando quest'ultima lo sta dominando. «Nella nostra famiglia, i cacciatori non periscono mai nella boscaglia. Anche gravemente feriti, ritornano sempre a casa, per morirci», diceva lo zio al suo discepolo. Mensah non ha il tempo di pensare a tutto ciò. Eccolo come una selvaggina, povera bestia

braccata, nemica della punta della canna del Winchester di suo zio. È una lotta tra fieri cacciatori. Mensah sa di essere ormai questo cacciatore ferito, perso che non ritornerà mai a morire presso i suoi.

La pazienza del vecchio cacciatore e le sue molteplici esperienze di caccia gli danno conforto nella sua esplorazione. Di questa vegetazione fitta come capelli intrecciati, si deve disfare ed estirparvi Mensah prima di presentarsi davanti agli abitanti di Toukè-Agovenou. Questione di dignità. Il vecchio è straziato dal ricordo che ricrea l'istante in cui suo nipote toglie a sua moglie gli abiti e accelera il suo ritmo. Lo insegue, cerca le tracce dei suoi passi. Il nipote, una bestia braccata, inseguita da un predatore furioso. Gli occhi di Damadè sono rossi, il suo respiro agitato, le sue labbra articolano parole, senza senso. Vuole urlare ma si contiene ancora, soltanto dentro di lui l'odio sfodera lame ricoperte dai suoi rancori.

Il giovane impetuoso trascina il suo tutore verso la boscaglia opaca ma né i fusti di cactus spinosi, né la danza delle api che si scagliano sul vecchio lo persuadono a mettere fine al suo progetto. I passi pieni di odio dello zio che percorrono questa terra rossa, si rifiutano di allentare la presa prima di aver trascinato all'ingresso della sua capanna il profanatore. Mensah e la sua bella *Cunégonde* balleranno nella piazza del villaggio la danza della vergogna, al ritmo degli *Adodo*, tam-tam del disonore, suonati prima dell'esilio. Le urla delle donne risuoneranno. Le fruste di uomini che volessero esprimere la loro indignazione sbatteranno su questi detriti viventi. Sputi, silenzi di donne costernate si abatteranno su di loro. Damadè non pensa ad Agblayi sua sorella che gli affida quel bambino di tre anni che Damadè cresce come suo figlio, gli dà perfino il suo cognome. Il legame filiale tra Agblayi e M. Damadè impedisce a quest'ultimo di fare uso del suo temibile potere per confondersi al vento, tenersi di fronte a quel figlio bandito, poi di farsi vedere da lui e in seguito regolare i conti con il sangue, con l'aiuto del suo *Hekpu*⁹. Sa che utilizzare questo potere contro un uomo che ha il suo sangue, gli risulterebbe prima o poi fatale, cosa che aveva detto suo padre nel trasmetterglielo. Troppo facile per lui averlo all'estremità della sua canna. Un solo gesto del suo indice e la storia ricorderà che egli ha eliminato suo nipote adultero.

⁹ Coltellaccio.

Egli farebbe indietreggiare bloccandoli gli eventuali candidati al superamento di questa frontiera, proibizione scritta sulla fronte di ogni membro del clan Assanhoun. Il suo dito sempre debole davanti a questo grilletto che attende solo uno scatto. Non i suoi passi. Non le sue forze che crescono sorprendentemente nonostante l'età e la durata dell'inseguimento. Sa che non vivrebbe più se lo lasciasse scappare. Sa che non potrebbe ritornare se non con il suo disonore incatenato come una capra.

Mensah pensa un momento di fermarsi, inginocchiarsi ai piedi di suo zio supplicandolo ma non si fida di quel temibile Winchester che ha fatto portare in passato a quel temibile tiratore le teste di tigri, leoni, ghepardí, pantere, rinoceronti ed ancora altre bestie. Non si volta, sa che non è degno di vedere il volto che lo insegue.

Dove andare? Dove trovare un rifugio? Correre fino a quando?

Sa che suo zio l'avrebbe già abbattuto, diverse volte testimone della sua destrezza. Perché non spara? si preoccupa Mensah senza fermarsi, adesso perduto senza sapere dove andare. Cosa gli avrà preso, per gettarsi tra le braccia di questa Emefa?

Forse lo vorrebbe catturare vivo per venderlo come schiavo ai mercanti che aspettano sulla Costa. Arriverebbe fino a quel punto? Mensah sa che la sua colpa è pesante, imperdonabile, senza rimedio.

La disperazione stende il suo velo scuro nei pensieri di Mensah, torce i muscoli in continue contrazioni che gli fanno perdere a piccoli colpi il suo vantaggio. Non ha più scelta. Deve cercarsi un rifugio in un villaggio. *Kodzé* è troppo lontano. Come *Gbotsokopé*, *Kpétoè*, *Adzakpa*, *Kévé*, *Ho*. Sa che è spacciato.

Una piccola luce ridona la vita a questa cortina di disperazione! Si ricorda di un amico di famiglia: Taté. «*Woukpol*!» si dice come un sapiente esclamò: «Eureka! Eureka!» Già, il giovane rallenta in preda a una frenesia, gira, descrive un angolo piatto, intraprende la strada verso il piccolo villaggio del clan Atchi.

M. Damadè che sta per agguantarli, non vede che fuoco, è proiettato in avanti dal suo slancio, rischia un'altra volta di perdere l'equilibrio. Non si interroga sul motivo di questo cambio di strada. Lo segue più inquieto che mai, accelera la corsa. M. Damadè vede l'ombra di suo nipote superare la piantagione di teak che riconosce con enorme dolore. Riconosce il banco di sabbia, ritrova l'albero del

kapok dalla cima tagliata ancora piantata all'ingresso del villaggio, si rifiuta di accettare che quel luogo diventerà presto un rifugio per suo nipote. Non ha più rivisto Taté da anni, da quando quest'ultimo ha deposto fucili, carnieri ed altri armamentari da caccia.

V

Sotto il letto di Taté si è rintanato, come uno scarafaggio tremolante di paura, fremendo come un cavallo stremato. Il suo calzoncino a brandelli trattiene le sue gonadi che pendono, smarrite. Il suo corpo è un grumo di sangue. La sola possibilità per Mensah di sopravvivere là è che il letto è più alto del solito. Il giovane Mensah per essere sicuro di rimanere là, si aggrappa con tutte le sue forze ai piedi del letto, come un bambinetto ai *pagne* di sua madre.

Prima, i lamenti di A. Mensah si avvicinano alla concessione di Taté. Quando il giovane fuggitivo si accorge del vecchio seduto sulla sdraio, si considera già salvo, non rispetta le buone maniere, urla tutta la sua sofferenza poi entra nella stanza dell'uomo. La sua corsa è lo schizzo di un corpo che presto crolla sotto il peso delle sue pene. I suoi occhi, spenti dallo sforzo.

Un ignorante penserebbe che Mensah era inseguito dai Tedeschi che avrebbero preteso da lui *Agbalévi*, un'imposta che solo gli uomini pagavano. L'intrusione del giovane nel villaggio mette in subbuglio la gente. Ma queste parole scambiate tra Mensah e Taté dicono tutt'altro alla gente.

- Taté, pietà! Salvami! Non lasciare che zio M. Damadè mi abbatta come un animale.

- Che succede, figlio mio, si preoccupò il vecchio che lo lasciò entrare.

- Mi insegue con il suo fucile. Continuò a piagnucolare.

Il suo aspetto incuriosisce gli abitanti per nulla divertiti dalla situazione.

Il vecchio M. Damadè arrivato all'altezza delle piantagioni di teak arresta la sua corsa, continua camminando, decifra con la solita facilità i segni lasciati da suo nipote, seguito dal suo cane fedele Dzitowoko. Camminano dirigendosi verso il rifugio di suo nipote.

- Taté! Lasciami passare o dammi quel... Che io l'abbatta subito. Lo so che si è rintanato da te.

- Innanzitutto di chi stai parlando?

- Tu non giocherai a questo giochetto con me. Ti conosco come uomo retto, giusto. Lasciami farla finita con lui, pianse il vecchio M. Damadè.

- Noi siamo vecchi amici. Allora perché tu entri in casa mia con un fucile. Rifiuti la brocca d'acqua che ti offro, punti la tua arma su di me, con la voce minacciosa.

- Ho il cuore in fiamme, amico mio. Mi deve una riparazione.

Il vecchio parla come un rubinetto che scorre abbondantemente, irriga le orecchie degli abitanti di *Woukpo* del misfatto di suo nipote. Voci indignate insorgono:

- Disgrazia! Vergognati, Mensah A.

- Tu non hai alcuna ragione di comportarti così! Sacrilegio!

- Un figlio che va a letto con la moglie di suo padre? In quale mondo viviamo?

- Fatelo uscire, che lo abbattiamo come un coniglio!

- A. Mensah, hai rovinato la tua vita!

- Hai ragione, dice Taté a Damadè e ad A. Mensah che urla di disperazione dal suo nascondiglio.

M. Damadè riconosce la voce di suo nipote, stringe la sua arma, fa un passo verso l'ingresso della porta. Taté s'intromette con tutta la sua imponenza. Due belve si fronteggiano.

- Damadè! Tu hai ragione ma comprendimi. Non voglio perdere in un solo giorno, due amici. La legge dei Tedeschi è implacabile. Che tu abbia ragione o no, se prendi la vita di tuo nipote, essi ti impiccheranno a tua volta. Evitiamo di versare sangue.

- ...

- Chi si occuperà di tua moglie se tu getti così la tua vita dalla finestra?

- No, urlò M. Damadè, che carica la sua arma, seminando il panico generale.

Il disperato mira la punta del fucile al cielo e la scarica della sua ultima pallottola in uno sparo che tuona, fa urlare di paura Mensah, che credette di sentire il rintocco della sua ultima ora. M. Damadè avanza verso Taté, gli consegna il suo fucile prezioso.

- Prendi, amico mio! Se il mio nipote indegno ricomincia il suo tradimento in casa tua poiché ti conosco, tu lo proteggerai, e sicuramente ti tradirà, abbattimi questo cane, così mi faresti un grande favore.

VI

- Taté! Non fare mai in modo che mio figlio ritorni a Toukè-Agovenou. Conosco mio fratello, ha il rancore ardente. Presto o tardi lo abatterà. Taté, mi ascolti?

L'eco delle richieste della madre di A. Mensah venuta tante volte ad implorare Taté, riempiono i pensieri di quest'ultimo.

-Tu dirai ad Agblayi che io, Taté, manterrò la parola... Ma non dimenticare Etsé di preservare l'armonia del villaggio a qualunque prezzo. Mi ascolti? Se...

Taté sul suo letto di morte vuole insistere su questo dettaglio della storia con Etsè, suo figlio, il delfino ma *si alza, ritorna dagli avi*¹⁰, dopo la sua congiunzione senza elaborare l'ipotesi, lasciando ad Etsè quest'ultima frase incompiuta che lui ha difficoltà a leggere nei suoi occhi fino a quando si spegne la Stella.

¹⁰ Eufemismo della morte presso gli Ewés, popolazione residente principalmente nel sud del Ghana, del Bénin e del Togo. Provengono dalle migrazioni dal regno yoruba di Tado, anch'esso scaturito dai citati stati yoruba d'Oyo e di Ketou (Nigeria).

Patrick Moreau
Le gardien des portes

XII. (XI.) Après ces peuples sont les portes Caucasiennes, que beaucoup, par une grande erreur (VI, 15, 6), appellent portes Caspiennes : c'est un immense ouvrage de la nature qui interrompt subitement la chaîne des montagnes. Là sont des portes garnies de poutres ferrées : au-dessous de ces portes passe un cours d'eau qui exhale une odeur détestable ; en deçà, sur un rocher, est une forteresse appelée Cumania, élevée pour empêcher le passage de nations innombrables ainsi, à peu près en face de Harmastis (VI, 11), ville des Ibères, une porte suffit pour fermer l'entrée d'un monde.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, Livre VI

Je suis le gardien des portes. Elles sont placées là-haut dans la montagne dont elles barrent le défilé. Elles sont faites d'un alliage particulier dont les forgerons d'aujourd'hui - en tout cas ceux qui officient parmi nous - ont perdu depuis fort longtemps le secret. Elles sont - du moins le suppose-t-on - d'une telle importance, malgré leur taille somme toute modeste, que c'est d'après elles qu'on nomme toute la contrée montagneuse que nous habitons et qui, sur les cartes et dans les géographies, s'appelle : le « Pays des Portes ». On ne lui connaît pas d'autre nom. Mais celui-là semble parfaitement bien lui convenir, mieux qu'un autre en tout cas, bien que nous ne l'utilisions à peu près jamais, car, mis à part en voyage (et nous voyageons peu), on n'a pas souvent à nommer le pays où l'on vit et que l'on a en permanence devant les yeux.

Comme je l'ai dit, un tel nom, dont nous ne sommes pas peu fiers, atteste surtout l'importance majeure, voire primordiale de ces portes qui ferment, du côté nord, l'accès aux frontières du pays. C'est à cause d'elles qu'on ne peut passer d'un versant à l'autre des monts. Et elles doivent à tout prix demeurer fermées. Elles ne s'ouvriront, nous dit-on, qu'un peu avant la fin des temps, et alors... À vrai dire, même s'il court sur ce sujet de nombreuses légendes, nul parmi nous ne sait avec certitude ce qui se passera alors.

Il paraît, mais c'est déjà de l'histoire ancienne, que c'est Alexandre lui-même qui les a fait forger et ériger là-haut pour barrer le défilé. On dit même - c'est du moins ce qu'affirme la tradition -

que derrière sont enfermés les peuples de Gog et Magog, peuples barbares s'il en est, qui, quand les temps seront venus, se déchaîneront à la surface de la terre et ravageront tout. C'est un jour que j'espère ne pas voir. Mais il est vrai aussi que beaucoup remettent en doute cet enfermement des deux peuples maudits, et jusqu'à leur existence (pour ce que nous en savons d'ailleurs, les Terres du Nord sont désertes).

Il en est même pour décrier cette idée qu'Alexandre serait jadis venu en ces lieux plutôt arides et désolés. Mais, dans le fond, que ce soit lui ou un autre, quelqu'un les a bien érigées là, au sommet du col, et il doit forcément y avoir une raison pour laquelle elles doivent demeurer fermées ; et même si l'inscription gravée dans la roche sur une stèle placée sur le bas-côté du chemin qui en attribue à Alexandre la paternité est apocryphe, ainsi que le pensent plusieurs d'entre nous, il n'en demeure pas moins qu'elles existent et ont été disposées là à une certaine fin. Il nous suffit donc de savoir, sinon avec certitude, du moins avec un certain degré de plausibilité, que si nous les ouvrons il se produira un malheur dont nous n'avons pas idée, ainsi que l'affirme la prophétie qui court parmi notre peuple depuis des siècles, au point que l'on a complètement oublié d'où elle provient et qui fut le premier à l'avoir colportée. Ainsi prévenus, bien entendu, nous ne les avons jamais ouvertes, pas même entrouvertes.

Ce n'est pas que nous n'en ayons jamais éprouvé la tentation. Au contraire. Périodiquement, il s'élève parmi nous des voix pour réclamer l'ouverture des portes. La fonction des gardiens est d'ailleurs peut-être autant de répondre à ces gens que de « garder les portes » (cette dernière expression pouvant alors être entendue comme une allégorie, ce que tendrait à confirmer la garde quelque peu dilettante qu'on y monte physiquement). Et, génération après génération, les arguments de ceux qui s'opposent aux gardiens sont toujours les mêmes. Qu'est-ce qui prouve que la contrée située au-delà des portes recèle le moindre danger ? Les ancêtres qui ont érigé ces portes n'ont-ils pas pris pour argent comptant leurs peurs irrationnelles comme bien d'autres lubies ? Qui ne risque rien n'a rien ! Que risquerait-on à seulement entrouvrir d'un empan ces portes d'airain ? Juste pour entrapercevoir ce qu'il y a derrière...

Il arrive qu'assaillis de cette manière bien des gardiens vacillent et que leurs certitudes s'estompent. Mais, en règle générale, leur foi finit par l'emporter, leur âme se claquemure contre le doute, et finalement l'interdit trouve ou retrouve en eux des défenseurs fidèles et inébranlables. Ils sont en cela soutenus, parfois au dernier moment, à l'instant même où ils vont céder, par un souvenir qui fait partie et constitue même un élément clé de leur initiation en tant que gardiens. En effet, quand on se place à flanc de montagne, sur une corniche étroite et qu'on ne peut atteindre que par des chemins muletiers qui ne sont connus que des gardiens confirmés, on dispose d'un observatoire du haut duquel, sous un certain angle, on peut apercevoir, entre deux sombres masses rocheuses, une portion de ce territoire qui est situé au-delà des portes. La vérité me force à convenir qu'on ne distingue pas grand-chose, d'autant plus que nos contrées sont souvent brumeuses ; toutefois, vues sous cet angle, la montagne et son étroite vallée ressemblent assez à notre côté des portes, à ceci près que le fait de contempler cette terre adverse ne serait-ce qu'un instant donne la chair de poule - un peu comme un coup d'œil jeté par un soupirail et à travers lequel on aurait entrevu l'enfer ainsi que l'a déjà dit quelqu'un. Quand le doute les assaille, le souvenir de cette vision unique raffermi l'esprit des gardiens. Ils parviennent alors à ramener les foules, et même certains de leurs contradicteurs, dans le droit chemin, à les convaincre qu'on gagne souvent à faire ce que l'on a toujours fait - même dans les cas où, comme dans celui qui nous occupe, cela consiste précisément à s'interdire de faire quelque chose que l'on n'a jamais fait.

Il vaut mieux apprécier ce que l'on possède, que risquer d'éprouver une perte dont, par définition, on ignore tout, disent-ils encore. C'est l'un des leitmotivs, sans doute plein de sagesse, par lesquels les gardiens parviennent à convaincre le peuple. Il faut avouer qu'à part celui-là nous ne disposons pas de nombreux autres arguments. D'un point de vue rhétorique, c'est même un peu indigne de ceux qui n'hésitent pourtant pas à s'arroger le titre - outre celui de « Gardiens des portes » sous lequel ils sont surtout connus - de « Protecteurs de la culture et de la civilisation ». À notre décharge, en guise d'excuse, on concédera toutefois que ce n'est pas exactement *notre* culture ni *notre* civilisation que nous défendons avec

ces portes closes et ces pauvres et si pitoyables arguments. Nous pouvons en convenir avec modestie, nous ne sommes pas très civilisés nous-mêmes. Notre peuple ne possède ni monuments gracieux qui défient les ans, ni hauts lieux du savoir, ni cités gigantesques ; nous n'avons qu'une ville (si notre capitale, vile bourgade à l'étroit dans ses murailles de pierres sèches, mérite véritablement ce nom) et celle-ci, à l'instar de tout le pays, n'est guère ornée d'œuvres d'art, si l'on excepte les stèles gravées que l'on dresse sur les bords des chemins, ni ne compte de bien riches maisonnées.

Mais nous savons que si nous cédon à je ne sais quelle curiosité malsaine et ouvrons ces portes, des cités bien plus prospères que nos humbles villages seront emportées et détruites par le déferlement de barbarie qui en résultera - du moins en sommes-nous persuadés. Nous n'avons lu que peu de livres, mais nous avons la certitude qu'il existe ailleurs des bibliothèques qui contiennent quant à elles des milliers d'ouvrages que nous ne lisons sans doute jamais mais dont le simple fait de savoir qu'ils existent suffit à nous rassurer. Nous ne possédons aucun musée, pas même d'historiens, et ignorons à peu près tout de notre passé, mais nous n'ignorons pas qu'ailleurs, loin de nos montagnes arides et désolées, existent des galeries emplies d'œuvres d'art attestant de l'existence de civilisations aujourd'hui disparues et que des chroniqueurs, des annalistes, des mémorialistes ont consigné dans leurs écrits jusqu'aux moindres détails des faits qui sont survenus depuis que le monde est monde. Cette certitude nous suffit.

Pourtant, ces derniers temps, il est survenu dans nos vallées de nouveaux événements. Au départ, cela n'a semblé qu'une répétition de cette velléité d'ouvrir les portes qui réapparaît chez nous, comme je l'ai dit, périodiquement. Nous avons connu les mêmes débats qu'autrefois, les mêmes arguments aussi, si prévisibles qu'ils en deviennent lassants. Cependant, cette fois-ci, il y avait comme quelque chose de différent. Les contestations se faisaient plus agressives ; les premiers gardiens parurent céder au doute plus rapidement. Surtout, pour la première fois, certains d'entre eux y succombèrent complètement, et ils se joignirent à nos opposants en révélant à qui voulait bien les entendre que la terre d'au-delà des

portes n'était pas si terrifiante que cela, que l'inconnu, après tout, est attirant, etc. Ils se mirent à parler d'« ouverture » comme d'une vertu et à crier sur tous les toits que la défense des portes et des interdits n'est que le fait d'esprits pusillanimes, étriqués et bornés. Leurs objurgations convainquirent une partie du peuple. On jeta quelques pierres vers les gardiens, sans oser encore véritablement s'approcher des portes, encore moins en tirer un à un les lourds verrous. Mais ça viendra certainement.

On cherche en vain une raison à ce revirement de ces quelques gardiens qui deviennent d'ailleurs, comme une gangrène qui progresse, plus nombreux chaque jour. Certains d'entre nous pensent qu'elle est liée à ces nouvelles étranges qui parviennent depuis peu jusque dans nos vallées reculées. Ce sont des bruits confus encore, des rumeurs plus ou moins avérées en provenance de Byzance ou d'ailleurs que colportent des bergers de Colchide comme des marchands ambulants arméniens. Il y est question d'orgies, d'incestes, de crimes dont la seule évocation glace le sang. La dernière en date de ces rumeurs malsaines : on prétend que la bibliothèque d'Alexandrie a été la proie des flammes, que tous ses manuscrits ont été détruits. Si de telles nouvelles s'avéraient exactes, je dois convenir moi-même que ce serait à bon droit que le doute pourrait saisir jusqu'aux gardiens. Ce n'est pourtant pas sans peine que je les vois renoncer les uns après les autres. Ils perdent la foi. Pourquoi ne pas céder ne serait-ce qu'une fois à la curiosité, entrebâiller les portes, une seule petite fois, implorent-ils d'un ton patelin, pour regarder de l'autre côté ? Je dois m'obstiner à leur dire non. Mais ça ne les convainc pas ; il faut bien convenir, du reste, qu'un non, ce n'est jamais très convaincant.

Je suis seul désormais à garder les portes. Moi en vie, elles ne seront pas ouvertes. J'en fais le serment. Je les entends pourtant mes compatriotes qui s'assemblent en contrebas. Ils ont des bâtons, des coutelas. Parmi eux, je discerne les voix d'anciens gardiens. Quelques-uns furent mes amis. Probablement qu'ils n'attendent que l'aube pour lancer l'assaut. Je les attends de pied ferme. J'aurai la nuit ou ce qu'il en reste pour combattre mes derniers doutes. Le dernier doute qui m'assaille en cette heure fatidique, c'est le plus constant ; celui qui, leur vie durant, ne quitte pas une minute tous ces

membres, comme moi, de la confrérie des gardiens. On doit apprendre à s'en garder très tôt. Parfois avant même de devenir gardien en titre. Mais on met souvent des années avant d'être capable de le nommer, non pas de le nommer pour les autres, car il est interdit d'en parler à voix haute, mais simplement pour soi, pour pouvoir l'affronter en connaissance de cause. Ce doute-là, innommable, imprononçable à proprement parler, a à voir avec ce fait étrange qu'une porte, une muraille ont deux côtés, et qu'on ne sait jamais avec certitude de quel côté on y est enfermé.

Patrick Moreau
Il custode delle porte

Traduzione di *Natalina Tolino*

XII. (XI.) *Dopo questi popoli ci sono le Porte del Caucaso, chiamate da molti con grande errore (VI, 15, 6) del Caspio: imponente opera della natura che interrompe improvvisamente la catena delle montagne. I passaggi sono ostruiti da travi di ferro: al di sotto di questi passaggi scorre un fiume che emana un cattivo odore, al di qua, su una roccia vi è una fortezza, che è detta Cumania, costruita per impedire il transito di innumerevoli popoli: così quasi di fronte ad Armasto (VI, 11), città degli Iberi, una sola porta basta per chiudere l'entrata di un mondo.*

Plinio il Vecchio, *Naturalis Historia*, Libro VI

Sono il custode delle porte. Esse s'innalzano lassù sulle montagne di cui sbarrano il transito. Sono formate da una lega particolare di cui i fabbri d'oggi - per lo meno quelli che lavorano tra di noi - hanno perso il segreto da moltissimo tempo. Esse sono - almeno così si suppone - di una tale importanza, nonostante la loro altezza piuttosto modesta, che da esse prende il nome tutta la montagnosa vallata che abitiamo e che, sulle mappe e nei trattati geografici, si chiama: il «Paese delle Porte». Non si conosce un altro nome. Ma questo sembra convenire perfettamente, ad ogni modo meglio di un altro, anche se non lo utilizziamo quasi mai, poiché, a parte i viaggi (e noi viaggiamo poco), non abbiamo spesso l'occasione di nominare il paese nel quale viviamo e che abbiamo in continuazione davanti agli occhi.

Come ho detto, un tale nome, di cui andiamo tanto fieri, attesta soprattutto l'importanza maggiore, per non dire primordiale, di queste porte che chiudono, dal lato nord, l'accesso alle frontiere del paese. È per colpa di esse che non possiamo passare da un versante all'altro dei monti. E devono a tutti i costi rimanere chiuse. Si apriranno solo, ci dicono, poco prima della fine dei tempi, e allora... A dire il vero, anche se ci sono su questo argomento numerose leggende, nessuno tra di noi sa con certezza quello che succederà allora.

Si dice, ma è già una vecchia storia, che fu Alessandro in persona ad averle fatte forgiare ed erigere là in alto per sbarrare il passo. Si dice anche - per lo meno è quello che afferma la tradizione - che dietro di esse siano rinchiusi i popoli dei Gog e Magog, popoli barbari per eccellenza che, quando i tempi saranno maturi, si scateneranno sulla superficie della terra e distruggeranno tutto. È un giorno che spero di non vedere. Ma è anche vero che in molti mettono in dubbio la reclusione di questi due popoli maledetti, e perfino la loro esistenza (d'altronde per quello che ne sappiamo, le Terre del Nord sono deserte).

C'è anche chi non crede a quest'idea che un tempo Alessandro sarebbe venuto in questi luoghi piuttosto aridi e desolati. Ma, in fondo, che fosse lui o un altro, qualcuno le ha pur sempre erette lì, sulla vetta del passo, e deve esserci sicuramente un motivo per il quale esse devono rimanere chiuse; e anche se l'iscrizione incisa nella roccia, su di una stele collocata in basso sul cammino che ne attribuisce la paternità ad Alessandro, è apocrifa, come pensano molti di noi, rimane il fatto che esse esistono e che sono lì per un determinato scopo. Dunque ci basta sapere, se non con certezza, almeno con un certo grado di attendibilità, che, se le apriamo, ci sarà una sciagura della quale non abbiamo idea, come afferma la profezia diffusa nel nostro popolo da secoli, al punto che abbiamo completamente dimenticato da dove proviene e chi fu il primo ad averla tramandata. Messi così sull'avviso, naturalmente, non le abbiamo mai aperte, neppure socchiuse.

Non che non ne abbiamo mai avuto la tentazione. Al contrario.

Periodicamente, s'innalzano tra di noi delle voci che reclamano l'apertura delle porte. Il ruolo dei custodi è d'altronde, forse, tanto quello di rispondere a queste persone che quello di «custodire le porte» (quest'ultima espressione può essere capita come un'allegoria, che vorrebbe confermare la guardia un po' approssimativa che vi facciamo fisicamente). E così, generazione dopo generazione, gli argomenti di quelli che si oppongono ai custodi sono sempre gli stessi. Cosa ci prova che il paese localizzato al di là delle porte nasconda un qualche pericolo? Gli antenati che hanno eretto queste porte non hanno preso per oro colato le loro paure irrazionali come altre fantasie? Chi non rischia niente non

ottiene niente! Cosa potremmo rischiare socchiudendo appena di un palmo queste porte di bronzo? Solo per intravedere quello che c'è dietro...

Succede che, attaccati in tal modo, molti custodi vacillano e le loro sicurezze svaniscono. Ma, generalmente, la loro fede ha la meglio, la loro anima si rafforza contro il dubbio, e finalmente il divieto trova o ritrova in loro dei difensori fedeli e irremovibili. In questo sono sostenuti, a volte all'ultimo momento, nell'istante stesso in cui stanno per cedere, da un ricordo che fa parte della loro iniziazione come custodi e ne costituisce anche un elemento chiave. Infatti, quando ci si pone a fianco della montagna, su di uno stretto sentiero che si può raggiungere solo da mulattiere conosciute unicamente da custodi esperti, si dispone di un osservatorio dall'alto del quale, sotto un certo angolo, si può intravedere, tra due oscure masse rocciose, una porzione di quel territorio che si trova al di là delle porte. La verità mi obbliga a riconoscere che non si distingue molto, tanto più che le nostre contrade sono spesso nebbiose; tuttavia, visto da quell'angolo, la montagna e la sua stretta vallata somigliano molto al nostro lato delle porte, con la differenza che il fatto di contemplare tale terra avversa anche solo per un istante fa venire la pelle d'oca, un po' come dare un'occhiata da uno spiraglio attraverso il quale avremmo intravisto l'inferno, così come già detto da qualcuno. Quando il dubbio li assale, il ricordo di quell'unica visione fortifica l'animo dei custodi. Allora sono capaci di ricondurre le folle, e anche alcuni dei loro oppositori, sulla retta via, convincendoli che spesso si guadagna di più nel fare quello che si è sempre fatto, anche nei casi in cui, come in questo che ci interessa, ciò consiste esattamente nel vietarsi di fare qualche cosa che non si è mai fatto.

È meglio apprezzare quello che si possiede, che rischiare di subire una perdita di cui, per definizione, ignoriamo tutto, aggiungono ancora. Questo è uno dei leitmotiv, senza dubbio pieni di saggezza, con i quali i custodi riescono a convincere il popolo. Bisogna ammettere che oltre a questo non disponiamo di molti altri argomenti. Da un punto di vista retorico, è anche un po' indegno, da parte di quelli che non esitano pertanto ad arrogarsi il titolo - oltre a quello di «Custode delle porte» sotto il quale sono conosciuti - di

«Protettori della cultura e della civiltà». A nostra discolpa, come scusa, diremo tuttavia che non sono esattamente la *nostra* cultura e la *nostra* civiltà ad essere difese da noi con queste porte chiuse e con questi poveri e così pietosi argomenti. Possiamo concordare con modestia, che non siamo molto civilizzati noi stessi. Il nostro popolo non possiede né monumenti graziosi che sfidano gli anni, né importanti luoghi del sapere, né città gigantesche; abbiamo solo una città (se la nostra capitale, umile borgata stretta in queste muraglie di pietre secche, merita veramente questo nome) e questa, come tutto il paese, non è abbellita da opere d'arte, se escludiamo le stele incise che si innalzano sui bordi delle strade, né vi si contano ricche casate.

Ma sappiamo che se cediamo a una qualsivoglia curiosità malsana e apriamo queste porte, alcune città molto più prospere dei nostri umili villaggi saranno spazzate via e distrutte dallo scatenarsi della barbarie che ne risulterà, perlomeno ne siamo convinti. Abbiamo letto solo pochi libri, ma abbiamo la certezza che altrove esistono delle biblioteche che custodiscono migliaia di opere che senz'alcun dubbio non leggeremo mai, ma che il semplice fatto di sapere che esistono è sufficiente per rassicurarci. Non possediamo nessun museo, neanche degli storici, e ignoriamo quasi tutto del nostro passato, ma non ignoriamo che altrove, lontano dalle nostre montagne aride e desolate, esistono delle gallerie colme d'opere d'arte che attestano l'esistenza di civiltà oggi scomparse e che dei cronisti, analisti, memorialisti hanno affidato ai loro scritti, fin nei minimi dettagli, i fatti accaduti, da quando il mondo è mondo. Questa certezza ci basta.

Eppure, in questi ultimi tempi, sono sopraggiunti dei nuovi avvenimenti nelle nostre vallate. All'inizio, sembrava solo una ripetizione di questa velleità di aprire le porte che riappare da noi, come l'ho detto, periodicamente. Abbiamo avuto gli stessi dibattiti di un tempo, gli stessi argomenti, anche, così prevedibili che diventavano stancanti. Tuttavia, questa volta, c'era un non so che di diverso. Le contestazioni diventavano più aggressive; soprattutto, per la prima volta, alcuni di loro vi si abbandonarono completamente e si unirono ai nostri antagonisti, rivelando a chi voleva ascoltarli, che la terra al di là delle porte non era poi tanto terrificante, che l'ignoto, dopo tutto, è attraente, ecc. Si misero a

parlare di «apertura» come di una virtù e a urlare ai quattro venti che la difesa delle porte e dei divieti non sono dovuti ad altro se non a menti pusillanimi, grette e ottuse. Le loro arringhe convinsero una parte del popolo. Buttarono qualche pietra contro i custodi, senza osare ancora realmente avvicinarsi alle porte, ancor meno toglierne a uno a uno i pesanti chiavistelli. Questo prima o poi accadrà.

Si cerca invano una ragione a questo cambiamento repentino di alcuni di questi custodi che diventano d'altronde, come una cancrena in continuo progredire, ogni giorno sempre più numerosi. Alcuni di noi pensano che questa sia legata a quelle strane notizie che giungono da un po' di tempo fino nelle nostre isolate vallate. Sono ancora dei rumori confusi, delle voci più o meno accertate provenienti da Byzance o da altri luoghi che vengono divulgate dai pastori di Colchide così come dai mercanti ambulanti armeni. Si parla di orge, incesti, crimini che ghiacciano il sangue solo a evocarli. La più recente di queste voci perniciose afferma che la biblioteca d'Alessandria è stata in preda alle fiamme, e si dice che tutti i suoi manoscritti siano andati distrutti. Se tali notizie risultassero veritiere, dovrò convenire io stesso che sarebbe legittimo che il dubbio possa cogliere finanche i guardiani. Pertanto non è con poca sofferenza che li vedo rinunciare, l'uno dopo l'altro. Essi perdono la fede. Perché non cedere almeno per una volta alla curiosità, socchiudere le porte, un'unica volta, implorano con un tono melenso, per guardare dall'altro lato? Devo ostinarmi a dir loro di no. Ma questo non li convince, bisogna convenire del resto che un no non è mai troppo convincente.

Ormai sono rimasto solo a custodire le porte. Con me in vita, non saranno aperte. Ne ho fatto il giuramento. Eppure sento i miei compatrioti che si radunano nella vallata.

Hanno dei bastoni, dei coltelli. Tra di loro, distingo la voce di vecchi custodi. Alcuni furono miei amici. Probabilmente aspettano solo l'alba per lanciare l'assalto. Li aspetto a piè fermo. Avrò la notte o quello che ne rimane per combattere i miei ultimi dubbi. L'ultimo dubbio che mi assale in quest'ora faticosa, è il più persistente; quello che, per tutta la vita, non abbandona neanche per un minuto tutti i membri, come me, della confraternita dei custodi. Dobbiamo imparare a guardarcene molto presto. A volte anche prima di

diventare un custode in carica. Ma spesso impieghiamo degli anni prima di essere capaci di nominarlo, non di nominarlo per gli altri, poiché è vietato parlarne ad alta voce, ma semplicemente per sé, per poterlo affrontare con cognizione di causa. Questo dubbio, innominabile, impronunciabile, nel vero senso della parola, ha a che vedere con questo strano fatto che una porta, una muraglia hanno due lati, e che non si sa mai con certezza da quale lato si è rinchiusi.

Danielle Dussault
Je cherche celui à qui j'écris

Le réel c'est quelqu'un, c'est quelqu'un qui n'existe pas et qui me hante et qui est vous, celui à qui j'écris, sans jamais faillir, chaque jour, sans relâche, espérant toujours que l'impossible se produise. Je vous écris ainsi tout en étant appuyée sur la certitude que notre histoire se produira puisqu'il en va de notre désir. Comme il faut des années de résistance pour que ce désir éclate enfin. Tout ce que nous fuyons nous rattrape un jour et fait place à l'évidence. Ce désir nous embrassera si fortement que nous ne pourrons plus supporter d'être séparés l'un de l'autre. Nous serons alors anéantis par la beauté, happés par un amour trop grand pour nous, un amour si intense qu'il brisera nos repères et nos défenses, nous serons ainsi plongés dans un réel effroyable ; troublés par la figure même de sa musique. Car ce réel dont je parle, ce réel au-delà même du réel, il résiste à l'ancrage, le réel évite l'ultime abordage tandis qu'il cherche toujours à surgir à travers la parole.

Ce désir, c'est le tremblement de terre qui n'est pas encore survenu et que vous attendez, mais dont vous avez peur tout en l'invoquant la nuit tandis que plus rien ne vous retient. Cet amour demeure hors d'atteinte, aussi improbable que la vacuité à laquelle on a parfois accès sur le chemin de la suspension, de l'arrêt inouï entre l'inspiration et l'expiration. Insaisissable moment de la suspension, c'est ça le réel.

Ainsi, c'est à vous, à cet amour hors frontière, que je m'adresse chaque fois, je le sais, je n'en désespère pas, je m'en réjouis sachant qu'une vérité inouïe, une main secourable, une passerelle s'élèvera enfin entre nous. Car la lumière du jour déclinant et l'âge, bien sûr, qui va abruptement ne cessent d'affleurer les fragments de notre vie. Je vous ai aimé dès le premier jour. C'est pourquoi c'est angoissant de ne pas encore vous trouver tout en sachant que vous existez quelque part. Je vous en prie. Surgissez dans l'ancre de votre bureau ou sur le seuil de votre porte, montrez votre visage, avancez vers moi comme jamais encore vous n'avez marché vers une femme. Dans la mesure où nous nous exposerons à cet anéantissement,

surgira alors ce qui nous est si essentiellement indestructible. Vous avez laissé tomber sur ma sépulture géographique le silence épars de votre disparition. Vous êtes parti depuis trop longtemps. Je vous ai attendu, j'ai fini par oublier que je vous attendais.

Tout a désormais éclaté de façon douloureuse au sein de ma propre vie. Me voilà en train de toucher cet endroit si doux, vulnérable, l'endroit de tous les possibles : le réel. Je vous aime ainsi en ce lieu de moi-même, complètement ouverte et perdue, là où je vous rejoins, là où vous ne savez plus qui vous êtes. Je vous aime et lorsque je tente de taire le réel, dans cet espoir indécent où vous le laissez surgir entre nous, je vous aime au-delà de moi-même et malgré moi. Je ne peux plus taire ce désir. J'ai pourtant tout essayé, je le jure. Je me suis enfermée dans une chambre. J'ai clos les volets de ma fenêtre, je me suis enveloppée dans une peau d'âme ; j'ai surtout cherché à disparaître dans un cimetière de vivants. Le réel, c'est cet amour qui nous attend. Bien qu'il résiste encore à se dire, on ne peut le bâillonner. Nous ne le laisserons advenir à moins d'aller en route l'un vers l'autre.

Tombez à mes genoux ! Le chemin n'est pas ailleurs. Tombez, je vous en prie ! C'est le seul geste honorable qu'il nous reste à faire à présent ; invoquons ce miracle. Je dois m'en confesser, je ne me suis jamais relevée de l'amour. J'ai le désir de le vivre même s'il n'existe que par la virtualité de votre existence toujours inconnue. Il n'y aurait alors de question à se poser, que la poursuite de cette existence, aussi éthérée soit-elle, la virtualité qui éternise l'amour sans qu'il n'advienne jamais, ce lieu même où circulent les autres, imaginés, là où se construit aléatoirement un autre soi-même, différent, magnifié, dans un corps qui ne lui appartient pas. Au-delà de cette vaste étendue, appartenez-moi ! Je suis vôtre déjà, par l'invisible temporalité où ne cesse de se constituer le langage, là où l'immuable nous encercle dans cet amour à jamais trop grand pour nous. Quel exquis désir ne cesse de me ramener à vous, quel délicieux appétit de dévoration je conserve par cette peau qui m'élançe et m'étire. Je vous désire de toutes les façons. Appartenez-moi puisque nous sommes si terriblement seuls avec nos prescriptions de jouissance. Prenez la dimension de mon être, supportez-la, traversez-moi comme le fleuve que je ne suis pas,

découverte de cette robe que je ne porte plus. Plongez-moi encore dans l'inévitable, dans tout ce qui pourrait me rapprocher du sens de cet amour, à travers l'irrépréhensible. Manifestez-vous. Je traverserai tout un océan. Celui qui nous sépare ne sera pas trop vaste, je traverserai, inassouvie de tout ce désir inentamé.

Ne me laissez plus dans ce lieu où j'écris tout le temps, cette prison où je suis captive, ce lieu haut et fort, à portée du ciel, où s'élève encore ma plume à la place de l'amour, pour le différer ou pour le transcender, pour l'oublier peut-être, comme on arrive parfois à oublier l'innommable. L'écriture reste malgré moi, à travers moi, jouissant de moi dans un appel incessant qui repose sur l'éloignement entre deux êtres, pourtant si proches : vous et moi. L'un et l'autre. Ensemble, même séparés.

Le réel, c'est cet amour qui n'attend que l'autre pour naître. Car vous avez besoin de savoir ces choses inatteignables que personne ne connaît de vous. Vous avez besoin de moi parce que je suis toujours invisible et sans visage, parce que le destin du désir est tel qu'il réunit ceux qui s'appellent à travers le silence qui les a déchirés. J'ai envie de vous faire connaître ce que j'ignore à mon propre sujet. Permettez-moi de laisser surgir votre vérité, pas celle que vous saisissez dans la suspension du temps, mais celle qui ne peut s'entrevoir que par le regard, la main, la parole de l'autre, embrassons-nous alors comme jamais. Prenez-moi, prenez-moi toute. Sans attendre. Maintenant. Sans savoir pourquoi ni de quelle manière nous finirons. Finissons-en puisque c'est là notre certitude, la nôtre comme celle des autres. Finissons-en une fois pour toutes. Sortons du cimetière des vivants où nous déambulons depuis trop longtemps ; ouvrons la grille. Aimons-nous infiniment entre les averses, appuyés contre le ventre des fenêtres, brisés par la morsure de nos rêves évanouis.

Il faut s'aimer encore avant de mourir, une fois encore seulement avant de mourir : aimer. Je ne veux cesser de courir en évitant ce qui ne saurait être empêché. De toutes les manières possibles, cet amour surgira malgré nous. Vous attendez ce bonheur et moi aussi. Ouvrez cette porte entrebâillée, sortez dans la rue, traversez l'arrondissement, ne vous retournez pas. Agenouillez-vous au bord du fleuve, l'endroit désormais importe peu. Je vous aime d'avoir ainsi laissé tomber votre

propre disparition. Votre présence s'impose de façon si merveilleuse que vous me reconnaissez à présent comme le seul et unique amour. Si nous avons été si longtemps à ce point désassortis, maquillés, dépossédés de nous-mêmes, c'est maintenant que nous pouvons pénétrer humblement dans le cœur du réel pour entendre l'ultime de tout ce que nous ne sommes pas parvenus encore à nous dire. Trouver votre nom, trouver, oui, votre nom, dans la persistance de ce qui brille d'un intolérable silence, voilà l'aune de ma jouissance.

J'écris pour cette présence que vous êtes, que vous me donnez à voir, dans le trop vaste espace nécessaire à savoir que nous n'existons pas encore, mais cela viendra comme le soleil d'un matin inattendu, inespéré. Nous allons enfin nous révéler. Sortez de votre bureau. Ne vous laissez pas aveugler par la lumière trop vive tandis, qu'encore une fois, je vous écris... Je vous appelle. Je vous invoque. Dites-moi seulement que vous m'aimez aussi.

Danielle Dussault
Cerco colui a cui scrivo

Traduzione di *Mariangela Lombardi*

Il reale è qualcuno, è qualcuno che non esiste e che mi ossessiona e che è lei a cui io scrivo, senza mai venir meno, ogni giorno, senza tregua, sperando sempre che accada l'impossibile. Le scrivo quindi facendo affidamento sulla certezza che la nostra storia si realizzerà, poiché ne va del nostro desiderio. Ci vogliono anni di resistenza affinché questo desiderio esploda. Tutto quello da cui fuggiamo un giorno ci raggiunge e fa posto all'evidenza. Questo desiderio ci abbraccerà così fortemente che non potremo più sopportare di essere separati l'uno dall'altra. Saremo allora annientati dalla bellezza, risucchiati da un amore troppo grande per noi, un amore così intenso che infrangerà i nostri punti di riferimento e le nostre difese, saremo così immersi in una realtà spaventosa, turbati dall'immagine stessa della sua musica. Perché questo reale di cui parlo, questo reale al di là del reale stesso, resiste al radicamento, il reale evita l'abbordo definitivo mentre cerca sempre di emergere tramite la parola.

Questo desiderio è il terremoto che non è ancora avvenuto e che lei aspetta, ma di cui lei ha paura pur invocando la notte mentre più nulla la trattiene. Questo amore resta al sicuro, tanto improbabile quanto la vacuità alla quale si ha talvolta accesso sulla strada della pausa, dell'arresto inaudito tra ispirazione ed espirazione. Inafferrabile momento di pausa, questo è il reale.

Quindi è a lei, a questo amore al di là di ogni frontiera a cui mi rivolgo ogni volta, lo so, non dispero, me ne rallegro sapendo che una verità inaudita, una mano soccorritrice, una passerella si creerà infine tra noi. Poiché la luce del giorno che finisce e l'età, ovviamente, che avanza in modo precipitoso non smettono di far affiorare i frammenti della nostra vita. L'ho amata sin dal primo giorno. E' per questo che è angosciante non trovarla ancora pur sapendo che esiste da qualche parte. La prego, sorga dall'antro del suo ufficio o sulla soglia della sua porta, mostri il suo volto, avanzi

verso di me come non ha mai ancora camminato verso una donna. Se mai ci esporremo a questo annientamento sorgerà allora ciò che per noi è essenzialmente indistruttibile. Ha lasciato cadere sulla mia sepoltura geografica il silenzio sparso della sua scomparsa. È partito da troppo tempo. L'ho aspettata. Ho finito per dimenticare che l'aspettavo.

Tutto ormai è esploso in modo doloroso in seno alla mia vita. Eccomi mentre tocco questo luogo così dolce, vulnerabile, il luogo di ogni possibile: il reale. L'amo in questo modo, in questo spazio di me stessa, completamente aperta e perduta, là dove la raggiungo, là dove lei non sa più chi è. L'amo e quando provo a tacere il reale, in questa speranza indecente dove lei lo lascia sorgere tra noi, l'amo oltre me stessa e malgrado me stessa. Non posso più tacere questo desiderio. Le ho provate tutte, lo giuro. Mi sono rinchiusa in una stanza. Ho chiuso le imposte della finestra, mi sono avvolguta in una pelle d'anima, ho cercato soprattutto di sparire in un cimitero di vivi. Il reale è quest'amore che ci aspetta. Benché resista ancora a esprimersi, non lo si può imbavagliare. Non lo lasceremo accadere a meno di non dirigerci l'uno verso l'altra.

Cada ai miei piedi! La strada non è altrove. Cada, la prego. È l'unico gesto onorevole che ci resta da fare adesso; invociamo questo miracolo. Devo confessarmi, non mi sono mai risolledata dall'amore. Ho il desiderio di viverlo, anche se esiste solo grazie alla virtualità della sua esistenza sempre sconosciuta. Non ci sarebbero allora domande da porsi, se non perseguire questa esistenza per quanto possa essere eterea la virtualità che fa durare in eterno l'amore senza che esso arrivi mai, il luogo stesso dove circolano gli altri, immaginati, là dove si costruisce aleatoriamente un altro se stesso, diverso, sublimato, in un corpo che non gli appartiene. Oltre questa vasta estensione, sia mio! Io sono già sua, per l'invisibile temporalità in cui il linguaggio non smette di costruirsi, là dove l'immutabile ci avvolge in questo amore sempre troppo grande per noi. Quale squisito desiderio non smette di riportarmi a lei, quale delizioso appetito divorante conservo per questa pelle che mi slancia e mi stende. La desidero in tutti i modi. Sia mio poiché noi siamo così tremendamente soli di fronte all'imperativo del piacere. Prenda la dimensione del mio essere, la supporti, mi attraversi come il fiume

che non sono, spogliata di questo abito che non indosso più. Mi sprofondi ancora nell'inevitabile, in tutto ciò che potrebbe avvicinarci al senso di quest'amore attraverso l'irreprendibile. Si manifesti. Attraverserò un intero oceano. Quello che ci separa non sarà troppo vasto, lo attraverserò, insoddisfatta da tutto questo desiderio integro.

Non mi lasci più in questo luogo dove scrivo tutto il tempo, questo carcere in cui sono prigioniera, questo luogo alto e forte, a portata di cielo dove s'innalza la mia penna invece dell'amore per differirlo o per trascenderlo, per dimenticarlo forse, come si giunge talvolta a dimenticare l'innominabile. La scrittura resta malgrado me, attraverso me, attingendo piacere da me in un'incessante richiesta che si fonda sull'allontanamento tra due esseri, pur così vicini: lei ed io. L'uno e l'altro. Insieme, anche se separati.

Il reale è quest'amore che non aspetta che l'altro per nascere. Perché lei ha bisogno di sapere queste cose irraggiungibili che nessuno conosce di lei. Ha bisogno di me perché io sono sempre invisibile e senza volto, perché il destino del desiderio è tale che riunisce coloro che si chiamano attraverso il silenzio che li ha straziati. Voglio farle conoscere quello che ignoro di me stessa. Mi permetta di far sorgere la sua verità, non quella che lei coglie nella sospensione del tempo, ma quella che può intravedersi solo con lo sguardo, la mano, la parola dell'altro, baciamoci allora come non abbiamo mai fatto. Mi prenda. Mi prenda tutta. Senza aspettare. Ora. Senza sapere perché, né come finiremo. Finiamola perché è lì la nostra certezza, la nostra come quella degli altri. Finiamola una volta per tutte. Usciamo dal cimitero dei vivi in cui vaghiamo da troppo tempo, apriamo il cancello. Amiamoci infinitamente tra i rovesci, appoggiati alle bombature delle finestre, spezzati dalla morsa dei nostri sogni svaniti.

Bisogna amarsi ancora prima di morire, ancora una volta sola prima di morire: amare. Non voglio smettere di correre evitando ciò che non potrebbe essere impedito. In tutti i modi possibili quest'amore sorgerà malgrado noi. Lei aspetta questa felicità e anch'io. Apra questa porta socchiusa, esca per strada, attraversi il quartiere, non si volti. S'inginocchi sulla riva del fiume, il luogo ormai ha poca importanza. L'amo per aver rinunciato a scomparire.

La sua presenza s'impone in modo così meraviglioso che lei mi riconosce ora come il solo e unico amore. Se siamo stati così a lungo divisi, camuffati, privati di noi stessi, è adesso che possiamo penetrare umilmente nel cuore del reale per sentire la fine di ciò che ancora non siamo riusciti a dirci. Trovare il suo nome, trovare, sì, il suo nome, nella persistenza di ciò che brilla di un intollerabile silenzio, ecco la misura del mio piacere.

Scrivo per questa presenza che lei è, che lei mi dà da vedere, nello spazio troppo vasto necessario per sapere che noi non esistiamo ancora, ma questo verrà come il sole di un mattino inaspettato, insperato. Finalmente ci riveleremo. Esca dal suo ufficio. Non si lasci accecare dalla luce troppo forte mentre, ancora una volta, io le scrivo... la chiamo. La invoco. Mi dica soltanto che anche lei mi ama.

Abal Capri
La leçon

Nous étions au début de l'été de l'an mille neuf cent soixante-seize, les grandes vacances scolaires venaient de commencer. Il faisait si chaud que le sol assoiffé se fissurait par endroits, quémandant la mansuétude d'un ciel avare en bruines et qui laissait insensiblement faire l'implacable soleil.

Hormis le tintamarre des cigales oisives et le chahut de quelques intrépides badauds, tous les êtres censés faisaient la sieste durant les longs après-midi torrides. Je venais quant à moi, d'avoir huit ans et pendant ces moments-là, je m'amusais à attirer hors de leurs terriers les redoutables scorpions rouges qui me fascinaient.

Excepté quelques commerçants et de rares fermiers, les gens du pays, et dont nous faisions partie, étaient généralement pauvres et paradoxalement heureux. Un copieux repas consistait alors en une galette blanche à base de farine de maïs ou de blé ; disposer éventuellement d'un morceau de viande relevait franchement du festin. De temps à autre, à l'occasion de la célébration d'un mariage, d'une circoncision ou de la naissance d'un garçon, les proches étaient conviés à un abondant couscous garni de viande.

Un jour peu après midi, alors que je m'adonnais à mon passe-temps favori, la voix impérieuse de mon père qui m'appelait me glaça le sang. Je quittai hâtivement et avec regret le scorpion que je venais de dénicher. Terrifié, j'allais fatalement vers l'inévitable correction. Une maudite mouche avait encore perturbé sa sieste et il me le fera payer, pensais-je.

En arrivant devant lui, je baissai la tête en signe de soumission. Il était en train de se laver les mains dans une bassine métallique posée par terre. - Va auprès de ta mère, qu'elle te débarbouille la face si tu veux venir avec moi, tonna-t-il soudain sans me regarder.

La crainte et le dépit se transformèrent en euphorie quand j'appris de la bouche de ma mère que nous allions moi et lui à un couscous de noce donné par un de ses lointains cousins, propriétaire d'une huilerie. Aller à la découverte d'un autre lieu m'enchantait, manger un succulent couscous me réjouissait autant.

En un clin d'œil, j'étais prêt. J'avais donné quelques tapettes sur mon pantalon pour en évacuer la poussière, mis furtivement mes sandales en caoutchouc sous l'arrosoir, je n'en avais pas d'autres ; et je courus rattraper mon père qui s'était déjà mis en route.

Au bout d'une heure de marche, le chemin poussiéreux avait fini par donner à mes sandales un aspect pire que celui qu'elles avaient avant d'être aspergées. Mes pieds pataugeaient dedans et j'avais de la peine à avancer mais je m'y efforçais par d'intermittentes enjambées. Nous devons traverser un cours d'eau à mi-chemin et je comptais m'y dégraisser les membres.

À la vue de l'oued déshydraté en cette période de l'année mais où subsistaient quelques flaques d'eau éparses, je jubilais intérieurement car mon calvaire allait prendre fin. Quelques pas en amont de la pellicule d'onde stagnante dans laquelle je m'étais mis à nettoyer mes sandales et mes pieds, mon père creusa un trou dans le sable qui s'emplit miraculeusement de flotte claire d'où il but dans le creux de sa main et qu'il me tendit ensuite. En apercevant mon hésitation confuse il brailla : - Bois. Le sable est un excellent filtre naturel. Et je bus.

Le reste du parcours fut moins laborieux car nous avons suivi un sentier sablonneux longeant l'oued. Il fut même presque agréable si ce n'étaient les remontrances quelquefois suivies de claques que mon père m'administrait quand je m'égarais, distrait par le chant mélodieux d'un oiseau ou la couleur chatoyante d'un reptile.

Après la traversée d'un champ d'oliviers, une maison à deux étages de couleur incertaine était apparue. Devant la bâtisse se tenait une foule hétéroclite d'où fusait un mélange de stridulations

joyeuses de marmailles et de mises en gardes sonores d'adultes. Mon père fit une brève halte et annonça : - Nous sommes arrivés.

Un interminable banc de fortune bricolé avec un chevron soutenu à ses deux extrémités par deux grosses pierres était dressé à l'ombre d'un imposant olivier. Une rangée d'hommes chétifs et mal-vêtus étaient assis dessus et attendaient impatiemment le signal du début du festin. Mon père les salua en leur serrant les mains l'un après l'autre ; il en embrassait quelques-uns, sans doute des amis ou des proches qui m'étaient inconnus. La formule prononcée devant chacun d'eux était cependant, inlassablement la même : - Comment allez-vous ? La santé ?... Arborant le même large sourire constant. Mon père disait souvent que le pauvre devait être gentil avec tous car il allait inévitablement avoir besoin de chacun.

Les salamalecs terminés, il fallait maintenant trouver le propriétaire des lieux, l'oncle Issa, c'est ainsi que tout le monde l'appelait. Mon père voulait visiblement me présenter à ce riche cousin mais il était introuvable. Il était parti proposer la locomotion à quelques invités de marque selon les dires d'un de ses frères. Nous nous sommes donc rabattus sur la foule en attente. Les discussions allaient bon train, on parlait de tout et de rien en évitant soigneusement deux sujets : la politique et les femmes. Le premier menait droit à la prison, le second ne valait pas la peine pour les hommes d'alors. Je remarquais néanmoins que dès qu'un relent de parfum de femme venait chatouiller les narines ou qu'un youyou parvenait aux oreilles depuis l'enceinte close de la maison, on marquait un bref silence et on louchait sur la bâtisse.

Je m'ennuyais visiblement parmi ces adultes qui m'indisposaient, mon père m'autorisa à aller jouer parmi les plus jeunes avec la consigne de ne pas m'éloigner, sous peine d'être châtié comme toujours. Je me joignis aussitôt à une bande de gamins qui jouait aux billes et parmi lesquels se trouvaient des camarades d'école.

Nous entamions une nouvelle partie quand deux voitures arrivèrent en trombe et s'arrêtèrent dans un tourbillon de poussière,

à l'endroit où se tenaient debout une partie des invités qui s'en éloignèrent in extremis. Il s'agissait de la Fiat blanche de l'oncle Issa suivi de la Peugeot noire du parti, m'avait-on dit.

Tous les regards se dirigèrent dans la direction de la voiture sombre d'où allaient descendre trois gros hommes, chauves et gras, tous vêtus de costumes de la même couleur grise. Il s'agissait du représentant du parti, du maire fervent militant et du brigadier gardien des idéaux de la révolution, allais-je apprendre plus tard.

L'oncle Issa se fraya un chemin parmi les convives de seconde importance et convia les trois nouveaux venus avec une révérence empestant l'obséquiosité, à le suivre au fond du garage transformé en salon pour la circonstance. Une fois ses invités de marque installés dans un coin, à une table bien à l'écart des autres ; il revint grisé à l'entrée. Il avait l'air d'une herbe rampante dont la racine s'enfonce dans le fumier et dont les feuilles rêvent de nuages.

- *BISMILAH*, que ceux qui doivent tôt repartir, viennent manger, annonça-t-il après une longue expiration.

Mon père, que j'avais rejoint entre-temps, me traîna par la main vers le banquet, nous devions vite manger et repartir aussitôt, pour pouvoir arriver chez nous avant la nuit. À peine étions nous assis que l'oncle Issa arriva par derrière, demanda le silence et s'exclama, en s'adressant à mon père : - Mais que me fais-tu là, Rabah ! Tu laisses ton rejeton s'installer à la table où mangent les ministres ! Fais-le sortir immédiatement et il mangera les restes plus tard avec les autres enfants. Il parlait à haute voix et ses trois invités de marque gloussaient sournoisement dans leur coin.

Mon père repoussa calmement mon assiette, puis la sienne et se leva ; je me levai à mon tour, en tremblant car je redoutais sa réaction.

Je n'avais encore jamais vue cette lueur-là dans ses yeux. On aurait dit qu'il couvait un brasier. Il se tourna et fit face à l'oncle Issa

qui se tut. Il posa ensuite avec une extrême douceur sa main sur ma tête et d'une voix résolument sereine au milieu d'un silence parfait, il répliqua : - Sache Issa que le seul ministre digne de ce titre en ce monde est mon fils que voici. Ne t'avise plus jamais de m'inviter à ta minable mangeoire. Puis se tournant vers moi : - Viens mon garçon, nous rentrons, ta mère va s'inquiéter sinon, me dit-il avec une voix agréable que je ne lui connaissais pas auparavant.

Abal Capri
La lezione

Traduzione di *Giovanna Spina*

Era l'inizio dell'estate dell'anno millenovecentosettantasei, le vacanze estive scolastiche erano appena iniziate. Faceva così caldo che il suolo, assetato, si spaccava qua e là, elemosinando la mansuetudine di un cielo avaro di pioggerelle e che, insensibilmente, lasciava fare all'implacabile sole.

Tranne il baccano delle oziose cicale e gli schiamazzi di qualche intrepido passante, tutti quelli di buon senso facevano la siesta durante i lunghi e torridi pomeriggi. Quanto a me, avevo appena compiuto otto anni e in quei momenti mi divertivo ad attirare fuori dalle loro tane i temibili scorpioni rossi che mi affascinavano.

Eccetto qualche commerciante e dei rari contadini, la gente del paese, di cui noi facevamo parte, era generalmente povera e paradossalmente felice. Un pasto abbondante consisteva, allora, in una focaccia bianca a base di farina di mais o di grano; disporre eventualmente di un boccone di carne diventava francamente un banchetto. Ogni tanto, in occasione della celebrazione di un matrimonio, di una circoncisione o della nascita di un maschio, i vicini erano invitati a un abbondante couscous guarnito di carne.

Un giorno poco dopo mezzogiorno, mentre mi dedicavo al mio passatempo preferito, la voce imperiosa di mio padre che mi chiamava mi ghiacciò il sangue. Abbandonai frettolosamente e con rammarico lo scorpione che avevo appena scovato. Atterrito, mi diressi fatalmente verso l'inevitabile punizione. Una maledetta mosca aveva disturbato la sua siesta ancora una volta e lui me l'avrebbe fatta pagare, pensavo.

Mentre arrivavo davanti a lui, abbassai la testa in segno di sottomissione. Si stava lavando le mani in una bacinella metallica

posata a terra. - Vai vicino a tua madre che ti laverà la faccia se vuoi venire con me, tuonò brusco senza guardarmi.

Il timore e il rancore si trasformarono in euforia quando, dalla bocca di mia madre, appresi che io e lui ci saremmo recati a un couscous di nozze, dato da uno dei suoi lontani cugini, proprietario di un frantoio. Andare alla scoperta di un altro luogo m'incantava, mangiare un succulento couscous mi dava altrettanta gioia.

In un batter d'occhio ero pronto. Avevo dato dei colpetti sul mio pantalone, così da farne cadere la polvere, messo di soppiatto i miei sandali di caucciù sotto l'innaffiatoio, non ne avevo altri, e corsi a raggiungere mio padre che già si era incamminato.

Dopo un'ora di marcia il cammino polveroso aveva finito per dare ai miei sandali un aspetto peggiore di quello che avevano prima di essere stati spruzzati con l'acqua. I miei piedi ci sguazzavano dentro e facevo fatica a proseguire, anche se mi sforzavo a tratti di allungare il passo. Dovevamo attraversare un corso d'acqua a metà cammino e lì contavo di ripulirmi le gambe.

Alla vista dell'uadi disidratato in quel periodo dell'anno, in cui, tuttavia, persistevano delle pozzanghere d'acqua sparse, iniziai a gongolare interiormente, poiché il mio calvario stava per finire. Qualche passo a monte dello strato d'acqua stagnante in cui mi ero messo a pulire i miei sandali e i miei piedi, mio padre scavò un buco nella sabbia che si riempì miracolosamente d'acqua chiara. La bevve nel cavo della mano e poi me la porse. Percependo la mia esitazione confusa, sbraitò: - Bevi! La sabbia è un eccellente filtro naturale. E bevi.

Il resto del percorso fu meno faticoso poiché proseguimmo attraverso un sentiero sabbioso lungo l'uadi. Sarebbe stato addirittura piacevole se non fosse stato per i rimproveri seguiti, a volte, da schiaffi che mio padre mi dava quando mi allontanavo, distratto dal canto melodioso di un uccello o dal colore scintillante di un rettile.

Dopo aver attraversato un campo di ulivi, una casa a due piani, dal colore incerto, apparve. Davanti all'edificio si trovava una folla composta da cui scaturiva un miscuglio di suoni striduli e gioiosi di marmocchi e di rimproveri sonori di adulti. Mio padre fece una breve sosta e annunciò: - Siamo arrivati.

Un'interminabile panca di fortuna, arrangiata con un puntone, sostenuta alle due estremità da grosse pietre, era stata preparata all'ombra di un imponente ulivo. Una fila di uomini rachitici e mal vestiti vi era seduta sopra e attendeva impazientemente il segnale d'inizio del banchetto. Mio padre li salutò stringendo loro le mani, l'uno dopo l'altro; abbracciandone alcuni, senza dubbio amici o familiari a me sconosciuti. La formula pronunciata davanti ad ognuno di loro era, ciononostante, instancabilmente la stessa: - Come va? La salute?... sfoggiando sempre lo stesso ampio sorriso. Mio padre diceva spesso che il povero doveva essere gentile con tutti poiché, inevitabilmente, avrebbe avuto bisogno di qualcuno.

Terminati i convenevoli, bisognava trovare il proprietario del luogo, lo zio Issa, così come lo chiamavano tutti. Era chiaro che mio padre voleva presentarmi a questo ricco cugino, ma era introvabile. Era andato a prelevare qualche invitato di riguardo, a detta di uno dei suoi fratelli. Ci siamo quindi ripiegati sulla folla in attesa. Le discussioni proseguivano, si parlava di tutto e di niente, evitando scrupolosamente due argomenti: la politica e le donne. Il primo portava dritti in prigione, il secondo non valeva la pena per gli uomini di allora. Notavo tuttavia che appena una scia di profumo di donna arrivava a solleticarci le narici oppure uno youyou giungeva alle orecchie dalla recinzione che circondava la casa, si osservava un breve silenzio e si lanciavano occhiate verso l'edificio.

Mi annoiavo visibilmente tra questi adulti che m'infastidivano, così mio padre mi autorizzò ad andare a giocare tra i più giovani con l'ordine di non allontanarmi, pena l'essere castigato come sempre. Mi unii subito a una banda di monelli che stava giocando a biglie, in cui c'erano anche dei compagni di scuola.

Stavamo per cominciare una nuova partita quando due macchine arrivarono come un fulmine e si fermarono in un vortice di polvere, proprio dove stava in piedi una parte degli invitati che si allontanarono all'ultimo momento. Si trattava della Fiat bianca dello zio Issa seguita dalla Peugeot nera del partito, così mi dissero.

Tutti gli sguardi si diressero in direzione della macchina scura da cui stavano per scendere tre grossi uomini, calvi e grassi, tutti vestiti con degli abiti dello stesso colore grigio. Si trattava del rappresentante del partito, del sindaco fervido militante e del brigadiere custode degli ideali della rivoluzione. L'avrei appreso più tardi.

Lo zio Issa si aprì un varco tra gli invitati di secondaria importanza e invitò i tre nuovi arrivati, con una riverenza grondante ossequio, a seguirlo in fondo al garage trasformato in salone per la circostanza. Appena sistemati i suoi invitati di riguardo in un angolo, a un tavolo ben in disparte dagli altri, tornò in brodo di giuggiole all'entrata. Sembrava un'erba rampicante la cui radice si conficca nel letame e le cui foglie sognano le nuvole.

- *BISMILAH*, tutti coloro che devono ripartire presto, vengano a mangiare. Annunciò dopo un lungo sospiro.

Mio padre, che avevo raggiunto nel frattempo, mi trascinò per la mano verso il banchetto, avremmo dovuto mangiare in fretta e ripartire subito, per poter arrivare a casa nostra prima di notte. Appena ci fummo seduti, lo zio Issa arrivò da dietro, chiese il silenzio ed esclamò, rivolgendosi a mio padre: - Ma che mi combini, Rabah! Lasci che il tuo marmocchio si piazzì al tavolo dove mangiano i ministri! Fallo uscire immediatamente e mangerà gli avanzi più tardi con gli altri bambini. Parlava ad alta voce e i suoi tre ospiti di riguardo ridacchiavano con aria sorniona nel loro angolo.

Mio padre respinse con molta calma il mio piatto, poi il suo e si alzò; anch'io mi alzai, tremando poiché temevo la sua reazione.

Non avevo ancora mai visto quel bagliore dentro i suoi occhi. Si sarebbe detto che covava un fuoco. Si voltò e fissò zio Issa che si zitti. Poi, con estrema dolcezza, posò la sua mano sulla mia testa e con una voce risolutamente serena, nel silenzio perfetto, replicò: - Sappi Issa che il solo ministro degno di questo titolo, a questo mondo, è proprio mio figlio. Ti avviso di non invitarmi mai più alla tua miserabile mangiatoia. Poi, girandosi verso di me: - Vieni figlio mio, rientriamo altrimenti tua madre si preoccuperà. Me lo disse con una voce gentile che non gli avevo mai sentito prima.

Muriel Roland Darcourt
Et pourquoi pas l'amour à Pompéi

Que reste-t-il de l'Italie ? Une vieille malle oubliée au fin fond des pensées. Une malle remplie des vestiges du passé que l'on a engloutis pour ne pas se faire mal.

La serrure est cassée, on ne peut pas l'ouvrir, elle est pleine de souvenirs qu'il nous faut protéger. Du temps qui passe et qui menace à chaque instant d'effacer les traces que l'on a laissées, les bons moments et puis les autres. Ces espaces-temps ce sont les nôtres, enfermés à double tour pour la postérité.

Y aura-t-il quelqu'un, dans un avenir proche ou lointain, pour venir souffler sur les cendres si d'aventure on se laissait surprendre à vouloir remuer ce qui a trépassé ?

Et si cette malle entrait en éruption ? Si cette malle expulsait soudainement les questions, celles restées en suspens. Des fragments embrasés de notre histoire, propulsés dans le ciel d'aujourd'hui, retombant en corolles sur les tristes non-dits, enflammant les paroles d'un jardin de printemps où l'on cueillait jadis les prémises de l'amour.

Entends-tu, Italie, au loin, ce grondement sourd ? Qui surgit des entrailles de ce très vieil amant, pétrifié à l'idée de voir ses souvenirs souffrir et d'offrir aux regards ses étincelles d'antan.

Que reste-t-il de toi, mon Italie ? Sous les jets de ces pierres, dans l'enfer absolu, parmi les flots de braises qui brûlent d'un jamais plus que les fumées de notre désunion transportent. Et la mémoire désormais destinée à la recherche des années mortes. Au cœur de mes plaies une tendresse infinie, ton parfum qui me hante et ton soleil qui crie !

Où es-tu Italie ? Une si terrible envie de te savoir en vie, et d'insolents silences. Cette lancinante absence. Tout n'est plus que poussière, de la cave au grenier. Mais subsiste un mystère dans les tréfonds de l'âme, une suave fragrance affleurant de ce drame : un cerbère rougeoyant issu des profondeurs, dont le ventre recèle ce qui fut le bonheur. Une malle égarée où se cachent les ombres de tout ce qu'on était dans de vastes décombres et qui raconte que je t'ai tant aimé.

Muriel Roland Darcourt
E perché no l'amore a Pompei

Traduzione di *Francesca Solimene*

Cosa resta dell'Italia? Un vecchio baule dimenticato, il suo pensiero accantonato. Un baule riempito di vestigia del passato, che abbiamo inghiottito per non farci del male.

Non può essere aperto, la serratura è rotta, è pieno di ricordi, e dev'essere protetto. Dal tempo che passa e minaccia, in ogni momento, di cancellare le tracce che abbiamo lasciato, i momenti buoni e poi gli altri. Quegli spazi-tempi ci appartengono, chiusi a doppia mandata per la posterità.

Ci sarà mai qualcuno, in un futuro prossimo o remoto, che potrà soffiare sulle ceneri, se per caso ci sorprendessimo a voler rivangare il trapassato?

E se questo baule entrasse in eruzione? Se questo baule improvvisamente espellesse ogni interrogazione, quelle lasciate in sospeso? Frammenti infiammati della nostra storia, proiettati nel cielo presente, che ricadono in una corolla sui tristi non detti, avvampando le parole di un giardino di primavera dove si prendevano un tempo le premesse dell'amore.

Riesci a sentire, Italia, da lontano, questo sordo boato? Che sorge dalle viscere di quel vecchissimo amante, pietrificato all'idea di vedere i suoi ricordi soffrire e di offrire agli sguardi scintille che furono.

Cosa resta di te, Italia mia? Sotto i lanci di queste pietre, nell'inferno assoluto, tra i fiotti di braci che bruciano di un mai più che i fumi del nostro divorzio trasportano. E la memoria ormai destinata alla ricerca degli anni morti. Nel cuore delle mie piaghe una tenerezza infinita, il tuo profumo che mi assilla e il tuo sole che grida!

Dove sei Italia? Una così terribile voglia di saperti in vita, e silenzi insolenti. Questa lacerante assenza. Nient'altro che polvere, da cima a fondo. Ma resta un mistero nel profondo dell'anima, una soave fragranza che affiora dal dramma: un cerbero rosseggiante risalito dalle profondità, nel cui ventre è racchiuso ciò che fu la felicità. Un baule smarrito in cui si nascondono in ampi strati le ombre di ciò che siamo stati e che racconta che ti ho tant'amato.

Christine Van Acker
Un homme assis

Ça me fait une drôle de coiffure, cette tonsure de moine, toute de travers, qui serait tombée d'elle-même sur le côté de la tête, avec les mèches de mes cheveux noirs qui pendouillent par-dessus.

Ils racontaient tous que j'étais un miraculé, que je revenais de loin. Mais, à voir la façon qu'ils avaient de me dévisager, leur front plissé, avec, dans le regard, un je ne sais quoi qui cherchait à me trouver là où je n'étais plus, j'ai compris que quelque chose n'allait plus tout à fait comme avant et que je n'étais pas revenu complètement du « loin » où, sans m'en rendre compte, j'étais parti me perdre.

Le chirurgien, il a découpé un couvercle bien rond dans les os de mon crâne pour aller racler le caillot de sang qui me bouchait une artère, un sang noir qui aurait voulu me faire voir la mort en face. Moi, je trouvais que, cinquante ans, c'était bien trop tôt pour mourir. La mort n'avait pas à se sentir obligée de venir me prendre si vite, elle pouvait aller se rasseoir dans la salle d'attente, elle avait tout son temps pour se reposer en attendant un meilleur moment.

À l'hôpital, maman m'a regardé dans les yeux et elle m'a appelé *Paul, Paul...* J'ai répondu que j'étais là, qu'il ne fallait pas répéter mon prénom comme un long chapelet de prières, que j'étais revenu. Maman, elle insistait : *Paul, mon Paul...*

Quand je me touche le cuir chevelu à cet endroit-là, ça me fait penser à un crâne de bébé et à sa fontanelle molle, fragile. Alors, mes doigts, ils se font tout légers. Des semaines que j'attends que ça repousse, et le bout de ma cervelle aussi, que je puisse enfin rentrer à la maison et reprendre le boulot qui m'appelle.

Ici, c'est du provisoire. Je ne veux pas dire qu'on ne s'occupe pas bien de moi, non, ce n'est pas ça. Le manger est bon et en suffisance,

je n'ai pas à me plaindre. Mais ce n'est pas chez moi et les légumes de mon jardin, si je ne suis pas rentré au printemps, ils ne pousseront pas.

La directrice, elle est gentille, elle me laisse prendre l'air tous les jours. Les autres, les vieux qui ont perdu la boule, ils ne sont même pas foutus de taper le code correctement pour sortir et ils restent, perdus, à tourner en rond dans le hall d'entrée, dans l'espoir que quelqu'un entre et les laisse sortir. Je le répète, pour moi, ici, c'est du provisoire, je n'ai pas l'intention, à mon âge, de prendre racine dans un asile de vieux.

Qu'il neige, qu'il vente, ou qu'il fasse beau soleil, je m'installe sur le banc devant la maison de retraite. Quand maman vient me visiter, elle me dit que j'ai de bonnes couleurs : *On dirait que tu reviens d'un séjour à la Côte d'Azur*. Quand maman me dit ça, elle a l'air fatigué, peut-être parce qu'avec le travail à la ferme elle n'a jamais pu trouver le temps de partir en vacances.

Je m'assois et je regarde les voitures, les motos, les vélos passer, je regarde les chats, les chiens, les piétons passer - de moins en moins de passage et de moins en moins de gens qui prennent le temps de s'arrêter. En face de moi, tout hérissé et rouillé, le vieux grillage en fer forgé de l'autre côté de la route. Derrière les barreaux rongés, la prairie aux herbes sauvages et une maison toute branlante, abandonnée depuis longtemps, avec un toit percé et un peuplier qui lui sort par la cheminée.

Quand j'en ai assez de regarder le paysage, je lève mes mains à hauteur de mes yeux et je me dis : « Bon Dieu, mon gars, quelles grosses paluches, que t'as ! ».

Quand j'en ai marre de regarder mes mains (des battoirs !), je caresse du bout de mes gros doigts les lattes du vieux banc. Du beau travail, solide, fait pour durer, du travail comme on n'en fait plus maintenant. Je vois le sol à travers et tous les mégots de la journée que j'ai laissée passer, toutes ces choses consommées qui ne reviendront plus.

Alors, il n'y a plus de voitures, de motos, de vélos, plus de gens, plus de route, ni de portail, je me retrouve de l'autre côté des barreaux, comme un petit chien, sous le banc, et là, dans ma niche, je ne vois plus personne, je ferme les yeux et je dors un peu avec mes rêves d'homme debout.

La cigarette, c'est meilleur sur un banc. Assis dans le fumoir de la maison de repos, c'est pas si bon. Faut du grand air frais pour qu'une sèche réchauffe les poumons avec tout son cœur.

À voir mes mains, j'étais pas du genre qui s'asseyait longtemps, sur un banc ou sur quoi ce soit d'autre.

Je pense, c'est idiot, à ces objets que les hommes inventent pour poser leurs fesses quand, moi, je trouve que, par terre, sous le banc, ce serait tellement mieux. Je regarderais le ciel par-dessus, et le soleil qui se cacherait derrière les lattes de bois, comme derrière les grands volets de ma maison. À l'heure qu'il est, ils doivent rester fermés toute la journée et j'espère que je reviendrai à temps, avant qu'un arbre ne vienne à pousser dans la cheminée et ne finisse par tout casser.

Avant que ça me tombe dessus, je laissais les bancs aux vieillards et aux amoureux. Aujourd'hui, moi, Paul, dans la force de mes cinquante ans, moi qui n'ai plus d'amoureuse, je suis assis sur le banc à cause du trou dans ma tête.

Des trous, j'ai passé ma vie à en faire, des trous dans la terre, des trous dans la route, des trous dans le béton, des trous dans la boue. Je connais par cœur toutes les canalisations de la région, je me souviens de la couleur de ses tuyaux, j'ai encore l'odeur de ses collecteurs d'égoûts dans les narines. Quand il faisait beau, je travaillais aussi dans les parcs, je continuais à faire des trous, des trous pour planter les buis, les charmes, les rosiers, et les vivaces, et les annuelles. Et pour arrondir mes fins de mois, je faisais aussi des trous dans le cimetière, pour planter les morts qui ne repousseront plus, ça non.

Sans vouloir me vanter, ça me connaît les trous.

Nous, les hommes, nous sommes quoi, dans tout ça ? Des vivaces ? Des annuels ?

Le jour de mon accident, ils ont dit que j'avais versé dedans la fosse, comme une masse, droit comme un I. Le docteur, il n'a rien trouvé de cassé mais quand ils ont fait la photo de ma tête, ils ont découvert la canalisation qui avait lâché. Alors, c'est mon crâne qu'ils ont troué pour réparer la conduite endommagée.

Assis sur le banc, je pense au bois du banc, un bois plein, un bois jeune, un bois qui s'élançait pour monter, pour gonfler encore, le bois d'un arbre abattu en pleine croissance, scié, tranché, séché, découpé en lamelles. Je suis assis sur un arbre séparé de lui-même.

Il travaille encore, le banc, je le vois bien, il ne se laisse pas faire, il profite de la pluie et du soleil pour disjoindre ses lattes et les sortir de leurs loges. Il n'y en a plus une qui veut s'aligner sur les autres et, si ça continue, il va partir tout seul, ce vieux meuble.

Madame la directrice m'appelle pour le goûter. Pas difficile de me trouver, ça ! Toujours au même endroit. Elle a dit que c'était devenu mon banc, « le banc de Paul ». J'ai toujours eu l'idée que Paul, c'était un prénom lisse, tout rond, comme un crâne de chauve.

Avant de rentrer pour la tasse de café, je reste encore un peu. Il y a le bus de seize heures avec les enfants qui sont sortis de l'école et qui me font des grimaces derrière les vitres embuées, ensuite c'est le tracteur de dix-sept heures avec le fermier qui me salue de la main, puis c'est la voiture de Sarah, à dix-sept heures trente, Sarah, toujours occupée avec son téléphone portable, qui me donne son petit sourire de femme pressée de retrouver sa petite famille.

J'ai raté le goûter. Les miettes de mon temps sont tombées entre les lattes du banc, « le banc de Paul ». Quand je pense à mon prénom, je me caresse une fois de plus la tête, là où ça va bien finir

par repousser. Mes miettes de temps, je le vois bien, ce ne sont pas les mêmes que celles des autres, ceux-là qui filent à toute vitesse sans me voir, ceux-là qui conduisent leurs grosses bagnoles avec leur visage éteint derrière des lunettes de soleil. Quand ils ont disparu après le virage, je les vois encore, eux, et leurs trous noirs à la place des yeux.

On m'appelle pour le souper. Cette fois-ci, il va falloir que je me lève, que je sorte de la niche. Je me redresse et je mets mes grosses mains sur mes cuisses. Puis, je les écoute. Elles me parlent de derrière leurs ongles trop propres pour être honnêtes, elles me disent les histoires d'un type qui me ressemblait, un homme dur comme le béton, solide comme un roc, droit comme la route, un homme encore jeune à la sève bouillonnante, un homme qui n'avait pas beaucoup l'occasion de s'asseoir et qui s'est laissé bêtement surprendre par une petite canalisation bouchée. Mes grosses mains calleuses me racontent les histoires d'un temps qui s'est écroulé à travers les trous de la vie, d'un temps d'avant l'autre Paul, celui d'aujourd'hui, celui qui est passé de justesse entre les mailles du filet et qui vient tous les jours s'asseoir ici.

C'est certainement pour cette raison-là que maman prononce toujours mon prénom avec cette voix inquiète : *Paul... Paul...* Elle appelle celui qui est resté de l'autre côté, celui qui ne vivrait pas aujourd'hui entre les barreaux d'un banc et ceux d'un grillage branlant, ouvert sur une maison en ruine, un fils qui ne passerait pas son temps à faire des miettes de ses journées dans la prison de sa tête trouée.

Christiane Van Acker
Un uomo seduto

Traduzione di *Marica Memoli*

Mi fa una strana pettinatura la chierica di monaco, tutta storta, che sarebbe caduta da sola sul lato della testa con le ciocche dei miei capelli neri che penzolano da sopra.

Raccontavano tutti che ero un miracolato, che tornavo da lontano. Ma, a vedere il modo in cui mi squadravano, la fronte corrugata e un non so che nello sguardo che cercava di trovarmi dove non c'ero più, ho capito che qualcosa non andava per niente come prima e che non ero tornato completamente da quel «lontano» in cui, senza rendermene conto, ero andato a perdermi.

Il chirurgo, lui, ha tagliato una calotta rotonda nelle ossa del mio cranio per andare a raschiare il coagulo di sangue che mi ostruiva un'arteria, un sangue nero che avrebbe voluto farmi vedere la morte in faccia. Cinquant'anni, trovavo che fosse troppo presto per morire. La morte non doveva sentirsi obbligata a venirmi a prendere così presto, poteva andare a sedersi di nuovo nella sala d'attesa, aveva tutto il tempo per riposarsi aspettando un momento migliore.

All'ospedale la mia mamma mi ha guardato negli occhi e mi ha chiamato *Paul, Paul...* Ho risposto che ero lì, che non bisognava ripetere il mio nome come un lungo rosario di preghiere, che ero tornato. Mia mamma insisteva, *Paul, Paul mio...*

Quando mi tocco il cuoio capelluto, proprio in quel posto, mi viene in mente la testa di un bambino e la sua fontanella molle, fragile. Allora, le mie dita, si fanno leggerissime. Sono settimane che aspetto che i capelli ricrescano, e il pezzo del mio cervello anche, affinché possa ritornare a casa e riprendere il lavoro che mi chiama.

Qui, è tutto provvisorio. Non voglio dire che qui non si occupino con attenzione di me, non è questo. Il cibo è buono e a sufficienza, non posso lamentarmi. Ma non è casa mia e gli ortaggi del mio giardino, se non torno per la primavera, non cresceranno.

La direttrice, lei, è gentile, mi fa prendere una boccata d'aria tutti i giorni. Gli altri, i vecchi che non ci stanno più con la testa, non ce la fanno neanche a digitare correttamente il codice per uscire e restano, persi, a girare in tondo nella hall, nella speranza che qualcuno entri e li faccia uscire. Lo ripeto, per me, qui è tutto provvisorio, non ho l'intenzione, alla mia età, di mettere radici in un ospizio per vecchi.

Che nevicchi, che tiri vento o che ci sia un bel sole, io mi sistemo sulla panchina davanti alla casa di riposo. Quando mamma viene a trovarmi, mi dice che ho un bel colorito: *Si direbbe che tu sia tornato da un soggiorno in Costa Azzurra*. Quando mamma mi dice così, ha un'aria stanca, forse perché, con il lavoro alla fattoria non ha mai trovato il tempo per andare in vacanza.

Mi siedo e guardo le auto, le moto, le biciclette passare, guardo i gatti, i cani, i pedoni passare - sempre meno di passaggio e sempre meno persone che trovano il tempo per fermarsi. Di fronte a me, dritta e arrugginita, la vecchia cancellata di ferro battuto all'altro lato della strada. Dietro le sbarre corrose, il prato incolto e una casa tutta pericolante, abbandonata da molto tempo, con un tetto sfondato e un pioppo che esce dal camino.

Quando ne ho abbastanza di guardare il paesaggio, sollevo le mani all'altezza degli occhi e mi dico: «Accidenti, vecchio mio, che zampacce hai!».

Quando sono stufo di guardare le mie mani (delle pale!), accarezzo con la punta delle mie grosse dita le doghe della vecchia panchina. Un bel lavoro, solido, fatto per durare, un lavoro come non ne fanno più ora. Vedo il terreno attraverso e tutti i mozziconi della giornata che ho lasciato passare, tutte quelle cose consumate

che non torneranno più. Allora, non ci sono più auto, moto, biciclette, niente più persone, niente più strada, né portone, mi ritrovo dall'altro lato delle sbarre, come un cagnolino, sotto la panchina, e là, nella mia cuccia, non vedo più nessuno, chiudo gli occhi e dormo un po' con i miei sogni di uomo in piedi.

La sigaretta, è migliore su una panchina. Seduto nella sala fumatori della casa di riposo, non è così buona. Ci vuole una bella aria fresca affinché una cicca riscaldi i polmoni con tutti i sentimenti.

A guardare le mie mani, non ero quel genere di persona che stava seduta per molto tempo su una panchina o su qualsiasi altra cosa.

Penso, è stupido, a quegli oggetti che gli uomini inventano per poggiare le chiappe, quando io invece trovo che, a terra, sotto la panchina, sarebbe tanto meglio. Guarderei il cielo lassù, e il sole che si nasconderebbe dietro le doghe di legno, come dietro le grandi imposte della mia casa. In questo momento, devono restare chiuse tutta la giornata e spero di ritornare in tempo, prima che un albero cresca nel camino e finisca per rompere tutto.

Prima di questa tegola, lascio le panchine ai vecchi e agli innamorati. Oggi, io, Paul, nel pieno dei miei cinquantanni, io che non ho più un'innamorata, sono seduto sulla panchina per via di un buco nella testa.

Di buchi, ho passato una vita a farne, buchi nella terra, buchi nella strada, buchi nel cemento, buchi nel fango. Conosco a memoria tutte le condutture della regione, mi ricordo del colore dei tubi, ho ancora nelle narici l'odore dei collettori fognari. Quando il tempo era bello, lavoravo anche nei parchi, continuavo a fare buchi, buchi per piantare i bossi, i carpini, i roseti, le piante perenni e quelle annuali. E per arrivare alla fine del mese, facevo anche dei buchi nei cimiteri, per piantare i morti che non ricresceranno più, questo no.

Non per vantarmi, me ne intendo di buchi.

Noi, uomini, cosa siamo, in tutto ciò? Delle piante perenni? O siamo annuali?

Il giorno del mio incidente, hanno detto che ero caduto nella fossa, come un sasso, dritto come una I. Il dottore non ha trovato nulla di rotto ma quando hanno fatto la foto della mia testa, hanno scoperto la conduttura che aveva ceduto. Allora, è stato il mio cranio che hanno bucato per riparare la condotta danneggiata.

Seduto sulla panchina, penso al legno della panchina, un legno pieno, un legno giovane, un legno che si slanciava per salire, per gonfiarsi ancora, il legno di un albero abbattuto nel pieno della crescita, segato, mozzato, seccato, tagliato a lamelle. Sono seduto su un albero separato da se stesso.

Lavora ancora, la panchina, sì, la vedo, si difende, approfitta della pioggia e del sole per separare le doghe facendole uscire dagli incastri. Non ce n'è una che voglia allinearsi alle altre e, se questo continua, si farà fuori da solo, questo vecchio mobile.

La signora direttrice mi chiama per la merenda. Non è difficile trovarmi, per niente! Sempre allo stesso posto. Lei ha detto che quella era diventata la mia panchina, «la panchina di Paul». Ho sempre pensato che Paul fosse un nome liscio, tondo tondo, come la testa di un calvo.

Prima di rientrare per la tazza di caffè, resto ancora un po'. C'è l'autobus delle sedici con i bambini che sono usciti da scuola e che mi fanno le smorfie dietro i vetri appannati, poi c'è il trattore delle diciassette con il fattore che mi saluta con la mano, poi la macchina di Sarah, alle diciassette e trenta, Sarah, sempre al cellulare, che mi offre il suo sorriso lieve di donna che non vede l'ora di ritrovare la sua famigliola.

Ho saltato la merenda. Le briciole del mio tempo sono cadute tra le doghe della panchina, «la panchina di Paul». Quando penso al mio nome, mi accarezzo una volta di più la testa, proprio là, dove ci

sarà prima o poi una ricrescita. Le briciole del mio tempo, lo vedo bene, non sono come quelle degli altri, quelli che sfrecciano a tutta velocità, senza vedermi, quelli che guidano i loro macchinoni con il volto spento, nascosto dagli occhiali da sole. Quando sono scomparsi dietro la curva, io li vedo ancora, loro, e i loro buchi neri al posto degli occhi.

Mi chiamano per la cena. Questa volta bisognerà che mi alzi, che esca dalla mia cuccia. Mi raddrizzo e metto le mie grandi mani sulle cosce. Poi le ascolto. Mi parlano, da dietro le loro unghie troppo pulite per essere oneste, mi raccontano le storie di un tipo che mi somigliava, un uomo duro come il cemento, solido come una roccia, dritto come la strada, un uomo ancora giovane dal vigore ribollente, un uomo che non aveva molte occasioni per sedersi e che si è lasciato stupidamente sorprendere da una piccola conduttura ostruita. Le mie grosse mani callose mi raccontano le storie di un tempo che è sprofondata nei buchi della vita, di un tempo prima dell'altro Paul, quello di oggi, quello che è passato per un pelo tra le maglie della rete da pesca e che ora viene tutti i giorni a sedersi qui.

È sicuramente per questo motivo che mamma pronuncia sempre il mio nome con quella voce preoccupata: *Paul, Paul...* Chiama colui che è rimasto dall'altra parte, quello che non vivrebbe, oggi, tra le sbarre di una panchina e quelle di un cancello pericolante, aperto su una casa in rovina, un figlio che non passerebbe il suo tempo a fare briciole delle sue giornate nella prigione della sua testa bucata.

Jean Winiger
Le beau temps menace

- J'ai décidé de me tuer.

Il est surpris de cette mort que lui présente son destin. Surpris, oui. Comme celui qui pense qu'un événement pressenti ne lui arrivera jamais. Il en a presque du contentement, en tout cas du soulagement.

Quand Anne lui avait décrit son état dégagé de toute angoisse au moment où son médecin lui apprit son cancer et les quelques mois lui restant à vivre, il s'étonna, incrédule, qu'elle le prît si bien, que la mort probable, certaine, lui eût offert une force nouvelle, indicible. Ce fut Monique qu'Anne dut ménager en lui laissant croire qu'on lui avait annoncé une rémission, qu'elle allait guérir donc, que leur amour de quarante ans survivrait. À lui, fidèle confident de leur couple, Anne avait dit : je savais désormais pourquoi j'avais à me battre - une raison vitale, je n'avais jamais eu un tel défi, j'en retirais des forces inconnues et même un étonnant, sourd élan de joie.

Et lui se dit : « Je sais aujourd'hui pourquoi je n'ai plus à me battre ; ce n'est plus la vie ma préoccupation, c'est ma mort. »

Anne avait guéri. Avec Monique elle refaisait des projets. Lui n'a pas à guérir. Avec la mort, plus de risque d'être malade. La mort range risques et dangers au rayon des accessoires.

De quelle maladie mortelle est-il atteint ? Peut-être d'avoir inoculé de la vie viciée, se dit-il en souriant. Il est heureux de pouvoir sourire, sourire de sa décision ; il considère de nouveau les choses avec légèreté, il s'en amuse même. Il irait jusqu'à imaginer en faire une plaisanterie. Mais on ne plaisante pas avec ça, lui répondrait sa mère.

Sa mère est là près de lui, en lui, elle intervient dans sa vie plus qu'il ne le souhaite. Et s'il se laisse aller à lui répondre au lieu de se taire, il lui donne trop d'emprise sur lui. Elle a des réserves incroyables de paroles qu'on dit frappées au bon sens. Et surtout un don, ou une habitude viscérale, de croire que « ça s'arrangera, qu'on ne perd jamais espoir, qu'il y a toujours du bon dans l'avenir ». Cela

l'a étonné, irrité même. Comment a-t-elle fait, malgré la vie dure de petits paysans, avec son père loin d'être facile tous les jours ? Il se souvient de ce printemps où des poussins, chèrement acquis, destinés à devenir de beaux poulets à vendre, étaient tous morts. Son père pleurait. Elle a dit des choses simplistes comme : il n'y a pas de vie sans mort. Ces choses simplistes que lui, fils unique, a repris à son compte à ses moments d'exaltation juvénile : il n'y a pas de blanc sans noir, de besoin sans manque, de richesse sans pauvreté. Il s'en faisait des réserves de courage, de foi, et de consolation quand la réalité s'y opposait. Mais cela n'a pas tenu après sa nomination à sa fonction enviée, au pouvoir.

Il se regarde dans la glace de la salle de bains. Il se sent mieux depuis qu'il a pu prendre sa décision. Il fait une grimace, plutôt un sourire, ce sourire revient de loin, de son enfance, quand il s'efforçait de sourire pour ne pas pleurer. Et il ne pleurait pas, il ne se souvient pas d'avoir pleuré, enfant. Alors, il s'amusait à parler tout seul, à dire, redire des mots habituels ou nouveaux, jusqu'à les décharger de leur sens. Il en tirait un grand plaisir, il se croyait unique de trafiquer le sens des mots en jouant avec leur sonorité. Ainsi aujourd'hui le mot « suicide » répété encore et encore, jusqu'à finir par être quelque chose d'un bonbon acidulé. Ou l'expression « mettre fin à ses jours » ; ce « mettre fin à ses jours » répété se plaque sur « tuer le temps », son emploi à œuvrer dans le vide.

Il a pu prendre sa décision ce dimanche, enfermé seul chez lui, ayant déminé l'ingérence de sa mère et surtout celle de Paolo accroché à lui comme à une bouée de sauvetage. Il ira au bureau tout à l'heure sans se presser, bien qu'il soit déjà en retard. Il saluera les secrétaires avec moins d'empressement, avec plus de naturel. Est-ce qu'elles remarqueront cette nouvelle aisance de leur directeur de la culture ?

- Monsieur, dira la cheffe de service, nous devons boucler, avant jeudi.
- Quoi donc ?
- Cette réponse du gouvernement au collectif des artistes de théâtre !
- Oui, oui, bien sûr.

- Excusez-moi d'insister, nos arguments sont encore flous. Et ce jeudi nous avons une conférence de presse.

- Il nous reste trois jours et vous êtes parfaitement maître du dossier, Madame Lombardi.

Dévouée, la Lombardi, parce qu'elle lorgne sur son poste. Elle en a fait une maladie quand il a été nommé, il y a deux ans. On attendait une femme à la culture, après la retraite de la brillante Wenger. Il se souvient du mot qu'on lui a rapporté, du président du gouvernement, le tout-puissant démocrate-chrétien Michoulier : « On a eu une bonne femme à la culture, on peut bien leur foutre un pédé ». Tout à fait dans la ligne de son slogan électoral « Un État au service des différences » !

Michoulier l'avait prié de se rendre à une séance du parti. Il voulait son avis sur « l'habillage » du programme : A-t-on besoin de se dire encore démocrate-chrétien ? Il faut trouver quelque chose de plus en phase avec la réalité. Tiens, abrégeons, DM, ça sera percutant. Qu'est-ce que vous en dites ?... Il n'eut rien à dire, il n'éprouva qu'un profond malaise. Et les DM sont redevenus le premier parti de gouvernement. Premier acte de la nouvelle équipe, la nomination du directeur de la culture. Lui, contre toute attente.

Il se revoit remplir le formulaire de candidature. Il barre les cases « marié, divorcé, enfants », met une croix sur « célibataire » mais en ajoutant « vivant maritalement avec un ami », sûr qu'il était de ne pas obtenir le poste. C'est presque toujours en ne cherchant pas une réussite que j'ai obtenu ce que je n'attendais pas, se dit-il, peu convaincu d'être à sa place, « au premier plan », à la responsabilité culturelle de la province. Paolo lui a dit bêtement :

- Tu n'as plus qu'à devenir ministre.

- Tais-toi donc ! Est-ce que je me mêle de tes coups de ciseaux dans ton salon de coiffure ?

Il pense : « Ce poste envié, je l'ai eu. Et j'ai été eu. Il a de la chance, le coiffeur, de ne pas couper les cheveux en quatre, comme moi avec mon boulot. »

Brillante nomination, début de la fin. Finie cette délicieuse improvisation de vivre, cette balade sans autre but que de se laisser gagner par ce qui survenait. Ce qu'il appelait ses « divins imprévus ». Sans effort, sans désir de conquête, il avait frayé avec les artistes qui

l'ont pris pour un des leurs, il leur était devenu indispensable grâce à ses études de droit ; d'où présidence d'associations, de collectifs de création. Les projecteurs se sont braqués sur lui ; sur son exigence à définir la valeur des choix artistiques avant d'en défendre budgets et bilans.

C'est alors que Michoulier s'était intéressé à lui : « Ce naïf pourra nous être utile ». Et il l'a lancé dans la course. Ainsi, malgré lui, il est devenu ce qu'il n'avait pas cherché.

Ce lundi matin, il est passé de la salle de bains au salon, pieds nus, en slip et chemise, soulagé que Paolo ne soit pas encore rentré. Le voilage sur la baie vitrée est immobile comme un brouillard persistant. C'est bien. Les choses ont l'inexactitude de ce qu'on ne projette plus en elles. Il retarde de partir au bureau. Que se passe-t-il ? Le voilage bouge, il y a un courant d'air, quelqu'un a ouvert la porte d'entrée. Qui, à part Paolo, a la clé ? Ah, la femme de ménage ? Non, elle vient le jeudi matin. Ce ne peut être Paolo, le lundi le salon de coiffure est fermé et il est à Lugano. Hallucination ? Sa mère est là, il l'entend : « Qu'est-ce qu'on me dit, tu n'as plus envie de vivre, toi ? »

Il pense : « Tiens, dans « envie », il y a « en vie ». » Il ne répond rien. Elle ajoute, avec autorité : Ton suicide, contente-toi de le dire.

Dans cet appartement, là, sous ses yeux, sa mère n'y venait guère, elle le trouvait trop chic. Maintenant il lui apparaît comme le décor d'acteurs qui viendraient l'investir. Les meubles modernes, les tableaux sur les grands murs blancs, la baie vitrée derrière le voilage, tout cela attend l'inconnu. Ou plus exactement cela efface ceux qui y ont vécu, lui, Paolo. C'est déjà un lien avec le rien.

Paolo ? Pourquoi a-t-il accepté de vivre avec lui ? Il ne sait plus s'il l'aime. Il a songé à la rupture, mais la provoquer l'aurait obligé à s'expliquer et il n'aurait pu avancer de raisons précises.

Il a dû insister pour que Paolo lui fiche la paix tout ce dimanche. Paolo a fait sa gueule d'épagueul.

- Pourquoi n'irais-tu pas à Lugano, chez Luca et sa folle perdue ? Il y a longtemps que tu leur promets une visite.

- Toi, tu me caches quelque chose, a dit Paolo émoustillé. Tu ne veux rien me dire ? Tes surprises m'excitent tellement. Parce que je les prends pour des preuves d'amour.

Et Paolo est allé à Lugano.

Solitude d'un héron cendré au champ d'hiver... Il pense commencer avec cela le mot qu'il laissera, avant l'acte décisif. Mais non, se dit-il, c'est pompeux, bien que ça le décrive assez bien. Et ils seraient capables de l'utiliser aux obsèques. Qui a dit qu'une métaphore bien choisie est capable de produire un sens nouveau ? Je me sens proche du héron. Le héron m'a toujours intrigué. À cause de son indolence mélancolique, signe qu'il se suffit à lui-même ?

« Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière. »

Enfant, j'ai retenu ces vers de la fable. J'en retirais de la joie et une ferveur mêlée d'amusement excitant. Je les scandais à haute voix pour mieux mimer la démarche saccadée de l'oiseau. Le héron, c'était moi. Difficile à satisfaire, se rebutant de choses trop communes que son long bec aurait pu attraper. J'aimais l'élégance de l'animal sur ses hautes pattes... C'est vrai qu'aujourd'hui j'ai du mal à caser mes jambes dans une salle de spectacle ! Et l'excellente vue panoramique latérale du héron, sa très bonne vision binoculaire frontale, ne disent-elles pas ma faculté aiguisée d'observation ? Sans parler de son ouïe très développée le faisant réagir aux moindres bruits suspects, à l'image de ce flair qu'on me reconnaît, pour déjouer les traquenards. Et le plumage à dominante grise de la bestiole, tout à fait dans le ton du bureau. Quant à son allure qu'on lui trouve parfois efféminée, puisque qu'entre mâle et femelle du héron il est très difficile de distinguer les sexes, tant pis, tant mieux si cela suscite des plaisanteries douteuses sur mes goûts sexuels. Mais chaque fois qu'en voiture, je passe devant un champ d'hiver et que je vois un héron cendré, je ne peux m'empêcher de m'arrêter ; et une voix ancienne murmure en moi que je l'aime.

Non. Il n'y aura pas d'allusion au héron dans mon mot d'adieu. D'ailleurs, pourquoi un mot d'adieu ? Dernier réflexe de survie ? Je n'ai pas à justifier mon suicide avec ce qui est né, avec ce qui a avorté au cours de mon mandat politique. Je m'en irai avec légèreté, celle-là même ressentie depuis que j'ai pris ma décision. Si je devais tout de même laisser un mot, je n'aurais qu'à citer la moralité de la fable du héron :

« On hasarde de perdre en voulant trop gagner. »

Tout à l'heure sa mère s'est imposée à son esprit. Voici que maintenant c'est à son père qu'il pense. Un original qui disait, le nez au ciel, après des jours pluvieux : le beau temps menace. On souriait de son parler fleuri, de ses expressions saugrenues. Ce beau temps menace était devenu son surnom. On disait : « Tu as vu, « le beau temps menace » est sorti aujourd'hui, il va y avoir du beau. » Mais lui répondait par une grimace comique en ayant l'air de dire : « Ne t'y fie pas trop au beau temps ! »

Aujourd'hui, l'expression prend tout son sens pour son fils. Il réalise qu'il y a pensé récemment lors de son déplorable entretien avec son ministre de tutelle ; et quelquefois lors de débats politiques où l'on envisageait des « solutions d'avenir ».

Michoulier, qui n'était encore que préfet, connaissait son père, il lui achetait son eau-de-vie. Le souvenir du père a dû jouer en faveur de la nomination du fils.

- Ton préfet ira loin, mais il ne sait pas où, lui avait-il dit.

Quand le politicien se pointait à la ferme, c'était une petite comédie qui tenait à ce que son père refusait de le vousoyer, puisqu'il n'avait jamais vousoyé personne. Quand le « tu » lui était impossible, comme avec Michoulier, le curé, ou l'instituteur, il faisait de périlleuses contorsions de langage, tout le monde en riait, et il en était naïvement fier. Ses expressions, sorties de son brouillis inarticulé, lui donnaient un air de poète incompris.

Il songe assez peu à son père ; sa mère, elle, est plus tenace à ses souvenirs. Il entretient avec elle une intimité devenue gênante parfois. Mais aujourd'hui il semble que leur couple demande à se reconstituer, comme s'il avait été un mauvais fils qui les a délaissés. Quand il a emménagé avec Paolo, ici, dans cet appartement de grand standing, il a mis la photo de mariage de ses parents dans un tiroir, alors qu'auparavant elle trônait sur son bureau. Ils étaient beaux en habits de mariés. Ils avaient cette classe des gens simples se donnant à un moment important de leur vie. Mais on aurait dit qu'ils s'efforçaient à une tenue de circonstance, comme des invités un peu gênés d'être les acteurs de leur fête.

Il est né exactement neuf mois plus tard. Il avait compté les mois, soulagé. Il n'aurait pas aimé être conçu hors mariage. Car, tout petit

déjà, la sexualité des adultes lui avait semblé laide, sale, bestiale. La cérémonie du mariage corrigeait cela. D'autant qu'en fils unique, il avait été choyé, adulé, à se dire orgueilleusement que ses parents n'avaient fait l'amour qu'une seule fois, pour le mettre au monde, lui. L'enfance devint son monde enchanté. Rien ne l'altérait, pas même la gêne, les privations de la vie précaire de petits paysans. Il aimait rendre service aux parents, les aider dans leurs travaux. Eux, l'en aimaient encore plus. Leur fils était leur fierté. Au printemps, on sortait les vaches, il fallait les garder au pré à l'orée de la forêt. Car même clôturées, elles cherchaient à s'échapper, les veaux surtout. Il avait cinq ans, il n'allait pas encore à l'école, il pouvait donc accompagner son père avec le troupeau. Bientôt son père le laissa seul avec les bêtes. Il leur parlait et on aurait dit qu'elles lui répondaient en broutant tranquillement sans essayer de passer la clôture. Ce pré, qu'il soit brillant de lumière ou gris de pluie, devint « son enclos », un mot qu'il appliqua à tout le temps de son enfance.

L'enclos résista à l'adolescence. Il devint la forme poétique de sa vie. Était-il destiné à reprendre la ferme, à rester paysan ? Les parents voyaient bien qu'il aimait les livres, depuis que son parrain lui en apporta. Il aimait aussi l'école et cela changea tout.

Un jour, il avait 12 ans, il surprit de la fenêtre de sa chambre du premier étage son parrain venu au jardin où travaillaient ses parents. Il sentit qu'il était l'enjeu de leur entretien. Une peur irrépensible l'envahit ; allait-on le faire sortir de l'enclos et pourquoi ? Son père regarda vers la fenêtre, d'où il devinait que son fils observait. Il plissa les yeux, et quand sa mère s'approcha et lui prit le bras, il eut un air de déception, vite corrigé par de la fierté. Son parrain avait convaincu ses parents que leur fils devait faire des études.

Le parrain resta ce soir-là à souper. On parla du collègue. L'examen d'admission aurait lieu dans quelques semaines. Mais pour l'été, le parrain emmènerait son filleul dans le midi de la France courir les festivals de théâtre et de musique. Il n'y aura personne pour garder les vaches, dit son père, tant pis, je mettrai une clôture électrique.

Cela s'est fait sans qu'il en soit concerné, sans qu'on lui ait demandé son avis. Il ressentit, mêlé au plaisir de la nouvelle vie, un arrachement douloureux à quelque chose d'essentiel qu'il n'aurait pu

qualifier que de sacré. Plaisir et douleur seraient-ils le leitmotiv de sa vie ?

Avant l'automne et son entrée au collège, il s'en alla donc avec son parrain vers le midi de la France. Il se revoit avec en main la jolie valise en osier, sanglée de cuir, celle qui n'a servi que deux fois : lors du voyage de noces des parents et aujourd'hui pour leur fils qui s'éloigne d'eux. Les parents passeraient ce premier été sans lui. Ils étaient sur le seuil de la maison pour le voir monter en voiture et partir. Il n'osa les regarder, il ne leur fit qu'un timide geste d'adieu.

Première halte prévue par le parrain, Aix-en-Provence, où ils verront « *Così fan tutte* », dans la cour de l'Archevêché. Ils ne sont pas plutôt arrivés que le parrain lui achète d'autres vêtements plus élégants que ceux, endimanchés, de sa valise. Il se sent entrer dans un rôle qu'il n'a pas choisi. Il pense aux habits de paysan qu'il porterait s'il travaillait, là-bas, avec ses parents. Il s'attriste, il est sûr qu'il leur manque, que ce n'est pas bien de ne pas les aider aux champs. « *Così fan tutte* » d'abord le déçoit. Il ne comprend pas le délire du public après certains airs. Ce n'est qu'en entendant d'autres opéras qu'il appréciera rétrospectivement cette première représentation. Mûrira en lui cette idée que tout public, même populaire dont il est issu, et cela est aussi valable pour ses parents, pourrait apprécier les choses de l'art, si on l'y habitue. Un moment de « *Così fan tutte* » lui a plu, celui où, à l'acte 1, Fiordiligi et Dorabella demandent au destin de les punir si elles changent d'amour. Cet amour, pour lui, est celui de l'enclos d'où il vient, qu'il ne doit pas oublier.

Le lendemain matin, à l'hôtel, il voit son parrain descendre au petit-déjeuner en compagnie d'un jeune homme. Malgré la différence d'âge, il y a entre eux ce naturel souriant, léger et tendre d'une entente amicale ou même amoureuse.

- Je te présente mon filleul dont je t'ai parlé, dit le parrain.

- Il est mignon, répond le jeune homme avec un grand sourire.

Il s'étonne de n'éprouver aucune gêne. Du coup, il joue à paraître leur égal, à se montrer très à l'aise avec leur familiarité. Cela lui procure un plaisir inconnu jusqu'à ce jour, cela lui donne de l'assurance, il s' imagine pouvoir être à la place du jeune homme avec un autre homme, et cela lui paraît normal.

Curieusement, dès ce moment-là, la chaîne d'amour avec ses parents et l'enclos commencera à perdre de sa force, il pourra jouir plus librement des plaisirs de ces vacances, des spectacles de musique et de théâtre, des bons repas, de la découverte de la mer, de son corps dans l'eau ou au soleil.

Il faut qu'il s'habille pour se rendre au bureau, ce lundi matin. Il pense : « C'est singulier de mettre des vêtements alors que je vais me donner la mort. »

Ou alors j'ai à faire comme si la mort n'était que temps de la vie, sans y mettre de signes particuliers, habillé comme à l'ordinaire. Il ne passe pas un des costumes gris, ceux du bureau. Il a du mal à s'y voir, au bureau, il sent qu'il s'en éloigne, d'heure en heure, entraîné, attiré vers un paysage inconnu, dont l'informité, l'imprécision, en sont justement l'attrait, à l'image de l'un de ces « divins imprévus » d'avant sa nomination. Il s'habille donc en ne prenant dans la chambre à coucher que ce qui lui tombe sous la main.

Il prend sa voiture et au lieu de partir en ville, vers le service de la culture, il se laisse guider au hasard jusqu'à ce qu'une destination s'impose. Il traverse le pont sur la vallée définissant la limite de la ville et gagne la campagne en passant devant la chapelle du XV^e siècle dont il a défendu la restauration. Il sait que ce n'est pas la route vers la ferme familiale vendue à la mort des parents, c'est une direction opposée, vers la chaîne de montagnes, la frontière de la province. C'est là-bas, près du petit lac, qu'habite la tante de sa mère, aujourd'hui âgée de 97 ans. Il peut lui rendre visite à l'improviste, elle aime ça.

Cette tante Rose, la seule en vie de la famille à part lui, il vient la voir régulièrement. Vieille jeune fille svelte, elle fait sa gymnastique chaque matin et soigne ainsi sa longévité. Coupe de cheveux garçon, air presque juvénile déluré, elle représente ce qu'il apprécierait pour lui, s'il avait dû vieillir. Elle a été très jolie, si l'on en juge les photos en vrac du tiroir de la télévision, et adulée de beaucoup d'hommes, des amants se succédant rapidement parce que l'échange d'idées était inversement proportionnel à leur appétit sexuel. Comme lui avec Paolo, mais sans qu'il ait eu le courage de s'en séparer. Grande lectrice, elle est privée de ses chers auteurs depuis qu'elle perd la vue. C'est la seule personne à laquelle il est

réellement attaché, à qui il pourrait se confier entièrement, bien qu'il lui ait peu parlé de lui. Il se gardera aujourd'hui de lui évoquer son suicide prochain. Arrivé devant sa maison, il hésite à entrer. Mais il est conduit vers elle, malgré lui. Il obéit, non à une force attractive, mais à l'évidence d'un destin acceptant la destruction.

Il sonne et entre, comme c'est convenu entre eux. Elle s'est blottie dans ses bras, l'embrasse, le retient contre elle comme s'il allait déjà repartir, et laisse son petit rire frivole l'exempter de paroles. Le silence prolongé est doux, heureux. Elle finit par dire :

- Je te laisse faire ton café ?

- Tu en prends ?

- Un thé, je veux bien. Alors, dis-moi, ton ministre de tutelle, il entre dans tes vues ?

- La routine.

- Ce n'est pas ce que dit Michoulier. Tu n'as pas entendu ? La radio vient d'annoncer que l'entente du gouvernement était parfaite avec le directeur de la culture dans l'affaire du collectif d'artistes.

- Je n'écoute pas la radio quand elle annonce de mauvaises nouvelles.

Ils rient. Elle pense que s'il est venu la voir ce matin au lieu d'aller au bureau, c'est qu'il a quelque chose d'important à lui dire.

Elle revient sur le seul ennui de sa vie, perdre la vue, ne plus pouvoir lire : « Il y a tant de choses que j'aurais voulu encore lire, par exemple ces nouvelles de Stefan Zweig, que tu aimes tant. J'ai entendu l'autre jour à la télévision un imbécile qui critiquait Zweig d'avoir considéré l'échec de la civilisation face au nazisme. Ce type a osé déprécier son suicide, au Brésil en 1942. »

Le mot est lâché. Il a été dit si légèrement par Rose qu'il en est ému, il pourrait penser qu'elle l'a deviné, lui ; qu'elle a deviné ce temps laborieux de doute, puis de certitude arrachée au doute, pour arriver à prendre sa décision. Rose continue de parler de Zweig, il ne l'écoute plus, il lutte contre cette émotion qui le dévoilerait. Mais l'émotion ne faiblit pas. Sa violence s'abat en lui comme un éclair sur un ciel noir d'orage. Il y a tellement longtemps qu'il n'a pas été ému, en croyant maîtriser le déroulement de sa vie, la précision de ses pensées, la banalité de ses sentiments, ce qu'il appelle l'ordre des

choses, un barrage retenant les emportements de sa sensibilité, un débordement compensé par les excès de sa sexualité, des pratiques que lui réclame encore Paolo, en couple ou à plusieurs, mais dont il n'a plus du tout envie aujourd'hui. Toi, Rose, pourrait-il lui dire, comment as-tu fait pour passer d'homme en homme, te donnant, te refusant, sans jamais sacrifier à ta liberté, toujours lucide, jamais égarée par la passion ?... Heureusement, il est parvenu à lui masquer son trouble. Elle lui dit : « Tu m'as apporté ton article paru dans la revue d'art, comment s'appelle-t-elle déjà ? « Le panorama », c'est ça ? »

Elle oublie qu'elle ne peut plus lire ? Il essaie donc de lui résumer l'article : « C'était un de mes premiers textes en tant que directeur de la culture. J'avais traité de la culture orpheline, celle d'une nation ou d'un individu qui rejette le passé ou une paternité, ou même ce simple lien fraternel avec ce qui nous précède et ce qui nous entoure. J'en concluais que la culture est lien et recherche d'unité, désir de reconstituer ce qui se perd dans la seule réaction à l'événement, à l'émotionnel ou à la consommation, pour ne privilégier que la forme, ce que font souvent les institutions. Évidemment, j'étais conscient de l'aspect personnel dont se chargeaient mes propos : éloignement, perte du père, envahissement affectif de la mère. Deux mondes que j'ai eu à faire cohabiter, comme tu le sais. »

- Tu as eu des retours de la clique de Michoulier ?

- Dans quelle farce je m'étais aventuré ! J'avais espéré naïvement, en accédant à la direction de la culture, que mes idées auraient assez de force face à celles de Michoulier et de son clan, pour que les unes et les autres se complètent, se rectifient, si bien qu'à la fin elles puissent devenir l'œuvre de deux personnes, en l'occurrence de deux partis opposés. Ce que j'appelais un peu pompeusement « créer un rameau fraternel dans l'esprit de l'adversaire pour le bien commun. »

- Pompeux mais exact. Une idée forte communique forcément un peu de sa force au contradicteur.

- J'ai dû me rendre compte que ce but n'était qu'idéal, les arguments de Michoulier et de son parti étant sans réplique parce que sans réalité. Comment sans réalité ? m'ont-ils lancé à la figure ; nous élaborons ensemble une politique culturelle en

stricts comptables des finances publiques, à l'heure où l'État doit faire des économies. - Le sens de ces économies ne doit-il pas être dicté par la valeur de nos buts culturels ? - Cela c'est à vous de le définir, Monsieur le directeur, et nous aviserons. Le valet d'une politique partisane, voilà ce que j'étais devenu, moi qui n'ai eu de cesse d'œuvrer en dehors de tout parti ! Banal et assez comique, non ? Dans l'emploi d'homme de bon sens que je m'étais donné, j'acceptais la contradiction de deux politiques différentes dans le jeu des partis. Eh bien non, le « conciliant » que j'ai cherché à être s'est avéré le « perdant ».

L'émotion de tout à l'heure remonte en force. Car il s'est laissé entraîner à dire ce qu'il cherchait à taire, son échec. Il sent qu'il faut qu'il s'en aille, il risque d'en venir à la conséquence ultime, le suicide.

- Ah, les limites du dialogue ! s'exclame-t-elle. On en souffre, on ne veut pas accepter qu'il y ait une fin à tout, que ce n'est pas si grave, parce qu'une fin peut être un commencement.

Il ne répond rien, se force à ne rien répondre. Elle est en train de l'amener à des aveux qu'il répugne, qui lui feraient trop mal. Sent-elle son malaise ? Elle ajoute : « Tu le sais, un homme qui croit juste ce qu'il fait - et le pense - doit aller jusqu'au bout de sa démarche. »

Accepterait-elle l'idée du suicide ? Si elle l'a acceptée pour Zweig, elle pourrait l'envisager pour lui ? Ce serait si bon d'en rester là.

- Tu me donnes encore un moment ?

- Oui, un moment, si tu veux.

- Ça va avec Paolo ? Toujours aussi capricieux, ton coiffeur ?

- Oh, je crois bien qu'on pourra bientôt se séparer, très naturellement.

- Tu retrouveras vite quelqu'un.

- Et si c'était le dernier, hein ?

- Quelle blague, on le dit mais on ne le pense pas.

- Toi, un dernier, tu en as bien eu un ?

- Je n'ai pas envie d'en parler. Ça te déçoit ? Bon, eh bien, parlons-en ! Quelle torture ! J'ai cru ne jamais m'en remettre. Tu vas rire, j'étais devenue comme folle, c'était la première fois que je tombais vraiment amoureuse. Mais, rends-toi compte du désastre, j'avais 86 ans et lui quarante ! Moi qui ne parlais jamais

de mes petites affaires, j'ai dû tout dire à mon médecin, tellement je souffrais. Horrible ! Il m'a donné des médicaments, que je n'ai pas pris, bien sûr. Je suis restée comme cela, stupide de douleur, pendant trois, quatre ans. Je n'avais plus personne, je n'avais même pas repris de chat après la mort de ma Minette, alors, arrivée à 90 ans, j'ai essayé de me suicider... Tu ne dis rien ? Tu me comprends ? Quelle histoire ! J'avais laissé couler l'eau dans la salle de bains, j'ai enclenché le sèche-cheveux, et rien, rien ne s'est passé. Je me suis trouvée ridicule. Mais j'étais guérie de mon bonhomme. Et j'ai pensé que rester lucide, me comprendre et m'accepter, c'était peut-être pouvoir aimer encore. Je laissais désormais la vie m'amener, à sa guise, à la mort.

Un grand silence les tient maintenant sur des rives opposées, la vie, la mort. Il n'a plus à maîtriser son émotion parce qu'elle a pris place au cœur de lui-même ; l'émotion submerge ses idées élaborées avec lucidité depuis son déplorable entretien avec son ministre de tutelle. La vieille dame sent qu'il est envahi par quelque chose qu'il ne dira pas, qu'il ne peut pas dire, qu'il dira peut-être.

Pour retenir des pleurs, les premiers depuis longtemps, depuis l'enclos, sûr qu'il est de n'avoir jamais pleuré, enfant, il se raccroche aux mots, à leur stricte signification, et il peut dire : « Tout ce que dit Michoulier est de la poudre aux yeux. Je suis en conflit total avec le ministre et le parti. Jeudi, je devrais annoncer les mesures du gouvernement en réponse au collectif des artistes. Ces réponses qu'on exige de moi, je ne les approuve en aucun cas, elles seraient un reniement à tout ce que j'ai cru. Ayant épuisé tous mes arguments, j'ai évoqué Zweig et les intellectuels allemands qui ont tenté de s'opposer au nazisme. Le ministre m'a fait : « Votre culture n'a été d'aucun poids, le peuple allemand a adhéré massivement au national-socialisme ». J'ai répliqué : « Si le peuple allemand avait été cultivé, si on l'avait habitué à se cultiver, il aurait sûrement réagi autrement. Aujourd'hui, dans la pauvreté culturelle de notre société, notre devoir n'est-il pas de tout faire pour éveiller les consciences, par le plaisir de la culture donnée au plus grand nombre ? ». »

- Qu'est-ce qu'il a répondu ? demande Rose.

- Il a eu un rictus méprisant. « Michoulier a raison, vous êtes un idéaliste naïf. »

- Alors que vas-tu faire ?
 - Le beau temps menace, non ?
 - Ton père, je l'aimais bien. Il s'était cultivé au contact de la nature, et comme ta mère, son cœur parlait avec son esprit. Tu viens de là. Pas de cette bande d'arrivistes qui, pour être élus, sacrifient leurs certitudes à leur carrière. Hélas, on est dans le tout à l'égo.
 - Le tout-à-l'égout, tu veux dire.
- Il ajoute en murmurant : « Que faire d'ici à jeudi ? »
- Tu peux toujours démissionner.
- La démission ? Il n'y a pas pensé.
- Ça te donnerait le temps de retrouver ce que tu crois, et plus encore ce que tu aimes.
- Elle ajoute : « Faire ce que tu peux, c'est aussi renoncer ».

Tel un malade entrant en convalescence, il a repris calmement sa voiture mais a promis à Rose de la revoir bientôt.

Jean Winiger
Il bel tempo minaccia

Traduzione di *Raffaele Salvati*

- Ho deciso di uccidermi.

È sorpreso da questa morte che gli presenta il destino. Sorpreso, sì. Come colui che pensa che un evento presagito non gli capiterà mai. Ne prova soddisfazione, quasi sollievo.

Quando Anne gli aveva descritto il suo stato libero da ogni angoscia nel momento in cui il suo medico le aveva detto del cancro e che le restavano da vivere pochi mesi, lui si stupì, incredulo, che lei l'avesse presa così bene, che la morte probabile, certa, le avesse dato una forza nuova, indicibile. Fu con Monique che Anne dovette stare attenta facendole credere che le avevano annunciato un miglioramento, che sarebbe guarita e che il loro amore di quarant'anni sarebbe sopravvissuto. A lui, fedele confidente della coppia, Anne aveva detto: ormai sapevo perché dovevo battermi - una ragione vitale, non ero mai stata messa così alla prova, ne avrei ricavato forze sconosciute e anche un sorprendente, sordo slancio di gioia.

E si disse: « Adesso so perché non devo più battermi; non è più la vita la mia preoccupazione, ma la mia morte. »

Anne era guarita. Con Monique stava ricominciando a fare dei progetti. Lui invece non deve guarire. Con la morte non c'è rischio di ammalarsi. La morte ripone rischi e pericoli nel reparto degli accessori.

Di che malattia mortale è affetto? Forse di aver inoculato una vita corrotta, si disse sorridendo. È felice di poter sorridere, sorridere della sua decisione; valuta di nuovo le cose con leggerezza, anche con divertimento. Potrebbe perfino arrivare a immaginarlo come uno scherzo. Ma non ci si scherza con queste cose, gli avrebbe risposto sua madre.

Sua madre è là, vicino a lui, in lui, interviene nella sua vita più di quanto desideri. E se si lascia andare a risponderle invece di tacere,

le dà troppo potere su di lui. Ha una riserva incredibile di parole piene di buon senso. E soprattutto un dono, o un'abitudine viscerale, di credere che «si sistemerà, che non si deve mai perdere la speranza, che c'è sempre qualcosa di buono nel futuro». Ciò l'ha stupito, irritato anche. Come ha fatto lei, nonostante la vita dura da poveri contadini, con suo padre per niente facile ogni giorno? Si ricorda di quella primavera in cui dei pulcini, acquistati a caro prezzo, destinati a diventare dei bei polli da vendere, erano morti tutti. Suo padre piangeva. Lei ha detto delle cose ovvie come: non c'è vita senza morte. Quelle cose ovvie che lui, figlio unico, ha fatto sue nei suoi momenti d'esaltazione giovanile: non c'è bianco senza nero, bisogno senza mancanza, ricchezza senza povertà. Le usava come riserva di coraggio, di fede e di consolazione quando la realtà gli si opponeva. Ma non sono sopravvissute dopo la nomina alla carica ambita, al potere.

Si guarda nello specchio del bagno. Si sente meglio dopo aver preso la sua decisione. Fa una smorfia, quasi un sorriso, quel sorriso che viene da lontano, dalla sua infanzia, quando si sforzava di sorridere per non piangere. Non piangeva, non si ricorda di aver pianto da bambino. Allora si divertiva a parlare da solo, a dire, ridire parole abituali o nuove, fino a privarle del loro senso. Ne ricavava un gran piacere, si credeva speciale nel modificare il senso delle parole giocando con la loro sonorità. Così ora con la parola «suicidio» ripetuta, ancora e ancora, fino a diventare parte di una caramella acidula. O l'espressione «mettere fine ai propri giorni»; quel «mettere fine ai propri giorni» ripetuto si attaglia su «ammazzare il tempo», il suo impiego a operare nel vuoto.

Ha potuto prendere la decisione questa domenica, chiuso da solo a casa, avendo schivato l'ingerenza di sua madre e soprattutto quella di Paolo aggrappato a lui come a una boa di salvataggio. Andrà al lavoro fra poco senza affrettarsi, nonostante sia già in ritardo. Saluterà le segretarie con minore sollecitudine, con più naturalezza. Noteranno questa nuova leggerezza del direttore della cultura?

- Signore, dirà la dirigente del servizio, dobbiamo chiudere prima di giovedì.
- Cosa?

- La risposta del governo al collettivo degli artisti di teatro!
- Sì, sì, certo.
- Mi scusi se insisto, ma i nostri argomenti sono ancora vaghi. E questo giovedì abbiamo una conferenza stampa.
- Ci restano tre giorni e lei è assolutamente padrona del dossier, Signora Lombardi.

Devota, la Lombardi, perché adocchia il suo posto. L'ha presa molto male quando è stato nominato lui, due anni prima. Si aspettavano una donna alla cultura, dopo il pensionamento della brillante Wenger. Si ricorda delle parole che gli erano state riportate, del presidente del governo, l'onnipotente democratico cristiano Michoulier: «Abbiamo avuto una donnetta alla cultura, ci può arrivare anche un frocio», del tutto in linea con il suo slogan elettorale «Uno Stato al servizio delle differenze!».

Michoulier l'aveva pregato di presentarsi a una seduta del partito. Voleva la sua opinione sulla «presentazione» del programma: c'è ancora bisogno di definirsi democratico cristiano? Bisogna trovare qualcosa di più vicino alla realtà. Ma sì, abbreviamo: DM sarà d'effetto. Che ne dice?... Non ebbe niente da dire, provò solo un profondo disagio. E i DM sono diventati il primo partito del governo. Primo atto della nuova squadra, la nomina del direttore alla cultura. Lui contro ogni aspettativa.

Si rivede riempire il modulo della candidatura. Barra le caselle «sposato, divorziato, figli», mette una croce su «celibe» ma aggiunge «convivente maritalmente con un amico», fortemente convinto di non ottenere il posto. E ogni volta che non mi aspettavo un successo, ho ottenuto l'inaspettato, si disse, poco convinto di essere al posto giusto, «ai piani alti», alla responsabilità culturale della provincia. Paolo gli aveva detto stupidamente:

- Manca solo che diventi ministro.
- Stai zitto! Pensi che io m'impicci dei colpi di forbice nel tuo salone di parrucchiere?

Pensa: «Il posto che volevo, l'ho avuto. E ce l'ho fatta. È fortunato il parrucchiere, a non spaccare il capello in quattro, come me col mio lavoro.»

Brillante nomina, inizio della fine. Finita quella deliziosa improvvisazione di vivere, quell'andare senz'altro scopo che lasciarsi

prendere da ciò che accadeva. Ciò che lui chiamava «divini imprevisti». Senza sforzo, senza desiderio di conquista, aveva legato con gli artisti che l'hanno considerato uno di loro, era diventato indispensabile grazie ai suoi studi di diritto; da qui presidenza d'associazioni, di collettivi di creazione. I riflettori si sono puntati su di lui; sulla sua esigenza di definire il valore delle scelte artistiche prima di difenderne budget e bilanci.

Fu allora che Michoulier si interessò a lui: «Quest'ingenuo potrà esserci utile». E l'ha lanciato nella corsa. Così, senza volere, è diventato quello che non aveva cercato di essere.

Quel lunedì mattina, era passato dal bagno al salone, a piedi nudi, in slip e camicia, sollevato dal fatto che Paolo non fosse ancora rientrato. Il tendaggio sulla vetrata è immobile come una nebbia persistente. Va bene. Le cose hanno l'inesattezza di ciò che non si proietta più in esse. Indugia ad andare in ufficio. Che succede? Il tendaggio si sposta, c'è una corrente d'aria, qualcuno ha aperto la porta di casa. Chi, a parte Paolo, ha la chiave? Ah, la donna delle pulizie? No, lei viene il giovedì mattina. Non può essere Paolo, il lunedì il salone di parrucchiere è chiuso ed è a Lugano. Allucinazione? Sua madre è là, la sente: «Che mi viene detto? Non t'invita più, la vita?»

Lui pensa: «Toh, nella parola «invita» c'è «in vita».» Non risponde niente. E lei aggiunge, con autorità: il tuo suicidio, accontentati di nominarlo e basta.

In quell'appartamento, là, di persona, sua madre non ci veniva mai, lo trovava troppo elegante. In quell'istante gli appare come una scenografia che potrebbe essere invasa da attori. I mobili moderni, i quadri sui grandi muri bianchi, la vetrata dietro il tendaggio, tutto aspetta l'ignoto. O, più esattamente, tutto questo cancella quelli che ci hanno vissuto, lui, Paolo. È già un legame con il niente.

Paolo? Perché ha accettato di vivere con lui? Non sa più se lo ama. Ha pensato alla rottura, ma provocarla l'avrebbe obbligato a dare spiegazioni e non avrebbe potuto avanzare ragioni precise.

Ha dovuto insistere perché Paolo lo lasciasse in pace questa domenica. Paolo ha messo il broncio.

- Perché non vai a Lugano, da Luca e quella sua *moglie*? È parecchio che prometti loro di andare a trovarli.

- Tu mi nascondi qualcosa, ha detto Paolo provocandomi. Non vuoi dirmi niente? Le tue sorprese mi eccitano così tanto. Perché le prendo come prove d'amore.

E Paolo è andato a Lugano.

Solitudine di un airone cinereo nel campo d'inverno... Pensa di cominciare così la frase che lascerà, prima dell'atto definitivo. Ma no, si dice, è pomposo, anche se rende abbastanza bene l'idea. E sarebbero capaci di usarla alle esequie. Chi ha detto che una metafora ben scelta è capace di produrre un nuovo senso? Io mi sento vicino all'airone. L'airone mi ha sempre intrigato. A causa della sua indolenza malinconica, segno che basta a se stesso?

«Un giorno, su quelle lunghe sue gambe andava, non so dove,
L'airone dal becco lungo in un lungo collo immanicato.

Ei costeggiava un fiume.»

Da piccolo, ho imparato questi versi della favola. Ne ricavo una gioia e un fervore misti a divertimento eccitante. Li scandivo ad alta voce per mimare meglio l'andatura claudicante dell'uccello. L'airone, ero io. Difficile da soddisfare, provando disgusto per cose comuni che il suo lungo becco avrebbe potuto prendere. Mi piaceva l'eleganza dell'animale sulle sue alte zampe... È vero che adesso trovo difficile sistemare le gambe in una sala da spettacolo! E l'eccellente vista panoramica laterale dell'airone, la sua ottima visione binoculare frontale, non rivelano la mia acuta capacità di osservazione? Senza parlare del suo udito molto sviluppato che lo fa reagire ai minimi rumori sospetti come quel fiuto che mi si riconosce nello sventare i tranelli. E il piumaggio a dominanza grigia della bestiola totalmente in tono con l'ufficio. Quanto al suo portamento definito talvolta effeminato, perché tra maschio e femmina dell'airone è molto difficile distinguere i sessi, che importa, tanto, tanto meglio se suscita battute di dubbio gusto sui miei gusti sessuali. Ma ogni volta che in macchina, passo davanti a un campo d'inverno e vedo un airone cinereo, non riesco a non fermarmi; e una voce antica mormora in me che l'amo.

No. Non ci sarà allusione all'airone nel mio messaggio di commiato. D'altronde, perché una frase d'addio? Ultimo riflesso di sopravvivenza? Non devo giustificare il mio suicidio con ciò che è

nato, con ciò che ha abortito nel corso del mio mandato politico. Me ne andrò con leggerezza, quella che sento da quando ho preso la decisione. Se dovessi lasciare lo stesso un messaggio, non potrei non citare la morale della favola dell'airone:

«Chi troppo vuole nulla stringe.»

Prima era stata sua madre a imporsi alla sua mente. Ecco che adesso è a suo padre che pensa. Un tipo originale che diceva, naso in aria, dopo giorni piovosi: il bel tempo minaccia. La gente sorrideva del suo linguaggio colorito, delle sue espressioni strambe. Questo «bel tempo minaccia» era diventato il suo soprannome. Dicevano: «Hai visto, «il bel tempo minaccia» è uscito oggi, ci sarà bel tempo.» Ma lui rispondeva con una smorfia comica e sembrava dicesse: «Non ti affidare troppo al bel tempo!»

Quell'espressione ha, ora, pienamente senso per il figlio. Realizza che ci ha pensato durante il penoso colloquio con il ministro di tutela, e a volte durante i dibattiti politici in cui si consideravano «soluzioni per l'avvenire».

Michoulier, quando era ancora solo prefetto, conosceva suo padre, gli comprava l'acquavite. Il ricordo del padre avrà giocato in favore della nomina del figlio.

- Il tuo prefetto andrà lontano, ma non sa dove, gli aveva detto.

Quando il politico si fermava alla fattoria, era sempre un teatrino, visto che suo padre si rifiutava di dargli del lei, poiché non aveva mai dato del lei a nessuno. Quando il «tu» gli era impossibile, come con Michoulier, il curato, o il maestro, faceva delle funamboliche contorsioni con le parole, tutti ne ridevano, e lui ne era ingenuamente fiero. Le sue espressioni, venute fuori da una mistura inarticolata, gli davano l'aria di poeta incompreso.

Pensa molto poco a suo padre mentre sua madre è più presente nel suo ricordo. Mantiene con lei un'intimità diventata a volte imbarazzante. Ma adesso sembra che la coppia chieda di ricongiungersi, come se fosse stato un cattivo figlio che li ha trascurati. Quando si è trasferito con Paolo, lì, in quell'appartamento di lusso, ha messo la foto del matrimonio dei suoi genitori in un cassetto, mentre prima troneggiava sulla scrivania. Erano belli in

abiti da matrimonio. Avevano la classe delle persone semplici immerse in un momento importante della loro vita. Ma si direbbe che si sforzavano a mantenere un atteggiamento di circostanza, come invitati un po' imbarazzati di essere i protagonisti della festa.

Lui nacque esattamente nove mesi dopo. Aveva contato i mesi, sollevato. Non gli sarebbe piaciuto essere stato concepito fuori dal matrimonio poiché, già da piccolo, la sessualità degli adulti gli era sembrata brutta, sporca, bestiale. Il matrimonio correggeva tutto ciò. In quanto figlio unico, era stato vezzeggiato, adulato, dicendosi orgogliosamente che i suoi genitori avevano fatto l'amore solo una volta, per mettere al mondo proprio lui. L'infanzia divenne il suo mondo incantato. Niente l'alterava, nemmeno il disagio, le privazioni della vita precaria di poveri contadini. Gli piaceva essere utile ai genitori, aiutarli nei lavori. Loro, lo amavano ancora di più. Questo figlio era la loro fierezza. In primavera, si cacciavano le mucche dalle stalle e bisognava sorvegliarle nel prato al limite della foresta, perché, nonostante fossero recintate, cercavano di scappare (soprattutto i vitelli). Aveva cinque anni, ancora non andava a scuola e poteva quindi accompagnare il padre con la mandria. Presto suo padre lo lasciò solo con gli animali. Lui parlava e sembrava che loro gli rispondessero brucando tranquillamente senza provare a passare il recinto. Quel prato, reso brillante dalla luce o grigio dalla pioggia, divenne «il suo recinto», una parola che accostò a tutto il periodo della sua infanzia.

Il recinto resistette all'adolescenza. Divenne la forma poetica della sua vita. Era destinato a riprendere la fattoria, a restare contadino? I genitori si accorsero che amava i libri fin da quando il suo padrino gliene portò. Amava anche la scuola e ciò cambiò tutto.

Un giorno, aveva 12 anni, sorprese dalla finestra della sua camera del primo piano il padrino venuto nell'orto dove lavoravano i suoi genitori. Sentì che era il perno del loro discorso. Una paura irrefrenabile l'invasse: stavano per farlo uscire dal recinto? E perché? Suo padre guardò verso la finestra, da dove intuiva che il figlio stava osservando. Strizzò gli occhi, e quando sua madre si avvicinò e gli prese il braccio, lui fece un'espressione di delusione, presto corretta dalla fierezza. Il padrino aveva convinto i genitori che il figlio doveva studiare.

Il padrino rimase quella sera a cenare da loro. Si parlò delle scuole medie. L'esame di ammissione ci sarebbe stato dopo qualche settimana. Ma l'estate, il padrino avrebbe portato il figlioccio nel mezzogiorno della Francia per frequentare i festival di teatro e di musica. Non ci sarà nessuno a controllare le mucche, disse suo padre, pazienza, metterò un recinto elettrico.

Tutto ciò avvenne senza che fosse stato preso in considerazione o che gli fosse stato chiesto il suo parere. Provò, insieme al piacere della vita nuova, uno strappo doloroso da qualcosa di essenziale che avrebbe potuto qualificare solo come qualcosa di sacro. Piacere e dolore sarebbero stati i leitmotiv della sua vita?

Prima dell'autunno e l'inizio della scuola, se ne andò col padrino verso il mezzogiorno della Francia. Si rivede con in mano la valigetta di vimini, cinghiata di pelle, che era servita solo due volte: durante il viaggio di nozze dei genitori e ora per il figlio che si allontanava da loro. I genitori avrebbero passato la prima estate senza di lui. Erano sulla soglia di casa per vederlo salire in macchina e andare via. Non osò guardarli, fece loro solo un timido cenno d'addio.

Prima tappa prevista dal padrino, Aix-en-Provence, dove avrebbero visto «Così fan tutte», nel cortile dell'Arcivescovado. Non sono ancora del tutto arrivati che il padrino gli compra altri vestiti più eleganti di quelli, usati per la festa, che aveva nella valigia. Si sente inserire in un ruolo che non ha scelto. Pensa agli abiti da contadino che avrebbe portato se avesse lavorato, laggiù, con i suoi genitori. S'intristisce, è sicuro che sentano la sua mancanza e che non è giusto non aiutarli nei campi. «Così fan tutte» lo deluse una prima volta. Non capisce il delirio del pubblico dopo certe arie. Solo dopo aver ascoltato altre opere apprezzerà retrospettivamente quella prima rappresentazione. Maturerà in lui quell'idea che tutto il pubblico, anche quello popolare dal quale discendeva, e compresi i suoi genitori, potrebbe apprezzare le cose dell'arte, se vi fosse abituato. Un momento di «Così fan tutte» gli era piaciuto, quello in cui, all'atto 1, Fiordiligi e Dorabella chiedono al destino di punirle se avessero cambiato amore. Quell'amore, per lui, è quello del recinto da cui viene, che non deve dimenticare.

Il giorno dopo, nell'hotel, vede il padrino scendere a fare colazione in compagnia di un ragazzo. Nonostante la differenza

d'età, c'è tra loro quel sorriso naturale, leggero e tenero di un'intesa amicale o anche amorosa.

- Ti presento il figlioccio di cui ti ho parlato, dice il padrino.

- È carino, risponde il ragazzo con un gran sorriso.

Si meraviglia di non provare imbarazzo. Subito, gioca a sembrare come loro, a mostrarsi a suo agio con la loro familiarità. Ciò gli procura un piacere sconosciuto fino a quel momento, gli dà sicurezza, immagina di poter essere al posto del ragazzo con un altro uomo e la cosa gli sembra normale.

Curiosamente, da quel momento, la catena d'amore con i suoi genitori e il recinto comincerà a perdere forza, potrà godere più liberamente dei piaceri di quelle vacanze, degli spettacoli di musica e di teatro, dei buoni pasti, della scoperta del mare, del suo corpo nell'acqua o al sole.

Bisogna che si vesta per andare al lavoro, questo lunedì mattina. Pensa: è singolare mettere dei vestiti mentre sto per uccidermi. O devo fare come se la morte fosse solo un momento della vita, senza caricarlo di segni particolari, vestito come al solito. Non mette uno dei vestiti grigi, quelli dell'ufficio. Ha difficoltà a vedersi, in ufficio, sente che se ne sta allontanando, di ora in ora, trascinato, attirato verso un paesaggio sconosciuto, la cui mancanza di forma, imprecisione, costituiscono proprio l'attrazione, ad immagine di uno di quei «divini imprevisti» che accadevano prima della sua nomina. Si veste quindi prendendo nella camera da letto quello che gli capita sotto mano.

Prende la macchina e invece di andare verso la città, verso l'ufficio alla cultura, si lascia guidare dal caso fino a quando una destinazione gli si impone. Attraversa il ponte sulla valle che definisce il limite della città e raggiunge la campagna passando davanti alla cappella del XV secolo di cui ha sostenuto il restauro. Sa che non è la strada verso la fattoria familiare venduta alla morte dei genitori, è la direzione opposta, verso la catena montuosa, la frontiera della provincia. È là, vicino al laghetto, che abita la zia della madre, che oggi ha l'età di 97 anni. Le può fare visita all'improvviso, a lei piace.

Alla zia Rose, la sola in vita della famiglia a parte lui, va a fare visita regolarmente. Vecchia ragazzina slanciata, fa ginnastica ogni mattina e si prende cura così della sua longevità. Taglio di capelli maschile,

aria quasi giovanile e sfacciata, rappresenta quello che apprezzerrebbe per lui, se avesse dovuto invecchiare. È stata molto bella, se si giudicano le foto alla rinfusa nel cassetto del televisore, e adulata da molti uomini. Gli amanti si succedevano velocemente perché il cambio di idee era inversamente proporzionale al loro appetito sessuale. Come lui con Paolo, ma senza averne avuto il coraggio di separarsene. Grande lettrice, è stata privata dei suoi cari autori da quando perde la vista. È la sola persona alla quale sia davvero legato, di cui possa fidarsi totalmente nonostante le abbia parlato poco di sé. Si tratterà oggi dal parlarle del suo suicidio prossimo.

Arrivato davanti casa sua, esita a entrare. Ma è condotto da lei, suo malgrado. Obbedisce, non a una forza attrattiva, ma all'evidenza di un destino che accetta la distruzione.

Suona ed entra, come convenuto da entrambi. Si è rannicchiata fra le sue braccia, lo bacia, lo stringe al petto come se stesse per andar via, e lascia che la sua risatina frivola lo dispensi dalle parole. Il silenzio prolungato è dolce, felice. Lei dice dopo un po':

- Ti lascio fare il caffè?

- Tu ne prendi?

- Un tè, lo preferisco. Allora, dimmi, il tuo ministro di tutela, rientra nelle tue mire?

- Al solito.

- Non è quello che dice Michoulier. Non hai sentito? La radio ha appena annunciato che l'intesa del governo era perfetta con il direttore della cultura sulla questione del collettivo di artisti.

- Non ascolto la radio quando annuncia cattive notizie».

Ridono. Pensa che se è andato a trovarla questa mattina invece di andare in ufficio, è perché ha qualcosa d'importante da dirle. Ritorna sul solo problema della sua vita, perdere la vista, non poter più leggere: «Ci sono tante cose che avrei voluto ancora leggere, per esempio i racconti di Stefan Zweig, che ti piace tanto. Ho sentito l'altro giorno alla televisione un imbecille che criticava Zweig per aver preso atto della sconfitta della civiltà di fronte al nazismo. Questo tipo ha osato avilire il suo suicidio, in Brasile nel 1942.»

La parola è venuta fuori. È stata detta così leggermente da Rose che ne è emozionato, potrebbe pensare che lei l'ha intuuta; che ha intuito quel tempo difficile di dubbi, poi di certezza strappata al

dubbio, per arrivare a prendere la decisione. Rose continua a parlare di Zweig, lui non l'ascolta più, lotta contro quell'emozione che lo porterebbe allo scoperto. Ma l'emozione non si affievolisce. Con violenza penetra in lui come un fulmine in un cielo nero e tempestoso. È passato così tanto dall'ultima volta che è stato emozionato, credendo di saper gestire lo svolgimento della sua vita, la precisione dei pensieri, la banalità dei sentimenti, quello che chiama l'ordine delle cose, una diga che trattiene gli impeti della sua sensibilità, uno straripamento compensato dagli eccessi della sua sessualità, dalle pratiche che gli richiede Paolo, in coppia o con altri, ma di cui non ha più nessuna voglia. Tu, Rose, potrebbe dirle, come hai fatto a passare di uomo in uomo, dandoti, rifiutandoti, senza mai sacrificare la tua libertà, sempre lucida, mai disorientata dalla passione?... Per fortuna è riuscito a mascherare il suo turbamento. Lei gli dice: «Mi hai portato il tuo articolo pubblicato nella rivista d'arte, come si chiama? «Le panorama», no?»

Si è dimenticata che non può più leggere? Cerca allora di riassumerle l'articolo: «Era uno dei miei primi testi come direttore della cultura. Avevo trattato della cultura orfana, quella di una nazione o di un individuo che rigetta il passato o una paternità, o anche quel semplice legame fraterno con quello che ci precede e che ci circonda. Concludevo che la cultura è legame e ricerca di unità, desiderio di ricostituire quello che si perde nella sola reazione all'avvenimento, all'emozionale o al consumo, per privilegiare solo la forma, quello che tra l'altro fanno spesso le istituzioni. Ovviamente, ero cosciente dell'aspetto personale di cui si caricavano i miei discorsi: allontanamento, perdita del padre, invasione affettiva della madre. Due mondi che ho dovuto far coabitare, come sai.»

- Hai avuto dei profitti dalla cricca di Michoulier?

- In che commedia mi ero avventurato! Avevo ingenuamente sperato, prendendo la direzione della cultura, che le mie idee avrebbero avuto abbastanza forza per far fronte a quelle di Michoulier e dei suoi, perché tra di loro si completano, si rettificano, a tal punto da potere alla fine diventare l'opera di due persone, all'occorrenza di due partiti opposti. Quello che io chiamavo un po' pomposamente «creare una branca fraterna nello spirito dell'avversario per il bene comune».

- Pomposo ma esatto. Un'idea forte comunica necessariamente un po' della sua forza all'avversario.

- Mi sono dovuto rendere conto che questo scopo era solo ideale, essendo gli argomenti di Michoulier e del suo partito non discutibili perché privi di realtà. Come privi di realtà? Mi hanno tuonato in faccia; noi elaboriamo insieme una politica culturale come meri contabili con le finanze pubbliche, soprattutto in questo momento che lo stato deve fare economia. - Il senso di quest'economia non deve essere dettato dal valore dei nostri scopi culturali? - Questo è lei che deve definirlo, Signor direttore, e noi decideremo... Il servo di una politica faziosa, ecco cos'ero diventato. Io che non ho mai smesso di operare al di fuori di ogni partito! Banale e abbastanza comico, no? Nel ruolo di uomo sensato che mi ero dato, accettavo la contraddizione di due politiche differenti nel gioco dei partiti. Ebbene no, il «conciliante» che ho cercato di essere si è rivelato un «perdente».

L'emozione di poco prima risale con forza. Perché si era lasciato trascinare a dire quello che cercava di tacere, il suo fallimento. Sente che deve andare via, rischia di parlare della conseguenza ultima, il suicidio.

- Ah, i limiti del dialogo! Esclama lei. Ci soffriamo, non vogliamo accettare che ci sia una fine a tutto, che non è così grave, perché una fine può essere un inizio.

Lui non risponde niente, si sforza di non rispondere niente. Lo sta portando a delle confessioni che gli ripugnano, che gli farebbero troppo male. Sente il suo disagio? E aggiunge: «Lo sai, un uomo che crede giusto ciò che fa - e lo pensa - deve andare fino alla fine del percorso.»

Lei accetterebbe l'idea del suicidio? Se l'ha accettato per Zweig, potrebbe prenderlo in considerazione per lui? Sarebbe così bello non andare oltre.

- Mi dai ancora un attimo?

- Sì, un attimo, se vuoi.

- Come va con Paolo? Sempre così capriccioso, il tuo parrucchiere?

- Oh, credo che potremmo presto separarci, in maniera naturale.

- Troverai presto qualcuno.

- E se fosse l'ultimo, eh?

- Che stupidaggine, lo si dice ma non lo si pensa.
- E tu, un ultimo, l'hai mai avuto?
- Non ho voglia di parlarne. Ti dispiace? Bah, va bene parliamone! Che tortura! Ho creduto che non mi sarei ripresa mai più. Tu ridi, ero diventata come pazza, era la prima volta che mi innamoravo davvero. Ma, renditi conto del disastro, avevo 86 anni e lui quaranta! Io che non parlavo mai dei fatti miei, ho dovuto dire tutto al mio medico, tanto ne soffrivo. Orribile! Mi ha dato delle medicine, che ovviamente non ho preso. Sono rimasta così, scioccata dal dolore, per tre, quattro anni. Non avevo più nessuno, non avevo nemmeno preso un gatto dopo la morte della mia Minette, allora, arrivata a 90 anni, ho provato a suicidarmi... Non dici niente? Mi capisci? Che storia! Avevo lasciato scorrere l'acqua nel bagno, vi ho gettato l'asciugacapelli acceso, e niente, niente è successo. Mi sono sentita ridicola. Ma ero guarita dal tizio. E ho pensato che rimanere lucida, capirmi e accettarmi, era forse poter amare ancora. Ormai ho lasciato la vita condurmi, a modo suo, alla morte.

Un profondo silenzio li trattiene in quel momento su due rive opposte, la vita e la morte. Non deve più gestire la sua emozione perché si è fatta largo nel suo cuore; l'emozione sommerge le sue idee elaborate con lucidità dal momento del suo pietoso colloquio con il ministro di tutela. La vecchia signora sente che è invaso da qualcosa che non avrebbe mai detto, che non poteva dire, che forse non dirà.

Per trattenere le lacrime, le prime da tempo, dal tempo del recinto, sicuro di non aver mai pianto da bambino, si attacca alle parole, al loro stesso significato, e può dire: «Tutto ciò che dice Michoulier è polvere negli occhi. Sono in conflitto totale con il ministro e il partito. Giovedì, dovrei annunciare le misure di governo in risposta al collettivo degli artisti. Quelle risposte che esigono da me, non le approvo in nessun caso, sarebbero un rinnegare tutto quello in cui ho creduto. Avendo esaurito tutti gli argomenti, ho evocato Zweig e gli intellettuali tedeschi che hanno tentato di opporsi al nazismo. Il ministro mi ha detto: «La vostra cultura non è stata di alcun peso, il popolo tedesco ha aderito in massa al nazional-socialismo.» Ho replicato: «Se il popolo tedesco fosse stato

colto, se l'avessimo abituato a coltivarsi, avrebbe sicuramente reagito diversamente. Adesso, nella povertà culturale della nostra società, il nostro compito non è fare di tutto per svegliare le coscienze, tramite il piacere della cultura offerta al maggior numero di persone?». »

- Che cosa ha risposto?, chiede Rose.

- Ha fatto una smorfia sprezzante. «Michoulier ha ragione, lei è un idealista ingenuo.»

- Allora che farai?

- Il bel tempo minaccia, no?

- Tuo padre, gli volevo bene. Si era coltivato a contatto con la natura e, come tua madre, il suo cuore parlava con la sua mente. Tu vieni da lì. Non da questa banda di arrivisti che, per essere eletti, sacrificano le loro convinzioni in nome della carriera. Ahimè, siamo nel tutto a me.

- Il tutto a merda, vorresti dire.

Aggiunge mormorando: «Che fare da ora fino a giovedì?»

- Puoi sempre chiedere le dimissioni.

Le dimissioni? Non ci ha pensato.

- Questo ti darebbe il tempo di ritrovare quello in cui credi, e ancora di più, quello che ami.

E aggiunge: «Fare quello che si può vuol dire anche rinunciare.»

Come un malato che entra in convalescenza, ha ripreso con calma la macchina ma ha promesso a Rose che sarebbe andato a farle visita presto.

Marc Archippe
Peccata Mundi

Qui donc pourrait se vanter d'ignorer la méprisable silhouette de Karman Jamikstan, dans la si laide cité de Ferzak ? Qui donc aurait l'impudence de dire que, jusqu'à ce que la mort l'entraîne au sein des plis froissés de sa couche impie, il lui avait adressé autre chose que d'insanes quolibets, d'imbéciles moqueries, de perverses recommandations ? Qui donc enfin pourrait, comme ultime recours devant le tribunal de sa propre conscience, dire avoir choisi de tendre, à sa main poisseuse, sa propre main en ce geste d'une si simple banalité que pratiquent la plus grande majorité des civilisations ? Je crois bien qu'il ne serait personne pour se vanter de la moindre de ces actions signifiant de la plus initiale humanité !

Pourtant, dans cette ville de Ferzak, battue par les vents de poussière venus des steppes désertiques, au bord de cette mer millénaire dont les navires avaient oublié le port, il n'était pas de statut inférieur à celui de Karman Jamikstan, sinon celui de ces chiens efflanqués qui se disputent les charognes des chevaux pourrissant dans la plaine de Derkas avant de venir hurler à la mort dans la ouate étouffante des nuits de juillet. Les bandits et autres contrebandiers, marchands de ferraille ou trafiquants de toutes obédiences avaient un pavé autrement plus doré, au pas de leurs savates. Tous auraient préféré partager le narguilé avec un de ces hommes construits dans le crime, la douleur et le sang, plutôt que de voir Karman s'approchant de leur chaise, un peu de tabac délicatement roulé dans du mauvais papier journal et son indéfectible sourire sur des dents disparues !

Karman Jamikstan était le fils de Sark Oleniok, magnifique dresseur de chameaux et souverain penseur de l'histoire de son peuple, de sa culture et de sa dérisoire déchéance dans les méandres de la marécageuse politique tribale, fondement de ces médiocrités que le pouvoir concède. Comment cet homme de culture et de finesse avait-il pu participer à l'éclosion d'un tel rejeton ?

De quel sortilège avait-il dû se recommander jusqu'à sa mort tardive pour trouver un implacable alibi à la mise au monde de cet

enfant, de ce jeune homme, puis de cet homme qui n'avait d'autre ambition que la pêche, d'autre souci que le poisson, d'autre paysage que l'horizon où se dressaient les coques rouillées en partance vers des mondes meilleurs et dont aucune ne faisait plus escale à Ferzak. Souvent, le père à la vue de ce fils malingre au rire aigret comme du lait caillé, au visage déjà buriné du soleil des trop longues journées postées à guetter ses lignes tendues vers le large, souvent donc son père regardait sa femme en un long silence lourdement évocateur d'une faute commune, d'un karma exprimé dans cette silhouette dérisoire. Parfois aussi, dans leur jeune âge, quand les troubles de la chair les entraînaient vers les confins de la conscience, celui-ci se retirait-il dans un sursaut épouvanté, comme un poignard de feu, l'idée d'un second fils lui ayant traversé la tête et les entrailles.

Ainsi, ne fut-il de fratrie pour partager les jeux de ce jeune Karman dont la fascination pour la mer, seul exutoire à cette indicible solitude, peuplait le néant de la pensée et l'absence de rêves. Ils sont peu ceux qui savent comment le démon de la pêche avait saisi l'âme de ce tout jeune enfant dans les années où la Route de la Soie voyait les longues caravanes s'étirer autour de la grande mer, avant d'envahir Ferzak, chameaux et chevaux mélangés, dans les cris, les rires et les sonneries des olifants mêlées des clochettes tintinnabulantes aux pieds des jeunes filles. Non, peu savaient qu'en ces temps reculés d'avant le soviétisme, il s'était trouvé un homme de grande vertu dénommé Arak, ami de son père et sachant comme lui les anciennes traditions, pour lui enseigner que les âmes des morts reposaient dans les tréfonds de la matrice maritime et que les pêcheurs, alliés des dieux, ramenaient vers l'azur ces esprits à jamais perdus par le véhicule modeste de la chair des poissons pour qu'ils puissent rejoindre les nuées paradisiaques ! Le jeune Karman avait été grandement impressionné du rôle déterminant des hommes de la pêche dans le secours de ces âmes perdues. Il n'est pas impossible de penser que, plus que celui de la prise, c'est l'idée du sauvetage qui emporta cette passion, laquelle emporta toute sa pauvre vie.

Il dit un jour à sa mère, occupée à vider les entrailles du produit de ses lignes, combien à son avis la peau était importante dans l'équilibre de la société. Devant l'étonnement de sa génitrice, il

désigna les restes gluants qui garnissaient la bassine posée à ses pieds en disant :

- Il en est de nous, mère, comme de ces poissons. Rien ne saurait montrer qu'au-delà de leurs écailles multicolores se tient un tel enchevêtrement de veines, de muscles et de gélatineuses matières.

Interrompant son ouvrage, le couteau immobilisé dans son geste, sa mère le regarda comme une mère regarde toujours son petit enfant quand il est dit plus faible que les autres au même âge. Elle le regarda, ayant dans les yeux tout ce qui ne peut se dire, tout ce qui ne peut s'écrire, se lire ni se chanter sinon en une tendre berceuse où le toucher concomitant se fait le connecteur de l'amour, le véhicule sacré de l'appartenance à l'autre. Seules les mères comprendront, ici, ce que regarder veut parfois dire. Elle le regarda alors de cette manière qui instaure cette intimité, encourageant le garçon, d'un imperceptible battement de paupières, pour aller plus loin dans son discours.

- Comprenez-vous, mère, ce que je veux vous dire ? Comprenez-vous ce que les choses ont de factice si on ne va pas au-delà des simples apparences, si l'on s'arrête aux premiers ressentis, aux toutes premières frontières de la relation ? Comprenez-vous enfin, ce en quoi la peau est le nécessaire paravent de nos intimités scabreuses, de nos honteuses muqueuses, de nos ignobles sécrétions ? Arrêté à la simple apparence, le regard n'ira pas plus loin et la beauté se révélera, là où est sa seule place, à la surface des individus ! J'ai parlé avec mes amis qui regardaient, cachés derrière les rochers, les filles qui se lavent dans l'anse de Mothak et tous se sont moqués de moi lorsque je leur ai dit que les poissons étaient identiques à ces belles femmes, pour peu que l'on en observât les entrailles.

- Que voilà un propos loin des contingences de ton âge, mon fils ! Qui donc t'a mis devant cette façon d'aborder les humains ?

L'enfant fit la moue puis s'éloigna en chantonnant, semblant donner le change à la femme qui resta longtemps pensive. Elle s'ouvrit, au soir des confidences de la couche matrimoniale, au père désabusé, des qualités de raisonnement de leur enfant. Celui-ci en tira comme conclusions approximatives que les fous pouvaient avoir

des éclairs de lucidité d'une intensité supérieure à celle du commun des mortels.

Il n'empêche pourtant que l'approximatif équilibre de Karman Jamikstan se fonda sur le paramètre de la peau, contenant tendu de nos réalités internes, de même que sur sa vocation définitive de pêcheur d'âmes. Il fut donc pêcheur comme d'autres sont héros d'une guerre, religieux ou ermites, conscience acquise de leur rôle en ce monde, que les événements ou la réflexion ont rendu incontournable.

Puis le temps des chameaux, des caravanes et des anciennes traditions disparut dans le maelstrom d'un monde mécanisé où le bonheur se quantifiait désormais en avancée technologique. La Route de la Soie se fit l'écho de conflits mettant la planète à feu et à sang au nom d'idéologies tellement étrangères à ses riverains. Enfin, et comme il est dans l'ordre des choses, Karman Jamikstan porta en terre sa mère, puis bien longtemps plus tard, son père à l'étonnante longévité. La cérémonie chamanique fut menée par Arak qui devait disparaître à son tour, quelques semaines plus tard, sans quiconque pour invoquer les esprits de la mer et le sauvetage des âmes. Personne, sauf Karman qui chaque jour ramenait à la surface autant d'esprits de défunt qu'il le pouvait, dans une furia de lignes, de panier de pailles et d'entrailles de poissons éventrés.

Nous voilà donc aujourd'hui, observant Karman Jamikstan dans sa soixante-quinzième année, au sixième mois et au seizième jour d'une existence consacrée à ce que certains avaient nommé, peut-être à juste titre, sa folie. Comme chaque jour le soleil ne fut pas le témoin de son réveil, mais bien au contraire c'est Karman qui le vit se lever, tirant de l'ombre la plaine jusqu'à cette mer qu'il aimait à mourir. Il fit le geste d'effacer le ciel dans un mouvement lent et mesuré que lui avait enseigné Arak, puis prononça à voix basse le mot de celui qui sait que le monde est unifié par l'esprit de ceux qui y ont vécu. Il but un peu de lait de chamelle et grignota de sa dernière dent comme un rongeur malingre, quelque biscuit dur avant de fermer soigneusement la porte de sa mesure. Eut-il à cet instant le sentiment que celle-ci ne se rouvrirait jamais sur sa misérable personne ? Personne ne saurait le dire ! Mais il est indéniable qu'il jeta un regard circulaire sur ce qui était son univers depuis tant d'années. Sa maison de torchis aux

fenêtres obscurcies de crasse et du gras de fumée, le petit jardin potager où rien ne poussait qui ne fut rapidement desséché ou glacé des vents de la steppe, les ruines de la maison de son père plus haut sur la colline, rasée au bulldozer par un régime ayant choisi de rompre avec tous les passés, enfin, en contrebas, éclatante d'un jaune sableux la mer vers où ses pas le ramenaient toujours.

Il sentit, bien roulé au fond de sa poche le petit paquet de tabac qu'il décida d'aller fumer chez Zurbaran, tenancier d'une infâme gargote qui avait connu ses heures de gloires au temps des grandes caravanes et qui meublait maintenant sa digne désuétude de la seule présence du journal local, que faute de savoir lire, personne ne s'arrachait. Un jeune homme qui travaillait dans l'administration de la province et qui en tirait une imbécile fierté, en faisait parfois lecture à ceux qui le lui demandaient, ou bien spontanément à haute voix si personne n'avait recours à son talent, qu'il tenait néanmoins à mettre en exergue. Cela donnait ce spectacle surréaliste d'une voix décrivant la politique du gouvernement en matière économique, résonnant contre les murs blanchis à la chaux, simplement accompagnée du soufflement des narguilés de fumeurs silencieux. Deux mondes s'entrechoquaient.

Comme à son habitude, Karman Jamikstan alla s'installer dans le coin le plus éloigné du fâcheux qui, pour l'heure, donnait les nouvelles d'une compétition sportive où il était question de pousser une balle avec les pieds. Karman pensa bien malgré lui qu'il était loin le temps des courses de chevaux dans la steppe et des jeux opposant les villages dans l'habileté à pêcher ou à tirer à l'arc. Voilà que maintenant l'on poussait des balles avec les pieds... ! Il ne fit pas plus attention que d'habitude à la misérable remarque de Zurbaran sur sa pêche de la veille dont il demanda la nature et la quantité, avant de signer sa quotidienne remarque d'un clin d'œil entendu à l'adresse des autres clients, avant de partir d'un rire gras dépositaire de toutes les médiocrités humaines. Il ouvrit son paquet de tabac et se mit à fumer, ne se rendant même pas compte de l'effervescence qui se mit à régner vers la neuvième heure autour d'un véhicule qui vint stationner devant l'estaminet.

Un homme en était sorti. Il portait un costume supposé adapté aux conditions des steppes dans l'inconscient occidental mais qui

n'avait pas manqué d'arracher quelques railleries dont fort heureusement, l'assistant qui l'accompagnait s'était abstenu de donner traduction. Les deux hommes s'étaient assis à une table, faisant signe au patron qu'ils désiraient se rafraîchir. Celui-ci s'était empressé avec la servile célérité qui sied à certains commerçants convaincus que l'or va jaillir des poches du client. S'il avait mieux observé la scène, Karman Jamikstan aurait très certainement remarqué que le patron l'avait désigné d'un signe de tête et s'il avait pu écouter, il n'aurait pas manqué d'être surpris de l'entendre décrire la vieille amitié qui le liait à lui. D'amis, dans la méprisable ville de Ferzak, Karman n'en comptait pas et cela ne lui posait pas plus de préjudice que d'éviter d'un écart du pied, un excrément de chameau dans la rue principale. En fin de compte, qu'avait-il fait de plus tout au long de son existence que d'éviter les autres, qui gênaient sa mission confiée il y a si longtemps par Arak, comme il tâchait d'éviter ces dômes fumants que l'animal avait déposés sur son chemin ? Enfin, il vit les hommes se rapprocher de lui et il sentit instinctivement que ces deux-là n'étaient peut-être pas porteurs des meilleures nouvelles qui soient. Le traducteur était un jeune étudiant de la capitale qui n'avait de ses racines qu'un nom et très certainement quelques cousins restés vivre dans quelque steppe éloignée. Il était aimable et expliqua que l'homme qui l'accompagnait venait d'un pays lointain qui se nommait Angleterre et travaillait pour un journal très connu appelé National Geographic. Karman écouta silencieux puis fit savoir à ses interlocuteurs qu'il connaissait ce pays réputé pour les jeux de balles que l'on pousse avec les pieds... Ils proposèrent d'offrir quelque rafraîchissement à notre homme qui déclina poliment l'invitation, affirmant qu'il avait assez bu pour cette matinée et qu'il ne reboirait que vers la douzième heure.

Puis le traducteur demanda à Karman s'il souhaitait répondre à quelques questions sur son métier de pêcheur et donner quelques nouvelles du large. Le cas échéant, accepterait-il que le journaliste le suive au bord de la mer pour faire quelques photos destinées à son article ?

Karman Jamikstan, fils de Sark Oleniok, le maître de chameaux, sentit comme un apaisement s'installer dans son esprit. Enfin, après

tant d'années consacrées à sauver des âmes en remontant des poissons, son travail allait-il être reconnu et sa mission ne subirait plus les misérables railleries des tenanciers de gargotes et des ouvriers d'usines pétrolières en quête de rires faciles !

Il accepta et prit place à l'arrière de leur véhicule. Il les guida jusqu'à la plage où il ouvrit avec précautions une espèce de cabane de bois contenant son équipement. Une bande d'enfants s'était massée sur le haut de la dune, se perdant en cris et en moqueries. Karman se mit à décrire avec emphase la beauté de la mer et le rôle des poissons dans la tradition chamanique. Il ne vit pas le regard gêné de l'étudiant ni même celui, très intéressé du journaliste. Puis, comme ils souhaitaient le voir au travail, il lança ses cannes vers la mer, ne manquant pas de leur signaler les carcasses rouillées qui croisaient au large... Puis il attendit comme il le faisait chaque jour depuis l'âge de dix ans dans l'immobilité et le silence que nécessitait sa mission.

Lorsque qu'après un long moment, l'étudiant lui fit la remarque gênée que ses lignes et ses appâts étaient posés à vingt mètres de la plage, sur un sol craquelé et desséché, il ressentit les premiers vertiges. Puis lorsque qu'il entendit, toujours de sa bouche, que l'eau n'était pas là et que d'ailleurs, elle avait disparue depuis un très grand nombre d'années, c'est le malaise qui le terrassa ! Il s'éteignit alors dans un souffle qui souleva quelques volutes de sable, tombant sur le sol de sa chère Mer d'Aral, pour rendre l'esprit en disant :

- Mais qui va sauver les morts du ventre des poissons ?

Depuis plus de vingt ans le vieil homme pêchait les âmes des défunts dans une mer que la folie des hommes avait asséchée, ne laissant subsister que des ports ensablés et des navires rouillant, couchés sur le flanc. Mais dans les cieux, quelqu'un fit le geste d'effacer le ciel et prononça le mot chamanique de celui qui sait que le monde est unifié par l'esprit de ceux qui y ont vécu. Et Karman Jamikstan le rejoignit, nul n'ayant besoin de sauver une âme qui ne devait rien à personne, pour galoper sur les petits chevaux des steppes célestes, autour de la Mer Sacrée redevenue transparente.

Marc Archippe
Peccata Mundi

Traduzione di *Fernanda Lignano*

Chi mai potrebbe vantarsi d'ignorare la spregevole figura di Karman Jamikstan, nella lurida città di Ferzak? Chi mai avrebbe l'impudenza di dire che, fino a quando la morte lo aveva trascinato tra le pieghe sgualcite del suo empio giaciglio, gli aveva rivolto qualche altra attenzione all'infuori di basse trivialità, prese in giro imbecilli, e perverse raccomandazioni? Chi mai potrebbe, infine, dire di aver scelto di tendere la propria mano a quella mano viscida, come ultimo appello dinanzi al tribunale della propria coscienza, compiendo un gesto quanto mai naturale praticato nella maggior parte delle civiltà? Credo che nessuno possa vantarsi della più insignificante di queste azioni, emblema della più elementare forma di umanità!

Tuttavia, nella città di Ferzak, battuta da venti di polvere provenienti dalle steppe desertiche, sul bordo di quel mare millenario di cui le imbarcazioni avevano dimenticato il porto, non vi era statuto inferiore rispetto a quello di Karman Jamikstan, se non quello di quei cani rinsecchiti che si contendevano le carogne dei cavalli in putrefazione nella piana di Derkas, prima di ululare alla morte nelle ovattate e soffocanti notti di luglio. I banditi e altri contrabbandieri, rivenditori di ferraglie o trafficanti di qualsiasi sorta, ciabattavano su di un sentiero molto dorato. Chiunque avrebbe preferito condividere il narghilè con uno di quegli uomini cresciuti nella criminalità, il dolore e il sangue, piuttosto che vedere Karman avvicinarsi alla propria sedia, con un po' di tabacco delicatamente rollato in scadente carta di giornale e quel suo eterno sorriso che si apriva su denti scomparsi.

Karman Jamikstan era il figlio di Sark Oleniok, magnifico addestratore di cammelli e sommo esegeta della storia del suo popolo, della sua cultura e della sua insulsa decadenza nei meandri paludosi della politica tribale, presupposto di quelle mediocrità concesse dal potere. Come aveva un uomo di simile cultura e acutezza potuto contribuire a generare un simile erede? A quale

sortilegio aveva dovuto affidarsi fino alla sua morte tardiva per trovare un inoppugnabile alibi al fatto di aver messo al mondo quel bambino, poi quel ragazzo e infine quell'uomo che non aveva altre ambizioni se non la pesca, altri interessi se non il pesce, altri orizzonti se non i luoghi in cui venivano preparate le ferruginose imbarcazioni dirette verso mondi migliori, che ormai non facevano più scalo a Ferzak. Spesso, il padre alla vista di quel figlio emaciato dalla risata aspra come latte cagliato, dal volto già segnato dal sole delle giornate troppo lunghe trascorse a osservare con attenzione le lenze protese verso il largo, spesso dunque questo padre guardava sua moglie in un lungo silenzio che con gravità evocava una colpa comune, un karma espressosi in quella figura insulsa. Inoltre, quando erano giovani, quando la carnalità li spingeva verso i limiti della coscienza, egli si ritirava in un soprassalto di terrore, come se ci fosse stato un pugnale di fuoco, poiché l'idea di un secondo figlio gli aveva attraversato la testa e le viscere.

Così, non ci fu nessun fratello o sorella a condividere i giochi del giovane Karman la cui fascinazione per il mare, solo sfogo per quell'indicibile solitudine, popolava il vuoto dei suoi pensieri e l'assenza di sogni. Sono in pochi a sapere come il demone della pesca si fosse impossessato dell'anima di quel bambino da subito, negli anni in cui la Via della Seta vedeva il passaggio di lunghe carovane allungarsi intorno all'immenso mare, prima di invadere Ferzak, cammelli e cavalli insieme, tra le urla, le risa e i suoni di corni d'avorio mischiati a quelli di campanellini tintinnanti alle caviglie dalle ragazze. No, in pochi sapevano che in quel tempo, antecedente al regime sovietico, c'era stato un uomo di grande virtù chiamato Arak, amico di suo padre e come lui conoscitore delle antiche tradizioni, che gli insegnò che le anime dei morti giacevano negli abissi della matrice marina e che i pescatori, alleati degli dei, riportavano al cielo quegli spiriti persi per sempre in quei modesti veicoli che erano le carni dei pesci, affinché essi potessero raggiungere le nuvole paradisiache! Il giovane Karman fu molto colpito dal ruolo determinante che i pescatori avevano nel soccorso delle anime perdute. Non è difficile pensare che, più che quella della cattura, fu l'idea del salvataggio a determinare quella passione, che condizionò a sua volta tutta la sua povera vita.

Un giorno, mentre era intenta a rimuovere le interiora dal prodotto delle sue lenze, disse a sua madre quanto, a parer suo, fosse importante la pelle per l'equilibrio della società. Dinanzi allo stupore della sua genitrice, indicò i viscidii resti contenuti nella bacinella ai suoi piedi dicendo:

- Vale per noi, così come per i pesci, madre. Nulla farebbe immaginare che al di là delle loro squame multicolori si nasconde un simile groviglio di vene, di muscoli e di parti gelatinose.

Interrompendo il suo operato e l'azione del coltello, la madre lo guardò come una madre guarda il suo bambino quando questi è considerato più debole rispetto agli altri coetanei. Lo guardò avendo negli occhi tutto quello che non si può dire, tutto ciò che non può essere scritto, che non può essere letto né cantato, se non in una tenera ninna nanna in cui il cullare che l'accompagna è connettore d'amore, veicolo sacro dell'appartenenza reciproca. Solo le madri, in questo caso, capiranno, quel che uno sguardo può a volte significare. Ella lo guardò, dunque, in quel modo che crea intimità, incoraggiando il ragazzo, con un impercettibile battito di palpebre, a continuare il suo ragionamento.

- Capite, madre, quello che voglio dire? Capite che le cose sono contraffatte se non si va al di là della semplice apparenza, se ci si ferma alle prime impressioni, sulla soglia di una relazione. In sostanza, capite in che misura la pelle è un necessario paravento alle nostre intimità più scabrose, alle nostre imbarazzanti mucose, alle nostre ignobili secrezioni? Interrotto alla semplice apparenza, lo sguardo non andrà oltre e la bellezza si manifesterà nell'unico posto che le compete, sulla superficie degli individui! Ho parlato con i miei amici che rimiravano, nascosti dietro le rocce, le fanciulle che si lavavano nell'ansa del Mothak e tutti si sono presi gioco di me quando ho detto loro che i pesci erano identici a quelle belle donne, se ne avessimo osservato meglio le interiora.

- Che affermazioni lontane dal mondo della tua età, figlio mio! Chi ti ha iniziato a questo modo di guardare gli esseri umani?

Il ragazzo fece una smorfia e si allontanò canticchiando, dando l'impressione di prendere in giro la donna che restò a lungo pensierosa. Si aprì, durante le confidenze serali da letto coniugale, con il padre avvilito, a proposito della tipologia di ragionamento fatta dal figlio.

Questi come conclusione approssimativa disse che spesso i folli possono avere dei lampi di lucidità molto più intensi rispetto a quelli dei comuni mortali.

E comunque il precario equilibrio di Karman Jamikstan si basò sul parametro della pelle, contenitore teso delle nostre realtà interne, e sulla sua vocazione definitiva di pescatore d'anime. Egli fu dunque pescatore, così come altri sono eroi di guerra, religiosi o eremiti, ma con la coscienza piena del loro ruolo in questo mondo, resa essenziale dagli eventi o dalla riflessione.

In seguito, il tempo dei cammelli, delle carovane e delle antiche tradizioni fu inghiottito dal maelstrom di un mondo meccanizzato in cui la felicità veniva, ormai, quantificata in termini di progresso tecnologico. La Via della Seta divenne l'eco di conflitti che mettevano a ferro e fuoco il pianeta in nome d'ideologie totalmente estranee ai suoi residenti.

Alla fine, com'è scritto nell'ordine delle cose, Karman Jamikstan seppellì sua madre, poi molto tempo dopo, suo padre che fu sorprendentemente longevo. La cerimonia sciamanica fu officiata da Arak che sarebbe scomparso a sua volta, qualche settimana dopo, senza nessuno che invocasse gli spiriti del mare e il salvataggio delle anime. Nessuno, ad eccezione di Karman che ogni giorno riportava in superficie il maggior quantitativo possibile di spiriti di defunto, in un turbinio di lenze, ceste di paglia e interiora di pesci sventrati.

Eccoci dunque al giorno d'oggi, a osservare Karman Jamikstan nel suo settantacinquesimo anno di età, al sesto mese e sedicesimo giorno di un'esistenza consacrata a quella che alcuni avevano ribattezzato, probabilmente a ragion veduta, la sua follia. Il sole non fu testimone del suo risveglio come ogni giorno, ma, al contrario, fu Karman che lo vide levarsi, facendo uscire dall'ombra la pianura fino a quel mare che egli amava da morire. Fece il gesto di cancellare il cielo con un movimento lento e misurato, che gli era stato insegnato da Arak, poi pronunciò a voce bassa le parole di colui il quale sa che il mondo è unificato dallo spirito di quelli che ci hanno vissuto. Bevve un po' di latte di cammello e mangiucchiò con il suo ultimo dente, come un roditore rachitico, qualche biscotto secco prima di chiudere scrupolosamente la porta della sua catapecchia. Ebbe la sensazione in quel momento che quella porta non si sarebbe mai più

aperta dinanzi alla sua miserabile figura? Nessuno saprebbe dirlo! Ma è indubbio che egli gettò un'occhiata d'insieme a quello che era il suo universo da tanti anni. La sua casa di argilla e paglia con le finestre oscurate dal sudiciume e dal grasso dell'affumicatura, il piccolo orto ove tutto ciò che cresceva veniva rapidamente seccato o gelato dai venti della steppa, le rovine della casa paterna, più in alto sulla collina, buttata a terra da un bulldozer dietro ordine di un regime che aveva deciso di rompere con tutte le tradizioni del passato, e infine, più in basso, esplodendo in un giallo sabbia, il mare dove i suoi passi lo portavano sempre.

Sentì, ben arrotolato sul fondo della sua tasca, il piccolo pacchetto di tabacco che decise di andare a fumare da Zurbaran, tenentario di un'infima bettola che aveva conosciuto il suo momento di gloria al tempo delle grandi carovane, e che oggigiorno arredava la sua dignitosa decadenza con la sola presenza del giornale locale, che non sapendo leggere, nessuno prendeva in considerazione. Un giovane che lavorava nell'amministrazione della provincia e che ne era stupidamente fiero, talvolta ne dava lettura a coloro i quali glielo chiedevano, o, nel caso in cui nessuno avesse scelto di rivolgersi al suo talento, che tanto si premurava di mettere in mostra, leggeva a voce alta di sua spontanea volontà. La cosa generava lo spettacolo surreale di una voce che declamava la politica di governo in materia economica, risuonando contro i muri di calce bianca, accompagnata semplicemente dal soffio dei narghilè di fumatori silenziosi. Era lo scontro di due mondi.

Come al solito, Karman Jamikstan andò a sedersi nell'angolo più appartato, lontano dal seccatore, dal quale, al momento provenivano notizie circa una competizione sportiva dove bisognava spingere una palla con i piedi. Karman pensò, suo malgrado, che erano lontani i tempi delle corse dei cavalli nella steppa e dei giochi che vedevano fronteggiarsi vari villaggi, nell'arte della pesca o del tiro con l'arco. Ed ecco che al giorno d'oggi si tiravano delle palle con i piedi... ! Non fece caso più del solito al commento meschino di Zurbaran sul suo pescato del giorno precedente, in merito al quale chiedeva informazioni circa natura e quantità, prima di fare il suo commento quotidiano con un occhiolino d'intesa agli altri clienti, prima di deflagrare in una grassa risata depositaria di tutte le

mediocrità umane. Aprì il suo pacchetto di tabacco e si mise a fumare, senza neanche rendersi conto del brulichio che venne a generarsi intorno alla nona ora per un veicolo che sostò davanti all'osteria.

Un uomo ne uscì. Indossava un abito che, nell'immaginario occidentale, era ritenuto adatto alle condizioni meteorologiche della steppa, e che, invece, aveva dato adito a prese in giro, che per fortuna l'assistente che lo accompagnava si era ben guardato dal tradurre. I due uomini si erano seduti a un tavolo, facendo cenno all'oste che desideravano ristorarsi. Questi si mostrò spinto dalla servile celerità che muove alcuni commercianti quando credono che dell'oro sgorgherà dalle tasche del cliente. Se avesse prestato più attenzione alla scena, Karman Jemikstan avrebbe certamente notato che l'oste l'aveva indicato con un cenno del capo, e se avesse potuto sentire quel che diceva sarebbe rimasto alquanto sorpreso dal sentirgli descrivere la vecchia amicizia che lo legava a lui.

Di amici, nella spregevole città di Ferzak, Karman non ne aveva, ma la cosa non era per lui un danno più grave che evitare con un movimento del piede un escremento di cammello, nella strada principale. In fin dei conti, cosa aveva fatto di più in tutta la sua esistenza, se non evitare gli altri, che intralciavano la missione che ormai molto tempo fa Arak gli aveva affidato, così come cercava di scansare quelle cupole bollenti che l'animale lasciava sul suo cammino?

Infine vide gli uomini avvicinarsi a lui e avvertì istintivamente che non erano portatori di buone notizie. L'interprete era un giovane studente della capitale, al quale, delle sue radici, non restava che il nome e molto probabilmente qualche cugino che era rimasto a vivere in qualche steppa remota. Era simpatico e spiegò che l'uomo che lo accompagnava veniva da un paese lontano il cui nome era Inghilterra e lavorava per un giornale molto conosciuto chiamato National Geographic. Karman ascoltò in silenzio, poi fece sapere ai suoi interlocutori che conosceva quel paese, rinomato per lo sport in cui la palla si tira con i piedi... Essi proposero di offrire al nostro uomo qualcosa da bere, egli declinò educatamente l'offerta, affermando che aveva bevuto a sufficienza per quella mattina, e che avrebbe bevuto di nuovo verso la dodicesima ora.

In seguito il traduttore domandò a Karman se voleva rispondere a qualche domanda sul suo mestiere di pescatore e rivelare qualche informazione sul mare aperto. All'occorrenza, avrebbe acconsentito a che il giornalista lo seguisse sulla riva del mare per fare qualche foto destinata al suo articolo?

Karman Jemikstan, figlio di Oleniok, il maestro dei cammelli, sentì una specie di calma pervadergli l'anima. Finalmente, dopo tanti anni consacrati a salvare le anime riportando a galla i pesci, il suo lavoro sarebbe stato riconosciuto e la sua missione non sarebbe più stata oggetto di meschine prese in giro di gestori di bettole e di operai di industrie petrolifere alla ricerca di facili risate!

Accettò e prese posto nella parte posteriore del loro veicolo. Li condusse fino alla spiaggia dove aprì con delicatezza una specie di capanna di legno contenente la sua attrezzatura.

Un gruppo di bambini si era ammassato sulla sommità della duna, sfiatandosi in grida e prese in giro. Karman si mise a descrivere con enfasi la bellezza del mare e il ruolo dei pesci nella tradizione sciamanica. Non si rese conto dello sguardo imbarazzato dell'interprete né tantomeno di quello estremamente interessato del giornalista. Poi, siccome desideravano vederlo al lavoro, gettò le sue lenze verso il mare, non dimenticando di segnalare loro le carcasse arrugginite che si vedevano al largo... Poi attese, come faceva ogni giorno dall'età di dieci anni, nell'immobilità e nel silenzio necessari alla sua missione.

Quando, dopo un lungo istante, lo studente gli fece notare con imbarazzo che le lenze e le esche giacevano a venti metri dalla spiaggia, su di un suolo crepato e secco, egli avvertì le prime vertigini. Poi, quando udì, sempre dalla bocca di questi, che l'acqua non era più lì e che era sparita da molti anni, un malessere lo stroncò!

Si spense dunque, con un soffio che sollevò qualche voluta di sabbia, cadendo sul fondo del suo amato mare di Aral, per morire dicendo:

- Ma chi salverà i morti dalle viscere dei pesci?

Da più di vent'anni il vecchio pescava le anime dei defunti in un mare che la follia degli esseri umani aveva essiccato, non lasciando altro che dei porti insabbiati e delle imbarcazioni che arrugginivano, poggiate su una fiancata.

Ma nei cieli, qualcuno fece il gesto di cancellare il cielo e pronunciò la parola sciamanica di colui che sa che il mondo è unificato dallo spirito di coloro che ci hanno vissuto.

E Karman Jamikstan lo raggiunse, senza che ci fosse il bisogno di salvare un'anima che non doveva niente a nessuno, per galoppare sui piccoli cavalli delle steppe celesti, intorno al Mare Sacro ritornato trasparente.

Jean Divassa Nyama
Les Clandestins

Les vagues de *Duguba* étaient ballottées par le vent. Les oiseaux se posaient sur les branches de cocotiers tandis qu'au large du golfe de Guinée, les pirogues chargées des voyageurs clandestins voguaient sur les eaux saumâtres. Ils se consolait, la rumeur courait que les gens de ce pays étaient généreux. Chacun avait donc une petite idée dans sa tête : gagner l'argent. La raison d'y faire fortune les poussait à immigrer bon gré mal gré au péril de leur vie. Est-ce qu'ils n'avaient pas peur de la houle ? Les pêcheurs avaient beau ramasser les corps échoués sur la plage et ceux qui flottaient comme des billes d'okoumé, ces images ne décourageaient pas nos aventuriers. Ils frétilaient d'impatience pour atteindre Duguba. Kangué n'avait pas peur. Il avait rassuré tout le monde qu'il parviendrait à survivre dans ce pays inconnu. Il avait foi à la providence. Les échecs des premières tentatives ne lui avaient pas servi de leçon. Kangué avait perdu ses effets dans une valise en carton et avait été rapatrié à deux reprises, cependant, il pensait que cette fois-ci était la bonne : les dieux de ses ancêtres l'aideront à surmonter tous les écueils de ce voyage. Il touchait souvent l'amulette suspendue à son cou pour s'assurer la présence de ses ancêtres. La pirogue du passeur voguait au large en lutte contre la tempête et Kangué apercevait les lumières de *Mutsanu* : son cœur battait, les vagues charriaient la barque qui se soulevait et retombait d'un mouvement brusque sur la nappe d'eau. La figure de Kangué était trempée, il l'essuyait à l'aide d'une pochette. Kangué grelottait de froid et n'avait plus à manger. La faim augmentait son angoisse. Il y a deux jours qu'il avait quitté son village. Les vagues montaient de plus en plus haut, Duguba l'attirait comme un aimant, plusieurs projets fourmillaient dans sa tête. Il se souvenait des commentaires de ses amis : « Duguba est un pays merveilleux où chacun trouve son bonheur ». Le Seigneur lui avait-il réservé la chance ? Son tour était-il venu de gagner beaucoup d'argent ? Il jubilait à l'idée d'être bientôt riche, soudain, une voix lui répondit : « Tu oses comparer une aubaine à ce garde-manger dans un placard que les enfants

attendent ouvrir à l'heure du repas ? Si tu ne provoques pas la chance, elle ne viendra pas toute seule ».

- Qu'est-ce que les autres ont fait là-bas ? J'y arriverai aussi. Mvou et d'Ondo ne sont-ils pas revenus avec des cadeaux pour leurs enfants ? L'argent emprunté pour leurs billets était remboursé. Dans un environnement difficile comme celui-ci, se battre est le seul moyen pour atteindre mon objectif.

Des rafales de vent accompagnées de pluie frappaient Kangué et ses amis en pleine figure. Il n'y avait aucun moyen de se couvrir.

- Brrrr ! Brrrr ! Brrrr ! J'ai mal aux yeux, si j'avais écouté ton conseil, ma mère ! Je ne serai pas dans cette merde. Je suis en pleine mer. Les vagues m'arrachent le cœur, et la maudite pluie vient tout gâcher, ma bouche est amère, je ne sais plus si j'atteindrai Duguba sans problème, disait-il en pensant à sa vieille mère comme une personne agonisante.

- Supporte ! lui dit le passeur. Les difficultés d'un homme sont innombrables. Ce n'est pas pour la première fois que je conduis les gens du golfe à Duguba. Les années soixante à soixante-dix, la guerre du Biafra faisait rage avec des milliers de morts, les gens cognaient à ma porte pour que je les transporte nuitamment à Duguba : un pays calme. Ma pirogue bravait les vagues de plus de trente mètres de haut dans la nuit noire.

- Ce sont des souvenirs de tes précédents voyages à Duguba, mais tu n'as jamais transporté les gens sous la pluie.

- Qu'est-ce que je n'ai pas vu en trente ans de navigation maritime ? Je n'ai pas changé de pirogue, par contre, quand elle s'abîme, je la réfectionne. Si tu la vois très solide aujourd'hui, elle vient juste de sortir des chantiers navals du golfe. J'ai passé presque deux mois sans venir à Duguba et les gens commençaient à se plaindre.

- Tu n'as rien dit au sujet de tes trente ans de navigation maritime...

- Ah ! J'avais oublié de vous dire que certains passeurs du golfe ne sont pas chanceux comme moi.

- Ah ! Je pensais que tu étais au moins informé, cette côte-ci est traversée par le courant de Benguela. Ce sont des vents forts qui étendent leur influence côtière jusqu'en Angola, le pays de Dos Santos et de Jonas Malero Savimbi. Tu peux demander à tout le

monde, il n'y a pas des gardes côtes à Duguba pour surveiller les frontières à chaque instant. Par contre, il faut craindre les services de sécurité à notre arrivée. T'avais perdu de vue ton statut ? Je n'ai pas de papiers et toi non plus, je vous transporte tous comme des clandestins.

- Ils ont besoin de nous contrôler en mer ? Nous voguons dans les eaux internationales...

- C'est à moi que tu parles sur ce ton, je viens de te dire ce que je connais, nous sommes tous des clandestins, mais moi je ne connais pas d'autres métiers en dehors de passeur, j'ai sauvé beaucoup de gens à Duguba. Tu verras ce grand eldorado pétrolier où chacun y trouve son compte. Il faut seulement prier Dieu qu'on arrive à bon port autour de cinq heures du matin. Là, nous n'aurons pas le malheur de croiser la marine et j'ai quelqu'un à Duguba, il vient souvent m'accueillir au quai. C'est lui mon informateur.

- T'as pas chaviré une fois ?

- Kangué ! C'est comme ça que tu t'appelles ? Je n'ai pas eu le temps de demander ton nom au quai, il y avait tellement de gens qui m'interpellaient. Je me contentais de surveiller mon argent, mais j'ai entendu quelqu'un t'appeler Kangué dans cette pirogue.

- C'est moi ! Tu sais, je le connais à peine, depuis une semaine. Nous nous sommes croisés au marché de Bafoussam. Je voulais prendre la route du Niger pour entrer en Libye et continuer à Lampedusa, j'ai même oublié ce qu'il m'a dit. Ah ! Je vois, je viens de me rappeler. Il m'a saisi par l'épaule et il m'a regardé droit dans les yeux : « T'es devenu fou toi ! Les télévisions du monde entier diffusent les images macabres de Lampedusa et tu veux que ta mère passe toute son existence en deuil ? » J'avais honte de moi, puis comme quelqu'un désarmé, j'avais dit : « Je ne sais plus où aller, je suis à la recherche du bonheur que je ne trouve pas ici. » « Comment t'appelles-tu ? » avait-il fait. « Je suis Timo ! Et toi ? » « Kangué. Je vais à Duguba dans une semaine, je connais un passeur qui peut nous amener. Il suffit de quelques billets de francs Cfa. Nous pouvons tenter notre chance comme font les autres. Est-ce que tu vois ? » Je réfléchissais avant de répondre. Une heure au plus, en regardant mon porte-monnaie, j'ai vu qu'en allant à

Niamey et en Libye, je perdrais du temps et de l'argent alors qu'à Duguba, c'était facile de refaire ma vie et de venir tous les ans à Douala ou à Bafoussam rendre visite à la famille, cela dépendrait de moi.

- Ah ! C'est toi Timo ?

- Oui !

- Tu sais, je ne maîtrise pas tout le monde. Ma pirogue n'est pas une agence de voyage où on vous demande les papiers pour prendre l'avion, le bateau ou le train. J'embarque celui qui a son argent. Le reste m'est égal. Qu'est-ce que j'ai dit tantôt ?

- Oh ! C'était au sujet de la chance et des passagers clandestins.

- Ah ! Oui, merci Timo, tu viens de me rafraîchir la mémoire. Kangué et toi, vous n'êtes qu'à votre premier voyage dans cette pirogue...

- Je suis à mon deuxième voyage à Duguba, j'avais été refoulé deux fois par faute des papiers, je tente encore une troisième fois, je ne sais pas si je réussirai, avait fait Kangué.

- Ok ! Celui qui a beaucoup voyagé peut avoir beaucoup retenu. Tu as parlé de Lampedusa tout à l'heure, mais sur les côtes de Duguba, il y a eu des passeurs qui avaient déjà laissé leur peau l'année dernière. Les corps des passagers se retrouvaient pêle-mêle sur la plage. N'ayez aucune crainte, cela ne nous arrivera pas. Certains ont parfois la chance d'arriver à bon port, mais surpris par la police, ils sont refoulés sans ménagement.

Timo sentait son cœur battre, il essuya l'eau qui dégoulinait sur son visage. Il avança son banc de quelques centimètres. Un pet le fit sursauter, il croyait que les autres se retourneront ou agiteront leurs mains pour écarter cette odeur d'œufs pourris. Il n'en fut rien. Il ne voulait pas en manger au quai, mais Kangué l'avait contraint. Qui lui aurait dit que l'odeur de son pet ne serait pas emportée par le vent de l'Océan Atlantique ?

- Y a-t-il une préoccupation ? lui demanda Kangué.

- Qu'est-ce que tu as vu ?

- C'est parce que tu gesticules, tu vois que nous roulons à quarante chevaux vapeurs, t'as vu comment l'eau touche la bordure de la pirogue. Au moindre geste, si elle chavire, le naufrage est imparable, nous serons la proie des requins.

Les yeux de Timo brillèrent dans le noir. Il redoutait l'éventualité d'un naufrage.

- T'essaies de me faire peur, je ne suis pas l'enfant du gorille. Il a peur de l'eau en regardant son doigt trempé. Je n'ai aucune crainte.

- Ne vous disputez pas, ayez confiance en moi. Mon idée est de vous conduire à bon port.

Le moteur roulait, vrombissait et ronflait, le passeur avait les yeux fixés sur sa manette, il guidait sa pirogue et surveillait les vagues qui se fracassaient contre son embarcation. Les voyageurs percevaient les lumières de Mutsanu, elles scintillaient comme des étoiles au ciel.

- Nous sommes presque arrivés, avait fait le passeur. Il regarda son téléphone portable. Je viens d'avoir le réseau, donc je peux joindre mon indic, avait-il fait.

- Allô !

- Bonjour ! Vous êtes à quel niveau ?

- Nous sommes en train d'arriver. Est-ce que le ciel est clair de ton côté ?

Éclats de rire...

- T'as peur des nuages, hein ? Ils ont été repoussés par les vents de l'ouest. Tout est calme ici. Il y a seulement les pêcheurs qui s'approprient à lever l'ancre pour se rendre au large afin d'y jeter leurs filets.

Le passeur regarda sa montre, il était 5 heures du matin. Le ciel s'ouvrait peu à peu à la clarté du jour, il n'y avait plus d'étoiles, mais la tranche lunaire laissait paraître le nouveau mois de décembre dans un ciel bleu et lessivé.

- Ah ! Te voilà ma chère lune. Cette grande pluie était donc un prélude à ta sortie. Cependant il faudrait nous accompagner au moment d'accoster pour que mes passagers ne puissent pas rencontrer les forces de l'ordre.

Timo se pinçait les lèvres, il n'aimait pas entendre parler des forces de l'ordre.

- Qu'est-ce qu'il vient de dire ? lui demanda Kangué.

- T'as rien entendu ? Il parlait des forces de l'ordre et il implorait la providence pour qu'elle exauce sa prière, celle de nous

accompagner au quai sans encombre. Quoi ? As-tu peur maintenant ? T'as dit que tu n'auras jamais peur d'eux. Est-ce moi qui n'ai pas bien saisi ?

- Tu peux arrêter tes blagues ! T'as vu quelqu'un qui n'a pas peur de restreindre sa liberté ? Si ça arrive que je sois pris pour un clandestin, je purgerai ma peine et je serai libéré plus tard. Par contre, je ne souhaite pas qu'on me refoule une troisième fois à Bafoussam. À Duguba ! C'est là que je me sentirai bien. Tu sais quoi ?

- Non !

- C'est Anything, un ghanéen que j'avais rencontré à Douala. Il m'avait donné cette idée d'aventure. Il venait d'être libéré par *Bokoharam*¹. Les rebelles l'avaient vu ouvrir son porte-monnaie pour payer un taxi moto, ils se disaient qu'il transportait beaucoup d'argent. Ils l'avaient mis au sol à l'aide d'un croc à jambe. Anything écartait les yeux pour bien observer Okétchoukou, le responsable de *Bokoharam*. Il lui posa cette question si lancinante dans un anglais bizarre :

« - Qu'est-ce que vous êtes venu faire à Port Harcourt ?

- Je suis venu voir ma femme.

- Comment vous vous appelez ?

- Anything !

- Alors Anything ! Vous aviez maintenant une femme au Nigéria ?

- Elle est venue accoucher chez sa mère.

- Vous étiez dans quel pays ?

- J'étais à Duguba, un état pétrolier du golfe. » Okétchoukou lui pointa le fusil au front et il laissa le temps aux autres rebelles de le fouiller. Ils mirent les mains dans son caleçon et ils s'emparèrent de son petit paquet d'argent.

- Qu'est-ce qu'il faisait à Douala ?

- Il venait d'être libéré après deux mois de captivité. Les rebelles l'avaient même empêché de rendre visite à son épouse. Ils le firent sortir de Port Harcourt avec un bandeau aux yeux. C'est à Douala qu'Anything avait vu la lumière du jour. Il lui restait encore un peu

¹ De sa dénomination abrégée en haoussa, ou peuple engagé dans la propagation de l'enseignement du prophète et du Jihad.

d'argent dans les chaussettes. Il acheta un portable pour appeler son épouse. Je l'avais croisé pendant qu'il téléphonait. Il me parla de Duguba, un pays au sud du golfe de Guinée.

- Est-ce qu'il était reparti à Duguba ?

- Il se préparait pour y aller.

- Qu'est-ce qu'il fait à Duguba ?

- L'agriculture est encore un secteur vierge à Duguba. Autant les Blancs jettent leurs dévolus sur le pétrole de Duguba qui coule à flot. Ghanéens, Nigériens et Burkinabés vont dans les villages de Duguba développer les cultures maraîchères, les Nigériens se spécialisent dans la cordonnerie, pendant que d'autres sont des couturiers ambulants, ils vont de quartiers en quartiers avec leur machine à coudre sur l'épaule vendre leurs services. Ils se débrouillent ainsi pour vivre, les femmes ont des restaurants qu'elles déplacent d'une usine à l'autre. Ce sont des clandestins comme toi et moi. Ils gagnent bien leur vie.

- Ils ne sont pas inquiétés ?

- Oh ! Qui va les inquiéter ! Ils font le travail que les autochtones eux-mêmes négligent.

- Les fruits et les légumes sont les alliés de la forme et de la santé.

- Quoi ? Tu veux te lancer dans l'agriculture à Duguba ?

- Oh ! Je chercherai à travailler dans un garage, je suis un tôlier au départ. Et toi ?

- Je vais voir, unh ! Je me mettrai à mon propre compte, le commerce me plairait bien.

- Ce n'est pas facile d'avoir un agrément tant qu'on est encore considéré comme un clandestin.

Kangué avait un pincement au cœur. Ce mot le révoltait davantage. Les côtes de Mutsanu s'ouvraient devant eux, ils croisaient les pêcheurs aux larges. L'indic était bien au Port Maule et attendait le passeur. Kangué et Timo étaient en joie. Ils ne connaissaient personne et le passeur les confia à l'indic qui les amena dans son quartier.

Le quartier Moupalagou² voyait des nouveaux arrivants qui venaient grossir le nombre. La maison de Tchikouessi³ avait

² L'argent.

³ Beau-frère.

plusieurs chambres. Chaque jour, Tchikouessi croisait des visages étranges. Il ne les connaissait pas de nom. Certains ne se présentaient pas auprès de lui, mais ils se dirigeaient droit dans la chambre. Tchikouessi était assis dans la cour, il avait son verre de Bouganda⁴. Timo, surpris par le regard perçant du bailleur, prit la décision de se présenter à Tchikouessi en tant que frère de Mba, l'indigène.

- Votre nom s'il vous plaît ?

- Je suis Timo.

- Et vous ?

- Kangué ! Papa.

- Est-ce que j'ai l'âge de ton père pour m'appeler ainsi ? Vous êtes venus quand ? Je n'ai aucune information sur vous. On est où là, dans un moulin ? Mba fait rentrer des gens dans ma maison comme si c'était la sienne. Ce n'est pas la cour du Roi Pétaud ici ! Il doit m'expliquer pourquoi il agit de la sorte.

- Il y a un mois que nous sommes là, bégaya Kangué.

- Un mois déjà et je ne suis au courant de rien. Vous revenez d'où ?

- Nous sommes de Bafoussam !

- Ah ! Du Cameroun, je pense que vous n'êtes pas en règle. On ne vient pas s'établir dans un pays de manière clandestine. Je ne suis pas le complice de Mba. S'il a maintenant établi un réseau de réfugiés clandestins, je ne suis pas là-dedans. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Qu'est-ce que je deviendrai ? Si les autorités venaient à découvrir ça ! Ah ! Ah ! Ah ! Les clandestins dans ma maison ? Que ferai-je s'il vous arrive quelque chose ? Je ne saurais quoi dire.

Kangué regardait Tchikouessi, il était évasif, l'œil hagard.

- Nous ne savions pas, fulmina Timo.

- Je suis d'accord que vous ne le saviez pas, ce n'est peut-être pas de votre faute. Cette maison est à moi, s'il ne vous l'a pas dit, c'est qu'il fait exprès. Est-ce que vous aviez trouvé du travail ?

- Pas encore.

- Qu'est-ce que vous saviez faire ?

- Moi, fit Timo, je suis tôlier. Je cherche du travail dans un garage.

⁴ Vin de maïs.

- Et toi ?

- Euh !!! Je ne sais pas quoi vous dire, j'ai l'intention de faire du commerce.

- Quel genre de commerce ? Il y a tout un flou artistique sur l'activité commerciale à Duguba. Tout le monde veut se faire passer pour un commerçant : les ministres, les fonctionnaires, et les petites gens, chacun ambitionne être commerçant à ses heures perdues pour arrondir les fins de mois, les uns s'investissent dans le transport urbain, les autres dans les restaurants et certains dans les maisons closes. Je ne suis pas contre que vous fassiez du commerce à votre tour. Cependant il faut avoir un agrément pour éviter des problèmes avec les autorités de ce pays.

Tchikouessi les laissa partir, une fois dans la chambre Kangué et Timo entendaient leur bailleur qui continuait à parler tout seul.

- Je ne sais pas pour qui Mba me prend. Il aurait dû m'avertir, je ne veux pas être surpris par un problème et être ensuite mis devant le fait accompli.

Timo et Kangué étaient désespérés. Mba n'était pas encore arrivé. Ils n'avaient pas mangé depuis le matin. Ils avaient les yeux rivés sur le toit de leur maison quand ils entendirent un coup sec devant la porte. Kangué eut peur, il se retourna et se mit à plat ventre sur le lit.

- Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi tu fais cette tête-là ?

- Nous avons été trahis à la police.

- Quelle police ? C'est ton invention ça. Qui osera nous trahir ? En dehors de notre bailleur et Mba, personne n'est au courant dans le quartier que nous sommes des clandestins.

- T'as peut-être la tête ailleurs. T'as vu la personne qui me regardait à la boulangerie ? Et cette femme qui s'arrêtait sans cesse avec une cuvette sur la tête... Si tu devines ce que toutes ces personnes pensent de nous.

- Je ne devine rien moi, je ne dois rien à personne ici pour que je puisse me justifier à chaque coin de rue.

- Et pourtant si !

- Qu'est-ce que je leur dois ? Tu le sais toi ?

- C'est une place pour dormir à certains et un morceau de pain à d'autres.

- Cette chambre est payée par Mba. Qu'est-ce que tu en penses. À partir de l'instant où il sort l'argent de sa poche, elle devient sa propriété. Un bout de sa terre.

- Si t'as écouté le bailleur, toi et moi n'avions pas droit d'y loger. Nous n'avions payé aucun centime. Nous n'avions pas de papiers justifiant que nous effectuons des dépenses sur le loyer, l'eau, l'électricité. T'as une carte de séjour délivrée par le service de documentation et de l'immigration ?

- Qu'est-ce que tu racontes ? Tu peux me dire que t'as ce papier que t'a promis le vulcanisateur de Moupatagou ? demanda Timo. Kangué mit une main dans sa poche et il sortit un papier froissé, il était imbibé d'huile. Il n'y avait ni le cachet de l'administration, ni un timbre municipal.

- Tu crois à ce bout de choux que t'a donné le vulcanisateur ? Il t'a dupé Kangué. Ce n'est pas un document juridique que tu peux brandir devant un officier de police judiciaire.

Un délestage coupa leur conversation. Ils se regardaient dans le noir, un rat sauta sur leur lit et toucha le pied de Kangué qui poussa un cri de stupeur.

- Qu'est-ce que tu as ?

- Il y a un rat qui vient de me frôler.

- Un rat ! J'ai la chair de poule, nous n'avons même pas une torche pour voir.

Puis, ils entendirent un coup sec à la porte. Cette fois-ci, Timo se leva. Il était au milieu de la pièce, il hésitait à ouvrir la porte et il croyait que quelqu'un les avait réellement trahis à la police.

- Qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

- Je suis Jeannette...

- Jeannette ! Vous cherchez quelqu'un ?

- Suis-je bien chez Massima ?

- Il n'y a pas de Massima par ici.

- Ah ! Je me suis trompée. Veuillez m'excuser.

Une fois Jeannette partie, Timo éclata de rire.

- C'est le policier ou la policière dont tu m'as parlé. Voilà une preuve de ton mensonge.

- J'hallucine peut-être, mais tu ne peux pas dire que ce matin, les gens ne nous épiaient pas à la boulangerie.

- Oh ! Ils nous prenaient pour les frères de Mba sans doute. Je verrais bien d'ici une semaine si ta thèse se confirme. Rassure-toi, je ne resterai pas longtemps ici. J'ai hâte de trouver du travail dans un garage et louer une chambre ailleurs.

Timo en avait marre de vivre dans la hantise de la peur. Ce soir-là, Mba rentra accompagné d'un autre ami. Kangué dormait déjà, Mba le réveilla et il leur demanda les nouvelles de la journée.

- Nous n'avions rien trouvé come bricole, fit Kangué, mais nous avons rencontré le bailleur qui nous a fait part de sa préoccupation.

- Laquelle ?

- Il ne comprend pas qui soit ici dans cette chambre-ci. Tu ne l'as pas informé de notre présence.

- Quoi ? Je devrais l'informer que vous êtes là ! Vous ne lui avez pas dit que vous êtes mes frères ? Mes frères, ce sont mes frères, ils sont libres de venir chez moi.

- Nous lui avons dit, et il nous a posé d'autres questions concernant notre statut et d'où l'on venait.

- Il est devenu le policier, ce type-ci est comment ? Il doit chercher seulement son argent et non fouiller la vie privée de quelqu'un. Ce sont des choses auxquelles je tombe de nu à Duguba.

Son ami ne parlait plus, il les écoutait la main à la joue. Au fond de lui, il donnait raison à Tchikouessi, il ne pouvait pas héberger des gens chez lui sans connaître leur identité.

Il y avait encore du monde dans la rue qui longe le quartier Moupatagou. Les pubs distillaient de la bonne musique. Les vendeuses de nourriture à la sauvette attendaient patiemment leurs clients, les bougies allumées devant leurs étals.

- Qu'est-ce que vous buvez les gars ? avait demandé Mba.

Les deux jeunes gens se regardèrent, Kangué attendait que Timo se prononce en premier.

- Je vois que vous hésitez, si vous désirez boire une bière ce soir, c'est le moment de vous prononcer. Si je sors là, je ne sais pas à quelle heure je rentrerai.

- Je prendrai bien un morceau de pain, dit Timo.

- Moi aussi, répondit Kangué.

- Ah ! Je vois que vous avez faim, j'ai oublié de vous montrer le restaurant de Sita. C'est là-bas où j'ai l'habitude de manger le

*Ndolet*⁵. Nous verrons ça demain, ce n'est pas bien grave. Il n'y a aucun problème pour le morceau de pain.

- J'ai omis de te dire, une jeune femme appelée Jeannette cherchait un certain Massima.

- Timo ! Quand une personne viendra cogner à nouveau, il ne faut même plus répondre. Il y a quatre ans que je vis à Moupatagou, je ne connais pas de Massima.

Ils traversèrent la chaussée, un homme avec une bouteille de bière à la main se soulageait derrière une voiture garée. Un autre assis sur le capot d'une vieille voiture discutait avec une jeune femme.

- Cet homme-ci ressemble à notre bailleur.

- Ce n'est pas lui, Tchikouessi est un homme très discret, il ne fréquente pas les bars. Quand il a envie de boire, il envoie les enfants lui acheter la boisson.

La lumière était revenue et Mba resta debout à l'entrée du bar. Il était émerveillé par la musique.

- Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda son ami.

- J'arrive, la musique ! Ah ! Cette musique qui adoucit les mœurs retient mon souffle. Est-ce que tu connais le titre du morceau qui est en train de passer ?

- Oh ! bien sûr, c'est « *Nz'alé* » du regretté *Tabouléy*⁶, alias Seigneur Rochero. Il vient de nous quitter à l'âge de 73 ans. C'est un artiste que j'apprécie beaucoup.

Quand Mba entra dans le bar, une querelle éclata entre le barman et Kangué. La dispute s'envenima, tout d'un coup, un attroupement de badauds se forma. Kangué cassa une bouteille de bière, il la brandissait à la figure de barman. Celui-ci à son tour se saisit d'une chaise, il la balança d'une main et elle retomba sur la tête de Kangué, on dirait la passe d'un excellent joueur de football à son coéquipier. Les coups de poings pleuvaient, volaient d'un coin à un autre. Kangué s'effondra sur la pelouse, il était noyé au milieu de la foule. Il recevait les coups de tous les côtés et les gens criaient : Voleur ! Voleur ! Voleur ! Timo était abasourdi. Il avait du mal à expliquer ce

⁵ Une sauce gluante préparée à base de gombo vert.

⁶ Artiste congolais de Rumba.

que Kangué avait fait pour mériter ce lynchage. Mba plus connu au quartier Moupatagou intervint de manière énergique et la foule s'écarta petit à petit. Kangué tentait de se relever. Il saignait au nez et aux oreilles.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? interrogea Mba.

- Je ne sais pas, dit Kangué, la figure inondée des larmes. Il faudrait interroger le barman.

- Tu parles de quel barman ? répondit le responsable du bar. Il n'est pas sans ignorer ce qui s'est passé. Je vous ai vu venir, les trois garçons là sont rentrés les premiers pendant que vous étiez dehors en train de dodeliner de la tête au rythme de la rumba. Mon épouse tenait le pot de vin de canne. Elle allait le servir à ce client, ton ami a tout simplement posé sa main sur les fesses de mon épouse, éprise de honte devant le regard éberlué de son époux, elle se retourna et elle lui flanqua une gifle, votre ami lui rendit aussitôt et le pot se cassa. Mon sang se glaça, touché dans mon amour propre, j'étais loin de regarder cette scène à distance. Mon intervention fut immédiate. Il n'avait pas le droit de tripoter mon épouse.

Mba regarda Kangué qui baissa la tête. Timo confirmait les paroles du barman.

- Pour quelle raison as-tu fait ça ? Hein ! Tu vois dans quelle situation nous sommes ? Que dira le bailleur à présent ? Il finira par avoir raison s'il apprend que tu as fait des bagarres au bar, il n'aura plus de considérations pour moi, avait ajouté Mba.

Kangué essuya le sang qui dégoulinait de ses narines, une jeune femme lui donna du coton pour boucher les oreilles et les narines afin d'arrêter l'hémorragie.

- T'as vu ce que tu provoques, nous devons nous rendre à l'hôpital au lieu de consommer notre bière.

Mba arrêta un taxi pour l'hôpital général. Aux urgences, il n'y avait que deux malades qui se faisaient consulter. Quand vint le tour de Kangué, le médecin lui demanda :

- Ton nom ?

- Kangué Emmanuel.

- Qu'est-ce que vous aviez eu ?

- Je me suis blessé au cours d'une bagarre.

- Ah ! Vous étiez bourrés ? Et vous aviez provoqué ou c'est quelqu'un qui vous a cherché noise ?

- J'ai posé ma main sur le derrière d'une jolie femme, je croyais qu'elle m'aimait, ce matin, elle m'admirait à la boulangerie avec les yeux langoureux.

La salle des urgences éclatait de rire, le médecin déposa d'abord son tensiomètre. Timo ne savait pas ce que Kangué voyait dans cette femme. C'est depuis la chambre qu'il ne cessait de lui parler d'elle. Il hocha la tête et croisa les yeux de Mba. Il se posait aussi la même question à son tour. Le médecin traita Kangué et il lui donna une ordonnance pour acheter les médicaments. Mba introduit une main dans sa poche, il avait quelques billets de banque. C'était suffisant pour avoir des médicaments en pharmacie. Mba consulta le journal d'annonces pour voir la pharmacie de garde, il tomba sur la pharmacie de *Pindzè*⁷, elle était plus proche de leur quartier. Les quatre jeunes gens prirent un taxi pour la pharmacie. Ils chahutaient Kangué tout le long du trajet. Le lendemain, Kangué se regardait dans la glace, il n'était plus le même avec cette plaie qu'il avait à la face.

- Je ne sais pas où est-ce que je peux retrouver Anything.

- Tu n'as pas son contact ? lui demanda Timo.

- Je n'ai pas demandé son contact quand nous nous sommes vus à Douala.

- J'ai une idée, si tu partais faire un tour au marché. Il y a des endroits où on vend des fruits et légumes. C'est peut-être là que tu rencontreras Anything.

- T'as raison, je vais essayer de me renseigner avec les vendeurs de fruits et légumes.

Timo et Kangué se rendirent au marché. Ils se faufilaient devant les étals de marchandise en jetant un coup d'œil de gauche à droite dans l'espoir de voir Anything et sa brouette des fruits et légumes. Ils arrivèrent devant une poubelle, ils virent les feuilles de légumes et quelques fruits pourris, Kangué avait le pressentiment de rencontrer Anything. Une femme passa avec une cuvette sur la tête pleine de bouteilles de lait mélangé au couscous. Kangué resta figé

⁷ Seul.

pour la regarder disparaître à l'intérieur du marché. Il la vit se courber et prendre une bouteille qu'elle tendait à un commerçant. Timo s'appuya sur son épaule et l'interrogea.

- Qu'est-ce que tu regardes depuis une heure ? N'as-tu pas appris la leçon hier soir au bar ?

Il se retourna et lui sourit.

- Je te remercie de me faire ce reproche, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer une belle créature.

Kangué revint sur lui-même, puis quand il leva les yeux, il aperçut un jeune homme qui était en train de pousser une brouette.

- Il est là, avait-il fait, il courut et se jeta sur le vendeur de fruits et légumes.

- Qu'est-ce que vous avez comme problème ?

- Oh ! N'êtes-vous pas Anything ?

- Je ne suis pas Anything. Anything est un agriculteur. Il vit à quinze kilomètres de Mutsanu dans un petit village. C'est là qu'il cultive son jardin. Je ne suis qu'un simple vendeur qui achète les légumes chez lui que je viens revendre au marché.

- Vous m'excuserez, je vous ai pris pour Anything. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau.

- Il n'y a aucun problème, si vous voulez rencontrer Anything, je peux vous donner son numéro de téléphone.

Timo souriait, Kangué vint et lui demanda le stylo et un bout de papier pour noter le numéro de Anything. Ce jour-là, Kangué n'avait pas réussi à joindre Anything. Est-ce que le numéro était erroné ? Il appela plusieurs fois, mais il n'avait aucune réponse. Timo lui conseilla d'attendre. Anything était dans une zone non desservie par une ligne de téléphonie mobile.

- Ça peut arriver qu'il soit hors réseau, avait-il fait.

Kangué fixait son téléphone portable. Il était agacé et avait l'intention de le jeter à même le sol.

- Pourquoi as-tu cette attitude, chaque fois que tu ne parviens pas à trouver une solution à un problème ?

- J'aimerais voir Anything, il est la seule personne capable de m'aider.

- Ce n'est pas pour autant que tu dois détruire ton téléphone.

- T'as raison de me dire ça.

- Qu'est-ce qu'il te dit qu'Anything va vraiment voler à ton secours ?

Il y avait un silence entre les deux. Kangué se pencha pour lacer sa chaussure. Il se releva l'air ennuyé par cette journée ensoleillée, les klaxons des chauffeurs de taxi accentuaient son anxiété. Mba n'était pas encore revenu de ses bricoles.

- T'as pas faim Timo ?

- Ah ! Il est treize heures, j'ai faim évidemment.

- Qu'est-ce que nous allons manger ?

- J'ai laissé un morceau de pain et trois poissons dans la boîte de sardine.

- Cela ne peut pas suffire pour deux personnes, nous ajouterons cent francs de beignets.

- Ah ! J'allais oublier que Mba nous a montré la maison de Sita, nous pouvons y aller et manger le *Ndolet*. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Je veux bien, mais Sita ne nous connaît pas. Comment allons-nous la convaincre pour qu'elle nous serve à manger. Mba ne nous a même pas présenté à Sita.

- C'est très simple, je lui dirai que nous venons de la part de Mba. Éclats de rire.

- Elle peut demander, lequel des Mba ?

- Ne t'embarrasse pas avec les pensées négatives. Mba était clair quand il nous a dit qu'on peut se restaurer chez Sita à son nom. Nous n'avons qu'à dire que Mba du quartier Moupatagou, elle sera vite convaincue.

Kangué réfléchissait à cette situation.

- Ce n'est pas seulement à Bafoussam qu'on rencontre les personnes qui s'appellent Mba. Nous sommes bien en Afrique centrale, les peuples de Duguba portent les mêmes noms que nous, surtout les frontaliers, leurs cultures ne sont pas différentes des nôtres, n'est-ce pas ?

- C'est exact. Il ne faut pas te leurrer, Duguba a plus de trois cent cinquante ethnies et chacune d'elles a sa spécificité, nous pouvons partager la même langue, mais il y a une diversité de variantes selon qu'on s'éloigne du Cameroun. Je ne comprenais pas les mots que l'ami de Mba prononçait hier soir.

- Ne réfléchissons plus, j'ai l'estomac au talon, je n'en peux plus.
Si Sita ne nous donne pas à manger, je vais mourir.

Kangué attrapa sa tête et serra ses dents. Il ne parlait plus.

- Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Timo.

- Ce n'est pas la faim qui te tenaille, j'espère ?

- Non ! Laisse Timo ! C'est la tête qui me fait à nouveau mal.

- T'as pris les médicaments ce matin ?

- J'en ai pris, mais j'aurais dû peut-être me reposer comme me l'a conseillé le médecin.

- Nous pouvons aller manger, et tu viendras te reposer une bonne fois. Est-ce que tu as les médicaments avec toi ?

- Oui ! Je les ai...

- Tu les prendras après avoir mangé.

Kangué marchait et s'arrêtait de temps en temps. Le restaurant de Sita n'était plus loin, ils traversèrent un terrain vague où les enfants avaient placé les pierres en forme de goal pour leur aire de jeu. C'est là qu'ils jouaient au football. Une fumée sortait du restaurant.

- Nous y sommes, avait fait Timo.

- Est-ce que tu es sûr que c'est bien là ?

- Je ne me suis pas trompé quand bien même je suis arrivé la nuit.

Timo et Kangué retrouvèrent le restaurant de Sita. Ils mangèrent le *Ndolet*, à la sortie du restaurant, Kangué croisa Mamengui qui lui proposa du travail.

- Est-ce que tu peux surveiller les travaux de ma maison ?

- C'est avec plaisir, Madame.

Kangué travaillait depuis cinq mois et Timo venait d'être engagé dans un garage. Kangué reçut de l'argent de la part de sa patronne, Mamengui, pour faire une carte de séjour, mais il le dépensa à d'autres fins. Huit mois plus tard quand Mamengui vint vérifier les travaux de sa maison, elle ne trouva plus Kangué. La maison était dans l'herbe, les matériaux de construction avaient disparu.

- Kangué est introuvable ! avait fait Mamengui, en claquant les mains en signe de désespoir. Il ne répond plus au téléphone. Où est-ce qu'il peut être ? se demandait-elle.

Mamengui se dirigea à la gare routière où elle croisa Timo, elle le connaissait bien. Elle était essoufflée et transpirait à grosse goutte.

- Puis-je faire quelque chose pour vous, Madame ?
- Mon fils ! Est-ce que tu peux me montrer là où se trouve Kangué ?
- Il est à la maison au quartier Moupatagou. Est-ce qu'il y a un problème ?
- Il a abandonné le travail et il m'a vendu les matériaux de construction qui m'ont coûté plus de deux millions de francs CFA.

Timo la conduisit à la maison. Elle trouva Kangué en train de dormir, Timo le réveilla.

- Je ne veux pas être dérangé.
- C'est ta patronne qui te cherche.
- Je ne lui dois rien, je veux qu'elle me laisse tranquille.
- Kangué ! Je t'ai trouvé du travail pour ton propre bien, et au lieu de partir tranquillement, pour me remercier, tu m'as vendu les matériaux de construction.
- Va te faire foutre ! Je n'ai pas vendu les matériaux de construction de ta maison.

Tchikouessi venait avec son ami policier et il trouva cette discussion. Kangué avait du mal à s'expliquer. Le policier fit son investigation. Il arrêta Kangué pour avoir commis un délit grave : vente illicite des matériaux de construction, défaut de carte de séjour et de contrat de travail. Kangué était menotté et jeté dans la voiture de police.

Jean Divassa Nyama
I clandestini

Traduzione di *Bianca Maria D'Auria*

Le onde del *Duguba* erano sballottate dal vento. Gli uccelli si posavano sui rami dei cocchi mentre al largo del golfo di Guinea, le piroghe cariche dei viaggiatori clandestini navigavano sulle acque salmastre. Si consolavano, delle voci dicevano che la gente di questo paese era generosa. Ognuno aveva un'idea nascosta nella propria mente: guadagnare soldi. La ragione di fare fortuna qui li spingeva a immigrare volenti o nolenti mettendo in pericolo la loro vita. Non avevano paura dei marosi? Per quanto i pescatori avessero raccolto i corpi naufragati sulla spiaggia e quelli che galleggiavano come delle biglie di okoumé, quelle immagini non scoraggiavano i nostri avventurieri. Fremevano impazienti di raggiungere Duguba. Kangué non aveva paura. Aveva assicurato tutti che sarebbe riuscito a sopravvivere in quel paese sconosciuto. Aveva fede nella provvidenza. Gli insuccessi dei primi tentativi non gli erano serviti di lezione. Kangué aveva perso i suoi effetti personali in una valigia di cartone ed era stato rimpatriato a due riprese, ciononostante pensava che questa era la volta buona: gli dèi dei suoi antenati lo aiuteranno a superare tutti gli scogli di questo viaggio. Toccava spesso l'amuleto sospeso al collo per assicurarsi della presenza dei suoi antenati. La piroga del trafficante vogava al largo in lotta contro la tempesta e Kangué intravedeva le luci di Mutsanu: il suo cuore batteva, le onde spingevano la barca che si sollevava e ricadeva con un movimento brusco sulla distesa d'acqua. La faccia di Kangué era bagnata, l'asciugava con un fazzoletto. Kangué batteva i denti per il freddo e non aveva più da mangiare. La fame aumentava la sua angoscia. Due giorni prima aveva lasciato il suo villaggio. Le onde salivano sempre più in alto. Duguba lo attirava come una calamita e più progetti formicolavano nella sua testa. Si ricordava dei commenti degli amici: «Duguba è un paese meraviglioso dove ognuno trova la propria felicità». Il Signore gli aveva riservato la fortuna? Era venuto il suo turno di

guadagnare molti soldi? Esultava all'idea di essere presto ricco, improvvisamente, una voce gli rispose: «Osi paragonare un'opportunità a quella dispensa che i bambini aspettano di aprire all'ora dei pasti? Se non inciti la fortuna, non verrà da sola».

- Gli altri che hanno fatto laggiù? Anche io ci arriverò. Mvou e d'Ondo non sono tornati con dei regali per i loro figli? I soldi presi in prestito per i loro biglietti sono stati rimborsati. In un ambiente difficile come questo, combattere è il solo modo per raggiungere il mio obiettivo.

Delle raffiche di vento accompagnate da pioggia colpivano Kangué e i suoi amici in pieno viso. Non c'era nessun modo per coprirsi.

- Brrr! Brrr! Brrr! Mi fanno male gli occhi, se avessi ascoltato il tuo consiglio, madre mia! Non sarei in questa merda. Sono in mare aperto. Le onde mi strappano il cuore, e la maledetta pioggia viene a rovinare tutto, la mia bocca è amara, non so più se raggiungerò Duguba senza problemi, diceva pensando alla sua vecchia madre come a una persona agonizzante.

- Sopporta! gli disse il trafficante, le difficoltà di un uomo sono innumerevoli. Non è la prima volta che guido le persone dal golfo a Duguba. Negli anni sessanta e settanta, la guerra del Biafra imperversava con migliaia di morti, le persone bussavano alla mia porta perché le trasportassi durante la notte a Duguba: un paese calmo. La mia piroga sfidava le onde alte più di trenta metri nottetempo.

- Sono ricordi dei tuoi precedenti viaggi a Duguba, ma non hai mai trasportato persone sotto la pioggia.

- Che cosa non ho visto in trent'anni di navigazione marittima? Non ho mai cambiato piroga, anzi, quando si guasta, l'aggiusto. Se la vedi molto solida oggi, è perché è appena uscita dai cantieri navali del golfo. Ho passato quasi due mesi senza venire a Duguba e la gente cominciava a lamentarsi.

- Non hai detto niente a proposito dei tuoi trent'anni di navigazione marittima...

- Ah! Avevo dimenticato di dirvi che certi trafficanti del golfo non sono fortunati come me.

- Quale fortuna?

- Ah! Pensavo che almeno fossi informato, questa costa è attraversata dalla corrente di Benguela. Sono venti forti che estendono la loro influenza costiera fino in Angola, il paese di Dos Santos e di Jonas Malero Savimbi. Puoi chiedere a tutti, non ci sono guardie costiere a Duguba per sorvegliare le frontiere in continuazione. Invece bisogna temere i servizi di sicurezza al nostro arrivo. Avevi perso di vista la tua posizione? Non ho documenti e neanche tu, vi trasporto tutti come clandestini.

- Hanno bisogno di controllarci in mare? Navighiamo in acque internazionali...

- È a me che parli con questo tono, ti ho appena detto quello che so, siamo tutti clandestini, ma io non conosco altri mestieri al di fuori del trafficante, ho salvato molta gente a Duguba. Vedrai quel grande eldorado petrolifero dove ognuno trova il proprio tornaconto. Bisogna solo pregare Dio di arrivare intorno alle cinque del mattino. Così non avremo la sfortuna di incrociare la marina, e ho qualcuno a Duguba, viene spesso ad accogliermi al molo. È lui il mio informatore.

- Non ti sei mai capovolto?

- Kangué! È così che ti chiami? Non ho avuto il tempo di chiedere il tuo nome al molo. C'era tanta gente che mi fermava. Mi accontentavo di controllare i miei soldi, ma ho sentito qualcuno chiamarti Kangué in questa piroga.

- Sono io! Sai, lo conosco appena, da una settimana. Ci siamo incrociati al mercato di Bafoussam. Volevo prendere la rotta del Niger per entrare in Libia e continuare a Lampedusa, ho perfino dimenticato che cosa mi ha detto. Ah! Ecco, mi sono appena ricordato. Mi ha afferrato per la spalla e mi ha guardato dritto negli occhi: «Sei impazzito! Le televisioni di tutto il mondo diffondono le immagini macabre di Lampedusa, vuoi che tua madre passi tutta l'esistenza in lutto?» Mi vergognavo, poi sentendomi inerme, avevo detto: «Non so più dove andare, sono alla ricerca della felicità che non trovo qui». «Come ti chiami?» aveva fatto. «Sono Timo! E tu?» «Kangué. Vado a Duguba tra una settimana, conosco un trafficante che ci può portare. Bastano alcune banconote di franchi CFA. Possiamo tentare la

fortuna come fanno gli altri. Che ne pensi?» Riflettevo prima di rispondere. Per un'ora al massimo, guardando il mio portamonete, ho visto che andando a Niamey e in Libia, avrei perso tempo e soldi mentre a Duguba era facile rifarmi una vita e venire tutti gli anni a Douala o a Bafoussam a trovare la mia famiglia, sarebbe dipeso da me.

- Ah! Tu sei Timo?

- Sì!

- Sai, non controllo tutti. La mia piroga non è un'agenzia di viaggi dove vi chiedono i documenti per prendere l'aereo, la nave o il treno. Imbarco chi ha i soldi. Il resto mi è indifferente. Che cosa ho detto prima?

- Oh! Era a proposito della fortuna e dei passeggeri clandestini.

- Sì, grazie Timo, mi hai appena rinfrescato la memoria. Tu e Kangué siete solo al vostro primo viaggio nella piroga...

- Sono al mio secondo viaggio a Duguba, ero stato respinto due volte a causa dei documenti, tento ancora una terza volta, non so se ci riuscirò, aveva fatto Kangué.

- Ok! Chi ha viaggiato molto può aver imparato molto. Hai parlato di Lampedusa prima, ma sulle coste di Duguba, ci sono stati dei trafficanti che ci avevano già lasciato la pelle l'anno scorso. I corpi dei passeggeri venivano a trovarsi alla rinfusa sulla spiaggia. Non abbiate nessun timore, questo non ci capiterà. A volte alcuni hanno la fortuna di arrivare sani e salvi, ma sorpresi dalla polizia vengono respinti senza riguardo.

Timo sentiva il cuore battere, asciugò l'acqua che gocciolava sul suo viso. Avanzò la sua panca di alcuni centimetri. Un peto lo fece sobbalzare, credeva che gli altri si sarebbero girati o avrebbero agitato le mani per allontanare quell'odore di uova marce. Nessuno fece niente. Non voleva mangiarne al molo, ma Kangué l'aveva costretto. Chi gli avrebbe detto che l'odore del suo peto non sarebbe stato portato via dal vento dell'Oceano Atlantico?

- C'è qualche problema? gli chiese Kangué.

- Che hai visto?

- È perché gesticoli, vedi che andiamo a quaranta cavalli vapore, hai visto come l'acqua tocca il bordo della piroga. Alla minima mossa, se si capovolge, il naufragio è inevitabile, saremo preda degli squali.

Gli occhi di Timo brillavano nel buio. Temeva l'eventualità di un naufragio.

- Cerchi di farmi paura, non sono il piccolo del gorilla. Ha paura dell'acqua guardando il dito bagnato. Non ho nessun timore.

- Non litigate, fidatevi di me. La mia idea è di condurvi sani e salvi.

Il motore rollava, rombava e ronzava, il trafficante aveva gli occhi fissi sulla manetta, guidava la piroga e controllava le onde che si frangevano contro l'imbarcazione. I viaggiatori intravedevano le luci di Mutsanu, scintillavano come stelle nel cielo.

- Siamo quasi arrivati, aveva fatto il trafficante. Guardò il suo cellulare. Adesso ho campo, quindi posso raggiungere il mio informatore, aveva fatto.

- Pronto?!

- Buongiorno. In che punto state?

- Stiamo arrivando. Il cielo è chiaro dal lato tuo?

Scoppio di risa...

- Hai paura delle nuvole, eh? Sono state spinte dai venti dell'ovest. È tutto tranquillo qui. Ci sono solo i pescatori che si apprestano a levare l'ancora per andare al largo a gettare le reti.

Il trafficante guardò l'orologio, erano le cinque del mattino. Il cielo si apriva a poco a poco al chiarore del giorno, non c'erano più stelle, ma lo specchio di luna faceva nascere il nuovo mese di dicembre in un cielo blu e pulito.

- Ah! Eccoti mia cara luna. Questa grande pioggia era quindi un preludio alla tua uscita. Ciononostante bisognerebbe accompagnarci al momento di accostare affinché i miei passeggeri non incontrino le forze dell'ordine.

Timo stringeva le labbra, non gli piaceva sentir parlare delle forze dell'ordine.

- Che ha detto? Gli chiese Kangué.

- Non hai sentito niente? Parlava delle forze dell'ordine, implorava la provvidenza affinché esaudisca la sua preghiera, quella di accompagnarci al molo senza intoppi. Cosa? Hai paura adesso? Hai detto che non avrai mai paura di loro. Sono io che non ho capito bene?

- La vuoi smettere? Hai visto mai qualcuno che non ha paura di limitare la propria libertà? Se capita che venga preso come

clandestino, sconterò la mia pena e più tardi sarò libero. Ma non mi auguro di essere rispedito una terza volta a Bafoussam. A Duguba! È qui che mi sentirò bene. Sai cosa?

- No!

- È Anything, un ghanese che avevo incontrato a Douala. Mi aveva dato quest'idea avventurosa. Era appena stato liberato da *Bokoharam*¹. I ribelli l'avevano visto aprire il suo portamonete per pagare una moto taxi, pensavano che trasportasse molti soldi. L'avevano atterrato con uno sgambetto. Anything apriva gli occhi per osservare bene Okétchoukou, il responsabile di Bokoharam che gli fece brutalmente questa domanda in un inglese bizzarro:

«- Che è venuto a fare a Port Hancourt?»

- Sono venuto a trovare mia moglie.

- Come si chiama?

- Anything!

- Allora Anything! Quindi aveva una moglie in Nigeria?

- È venuta a partorire da sua madre.

- In che paese stava?

- Stavo a Duguba, uno stato petrolifero del golfo.» Okétchoukou gli puntò il fucile in fronte e lasciò il tempo agli altri ribelli di perquisirlo. Gli misero le mani nelle mutande e presero il fagottino di soldi.

- Che faceva a Douala?

- Era stato appena liberato dopo due mesi di prigionia. I ribelli gli avevano perfino impedito di andare a trovare sua moglie. Lo fecero uscire da Port Hancourt con una benda sugli occhi. È a Douala che Anything aveva visto la luce del sole. Gli restavano ancora un po' di soldi nei calzini, comprò un cellulare per chiamare sua moglie. L'avevo incrociato mentre telefonava. Mi parlò di Duguba, un paese a sud del golfo di Guinea.

- Era ripartito per Duguba?

- Sì preparava ad andarci.

- Che fa a Duguba?

¹ Dalla sua denominazione abbreviata in hausa, o popolo impegnato nella propagazione dell'insegnamento del profeta e della Jihad.

- L'agricoltura è ancora un settore vergine a Duguba. I bianchi investono i loro profitti sul petrolio di Duguba che scorre a fiumi. Ghanesi, nigeriani e burkinabé vanno nei villaggi di Duguba a sviluppare l'orticoltura, i nigeriani si specializzano come calzolai, mentre altri sono sarti ambulanti, vanno di quartiere in quartiere, con la loro macchina da cucire sulla spalla a offrire a pagamento le proprie prestazioni. Si arrangiano così per vivere, le donne hanno dei ristoranti che spostano da una fabbrica all'altra. Sono dei clandestini come te e me. Guadagnano bene la loro vita.

- Non hanno problemi?

- Oh! E chi crea loro problemi? Fanno il lavoro che gli autoctoni tralasciano.

- La frutta e le verdure sono le alleate della forma e della salute.

- Cosa? Vuoi lanciarti nell'agricoltura a Duguba?

- Oh! Cercherei di lavorare in un'autofficina, sono di base un carrozziere. E tu?

- Vedrò! Mi metterò per conto mio, il commercio mi piacerebbe molto.

- Non è facile avere un'autorizzazione dato che siamo considerati ancora clandestini.

A Kangué si stringeva il cuore. Quella parola lo indignava più di tutto. Le coste di Matsanu si aprivano davanti a loro, incrociavano i pescatori al largo. L'informatore era già al Port Maule e aspettava il trafficante. Kangué e Timo erano felici. Non conoscevano nessuno e il trafficante li affidò all'informatore che li portò nel suo quartiere.

Il quartiere Moupatagou² vedeva dei nuovi arrivati che venivano ad accrescerne il numero. La casa di Tchikouessi³ aveva diverse camere. Ogni giorno, Tchikouessi incrociava volti strani. Non li conosceva di nome. Certi non si presentavano rivolgendosi a lui ma si dirigevano direttamente in camera. Tchikouessi era seduto nel cortile, aveva il suo bicchiere di Bouganda⁴. Timo, sorpreso dallo

² Il denaro.

³ Cognato.

⁴ Vino di mais.

sguardo penetrante del padrone di casa, prese la decisione di presentarsi a Tchikouessi come fratello di Mba, l'informatore.

- Il suo nome per favore?

- Sono Timo...

- E lei?

- Kangué! Papà...

- Ho l'età di tuo padre per chiamarmi così? Quando siete venuti? Non ho nessuna informazione su di voi. Dove siamo qui, in un mulino? Mba fa entrare le persone nella mia casa come se fosse la sua. Non è una babilonia qui? Mi deve spiegare perché agisce in tal modo.

- È un mese che siamo qui, balbettò Kangué.

- Già un mese e non sono al corrente di niente. Da dove venite?

- Siamo di Bafoussam!

- Ah! Dal Cameroun, penso che non siate in regola. Non ci si viene a stabilire in un paese in maniera clandestina. Non sono il complice di Mba. Se adesso ha stabilito una rete di rifugiati clandestini, io non c'entro. Oh! Oh! Oh! Oh! Che cosa diventerò? Se le autorità venissero a scoprire questo! Ah! Ah! Ah! I clandestini in casa mia? Che farò se vi capita qualcosa? Non saprò cosa dire.

Kangué guardava Tchikouessi, era evasivo, lo sguardo nel vuoto.

- Non lo sapevamo, esplose Timo.

- Sono d'accordo che voi non lo sapevate, forse non è colpa vostra. Questa casa è mia, se non ve l'ha detto è che lo fa apposta. Avevate trovato lavoro?

- Non ancora.

- Che cosa sapevate fare?

- Io, fece Timo, sono carrozziere. Cerco lavoro in un'autofficina.

- E tu?

- Euh!!! Non so cosa dirle, sono intenzionato a fare commercio.

- Che genere di commercio? L'attività commerciale a Duguba è tutta un'improvvisazione. Tutti si vogliono far passare per commercianti: i ministri, i funzionari, e il popolino, ognuno ha l'ambizione di essere un commerciante a tempo perso per arrotondare alla fine del mese, alcuni investono nel trasporto urbano, altri nei ristoranti e certi nelle case chiuse. Non sono

contro a che lei lavori nel commercio a sua volta. Nonostante ciò bisogna avere un'autorizzazione per evitare problemi con le autorità del paese.

Tchikouessi li lasciò andare via, arrivati in camera, Kangué e Timo sentivano il loro padrone di casa che continuava a parlare da solo.

- Non so per chi mi prende Mba. Mi avrebbe dovuto avvertire, non voglio essere sorpreso da un problema e in seguito essere messo davanti al fatto compiuto.

Timo e Kangué erano disperati. Mba non era ancora arrivato. Non mangiavano dal mattino. Avevano gli occhi fissi sul tetto della loro casa quando sentirono un colpo secco davanti alla porta. Kangué ebbe paura, si girò e si mise a pancia in giù sul letto.

- Che hai? Perché fai quella faccia?

- Siamo stati denunciati alla polizia.

- Quale polizia? È una tua invenzione questa. Chi oserà denunciarci? Al di fuori del nostro padrone di casa e di Mba, nessuno è al corrente nel quartiere del fatto che siamo clandestini.

- Forse non ci stai con la testa. Hai visto la persona che mi guardava alla panetteria? E quella donna che si fermava continuamente con una bacinella sulla testa... se immagini che cosa pensano di noi tutte queste persone.

- Non immagino niente io, non devo niente a nessuno qui da dovermi giustificare ad ogni angolo di strada.

- Tuttavia sì!

- Che devo loro? Lo sai tu?

- Un posto per dormire ad alcuni e un pezzo di pane ad altri.

- Questa camera è pagata da Mba. Che ti credi. A partire dal momento in cui tira fuori i soldi dalla sua tasca, diventa proprietà sua. Un pezzo della sua terra.

- Se hai ascoltato il padrone di casa, io e te non abbiamo il diritto di alloggiarci. Non avevamo pagato nemmeno un centesimo. Non avevamo i documenti che giustificano che effettuiamo delle spese sull'affitto, l'acqua e la corrente. Hai una carta di soggiorno rilasciata dal servizio di documentazione e dell'immigrazione?

- Ma che dici. Puoi dirmi che hai quel documento che ti ha promesso il vulcanizzatore di Moupatagou? chiese Timo.

Kangué mise una mano in tasca e tirò fuori un documento accartocciato, era imbevuto di olio. Non c'era né il bollo dell'amministrazione, né un timbro comunale.

- Credi a questa carta straccia che ti ha dato il vulcanizzatore? Ti ha fatto, Kangué. Non è un documento giuridico che puoi sventolare davanti a un ufficiale di polizia giudiziaria.

Un'interruzione di corrente bloccò la conversazione. Si guardarono nel buio, un ratto saltò sul letto e toccò il piede di Kangué che gridò con stupore.

- Che hai?

- C'è un ratto che mi ha appena sfiorato.

- Un ratto! Ho la pelle d'oca, non abbiamo nemmeno una torcia per vedere.

Poi, sentirono un colpo secco alla porta. Questa volta Timo si alzò. Era al centro della stanza, esitava ad aprire la porta e credeva che qualcuno li avesse realmente denunciati alla polizia.

- Chi è per cortesia?

- Sono Jeannette...

- Jeannette! Cerca qualcuno?

- Sono a casa di Massima?

- Non c'è nessun Massima qui.

- Ah! Ho sbagliato, scusi.

Una volta partita Jeannette, Timo scoppiò a ridere.

- È il poliziotto o la poliziotta di cui mi hai parlato. Ecco la prova della tua bugia.

- Ho le allucinazioni forse, ma non puoi dire che stamattina la gente non ci spiava alla panetteria.

- Oh! Senza dubbio ci prendevano per i fratelli di Mba. Saprò se da qui a una settimana la tua tesi è confermata. Rassicurati, non starò qui a lungo. Non vedo l'ora di trovare lavoro in un'autofficina e affittare una camera altrove.

Timo si era scocciato di vivere nell'ossessione della paura. Quella sera, Mba rientrò accompagnato da un altro amico. Kangué dormiva già. Mba lo svegliò e domandò loro le novità della giornata.

- Non avevamo trovato nessun lavoretto, fece Kangué, ma avevamo incontrato il padrone di casa che ci ha comunicato la sua preoccupazione.

- Quale?

- Non capisce perché siamo qui in questa camera. Non l'hai informato della nostra presenza.

- Cosa? Dovrei informarlo che siete qui! Non gli avete detto che siete i miei fratelli? I miei fratelli, sono i miei fratelli, sono liberi di venire a casa mia.

- Glielo avevamo detto e ci ha posto altre domande riguardanti la nostra posizione e da dove venivamo.

- È diventato poliziotto, o cosa, questo tipo? Deve cercare solo i soldi e non scavare nella vita privata di qualcuno. Sono delle cose che mi scioccano a Duguba.

Il suo amico non parlava più, li ascoltava con la mano sulla guancia. Dentro di sé dava ragione a Tchikouessi, non poteva ospitare delle persone a casa sua senza conoscere la loro identità.

C'era ancora gente nella strada che costeggia il quartiere Moupagatou. I locali diffondevano della buona musica. Le venditrici di cibo senza autorizzazione aspettavano pazientemente i clienti con le candele accese davanti alle loro bancarelle.

- Che bevete ragazzi? Aveva chiesto Mba.

I due giovani si guardarono, Kangué aspettava che Timo si pronunciasse per primo.

- Vedo che esitate, se desiderate bere una birra stasera, è il momento di decidere. Se esco adesso, non so a che ora rientrerò.

- Prenderò un pezzo di pane, disse Timo.

- Anche io, rispose Kangué.

- Ah! Vedo che avete fame, ho dimenticato di mostrarvi il ristorante di Sita. È là che ho l'abitudine di mangiare il *Ndole⁵*. Vedremo questo domani, non fa niente. Non c'è nessun problema per il pezzo di pane.

- Ho omesso di dirti, una giovane donna che si chiama Jeannette cercava un certo Massima.

⁵ Una salsa vischiosa preparata a base di gombo verde.

- Timo! Quando una persona verrà a bussare di nuovo, non bisogna neanche più rispondere. Sono quattro anni che vivo a Moupatagou, non conosco nessun Massima.

Attraversarono la carreggiata, un uomo con una bottiglia di birra in mano si liberava dietro una macchina parcheggiata. Un altro seduto sul cofano di una vecchia macchina discuteva con una giovane donna.

- Quest'uomo somiglia al nostro padrone di casa.

- Non è lui, Tchikouessi è un uomo molto discreto, non frequenta i bar. Quando ha voglia di bere, manda i bambini a comprargli la bibita.

La luce era tornata e Mba restò in piedi all'ingresso del bar. Era meravigliato dalla musica.

- Che fai? Gli chiese il suo amico.

- Arrivo, la musica! Ah! Questa musica distensiva mi emoziona. Conosci il titolo del pezzo che stanno trasmettendo?

- Oh! Certo, è «*Nzálé*» del rimpianto *Tabouley*⁶, alias Seigneur Rochero. Ci ha appena lasciato all'età di 73 anni. È un artista che apprezzo molto.

Quando Mba entrò nel bar, scoppiò una lite tra il barman e Kangué. La disputa si inasprì, all'improvviso si formò un assembramento di spettatori. Kangué ruppe una bottiglia di birra, la agitava davanti al viso del barman. Questi a sua volta prese una sedia, la scaraventò con una mano e questa ricadde sulla testa di Kangué, sembrava il passaggio di un eccellente giocatore di calcio al suo compagno di squadra. Piovevano pugni, volavano da un angolo all'altro. Kangué crollò sul prato, era annegato in mezzo alla folla. Riceveva colpi da ogni lato e la gente gridava: Ladro! Ladro! Ladro! Timo era sbalordito. Faticava a spiegare cosa avesse fatto Kangué per meritare quel linciaggio. Mba più conosciuto nel quartiere Moupatagou intervenne in modo energico e la folla si aprì a poco a poco. Kangué tentava di rialzarsi. Gli sanguinavano il naso e le orecchie.

- Che cosa è successo? chiese Mba.

- Non lo so, disse Kangué, con la faccia inondata di lacrime. Bisognerebbe chiedere al barman.

⁶ Artista congolese di Rumba.

- Di quale barman parli? rispose il responsabile del bar, che non ignorava quanto era successo. Vi ho visti venire, i tre ragazzi qui sono entrati per primi mentre lei stava fuori dondolando la testa al ritmo di rumba. Mia moglie teneva la brocca di vino di canna. Stava per servirlo a quel cliente, il tuo amico ha semplicemente posato la mano sul sedere di mia moglie, presa dalla vergogna davanti allo sguardo sbalordito del marito, si è girata e gli ha mollato un ceffone, il suo amico glielo ridiede subito e si ruppe la brocca. Il mio sangue si gelò, ferito nel mio amor proprio, non potevo assolutamente stare a guardare. Il mio intervento fu immediato. Non aveva il diritto di palpeggiare mia moglie.

Mba guardò Kangué che abbassò la testa. Timo confermava le parole del barman.

- Per quale ragione hai fatto questo? Eh? Vedi in quale situazione siamo? Che dirà il padrone di casa adesso? Finirà per avere ragione se si viene a sapere che hai fatto a botte al bar, non avrà più considerazione per me, aveva aggiunto Mba.

Kangué asciugò il sangue che gli scorreva dalle narici, una giovane donna gli diede dell'ovatta per otturare le orecchie e le narici per fermare l'emorragia.

- Hai visto che cosa hai combinato, dobbiamo andare in ospedale invece di consumare la nostra birra.

Mba fermò un taxi per l'ospedale generale. Al Pronto Soccorso c'erano solo due malati che venivano visitati. Quando venne il turno di Kangué, il medico gli chiese:

- Il tuo nome?

- Kangué Emmanuel.

- Che aveva avuto?

- Mi sono ferito durante una rissa.

- Ah! Eravate ubriachi? È lei che ha provocato o è qualcuno che le ha attaccato brigata?

- Ho posato la mano sul didietro di una bella donna, pensavo mi amasse, stamattina mi fissava con ammirazione e occhi languidi alla panetteria.

La sala del Pronto Soccorso scoppiò a ridere, il medico posò per prima cosa il suo sfigmomanometro. Timo non sapeva che cosa Kangué vedesse in quella donna. È dalla camera che non cessava di

parlargli di lei. Scosse il capo e incrociò gli occhi di Mba che si poneva la stessa domanda a sua volta. Il medico curò Kangué e gli diede una ricetta per comprare le medicine. Mba introdusse una mano nella sua tasca, aveva alcune banconote. Erano sufficienti per avere le medicine in farmacia. Mba consultò gli annunci per vedere la farmacia di turno, andò a finire sulla farmacia di *Pindzè*⁷, era più vicina al loro quartiere. I quattro giovani presero un taxi per la farmacia. Sfottevano Kangué lungo tutto il tragitto. Il giorno dopo Kangué si guardava allo specchio, non era più lo stesso con quella ferita che aveva sulla faccia.

- Non so dove posso ritrovare Anything...
- Non hai il suo contatto? gli chiese Timo.
- Non ho chiesto il suo contatto quando ci siamo visti a Douala.
- Ho un'idea, se andassi a fare un giro al mercato. Ci sono dei posti dove vendono frutta e verdura. Forse è qui che incontrerai Anything.
- Hai ragione, proverò a informarmi con i fruttivendoli.

Timo e Kangué si diressero al mercato. Si intrufolarono davanti alle bancarelle di merce dando un'occhiata a destra e a sinistra con la speranza di vedere Anything e la sua carriola di frutta e verdura. Arrivarono davanti a un cassonetto, videro le foglie di verdura e della frutta marcia, Kangué aveva il presentimento di incontrare Anything. Passò una donna con una bacinella sulla testa piena di bottiglie di latte mischiato al couscous. Kangué restò fisso a guardarla sparire all'interno del mercato. La vide piegarsi e prendere una bottiglia di latte che tendeva a un commerciante. Timo si appoggiò alla sua spalla e gli chiese:

- Che guardi da un'ora? Non hai imparato la lezione ieri sera al bar?

Si girò e gli sorrise.

- Ti ringrazio di farmi questo rimprovero, ma non potevo impedirmi di ammirare una bella creatura.

Kangué si riprese, poi quando alzò gli occhi, intravide un giovane che stava spingendo una carriola.

- È qui, aveva detto, corse e si gettò sul fruttivendolo.

⁷ Solo.

- Ha qualche problema?
- Oh! Non è lei Anything?
- Non sono Anything. Anything è un agricoltore, vive a quindici chilometri da Mutsanu in un piccolo paese. È là che coltiva il suo orto. Sono solo un semplice venditore che compra le verdure da lui che vengo a rivendere al mercato.
- Mi scusi, l'ho presa per Anything. Vi somigliate come due gocce d'acqua.
- Non c'è nessun problema, se vuole incontrare Anything, posso darle il suo numero di telefono.

Timo sorrideva, Kangué venne e gli chiese la penna e un pezzo di carta per annotare il numero di Anything. Quel giorno, Kangué non riuscì a rintracciare Anything. Il numero era sbagliato? Chiamò più volte, ma non ebbe nessuna risposta. Timo gli consigliò di aspettare. Anything era in una zona non collegata da una linea di telefonia mobile.

- Può succedere che sia fuori campo, aveva detto.

Kangué fissava il suo cellulare. Era nervoso e aveva l'intenzione di buttarlo a terra.

- Perché hai questo comportamento ogni volta che non riesci a trovare una soluzione a un problema?
- Mi piacerebbe vedere Anything, è la sola persona capace di aiutarmi.
- Non è per questo che devi distruggere il tuo telefono.
- Fai bene a dirmelo.
- Che cosa ti dice che Anything ti aiuterà veramente?

Si fece silenzio tra i due, Kangué si chinò per allacciare la scarpa. Si rialzò con un'aria infastidita per quella giornata assolata, i clacson dei tassisti accentuavano la sua ansia. Mba non era ancora ritornato dalle sue incombenze.

- Non hai fame Timo?
- Ah! Sono le tredici, certo che ho fame.
- Che mangiamo?
- Ho lasciato un pezzo di pane e tre pesci nella scatola delle sardine.
- Non può bastare per due persone, aggiungiamo cento franchi di frittelle.

- Ah! Stavo per dimenticare che Mba ci ha mostrato la casa di Sita, possiamo andarci e mangiare il *Ndolet*. Che ne pensi?

- Va bene, ma Sita non ci conosce. Come la convinceremo a servirci da mangiare? Mba non ci ha neanche presentato a Sita.

- È molto semplice, le dirò che veniamo da parte di Mba.

Scoppio di risa.

- Può chiedere, quale dei Mba?

- Non ti preoccupare con pensieri negativi, Mba era chiaro quando ci ha detto che possiamo ristorarci da Sita a suo nome. Dobbiamo solo dire Mba del quartiere Moupatagou, sarà convinta velocemente.

Kangué rifletteva a questa situazione.

- Non è solo a Bafoussam che si incontrano le persone che si chiamano Mba. Siamo in Africa centrale, i popoli di Duguba portano i nostri stessi nomi, soprattutto quelli di frontiera, le loro culture non sono diverse dalle nostre, non è vero?

- È esatto. Non ti devi illudere, Duguba ha più di trecentocinquanta etnie e ognuna di esse ha la sua specificità, possiamo condividere la stessa lingua, ma c'è una diversità di varianti man mano che ci si allontana dal Camerun. Non capivo le parole che l'amico di Mba pronunciava ieri sera.

- Non riflettiamo più, ho una fame da lupi, non ne posso più. Se Sita non ci dà da mangiare, morirò.

Kangué si afferrò la testa e strinse i denti. Non parlava più.

- Che hai, gli chiese Timo.

- Non è la fame che ti attanaglia, spero?

- No! Basta Timo! È la testa che mi fa di nuovo male.

- Hai preso le medicine stamattina?

- Le ho prese, ma forse avrei dovuto riposarmi come mi ha consigliato il medico.

- Possiamo andare a mangiare, e poi verrai a riposarti. Hai le medicine con te?

- Sì, le ho...

- Le prenderai dopo mangiato.

Kangué camminava e si fermava ogni tanto. Il ristorante di Sita non era lontano, attraversarono un terreno abbandonato dove i

bambini avevano posizionato le pietre a forma di porta per l'area di gioco. È qui che giocavano a calcio. Del fumo usciva dal ristorante.

- Ci siamo, aveva detto Timo.
- Sei sicuro che è proprio qui?
- Non mi sono sbagliato anche se sono arrivato di notte.

Timo e Kangué trovarono il ristorante di Sita. Mangiarono il *Ndolet*, all'uscita del ristorante, Kangué incrociò Mamengui che gli propose un lavoro.

- Puoi controllare i lavori di casa mia?
- Con piacere, signora.

Kangué lavorava da cinque mesi e Timo era stato appena assunto in un'autofficina. Kangué ricevette i soldi da parte della sua titolare, Mamengui, per fare un permesso di soggiorno, ma li spese per altri fini. Otto mesi più tardi quando Mamengui venne a verificare i lavori di casa sua, non trovò più Kangué. La casa era nell'erba, i materiali di costruzione erano spariti.

- Kangué è introvabile! aveva detto Mamengui, battendo le mani in segno di disperazione. Non risponde più al telefono. Dove può essere? si chiedeva.

Mamengui si diresse alla stazione degli autobus dove incrociò Timo, lo conosceva bene. Era senza fiato e grondava di sudore.

- Posso fare qualcosa per lei, signora?
- Figlio mio! Puoi mostrarmi dove si trova Kangué?
- È a casa al quartiere Moupatagou. C'è un problema?
- Ha abbandonato il lavoro e ha venduto i miei materiali di costruzione che mi sono costati più di due milioni di franchi CFA.

Timo la condusse a casa. Trovò Kangué che stava dormendo, Timo lo svegliò.

- Non voglio essere disturbato.
- È la tua datrice di lavoro che ti cerca.
- Non le devo niente, voglio che mi lasci tranquillo.
- Kanguè! Ti ho trovato un lavoro per il tuo bene e invece di finirlo tranquillamente, come ringraziamento, hai venduto i miei materiali da costruzione.
- Vaffanculo! Non ho venduto i materiali da costruzione di casa tua.

Tchikouessi arrivava con il suo amico poliziotto e trovò questa discussione. Kangué faticava a spiegarsi. Il poliziotto fece la sua indagine, arrestò Kangué per aver commesso un grave reato: vendita illecita di materiali da costruzione, mancanza di permesso di soggiorno e di contratto di lavoro. Kangué fu ammanettato e trascinato nella macchina della polizia.



IL TORCOLIERE • Officine Grafico-Editoriali d'Ateneo
UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI NAPOLI "L'Orientale"
prodotto nel mese di dicembre 2020



**FONDATION
JAN MICHALSKI
POUR
L'ECRITURE
ET LA
LITTERATURE**



**INSTITUT
FRANÇAIS**
ITALIA

**AGENCE
UNIVERSITAIRE
DE LA FRANCOPHONIE**

ISBN 978-88-6719-211-3